This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 07588924 0

2 vols.

1, Woerth, Battle of, 1870

2, Franco-German war, 1870-1871

? Omit

47, maps & plans in separate case

AGC

DKY

Bonnal

FRŒSCHWILLER

PARIS. — IMPRIMERIE R. CHAPELOT ET Ce, 2, RUE CHRISTINE.

Général H. BONNAL

FRŒSCHWILLER

RÉCIT COMMENTÉ

DES

ÉVÉNEMENTS MILITAIRES

QUI ONT EU POUR THÉATRE

Le Palatinat bavarois,

La basse Alsace et les Vosges moyennes

DU 15 JUILLET AU 12 AOUT 1870

PARIS

LIBRAIRIE MILITAIRE R. CHAPELOT ET Cᵉ

IMPRIMEURS-ÉDITEURS

SUCCESSEURS DE L. BAUDOIN

30, Rue et Passage Dauphine, 30

1899

Tous droits réservés.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
311209B
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
1946 L

AVANT-PROPOS

L'auteur a pris part à la bataille de Frœschwiller comme lieutenant au 1er bataillon du 48e régiment d'infanterie.

Depuis, il a visité, à trois reprises différentes, les lieux témoins de l'action.

Il a examiné, en outre, le terrain du combat de Wissembourg et s'est rendu de cette ville à Wœrth, par Soultz et Preuschdorf, suivant l'itinéraire suivi, le 5 août 1870, par la colonne de gauche des XIe et Ve corps prussiens.

Passé au cadre de l'École supérieure de guerre en 1887, l'auteur a fait, l'année suivante, l'analyse raisonnée des combats dont l'ensemble constitue la bataille de Frœschwiller.

Cette première étude, reprise et complétée en

1895, est devenue le livre actuellement soumis à l'appréciation du lecteur.

Puisse-t-il contribuer, par sa publication, à former le jugement des jeunes officiers de notre armée sur les questions de grande tactique.

Mai 1899.

PREMIÈRE PARTIE

AVANT LA BATAILLE DE FRŒSCHWILLER

GÉNÉRALITÉS

La guerre moderne d'armées vise essentiellement la destruction des forces organisées de l'ennemi.

Elle s'efforce, au début, d'assurer le concours de la majorité des troupes à une grande bataille qui procurera au vainqueur l'ascendant moral et, par conséquent, les plus grandes chances d'imposer, dans la suite, à l'adversaire, une paix avantageuse.

Cependant, la déclaration de guerre peut nous surprendre dans une situation politique ou militaire qui commande, au contraire, de traîner la guerre en longueur dans l'attente d'un événement extérieur appelé à modifier l'équilibre des forces opposées.

Dans ce cas, la bataille décisive doit être évitée jusqu'au moment opportun, même au prix d'une retraite à l'intérieur du territoire national.

Une telle éventualité, que les conditions politiques actuelles de l'Europe peuvent faire naître un jour ou l'autre, n'est et ne sera jamais qu'exceptionnelle.

La guerre entre deux grandes nations européennes à peu près équivalentes, animées, chacune, du désir de trancher au plus vite leur différend par les armes, revêtira donc, selon toute probabilité, la forme décisive que nous avons énoncée plus haut.

Dans ces conditions, les premières manœuvres des armées réunies sur un même théâtre d'opérations auront pour objet de concentrer toutes les troupes disponibles en vue de la première bataille.

Cette idée a été exprimée pour la première fois par Napoléon, le 26 mai 1812, quand il écrivait au maréchal Davout :

« Le résultat de tous mes mouvements réunira 400,000 « hommes sur un seul point. »

La même idée, reprise par Moltke, a été avantageusement exploitée par lui dans les derniers jours de juin 1866, et c'est grâce à elle qu'à Koniggrätz (3 juillet), les trois armées prussiennes ont pu faire converger leurs efforts sur l'unique armée autrichienne figée, comme au XVIIIe siècle, dans une position défensive, et lui infliger un désastre irréparable.

En 1870, Moltke a cherché cette fois encore à obtenir la première grande bataille décisive sur la Sarre, le 8 ou le 9 août, et ce n'est pas sa faute si des circonstances plus fortes que sa volonté ont fait manquer la manœuvre initiale qu'il avait préparée de longue main.

Transportant du domaine de la tactique élémentaire dans celui des grandes opérations la notion à la fois simple et féconde du combat d'usure sur le front, Moltke projetait, une fois la IIe armée allemande sortie des défilés de la Haardt et en liaison avec la Ire armée, de contenir avec ces deux armées l'armée française principale sur la Sarre moyenne, à l'aide d'engagements de front, et de la faire attaquer en flanc par la IIIe armée.

Celle-ci devait rejeter sur Strasbourg les faibles forces françaises que l'on savait réunies en Alsace, les faire suivre par un corps d'armée et venir avec les autres sur la haute Sarre, en amont de Sarreguemines.

D'après ce plan, que l'*Historique officiel prussien* taxe de « fondamental », la IIIe armée devait franchir la frontière la première.

Elle avait, en eff t, non seulement à combattre du côté de Haguenau, centre présumé des rassemblements français d'Alsace, mais encore à se porter de là sur la haute Sarre. On comptait qu'il lui fallait une huitaine de jours pour réaliser ce programme, et comme les Ire et IIe armées seraient prêtes à engager la lutte sur la Sarre moyenne le 8 août, la IIIe armée aurait à franchir la Lauter le 31 juillet au plus tard.

Cette combinaison avorta, on le sait, par suite de trois événements imprévus qui furent :

1° Le refus du prince royal de Prusse de mettre son armée en mouvement le 31 juillet, ne la jugeant pas encore prête;

2° La résistance inattendue de la petite armée du maréchal de Mac-Mahon à Frœschwiller, le 6 août;

3° Le combat de Sarrebrück, engagé le 6 août par la Ire armée en dépit des intentions du grand quartier général prussien.

On connaît le plan français. Il consistait à réunir les forces disponibles, évaluées à 250,000 hommes, en deux masses, l'une, la plus forte, près de Metz, l'autre, près de Strasbourg, à faire ensuite affluer celle de Metz vers l'autre et à exécuter, toutes forces réunies, le passage du Rhin près de Maxau, entre Rastadt et Germersheim, en vue d'imposer la neutralité aux États du Sud. On marcherait ensuite à la rencontre des Prussiens.

En même temps, un corps d'observation formé au camp de Châlons irait remplacer à Metz les troupes appelées en Alsace, et couvrirait la frontière du côté du Palatinat pendant la manœuvre du gros des forces sur la rive droite du Rhin.

Ce plan qui n'était pas sans valeur, de l'aveu même de nos ennemis, impliquait l'initiative des mouvements. Or, l'armée française était encore en voie de formation lorsque les Allemands firent irruption sur notre territoire.

CHAPITRE PREMIER

LE RASSEMBLEMENT DE LA IIIe ARMÉE ALLEMANDE

Des trois armées qui devaient opérer contre la France, la IIIe, seule, a pu se rassembler conformément au plan de réunion élaboré par le grand état-major prussien en 1869.

L'étude des mesures arrêtées à l'avance pour protéger ce rassemblement, mesures qui se sont traduites par des dispositions connues, et l'examen détaillé des conditions du rassemblement lui-même ne sont pas sans intérêt pour l'avenir.

§ 1. — Composition de la IIIe armée allemande.

La IIIe armée allemande fut tout d'abord composée de deux corps prussiens (le Ve et le XIe), des deux corps bavarois, des divisions renforcées de Bade et de Wurtemberg et de la 4e division de cavalerie.

Les chefs-lieux de région des corps et divisions affectés à la IIIe armée étaient :

Posen, pour le Ve corps;
Cassel, pour le XIe corps;
Ulm, pour le Ier corps bavarois;
Wurzbourg, pour le IIe corps bavarois;
Karlsruhe, pour la division badoise;
Stuttgard, pour la division wurtembergeoise.

La 4e division de cavalerie fut constituée avec des régiments prussiens.

Le VIe corps (Breslau), après avoir été maintenu en Silésie pour observer les Autrichiens, entra dans la composition de la IIIe armée, qu'il rejoignit seulement après la bataille de Frœschwiller. Il en fut de même de la 2e division de cavalerie.

La IIIe armée fut formée des éléments suivants :

Commandant en chef : le PRINCE ROYAL DE PRUSSE.
Chef d'état-major : général DE BLUMENTHAL.
Quartier-maître supérieur (1) : colonel DE GOTTBERG.
Commandant de l'artillerie : général HERKT.
Commandant du génie : général SCHULZ.

1 major
3 capitaines } officiers d'état-major.
2 lieutenants

1 major
2 capitaines } adjoints d'état-major.
3 lieutenants

1 lieutenant-colonel d'état-major, chef d'état-major de l'artillerie.
2 officiers adjoints à l'état-major de l'artillerie.
2 officiers adjoints au commandant du génie.
1 intendant d'armée.
1 intendant de campagne.
1 médecin en chef.
1 commandant du quartier général (adjoint d'état-major, du grade de major).
1 commandant de l'escorte (lieutenant de cavalerie).
1 chef de gendarmerie (capitaine).

28

INSPECTION GÉNÉRALE D'ÉTAPES.

1 inspecteur général, officier général venu de la disponibilité.
1 chef d'état-major, major d'état-major.

---

(1) Le quartier-maître supérieur assure l'entretien de son armée, de concert avec les directeurs des services de l'avant et le directeur des étapes.

Il sert d'intermédiaire entre le commandant en chef et les services. Les « ordres du jour » qu'il lance au nom du chef de l'armée sont de véritables ordres généraux d'administration.

L'activité propre du quartier-maître supérieur dégage le chef d'état-major de toute préoccupation étrangère aux opérations stratégiques et tactiques.

1 capitaine } de réserve ou de landwehr.
2 lieutenants }
1 lieutenant-colonel d'artillerie en retraite.
1 major du génie en retraite.
1 intendant.
1 chef de la gendarmerie, du grade de major.

9

Ve CORPS.

1 commandant en chef : lieutenant général DE KIRCHBACH.
1 chef d'état-major : colonel D'ESCH.
1 colonel commandant de l'artillerie.
1 major commandant du génie.
2 capitaines } officiers d'état-major.
1 lieutenant }
1 major } adjoints d'état-major.
1 capitaine }
2 lieutenants }
2 lieutenants adjoints au commandant de l'artillerie.
1 lieutenant adjoint au commandant du génie.
1 commandant de l'escorte (capitaine de réserve).

15

9e DIVISION D'INFANTERIE.

Commandant : général-major DE SANDRART.

1 major d'état-major et 2 officiers adjoints.
17e brigade (58e, 59e) : colonel DE BOTHMER.
18e brigade (7e grenadiers du roi, 47e) : général DE VOIGTS-RHETZ.
5e bataillon de chasseurs.
4e dragons.
4 batteries (2 légères et 2 lourdes).
1 compagnie de pionniers, avec équipage léger de pont.

10e DIVISION D'INFANTERIE.

Commandant : lieutenant général DE SCHMIDT.

1 capitaine d'état-major.
2 officiers adjoints d'état-major.
9e brigade (6e, 46e) : colonel DE HOMING.
20e brigade (37e, 50e) : général DE MONTBARRY.
14e dragons.
4 batteries (2 lourdes, 2 légères).
compagnie de pionniers, avec colonne d'outils.
compagnie de pionniers du corps d'armée.

ARTILLERIE DE CORPS.

1 groupe à cheval (2 batteries).
1 groupe monté (4 batteries, dont 2 lourdes).

TOTAL du Ve corps.. { 25 bataillons.
8 escadrons.
84 pièces.
3 compagnies de pionniers.

XIe CORPS.

(Même composition qu'au Ve corps.)

Commandant en chef : lieutenant général DE BOSC.
Chef d'état-major : général-major DE KAMINSKI.

21e DIVISION D'INFANTERIE.

Commandant : lieutenant général DE SCHACHTMEYER.

41e brigade (80e, 87e) : colonel DE KLOBLINSKI.
42e brigade (82e, 88e) : général-major DE THILE.
11e bataillon de chasseurs.
14e hussards.
1 groupe d'artillerie (4 batteries, dont 2 lourdes).
1 compagnie de pionniers, avec l'équipage léger de pont.

22e DIVISION D'INFANTERIE.

Commandant : lieutenant général DE GERSDOFF.

43e brigade (32e, 95e) : colonel DE KOUTZKI.
44e brigade (83e, 94e) : général-major DE SCHKOPP.
13e hussards.
1 groupe d'artillerie (4 batteries).
1 compagnie de pionniers divisionnaire.
1 compagnie de pionniers du corps.

ARTILLERIE DE CORPS.

1 groupe à cheval (2 batteries).
1 groupe monté (4 batteries).

TOTAL du XIe corps. { 25 bataillons.
8 escadrons.
84 pièces.
3 compagnies de pionniers.

Ier CORPS BAVAROIS.

Commandant en chef : général d'infanterie VON DER TANN.
Chef d'état-major : lieutenant-colonel DE HEINLITH.

1re DIVISION.

Commandant : lieutenant général DE STÉPHEN.

1re brigade (régiment du corps : 3 bataillons; 1er de ligne : 2 bataillons; 2e bataillon de chasseurs) : général-major DIETL.
2e brigade (2e de ligne : 3 bataillons; 11e de ligne : 2 bataillons; 4e bataillon de chasseurs) : général-major D'ORFF.
9e bataillon de chasseurs.
3e chevau-légers.
1 groupe de 4 batteries, dont 2 lourdes.

2e DIVISION.

Commandant : lieutenant général DE PAPPENHEIM.

3e brigade (3e de ligne : 3 bataillons; 12e de ligne : 2 bataillons; 1er bataillon de chasseurs) : général-major SCHUMACHER.
4e brigade (10e de ligne : 3 bataillons; 13e de ligne : 2 bataillons; 7e bataillon de chasseurs) : général-major DE TANN.
4e chevau-légers.
1 groupe d'artillerie (4 batteries).

BRIGADE DE CUIRASSIERS.

Commandant : général-major DE TAUSCH.

1er cuirassiers.
2e cuirassiers.
6e chevau-légers.
1 batterie à cheval.

RÉSERVE D'ARTILLERIE.

1er groupe : 3 batteries, dont 2 lourdes.
2e — 2 batteries lourdes.
3e — 2 batteries lourdes.
3 compagnies du génie, avec 2 équipages légers de pont et 2 parcs d'outils.

TOTAL du Ier corps bavarois..... { 25 bataillons. 20 escadrons. 96 pièces. 3 compagnies de pionniers.

IIe CORPS BAVAROIS.

Commandant en chef : général d'infanterie DE HARTMANN.
Chef d'état-major : colonel DE HORN.

3e DIVISION.

Commandant : lieutenant général DE WALTHER.

5e brigade (6e de ligne : 3 bataillons; 7e de ligne : 2 bataillons; 8e bataillon de chasseurs) : général-major DE SCHLEICH.
6e brigade (14e de ligne : 3 bataillons; 15e de ligne : 2 bataillons; 3e bataillons de chasseurs) : colonel DE WISSEL.
1er chevau-légers.
1 groupe d'artillerie de 4 batteries.

4e DIVISION.

Commandant : lieutenant général DE BOTHMER.

7e brigade (6e de ligne : 2 bataillons; 9e de ligne : 3 bataillons; 6e bataillon de chasseurs) : général-major DE THIÉRECK.
8e brigade (3e bataillon du 1er régiment; 3e bataillon du 5e; 1er bataillon du 7e; 3e bataillon du 11e; 3e bataillon du 14e; 5e bataillon de chasseurs) : général-major MAILLINGER.
10e bataillon de chasseurs.
2e chevau-légers.
1 groupe de 4 batteries.

BRIGADE DE ULANS.

Commandant : général-major DE MULZER.

1er ulans.
2e ulans.
5e chevau-légers.
1 batterie à cheval.

RÉSERVE D'ARTILLERIE.

1er groupe : 3 batteries, dont 2 lourdes.
2e — 2 batteries lourdes.
3e — 2 batteries lourdes.
3 compagnies de pionniers, avec 2 équipages légers de pont et 2 parcs d'outils.

TOTAL du IIe corps bavarois..... { 25 bataillons. 20 escadrons. 96 pièces. 3 compagnies de pionniers.

CORPS BADO-WURTEMBERGEOIS.

Commandant en chef : général DE WERDER, de l'armée prussienne.

DIVISION WURTEMBERGEOISE.

Commandant : lieutenant général D'OBERNITZ, de l'armée prussienne.

1re brigade (1er d'infanterie : 2 bataillons; 7e d'infanterie : 3 bataillons; 2e bataillon de chasseurs) : général-major DE REITZENSTEIN.
2e brigade (2e d'infanterie : 2 bataillons; 5e d'infanterie : 2 bataillons; 3e bataillon de chasseurs) : général-major DE STARKLOFF.
3e brigade (3e d'infanterie : 2 bataillons; 8e d'infanterie : 2 bataillons; 1er bataillon de chasseurs) ; général-major DE HUGEL.

BRIGADE DE CAVALERIE.

1re de cavalerie (4 escadrons).....
3e de cavalerie (2 escadrons).....
4e de cavalerie (4 escadrons).....
} TOTAL : 10 escadrons.

ARTILLERIE DE CORPS.

1er groupe de 3 batteries.....
2e groupe de 3 batteries.....
3e groupe de 3 batteries.....
} TOTAL : 54 pièces.
2 compagnies de pionniers, avec équipage léger de pont et parc d'outils.

TOTAL de la division wurtembergeoise... { 15 bataillons. 10 escadrons. 54 pièces. 2 compagnies de pionniers.

DIVISION BADOISE.

Commandant : lieutenant général DE BEYER, de l'armée prussienne.

1re brigade (1er grenadiers : 3 bataillons ; 2e grenadiers : 3 bataillons ; 3e bataillon du 4e de ligne) : lieutenant général DE LA ROCHE.
2e brigade (3e de ligne : 3 bataillons; 5e de ligne : 3 bataillons) : général-major KELLER.
3e dragons (4 escadrons).
1 groupe d'artillerie de 4 batteries, dont 2 lourdes.
1 compagnie de pontonniers.

BRIGADE DE CAVALERIE.

Commandant : général-major DE LA ROCHE-STARKENFELS.

1er dragons (4 escadrons).
2e dragons (4 escadrons).
1 batterie à cheval.

ARTILLERIE DE CORPS.

1 groupe de 4 batteries, dont 2 lourdes.

TOTAL de la division badoise.....	13 bataillons. 12 escadrons. 54 pièces. 1 compagnie de pontonniers.

4e DIVISION DE CAVALERIE.

Commandant : PRINCE ALBRECHT DE PRUSSE (père), général de cavalerie.

1 major, officier d'état-major.
2 officiers adjoints d'état-major.
1 major
1 capitaine } formant la maison militaire du prince.
Attaché : général-major DE TRESKOW.
8e brigade (5e cuirassiers, 10e ulans) : général-major DE HONTHEIM.
9e brigade (1er et 6e ulans) : général-major DE BERNHARDI.
10e brigade (2e hussards, 5e dragons) : général-major DE KNOBLOCH.
2 batteries à cheval.

TOTAL de la 4e division de cavalerie...	24 escadrons. 12 canons.

En totalisant les bataillons, escadrons, batteries et compagnies de pionniers présents à la IIIe armée, le 3 août 1870, veille de l'ouverture des opérations, on trouve :

128 bataillons,
102 escadrons,
80 batteries (480 canons),
15 compagnies de pionniers.

Nos renseignements, puisés à bonne source, permettent d'attribuer aux bataillons une moyenne de 950 hommes, aux escadrons 150 sabres et aux batteries 150 hommes.

D'où il résulte que la IIIe armée présentait, au moment de franchir la Lauter :

Infanterie.	122,000	combattants.
Cavalerie.	15,000	—
Artillerie.	12,000	—
Compagnies de pionniers. . . .	3,000	—
Au total.	152,000	combattants.

§ 2. — Choix de la zone de rassemblement.

(Croquis n° 1.)

Le rassemblement prévu pour la IIIe armée devait répondre à deux éventualités :

Ou bien, cette armée opérerait sur la rive droite du Rhin contre les forces que la France aurait dirigées de Strasbourg vers le Main, ou bien, elle traverserait la Lauter et, après avoir battu et rejeté sur Strasbourg les troupes françaises d'Alsace, franchirait les Vosges pour participer à la grande bataille initiale sur la Sarre.

Dans l'opinion de Moltke, la réunion des armées allemandes devait s'effectuer sur la rive gauche du Rhin, face au sud, et à une marche de la frontière.

Les Vosges sépareraient, au début, le théâtre des opérations en deux parties, l'une, occidentale, réservée aux Ire et IIe armées, l'autre, orientale, à la IIIe armée.

En conséquence des dispositions proposées par Moltke et adoptées par le roi de Prusse au commencement de 1869, le plan de transport et de rassemblement de la IIIe armée fut établi, avec les détails nécessaires, la même année, par les officiers du grand état-major prussien.

On choisit, comme ligne de front des cantonnements de rassemblement, le cours du Kling-Bach, orienté de l'ouest à l'est, et distant de la Lauter, en moyenne, de 16 à 18 kilomètres.

Au nord de cette ligne, le pied oriental des Vosges forme

une ligne sensiblement parallèle au Rhin et distante de lui d'environ 20 à 25 kilomètres.

Pour répondre à l'éventualité d'une action de la IIIe armée sur la rive droite du Rhin, les divisions renforcées de Bade et de Wurtemberg durent se rassembler, sur la rive droite, aux environs de Karlsruhe et de Graben, en vue de former, sur cette rive, une avant-garde assurant le passage du fleuve par le gros de la IIIe armée.

D'après le plan adopté, quatre corps d'armée, ainsi qu'une division de cavalerie, eurent à se réunir sur une zone limitée au sud par le Kling-Bach; latéralement, par les Vosges et le Rhin; au nord, par une ligne allant des environs de Neustadt à Mannheim.

Les quatre corps de la rive gauche avaient l'ordre de se disposer, deux par deux, dans le sens du front et dans le sens de la profondeur, les deux corps prussiens (Ve et XIe) en tête, les deux corps bavarois en queue.

La zone choisie affectant la forme d'un rectangle large de 20 kilomètres environ et profond de 30 kilomètres, qui correspond à une superficie de 600 kilomètres carrés, chacun des quatre corps à cantonner devait avoir à sa disposition une surface rectangulaire de 150 kilomètres carrés, large, en moyenne, de 10 kilomètres et profonde, en moyenne, de 15 kilomètres.

Les corps d'armée allemands présentaient, sur le pied de guerre, un effectif de 30,000 à 35,000 hommes.

Le rapport entre l'effectif des troupes et la superficie des cantonnements à occuper était, par suite, de trois hommes par quinze mètres carrés.

Clausewitz, lorsqu'il a écrit qu'une armée de 50,000 hommes peut être cantonnée et vivre pendant quelques jours en pays très peuplé, sur une surface de 225 kilomètres carrés, ne s'éloignait pas beaucoup de la proportion admise par le grand état-major prussien de 1869.

Cette proportion sera plus faible dans l'avenir, grâce aux

mesures prises pour assurer aux troupes des distributions journalières de vivres pendant toute la durée du rassemblement, soit au moyen de magasins dits de concentration, soit par l'envoi de trains spéciaux chargés de subsistances.

En réalité, les mesures de prévoyance relatives à l'alimentation de la IIIe armée pendant son rassemblement initial furent très incomplètes, pour ne pas dire nulles.

Les troupes furent nourries par l'habitant jusqu'au 2 août, d'où résultèrent pour elles, après quelques jours, des privations qui donnèrent naissance, en quelques points, à la maraude et au désordre.

Le premier jour de la mobilisation prussienne fut fixé, on le sait, au 16 juillet.

Les transports par chemins de fer commencèrent le 24 juillet (9e jour) et se terminèrent, pour les derniers éléments de la IIIe armée, le 2 août (18e jour).

C'est le 25 juillet seulement (10e jour de la mobilisation et 2e jour des transports par voies ferrées) que les corps de la IIIe armée reçurent notification des zones de rassemblement qui leur étaient affectées.

Sur la rive droite du Rhin, la division badoise, tout d'abord concentrée le 20 juillet autour de Rastadt, reçut en ce point ses réserves et se porta, le 30 juillet, sur Karlsruhe pour y prendre de nouveaux cantonnements.

La division wurtembergeoise, transportée de Stuttgard à Bruchsal, par le chemin de fer, les 27 et 28 juillet, se réunit tout d'abord à Karlsruhe, quitta les environs de cette ville, le 30 juillet, pour faire place aux Badois, et alla se cantonner à 18 kilomètres au nord, près de Graben.

Le Ve corps fut amené par une ligne à deux voies, de Posen à Landau, en huit jours, du 25 juillet au 1er août inclus, suivant l'itinéraire : Posen — Gorlitz — Leipzig — Planen —

Hof—Lichtenfels—Aschaffenbourg—Darmstadt—Mayence—Landau. Le trajet de chaque train dura soixante heures, et l'on forma douze trains par vingt-quatre heures. La distance étant de 1140 kilomètres environ, la vitesse moyenne fut de 19 kilomètres à l'heure.

Aujourd'hui, on ferait plus que doubler le nombre des trains et on leur imprimerait une vitesse beaucoup plus grande, ce qui porterait la durée du trajet de chaque train à vingt heures au lieu de soixante.

Le XIe corps utilisa, par moitié, du 24 au 28 juillet, les lignes de Francfort à Mannheim et de Fulda à Aschaffenbourg, puis fut dirigé, par étapes, sur sa zone comprise entre Germersheim et Landau.

Le IIe corps bavarois avait en garnison dans le Palatinat bavarois la 8e brigade qui fut chargée de fournir, à partir du 16 juillet, comme on le sait, les postes de couverture vers la frontière, depuis le Rhin jusqu'à Deux-Ponts et Hombourg.

Cette brigade fut renforcée, le 23 et le 24 juillet, on s'en souvient, par le complément de la 4e division (Bothmer), venant de Wurzbourg, par Mosbach, Heidelberg, Germersheim et Landau.

Le reste du IIe corps bavarois utilisa la même ligne, du 28 juillet au 1er août, jusqu'à Heidelberg, et alla se cantonner autour de Neustadt, derrière le Ve corps prussien.

Le Ier corps bavarois employa, du 13 juillet au 1er août, les lignes : Augsbourg—Ulm—Bruchsal et Nordlingen—Crailsheim—Meckesheim pour débarquer à Lutzheim et Germersheim, et se rendit à pied dans la région de Spire, où il prit ses cantonnements.

La 4e division de cavalerie, dont les débarquements ne furent terminés que le 1er août, s'établit dans un groupe de

villages situés, à l'est de Landau, dans la zone réservée au Ve corps.

§ 3. — Couverture du rassemblement de la IIIe armée.

Pendant la période comprise entre la déclaration de guerre (15 juillet) et le moment où la IIIe armée serait prête à entamer les opérations, il fallait non seulement mettre les pays frontières à l'abri des insultes de quelques détachements, mais encore interdire à l'adversaire la reconnaissance des rassemblements et protéger ceux-ci contre son attaque éventuelle.

C'est dans ce triple but qu'avaient été préparées les dispositions de couverture que nous allons étudier.

Disons tout d'abord qu'en 1866, la réunion des armées prussiennes s'était faite très près de la frontière sans présenter le moindre inconvénient, parce que les Autrichiens se rassemblaient dans la région d'Olmütz, à grande distance.

Moltke supposait, dans son mémoire de 1868, que les Français opéreraient leur mobilisation sur place comme en Prusse.

Dans ces conditions, les armées allemandes, grâce à une organisation plus parfaite, seraient prêtes les premières, en tout et pour tout.

C'est à peine si, dans ledit mémoire, Moltke faisait allusion à l'éventualité d'une mobilisation générale des forces françaises en deux échelons.

Dans une étude (1), qui sera publiée un jour, nous discuterons la question de la couverture des rassemblements principaux allemands dans le bassin de Sarrebrück, à la fin de juillet 1870.

---

(1) *La Manœuvre stratégique de Saint-Privat.*

Mais la IIIe armée devant être séparée des forces principales par les Vosges septentrionales, elle avait à se couvrir, pour son propre compte, du côté de la frontière d'Alsace, par une masse susceptible d'enrayer ou, tout au moins, de retarder l'offensive d'une armée française qui, dès le 25 juillet par exemple, aurait franchi la Lauter sans attendre ses réserves.

Contentons-nous de constater pour le moment que la nécessité d'une masse de couverture générale, pour l'ensemble des armées en voie de réunion et d'une masse de couverture particulière pour la IIIe armée, celle-ci se réunissant loin du gros des forces, a été méconnue ou négligée par Moltke, malgré les arguments présentés par Clausewitz en faveur des « corps avancés ».

Quoi qu'il en soit, les mesures de préparation adoptées par le grand état-major prussien, dans le but de protéger le Palatinat bavarois contre les entreprises des Français et de couvrir les rassemblements de la IIIe armée, furent absolument insuffisantes, ainsi qu'on va en juger.

Au moment de la déclaration de guerre, il y avait, en Bavière rhénane, la 8e brigade d'infanterie (4e et 8e de ligne), un bataillon de chasseurs (le 5e), un bataillon (1er du 7e de ligne) détaché de la 7e brigade, un régiment de chevau-légers (le 5e) et les unités d'artillerie et du génie affectées aux places de Landau et de Germersheim.

§ 4. — La couverture le 16 juillet.

(*Croquis n° 2.*)

Le 16 juillet, le général Maillinger, commandant de la 8e brigade d'infanterie, exécuta ses instructions portant que les 4e et 8e de ligne étaient affectés à la défense des places de Landau et de Germersheim et que les deux bataillons avec

les quatre escadrons disponibles avaient à surveiller la frontière depuis Hambourg jusqu'à Langenkandel.

Le 5e bataillon de chasseurs et deux escadrons du 5e chevau-légers formèrent quatre détachements mixtes, composés chacun d'une compagnie et d'un demi-escadron qui allèrent occuper Hombourg, Deux-Ponts, Pirmasens et Worder-Weidenthal, localités situées à des nœuds de routes importants.

En même temps, l'autre bataillon disponible (1er du 7e de ligne) et les deux escadrons restants du 5e chevau-légers formèrent trois détachements mixtes, l'un de deux compagnies et d'un escadron à Bergzabern, un second d'une compagnie et d'un demi-escadron à Winden et un troisième, de même composition, à Langenkandel.

Le front des postes bavarois, en position le 17, mesure environ 40 kilomètres, dont 30 en pays montagneux, de Hombourg à Bergzabern, et 10 en région ouverte, de Bergzabern à Langenkandel.

La couverture le 19 juillet.

Dès le 18, les Badois eurent un bataillon et un demi-escadron à Hagenbach, prolongeant jusqu'au Rhin la ligne de surveillance des postes bavarois.

Le 19, un second escadron badois vint renforcer le poste bavarois de Winden, en sorte qu'à cette date le front de 45 kilomètres compris entre Hombourg et le Rhin qui coule en aval et près de Lauterbourg, fut tenu par trois bataillons et six escadrons répartis très inégalement, la partie plane, moitié moins étendue (15 kilomètres) que la partie montagneuse (30 kilomètres), étant gardée par deux fois plus de troupes.

Les rapports moyens entre les compagnies ou escadrons et le terrain placé sous leur surveillance sont :

Dans les Vosges : 1 compagnie pour 8 kilomètres du front; 1 escadron pour 16 kilomètres du front;

Dans la plaine du Rhin : 1 compagnie pour 2 kilomètres du front; 1 escadron pour 4 kilomètres du front.

La distance des postes à la frontière était comprise entre 5 et 8 kilomètres.

C'est par un service très actif de patrouilles, les unes mixtes, les autres uniquement composées de cavaliers, que les postes ainsi établis parvinrent à surveiller la frontière et à se relier entre eux.

§ 5. — Commentaires sur la couverture du 16 au 19 juillet.

(*Croquis n° 2.*)

Le dispositif que nous venons de détailler n'offre pas matière à critique, en tant que réseau d'avant-postes de couverture; mais tout système de sûreté suppose une ou plusieurs réserves, car, livrée à elle-même, une ligne d'avant-postes possède une capacité de résistance illusoire.

Or, durant la période de neuf jours comprise entre le 15 et le 24 juillet, les postes allemands des Vosges et de la plaine du Rhin n'eurent rien pour les soutenir en cas d'attaque.

Les places de Landau et de Germersheim, alors en voie d'armement, pouvaient tout au plus leur offrir un refuge, mais ne disposaient pas de garnisons assez fortes pour détacher des troupes au loin.

Si le grand état-major prussien eût été alors imbu des idées qui dominent aujourd'hui, le Palatinat bavarois aurait eu, en temps de paix, des garnisons nombreuses donnant, au total, une division d'infanterie à effectif renforcé et au moins deux régiments de cavalerie.

Dans ces conditions, les postes de couverture auraient pu être soutenus, dans la plaine du Rhin, par cette division,

concentrée, dès le troisième jour de la mobilisation (18 juillet), à Billigheim.

On se rappelle que les postes de surveillance établis le 16, le 17 et le 18 juillet, entre Hombourg et le Rhin, se trouvaient à 5, 6 ou 8 kilomètres de la frontière.

Cette disposition nous paraît bonne, pour les motifs suivants :

1° En cas d'attaque, un poste a le temps de voir venir l'ennemi et de se porter dans la direction reconnue de sa marche, tandis que, placé à l'extrême frontière, il peut être facilement débordé, coupé, voire même enveloppé;

2° L'éloignement des postes, dans la limite de quelques kilomètres de la frontière, donne du jeu au service des patrouilles et permet de n'envoyer, sur le territoire ennemi, que des reconaissances d'officier.

Il convient, en effet, de ne pas inquiéter l'adversaire, ni de provoquer des escarmouches dans un moment où toute opération importante est interdite par la nécessité de réunir nos moyens d'action.

On observera, dans un autre ordre d'idées, que les postes de frontière, tels qu'ils ont été placés par les Allemands dans le Palatinat bavarois, ne sont rien moins que réguliers, au sens strict du mot.

En supposant une division d'effectif renforcé, à Billigheim, ayant quatre postes d'un demi-bataillon et d'un demi-escadron dans les Vosges septentrionales et trois postes d'un bataillon et d'un escadron dans la plaine du Rhin (rive gauche), le dispositif de couverture eût été suffisant, au moins pendant les premiers jours succédant à la déclaration de guerre.

Alors, ainsi que cela eut lieu en réalité, les services de surveillance et de sûreté seront assurés au moyen de patrouilles fréquentes et très actives, opérant, les unes, sur les avenues conduisant à la frontière, les autres, sur les routes ou chemins reliant entre eux les grands postes mixtes.

§ 6. — La couverture le 26 juillet.

(*Croquis n° 3.*)

Le 24 juillet, seulement, la 7e brigade d'infanterie (5e et 9e de ligne et 6e bataillon de chasseurs), le 10e bataillon de chasseurs, le 2e chevau-légers et 2 batteries appartenant à la 4e division bavaroise furent débarqués à Landau, venant de Wurzbourg, pour constituer la masse de couverture, autrement dit, la réserve des postes établis près de la frontière.

Le soir même, ces troupes étaient cantonnées autour de Billigheim, quartier général du commandant de la 4e division bavaroise (général de Bothmer).

On renforça aussitôt les postes de couverture de la plaine du Rhin, qui présentèrent, par suite, les effectifs suivants :

1° A Bergzabern, 2 bataillons et 2 escadrons ;

2° A Winden, 1 bataillon et 2 escadrons, dont 1 badois ;

3° A Langenkandel, 1 bataillon et 2 escadrons.

Il resta, en réserve, à Billigheim : 6 bataillons, 1 escadron, 2 batteries.

La mobilisation de ces troupes n'avait pu être terminée au moment de leur départ de Wurzbourg, qui s'était effectué les 22 et 23 juillet. On la compléta quelques jours plus tard par l'envoi de détachements de réservistes et de chevaux d'artillerie.

D'après ce qui précède, on voit que les mesures de prévoyance concernant la couverture du rassemblement de la IIIe armée étaient bien précaires.

Ce n'est pas le 24 juillet, mais le 19 ou le 20, que la division Bothmer aurait dû se trouver à Billigheim, quitte à recevoir ses réservistes en ce point.

Encore, cette force était-elle à peine suffisante pour le rôle qu'elle était appelée à jouer.

§ 7. — Destruction d'une travée du pont de Kehl.

Deux jours auparavant, le 22 juillet, le génie badois avait fait sauter, sur la rive droite du Rhin, près de Kehl, la pile supportant la travée tournante du pont du chemin de fer.

Cette destruction, très préjudiciable par la suite aux Allemands, était l'indice de la crainte que leur inspirait l'invasion du grand-duché.

Ce jour-là et le lendemain, une brigade mixte badoise s'établit à Mörsch et fit patrouiller sa cavalerie, le long du Rhin, entre les embouchures de la Lauter et de la Mürg.

Au même moment, un détachement badois composé d'un régiment d'infanterie, d'un régiment de cavalerie et de deux batteries, sous les ordres du général de La Roche, vint occuper Kuppenheim sur la Mürg, et plaça un escadron à Lichtenau, un autre à Bruchl, avec mission de surveiller les rives du Rhin, de l'embouchure de la Mürg à Kehl, ainsi que le terrain compris entre ce point et Frendenstadt.

§ 8. — Travaux de défense.

Des travaux de défense et des préparatifs de destruction furent entrepris, à partir du 16 juillet, dans le grand-duché de Bade et dans le Palatinat bavarois, en vertu d'instructions préparées à l'avance.

Ainsi, le pont de Maxau fut protégé par une tête de pont et couvert, en aval, par une estacade.

Sur les chemins de fer du Palatinat bavarois et du pays de Bade, enfin sur la route de la Kniebis, on pratiqua, en certains points désignés à l'avance, des fourneaux de mine auprès desquels se tinrent des détachements de pionniers.

Ces dispositions étaient terminées le 1er août.

§ 9. — La couverture le 28 juillet.

(*Croquis n° 4.*)

Le 28 juillet, le XIe corps, en grande partie rassemblé, détacha sa 42e brigade (6 bataillons, 3 escadrons et 2 batteries), en avant-garde (ou réserve d'avant-postes), à Rheinzabern, avec ordre de relever le poste bavarois de Langenkandel.

A partir de ce jour-là, les troupes de couverture de la IIIe armée, établies sur le terrain entre les Vosges et le Rhin, s'élevèrent à 17 bataillons, 11 escadrons et 6 batteries (1) ressortissant de deux réserves établies, l'une à Billigheim (Bavarois), l'autre à Rheinzabern (XIe corps).

Le commandement supérieur de ces forces et des fractions déjà rassemblées dans la zone de rassemblement de la IIIe armée fut confié au général de Kirchbach, chef du Ve corps, dont le quartier général était installé, depuis le 26 juillet, à Landau.

Le 30 juillet, il n'y avait encore de rassemblés sur leurs zones que le XIe corps, la moitié du Ve, la 4e division bavaroise, les divisions de Bade et de Wurtemberg.

A cette date, les dispositions suivantes furent prescrites, en cas d'invasion du Palatinat bavarois :

Le XIe corps, le Ve et la 4e division bavaroise se concentreraient en position d'attente « sur la rive gauche (Nord) du « Kling-Bach, le XIe corps à Herxheimweiler (l'artillerie de « corps à Bellheim); le Ve corps à l'ouest d'Insheim (la 19e bri- « gade d'infanterie en avant-garde, entre Rohrbach et

(1) Bavarois : 10 bataillons, 6 escadrons, 4 batteries ; XIe corps : 6 bataillons, 3 escadrons, 2 batteries ; Badois : 1 bataillon, 2 escadrons, formant un grand poste à Hagenbach.

« Billigheim); la 4e division bavaroise, sur le dos de terrain « compris entre Heuchelheim et Klingenmunster (1) ».

Le front de la position que les forces disponibles de la IIIe armée avaient à occuper et à défendre, en cas d'alerte, mesure 22 kilomètres.

Le dispositif que nous venons de reproduire est franchement linéaire, car, outre son immense étendue, il n'affecte au rôle de réserve générale que la partie disponible du gros du Ve corps, soit une brigade d'infanterie renforcée de quelques batteries.

La faiblesse du procédé est éclatante.

Il semble qu'en cas d'attaque de la couverture par des forces nombreuses, la 4e division bavaroise, après s'être portée au-devant de l'ennemi, avait à le retarder, en combattant pas à pas dans la direction de Landau, pendant que la 42e brigade du XIe corps agirait de son côté d'une façon analogue sur Germersheim.

A la faveur du temps ainsi gagné, les Ve et XIe corps iraient se concentrer, l'un près d'Offenbach, l'autre près de Ottersheim, formant par leur réunion une masse de manœuvre apte à profiter des fautes de l'ennemi pour le combattre du fort au faible.

Cette façon de comprendre les opérations défensives était celle de Napoléon, ainsi qu'on peut s'en convaincre par les dispositions prescrites par lui au début de la campagne de 1809; or, les Prussiens, tout en se disant ses disciples, n'ont préparé pour la première fois des combats en retraite à l'aide de détachements d'arrière-garde qu'en janvier 1871, au moment où l'armée française de l'Est se portait des environs de Villersexel vers Héricourt.

Dans les autres circonstances, où l'attitude défensive leur a été imposée, et déjà en 1866, ils ont pris des dispositions pour

---

(1) *Historique officiel prussien*, p. 107.

replier sans combat leurs arrière-gardes sur la position défensive que devait occuper la masse de leurs forces.

C'est la IIe armée prussienne prenant position sur la Neiss le 18 juin 1866; c'est aussi la IIe armée allemande se disposant à se concentrer sur la position de Mannheim si les forces françaises de Lorraine envahissaient le bassin de Sarrebrück vers la fin de juillet 1870; c'est enfin la IIIe armée s'apprêtant à prendre position sur le Klein-Bach pour résister à une attaque débouchant de la Lauter.

§ 10. — La couverture du 1er au 3 août.

(*Croquis* n° 5.)

Le 1er août, les troupes de couverture exécutèrent un bond vers la frontière d'Alsace parce que le rassemblement de la IIIe armée s'achevant ce jour-là, la crainte qu'on avait éprouvée au sujet d'une irruption soudaine des Français faisait place à la certitude de vaincre et à l'espoir de surprendre l'ennemi en pleine organisation.

Cette poussée en avant des troupes de couverture fut peut-être aussi la conséquence de l'ordre, envoyé le 30 juillet au commandant de la IIIe armée, de se préparer à franchir la Lauter le plus tôt possible « pour chercher l'ennemi et « l'attaquer (1) ».

En conséquence, la 4e division bavaroise (général Bothmer) alla de Billigheim à Bergzabern, la 42e brigade (XIe corps), de Rheinzabern à Langenkandel, et la division badoise eut son avant-garde à Knielingen et à Pfortz (pont de Maxau), en soutien du poste d'Hagenbach.

La 4e division bavaroise avait déjà réduit ses postes dans

(1) *Historique officiel prussien*, p. 102.

les Vosges à l'occupation de Pirmasens, Dahu et Worder-Weidenthal.

Les avant-postes qu'elle disposa vers la Lauter s'en rapprochèrent beaucoup et furent plus nombreux que précédemment; ils occupèrent Reisdorf (au nord et près de Bobenthal), Schweigen, Kapsweier et Schaidt. De Schweigen, les sentinelles bavaroises voyaient à leurs pieds Wissembourg.

La 42e brigade du XIe corps eut ses postes en liaison, à l'ouest, avec celui de Schaidt formé de Bavarois et, à l'est, avec Hagenbach, tenu par les Badois, en passant par Büchelberg.

La division Bothmer se trouva ainsi à quatre kilomètres en avant du front des cantonnements du Ve corps et à huit kilomètres de Wissembourg, tandis que la 42e brigade était à huit kilomètres du front des cantonnements du XIe corps et à douze kilomètres de Lauterbourg.

§ 11. — Service extérieur des troupes de couverture; la reconnaissance du capitaine d'état-major Zeppelin.

Jusqu'au 2 août, les postes de couverture fournis par la 4e division bavaroise, la 42e brigade (XIe corps) et les Badois restèrent passifs et n'envoyèrent que rarement de grosses fractions au delà de la frontière.

On cite un détachement composé de deux compagnies et d'un escadron qui se porta, le 26 juillet, d'Hagenbach sur Lauterbourg pour y lever des réquisitions et détruire le télégraphe.

En dehors de cette expédition, il n'y eut guère que des patrouilles, tantôt mixtes, tantôt uniquement composées de cavalerie, qui osèrent s'avancer au sud de la Lauter.

Mais elles furent encore trop nombreuses pour les renseignements qu'elles rapportèrent.

Les erreurs d'appréciation souvent grossières que commettent des chefs de patrouille, mal préparés à leur rôle au début d'une guerre, proviennent de bien des causes au nombre desquelles on peut mettre l'hallucination, plus commune qu'on ne croit chez beaucoup de gens, lorsqu'ils pressentent le danger sans le voir. C'est ainsi que les nouvelles les plus fausses furent rapportées aux avant-postes, l'une disant qu'il y avait, à Altenstadt, tout près de Wissembourg, un gros de plusieurs milliers de Français, une autre annonçant que le maréchal Mac-Mahon marchait avec toute son armée, le long du Rhin, sur Lauterbourg, etc.....

Des reconnaissances de cavalerie confiées à des officiers de choix ne présentent pas le même inconvénient, car, bien faites, elles procurent des renseignements sérieux sans trop éveiller l'attention de l'ennemi.

Or, depuis la déclaration de guerre (15 juillet), jusqu'au jour (4 août) où la IIIe armée s'est mise en mouvement vers la Lauter, les Allemands n'ont envoyé en Alsace qu'une seule reconnaissance d'officier, celle qui fut dirigée par le capitaine d'état-major Zeppelin.

Ce capitaine appartenait à la division wurtembergeoise alors en voie de rassemblement aux environs de Karlsruhe. En compagnie de trois officiers, dont un anglais amateur, et suivi de trois dragons bien montés, le capitaine Zeppelin alla coucher, le 23, à Lauterbourg et en partit, le 24 au matin, afin de reconnaître les troupes françaises qui pouvaient se trouver au nord et à l'ouest de Haguenau.

La reconnaissance se dirigea sur Seltz où elle vit quelques cavaliers français, fit un crochet à l'ouest, traversa Soultz, Wœrth, Reichshoffen, et atteignit les abords de Niederbronn, dont elle constata l'occupation par un gros de cavalerie (12e chasseurs).

Après avoir passé la nuit au très petit hameau de Schirlenhof, situé près de la lisière d'un bois à trois kilomètres sud-est de Reichshoffen, le capitaine Zeppelin achevait de déjeuner

en compagnie de ses camarades et se disposait à rejoindre son point de départ lorsqu'il fut surpris par le sous-lieutenant de Chabot, du 12e chasseurs, arrivant à la tête de son peloton guidé par un paysan.

Les Allemands se défendirent avec courage. Un de leurs officiers fut tué. Les autres furent blessés et pris, à l'exception du capitaine Zeppelin qui parvint à s'échapper après avoir enfourché le cheval exceptionnellement bon d'un sous-officier de chasseurs. Le plus curieux de l'histoire est que ce capitaine wurtembergeois, après être repassé à Wœrth, s'enfonça dans le Hoch-Wald, se fit passer auprès d'un bûcheron pour un officier français, et, à ce titre, reçut la meilleure hospitalité jusqu'au lendemain matin.

Les renseignements que rapporta le capitaine Zeppelin avaient leur importance, car ils montraient que jusqu'au 25 juillet, les Français n'avaient pas un poste dans toute la région comprise entre la Lauter, le Rhin, la lisière nord de la forêt de Haguenau et le pied des Vosges.

Il semble que des officiers de cavalerie auraient dû être envoyés chaque jour, à partir du 20 juillet, tantôt sur Bitche, tantôt sur Wœrth et Reichshoffen, tantôt sur Haguenau.

La reconnaissance de ce dernier point avait une grande importance, car, selon toute probabilité, la réunion des forces françaises d'Alsace s'effectuait au sud et près de la forêt du même nom.

A la vérité, les reconnaissances lancées par Lauterbourg ou Wissembourg, sur Haguenau, auraient pu se heurter, à partir du 26 et du 28 juillet, aux détachements français établis à Seltz, à Soultz, à Wœrth et à Climbach ; mais « c'est la guerre », et, d'ailleurs, le talent de l'officier de cavalerie en reconnaissance consiste à surmonter ou à tourner les difficultés de toute nature qui se présentent sur sa route.

§ 12. — Du rôle de la 4e division de cavalerie pendant la période de rassemblement de la IIIe armée.

Nous avons mentionné précédemment la réunion tardive de la 4e division de cavalerie, dont les derniers éléments débarquèrent du chemin de fer le 1er août seulement, et sa mise en cantonnements au milieu de la zone réservée au rassemblement du Ve corps.

Les régiments de cavalerie prussiens complétaient déjà, à cette époque, leurs quatre escadrons actifs en prélevant un certain nombre d'hommes et de chevaux sur l'effectif du 5e escadron dit de dépôt, et passaient sur le pied de guerre sans avoir besoin de recourir aux réserves en hommes et en chevaux.

Les éléments constitutifs de la 4e division de cavalerie furent donc prêts à partir le 2e ou le 3e jour de la mobilisation, c'est-à-dire le 17 ou le 18 juillet.

Si donc, le plan de réunion de la IIIe armée a prévu le transport des régiments de cette division dans les derniers jours de juillet seulement, c'est que le grand état-major prussien n'avait pas encore entrevu les avantages que procure la présence d'une masse de cavalerie à proximité de la frontière, dès les premiers jours de la mobilisation.

D'autre part, le choix des cantonnements affectés à la 4e division de cavalerie indique bien le rôle qu'on lui réservait.

Au début, comme au cours de la campagne de 1866 en Bohême, le corps de cavalerie de la Ire armée, ainsi que la division de cavalerie de la IIe armée, s'étaient tenus en arrière des colonnes d'infanterie, et, non seulement n'avaient fait aucun service d'exploration, mais encore ne se trouvèrent pas en temps utile sur le champ de bataille de Sadowa.

A la suite de cette guerre, on réorganisa la cavalerie

prussienne en divisions dites *indépendantes*, avec l'intention — le mot l'indique — de leur donner un rôle plus indépendant et mieux en rapport avec le génie de l'arme.

Mais l'esprit humain se transforme si lentement, qu'entre une première intention de réforme et la réforme elle-même il y a la distance de la coupe aux lèvres.

Sans doute, le grand état-major désirait vivement donner aux divisions de cavalerie la mission d'explorer en avant des armées, ainsi qu'avait fait, en 1813 et 1814, la cavalerie de Blücher.

Seulement, le mode d'emploi des divisions de cavalerie, pendant la réunion des forces, à l'ouverture des opérations, et durant les quelques jours qui précèdent la première grande bataille, lui échappait, faute d'avoir étudié sous toutes ses faces le service des masses de cavalerie.

Cette ignorance explique, à la fois, le retard apporté au transport de la 4e division de cavalerie et le choix de ses cantonnements enclavés dans la zone du Ve corps.

Si les officiers du grand état-major avaient cherché dans les volumes de la correspondance de Napoléon déjà parus, quelles étaient les idées de l'Empereur en matière de réunion des forces, ils auraient vu qu'en 1805, 1806, 1809, 1812 et 1813, les divisions ou corps de cavalerie de la réserve furent toujours réunis entre la masse de couverture et le gros de l'armée, afin d'être prêts à manœuvrer de concert avec la masse de couverture — ou avant-garde générale — soit que l'ennemi prît l'initiative des opérations, soit qu'il dût la subir.

Napoléon se gardait bien de lancer à l'aventure ses divisions ou corps de cavalerie dans la direction présumée de l'ennemi avant d'avoir réuni la majorité de ses moyens d'action.

Mais si l'adversaire, prêt le premier, comme en 1809, ouvrait la campagne par des mouvements offensifs, les masses de cavalerie prêtaient un concours précieux aux corps de couverture pendant que ceux-ci reculaient pas à pas, en

combattant, pour *retarder l'adversaire*, et donner ainsi au gros des forces le temps d'achever sa réunion ou de manœuvrer.

En pareille occurrence, les divisions de cavalerie opéraient en dehors des ailes des corps de couverture, dont elles étendaient ainsi la zone d'action, et se trouvaient en mesure d'éventer les mouvements tournants à grande envergure que l'ennemi pouvait avoir entrepris.

Dans l'offensive, les corps ou divisions de cavalerie prenaient une certaine avance sur l'avant-garde générale, sachant bien qu'au moindre échec leur recueil immédiat était assuré.

Or, le grand état-major de 1870, ne possédant pas la notion de l'avant-garde générale, qui est le fond de la doctrine Napoléonienne, il ne pouvait attribuer aux divisions de cavalerie leur véritable rôle, surtout avant les premières victoires.

Il en résulte qu'aussi bien sur le front des Ire et IIe armées que sur celui de la IIIe, les divisions de cavalerie allemandes ne surent organiser que des patrouilles à rayon très limité.

Pour en revenir à la 4e division de cavalerie allemande, il eût été facile de faire débarquer ses divers éléments du 6e au 8e jour de la mobilisation (21 au 23 juillet) et de l'avoir en cantonnements, le 24 juillet au plus tard, entre Billigheim, quartier général de la couverture, et Landau, sur un cercle de 2 ou 3 kilomètres de rayon.

Le prince royal de Prusse n'aurait eu aucun intérêt à lancer la 4e division de cavalerie dans la plaine d'Alsace, plusieurs jours avant la mise en mouvement de la IIIe armée, car un tel déploiement de cavalerie aurait fourni à l'ennemi de précieuses indications sur l'importance des forces réunies au nord du Bien-Wald et aurait exposé les escadrons allemands à subir, sans aucun profit, de très grosses pertes devant un certain nombre de localités tenues par des bataillons français.

Peut-être la 4e division de cavalerie aurait-elle pu s'avancer, le 3 août, à l'abri des avant-postes de la 4e division bava-

roise, jusqu'à faible distance d'Altenstadt, afin d'être mieux prête à inonder, le lendemain matin, la plaine d'Alsace devant les avant-gardes de la IIIe armée.

Mais, depuis le 24 juillet jusqu'au 3 août, la 4e division de cavalerie, placée comme nous l'avons admis par hypothèse, eût été en bonne posture pour donner son concours à la 4e division bavaroise et à la 42e brigade, l'une et l'autre en couverture dans la plaine du Palatinat bavarois, dans le cas d'une invasion soudaine de l'armée française d'Alsace, ou seulement de sa cavalerie.

Enfin, la 4e division de cavalerie, ainsi disposée dès le 24 juillet, offrait un grand choix d'officiers susceptibles de mener à bien les nombreuses reconnaissances à longue portée qu'il eût été nécessaire d'envoyer à la recherche des rassemblements de l'ennemi.

§ 13. — De l'organisation et du service des troupes de couverture d'une armée indépendante.

Les mesures arrêtées dès le temps de paix par le grand état-major prussien et mises à exécution en juillet 1870, afin d'assurer à la IIIe armée, pendant son rassemblement, la sécurité dont elle avait impérieusement besoin, ont donné lieu, de notre part, à des critiques nombreuses, et, croyons-nous, justifiées.

Il nous reste à présenter nos idées relatives à l'organisation et au service des troupes de couverture d'une armée indépendante, autrement dit, d'une armée séparée du groupe principal des armées par de grands obstacles ou une grande étendue de terrain.

Tout d'abord, on doit tenir compte des conditions morales de troupes jeunes, sans expérience, très émues par la perspective du danger.

Tout le monde sait que sous l'empire d'une vive excitation,

un homme calme et prudent, de son naturel, arrive à braver des dangers qu'en temps ordinaire il envisagerait avec effroi.

Les chasses à courre, les rallye et les courses au clocher en fournissent journellement la preuve.

Eh bien, il ne faut pas exposer les soldats, jeunes pour la plupart et non encore aguerris, à des émotions trop fortes, dès les premiers jours de la mobilisation.

Les troupes de couverture doivent recevoir, par suite, une organisation qui tienne compte de l'état psychologique des premiers bataillons ou escadrons amenés devant la frontière.

On évitera donc les petits paquets, et l'on adoptera le système des grands postes (ou réserves de secteur), séparés les uns des autres par un intervalle de plusieurs kilomètres, préférablement à des postes plus nombreux, mais rapprochés, et partant, faibles.

En agissant ainsi, on diminuera les conséquences d'alarmes, sinon de paniques partielles, provoquées par les illusions d'optique, voire même par les hallucinations assez communes chez des soldats impressionnables, que la proximité de l'ennemi et l'attente d'événements énervent au suprême degré.

Dans un tel moment, un troupeau d'oies paissant dans un champ, à grande distance, est signalé comme un fort groupe de cuirassiers (1), et la poussière lointaine soulevée sur une route par des moutons en marche ne laisse aucun doute sur l'approche d'une grosse colonne d'infanterie, etc.

En veut-on une preuve choisie chez les Allemands?

On verra plus loin qu'à la suite des combats victorieux de Wissembourg, le 4e dragons prussiens reçut l'ordre de poursuivre les débris de la division Douay, que l'on croyait en retraite sur Haguenau.

Ce régiment poussa jusqu'aux abords de Soultz, reçut des

---

(1) Aux manœuvres impériales de 1886, en Alsace, nous avons vu une batterie à cheval tirer une salve, à 2,500 mètres, sur un troupeau d'oies, les prenant pour un peloton de cuirassiers en reconnaissance.

coups de fusil partant du village et revint à son point de départ.

A son retour, le colonel rendit compte, dans un rapport écrit, que « de la hauteur au sud-est de Soultz, on pouvait « apercevoir des masses d'infanterie assez considérables ». Or, ces masses se réduisaient à une reconnaissance du détachement de Seltz, qui rentrait après s'être avancée dans la direction de Schleithal.

En continuant l'hypothèse de la réunion d'une armée indépendante, on peut diviser cette réunion en deux phases :

La première va du jour de l'arrivée de la division de couverture (à effectif de paix renforcé) sur son terrain, jusqu'à celui où les brigades d'avant-garde des corps de tête de l'armée atteignent leurs positions;

La seconde est comprise entre ce moment et celui de l'ouverture des opérations.

Première phase. — La zone à couvrir étant étendue, la division de couverture, une fois placée à 8 ou 10 kilomètres du front de tête des cantonnements réservés à son armée, détache en avant d'elle quatre ou cinq grands postes de couverture (ou réserves de secteurs) composés, chacun, d'un bataillon et d'un escadron, qui vont occuper des points importants, sur un front de 20 à 25 kilomètres.

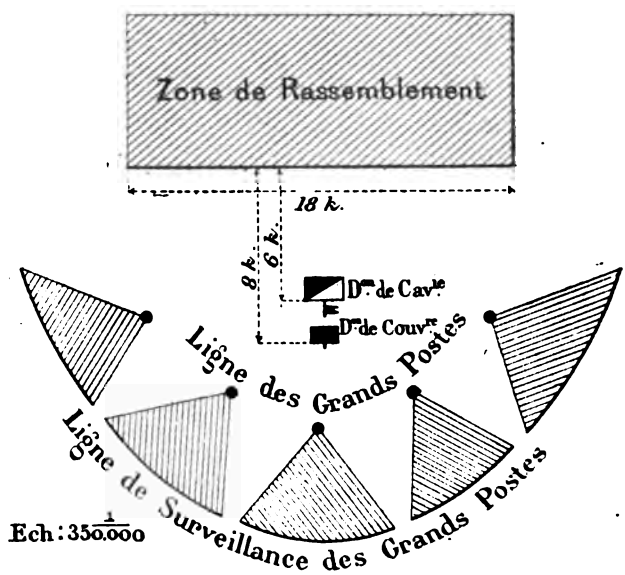
Les grands postes ainsi disposés ont entre eux un intervalle de 4 à 5 kilomètres et la ligne qu'ils forment enveloppe la division de couverture à une distance variant entre 4 et 8 kilomètres.

La division de cavalerie affectée à l'armée en question, dès qu'elle a débarqué, va prendre des cantonnements serrés en arrière de ceux occupés par la division d'infanterie de couverture, puis elle envoie soit des reconnaissances d'officier, soit des détachements de force variable sur le territoire ennemi. Elle peut même être appelée à marcher tout entière pour le

même objet, mais seulement par ordre du commandant de la couverture.

Les grands postes mixtes de couverture sont placés dans des villages, aux ponts, à des nœuds de route importants, dans les défilés.

Schéma du dispositif des couvertures durant la 1re phase.



Il peut leur être prescrit de se retrancher, en laissant toujours libre leur communication avec le gros de la couverture.

Le service d'un de ces grands postes consiste d'abord à se maintenir en communication constante avec les grands postes collatéraux, par le moyen de rondes et de patrouilles, puis à surveiller étroitement le secteur qui lui est attribué.

Le placement de nombreux petits postes d'infanterie pendant le jour n'est pas de mise. Il vaut mieux confier le service de sûreté, le jour, à des fractions de cavalerie et réserver le

service de nuit à des petits postes d'infanterie, de la force d'une section, commandés par un officier, que l'on disposera sur les principales avenues conduisant à l'ennemi.

La nuit, quelques cavaliers seront détachés auprès des petits postes, pour les relier entre eux au moyen de rondes, faire des patrouilles et, aussi, transmettre les nouvelles au grand poste.

Durant cette première phase, les forces disponibles de la division de couverture seront employées à des travaux défensifs ayant pour objet de faciliter la résistance en cas d'attaque par des forces supérieures, mais un tiers des bataillons de la réserve (ou masse de couverture), avec un ou deux escadrons et un groupe d'artillerie, sous les ordres d'un colonel ou d'un officier général, seront concentrés, au bivouac ou en cantonnement d'alarme, comme piquet toujours prêt à marcher.

Deuxième phase. — Aussitôt que les brigades d'avant-garde des corps de première ligne désignées pour renforcer la couverture sont parvenues sur leurs emplacements, elles passent sous les ordres d'un officier général commandant en chef de la couverture et relèvent les grands postes de la division de couverture, disposés sur les secteurs qui leur sont attribués.

A ce moment, le nombre, les emplacements et la force des grands postes à établir auront été déterminés pour l'ensemble des groupes de couverture.

En général, les grands postes seront alors un peu plus nombreux que dans la première phase et leur effectif pourra être augmenté en certains points importants.

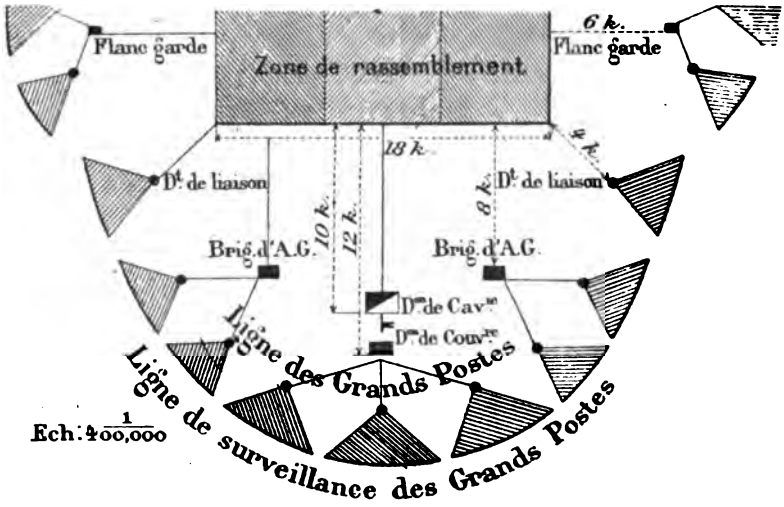
Ainsi, pour un front de 36 kilomètres, par exemple, à couvrir avec la division de couverture et deux brigades mixtes, la division tiendra, avec ses grands postes, un secteur de 16 kilomètres, et chacune des deux brigades de renfort, un secteur de 10 kilomètres.

Dans l'une comme dans l'autre phase, indépendamment de

la surveillance à exercer à la périphérie des secteurs, les grands postes recevront l'ordre d'organiser, à des jours et à des heures déterminés, de grosses patrouilles mixtes dont l'itinéraire et l'objectif leur seront fixés.

En cas d'attaque par des forces importantes, les petits

Schéma du dispositif de couverture durant la 2e phase.



postes se replient sur le grand poste dont ils dépendent, et celui-ci se tient prêt à combattre, en ayant soin de faire éclairer ses flancs par des fractions de sa cavalerie.

Si l'ennemi est très supérieur en nombre, le grand poste se retire en combattant dans la direction de la masse la plus proche.

En prévision d'une affaire de cette nature, son chef aura fait reconnaître les positions successives de repli, se débordant mutuellement, qu'il y a lieu d'occuper en battant en retraite.

Dans le cas où l'ennemi attaque en grandes forces, les troupes de couverture opèrent et combattent sous les ordres de leurs chefs directs, dans le sens des instructions préparées

dès le temps de paix, transmises en temps utile par le commandant en chef de la couverture.

Ajoutons que le service des renseignements, s'il est convenablement organisé, peut suppléer à l'insuffisance des résultats donnés par les reconnaissances.

En effet, si, au cours des opérations actives, autrement dit, des marches, les agents secrets arrivent difficilement à donner des nouvelles de l'ennemi, et si, d'autre part, les renseignements qu'ils font parvenir perdent souvent de leur valeur, en raison des mouvements de l'adversaire, la situation est toute différente durant la période des rassemblements.

A ce moment, il est relativement facile d'observer les points de débarquement, le nombre des trains sur les diverses lignes de transport, leur composition, etc., et de faire parvenir en temps utile les renseignements acquis, soit directement, soit par l'intermédiaire d'un pays neutre.

Or, on verra plus loin que, jusque dans la soirée du 5 août, le commandant de la IIIe armée allemande resta persuadé que la réunion des forces françaises d'Alsace s'effectuait au sud et près de la forêt de Haguenau.

§ 14. — Discussion sur le choix de la zone affectée au rassemblement de la IIIe armée.

(*Croquis n° 1.*)

Le choix de la zone affectée aux rassemblements des quatre corps de la IIIe armée, appelés à se réunir sur la rive gauche du Rhin, appelle la discussion.

Le front des rassemblements est marqué, avons-nous dit, par le Kling-Bach.

Mais la réserve des postes de couverture, à Billigheim, est aussi sur le Kling-Bach, en sorte qu'il n'existe pas le moindre vide entre le front des rassemblements et la masse de couverture.

En outre, les places de Landau et de Germersheim qui,

malgré leur faiblesse, pouvaient très bien jouer, le cas échéant, le rôle de points d'appui tactiques, sont englobées dans les rassemblements au lieu d'en marquer la ligne de tête.

Ces places étaient-elles trop éloignées de la masse de couverture ?

On compte 8 kilomètres de Landau à Billigheim.

Cette distance nous paraît être un minimum.

On peut supposer que les divisions badoise et wurtembergeoise pouvant être appelées à se réunir au gros de la IIIe armée par le pont de Maxau, le grand état-major prussien n'a pas voulu laisser ce point de passage en dehors de la zone d'action du gros de la IIIe armée.

Mais ces divisions pouvaient opérer leur passage sur la rive gauche par le pont de Germersheim.

La cause déterminante du choix de la ligne de tête des cantonnements de la IIIe armée sur le Kling-Bach doit être cherchée ailleurs. Elle réside plutôt dans l'idée incomplète que l'on se faisait, au grand état-major prussien, du rôle manœuvrier de la masse de couverture et des précautions que ce rôle éventuel impose aux rassemblements ; enfin, dans l'oubli des principes Napoléoniens relatifs à l'emploi des petites places fortes comme points d'appui de la couverture.

Les auteurs du plan de réunion de la IIIe armée ont été fascinés par les avantages qu'offraient le Bien-Wald, comme masque, et le Kling-Bach, comme ligne de défense.

Ils ont oublié qu'en l'absence d'une forte couverture, ayant autour d'elle de l'espace, afin de pouvoir combattre en manœuvrant, et derrière elle des points d'appui fortifiés, la concentration d'alarme d'une armée cantonnée doit s'effectuer sur les éléments de queue, « sur le point le plus éloigné et le « plus à l'abri de l'ennemi, a écrit Napoléon, surtout lorsqu'il « paraît à l'improviste. De cette manière, on aura le temps « de réunir (concentrer) toute l'armée avant que l'ennemi « puisse attaquer ».

D'une façon générale, le choix de la zone du rassemblement de la IIIe armée, au nord du Bien-Wald, était judicieux.

Cette disposition, devenue classique depuis Napoléon, rend les investigations de l'ennemi très difficiles et permet quelquefois de le surprendre, comme l'a été la division Douay le 4 août, à huit heures et demie du matin, en entendant les premiers coups de canon tirés sur Wissembourg par les batteries de la division Bothmer.

L'étude des campagnes de 1806, 1812, 1813 et 1815 montre, du côté français, les rassemblements préparatoires aux opérations très bien masqués par des massifs montagneux ou boisés.

En 1806, c'est le Franken-Wald; en 1812, la forêt de Wilkowisky; en 1813, le Thuringer-Wald; en 1815, la forêt de Beaumont.

On peut citer encore la forêt de Marchenoir, qui servit, au commencement de novembre 1870, à masquer la réunion des 15e et 16e corps français destinés à surprendre les troupes bavaroises alors cantonnées à Orléans.

Pour un grand nombre de causes, parmi lesquelles on peut citer les indiscrétions de la presse française, l'opération ne réussit pas comme on l'espérait, mais elle plaça le général von der Tann dans une situation critique et donna l'occasion à l'armée de la Loire de remporter un succès, le 9 novembre, à Coulmiers.

La condition essentielle pour que le massif choisi procure à l'armée qui s'est réunie derrière lui les résultats qu'elle en attend est celle-ci :

Il faut qu'au moment où notre armée se met en mouvement pour franchir le massif qui lui a servi de masque, le gros de l'ennemi soit trop loin pour s'opposer au débouché de nos colonnes dans la plaine.

C'est ainsi qu'en 1806, Napoléon ordonna le franchissement du Franken-Wald, le 5 octobre, après qu'il eut acquis la cer-

titude que l'armée prussienne principale se trouvait encore, ce jour-là, aux environs d'Erfurt (1).

En fin juillet et commencement d'août 1870, le rassemblement de la IIIe armée au nord du Bien-Wald ne réalisait qu'incomplètement la condition énoncée plus haut.

Il y a 18 kilomètres du Kling-Bach à la Lauter, alors que la distance de cette rivière à Haguenau, centre présumé du rassemblement français, est de 30 kilomètres.

Si les deux armées opposées se mettaient en mouvement le même jour, l'avantage était aux Allemands ; mais dans le cas où l'armée d'Alsace, supposée réunie autour de Haguenau, eût rompu son rassemblement vingt-quatre heures avant les Allemands et se fût mise aussitôt en marche vers Landau, la IIIe armée aurait été forcée d'accepter la lutte à courte distance du Bien-Wald, sur le Kling-Bach.

La prudence commandait donc de resserrer un peu plus les cantonnements de rassemblement, d'en marquer le front de tête par la ligne Landau—Germersheim, et celui de queue, par Durkheim-Mannheim.

En dépit de ce faible recul des cantonnements de tête, le commandant de la IIIe armée pouvait encore pousser au delà de la Lauter les avant-gardes de trois ou quatre corps d'armée, en une seule marche de longueur normale ; or, c'était là le but qu'il se proposait d'atteindre le jour où l'ordre lui serait donné d'ouvrir les opérations en Alsace.

§ 15. — Répartition des corps et divisions de la IIIe armée sur la zone de rassemblement.

Examinons maintenant, avec quelques détails, chacune des

---

(1) La discussion de l'opération du franchissement du Franken-Wald, en 1806, figure dans une étude inédite : *La Manœuvre d'Iéna*, que nous publierons ultérieurement.

zones affectées aux quatre corps cantonnés sur la rive gauche du Rhin et la répartition des troupes sur ces zones. (*Croquis n° 1.*)

Le quartier général de la IIIe armée est à Spire depuis le 30 juillet.

a) *Cantonnements du Ve corps.* (*Croquis n° 6.*) — Le Ve corps est cantonné dans un quadrilatère limité par une ligne extérieure aux villages du Klingenmunster—Herxheim—Ottersheim—Nieder—Hochtadt—Hainfeld.

Au centre est Landau, quartier général du Ve corps.

Dans la zone du Ve corps est enclavée la 4e division de cavalerie qui occupe les villages de Queicheim, Mœrtheim, Offenbach, Ottersheim, Bornheim et Damheim, à l'est de Landau.

Le Ve corps n'a pas d'avant-garde particulière, étant couvert directement par la 4e division bavaroise, mais il a détaché un régiment (58e), 1 escadron, 1 batterie à Annweiler, sur son flanc droit, pour surveiller la route et le chemin de fer de Landau à Deux-Ponts, et servir éventuellement de repli aux postes bavarois des Vosges.

Les cantonnements de rassemblement du Ve corps couvrent, en y comprenant l'enclave de la 4e division de cavalerie, une surface à peu près carrée de 15 kilomètres de côté. Cette surface est donc de deux cent vingt-cinq kilomètres carrés environ.

Les cantonnements du Ve corps furent les suivants :

Quartier général et services du corps, à Landau ;

État-major et services de la 9e division d'infanterie, à Gadramstein ;

17e brigade d'infanterie : 2 batteries et 2 escadrons, à Obersweiler, Franckweiler et Siebeldinger, moins le 58e ; 1 escadron du 4e dragons et 1 batterie légère, détachés en *flanc-garde* à Annweiler ;

18e brigade d'infanterie : 2 batteries et 2 escadrons, à

Arzheim, Ilbesheim, Wollmesheim, Mörzheim, Göcklingen ;

État-major et services de la 10e division, à Offenbach ;

19e brigade : 2 batteries et 2 escadrons, à Insheim, Impflingen, Appenhofen, Rohrbach, Billigheim ;

20e brigade : 2 batteries et 2 escadrons à Herxheim ;

Artillerie de corps à Burrweiler, Hamfeld, Edesheim, Roschbach, Flemlingen ;

Convois à Ober et Nieder, Hochstadt.

Nous avons indiqué précédemment les places d'alarme du Ve corps, savoir : à Billigheim et à Rohrbach, la 19e brigade en avant-garde, entre Insheim et Impflingen, le gros du corps séparé de son avant-garde par une distance de trois kilomètres.

De l'organisation qui précède, on peut tirer les conclusions suivantes :

La 9e division est prête à agir, soit au sud, soit dans la direction d'Annweiler.

La 10e division est toute entière en première ligne, par brigades accolées.

Les services sont auprès des quartiers généraux.

L'artillerie et la cavalerie divisionnaires sont réparties également entre les brigades d'infanterie, utilisant ainsi, au maximum, les ressources des cantonnements, outre qu'elles sont prêtes à donner leur concours à l'infanterie en cas d'alarme.

L'artillerie de corps est en 3e ligne, derrière la 9e division Il semble qu'elle eût été mieux placée entre les divisions.

Les convois sont parqués, à l'extrémité nord-est de la zone des cantonnements, dans la direction des centres de ravitaillements établis sur le Rhin.

En résumé, le Ve corps est partagé en six unités de rassemblement.

b) *Cantonnements du XIe corps.* — Le XIe corps a son quartier général à Germersheim et couvre une surface limitée,

à l'est, par le Rhin, et, en commençant par le sud-est, les villages de Ruhrardt, Herxheimweiler, Bellheim, Zesheim, Weingarten, Schwegenheim, Lingenfeld, tous compris. (*Croquis n° 1.*)

Cette zone a la forme d'un rectangle, dont la base est de huit kilomètres environ et la hauteur de quatorze kilomètres.

La surface occupée est donc de cent douze kilomètres carrés.

Le XIe corps a détaché, on le sait, dès le 28 juillet, sa 42e brigade (6 bataillons, 3 escadrons, 2 batteries) à Rheinzabern, et, un peu plus tard, le 1er août, à Langenkandel.

c) *Cantonnements du Ier corps bavarois.* — Le Ier corps bavarois (quartier général à Spire), occupe une région forestière (Nonnen-Wald) à localités clairsemées. (*Croquis n° 1.*)

Les cantonnements sont limités, à l'est, par le Rhin, puis par une ligne sinueuse partant de Mechtersheim (près du Rhin) et passant par Freisbach, Boehl et Ludwigshafen (en face de Mannheim).

La zone ainsi occupée a la forme d'un rectangle, terminé au nord par un triangle. Sa surface est d'environ cent quatre-vingts kilomètres carrés.

Le Ier corps bavarois n'a ni avant-garde ni flanc-garde.

d) *Cantonnements du IIe corps bavarois.* — Le IIe corps bavarois, dont une division (la 4e) forme la masse de couverture principale de la IIIe armée, occupe des cantonnements, en arrière (nord) du Ve corps, dans une zone affectant la forme d'un trapèze, avec des bases mesurant douze et quatorze kilomètres. (*Croquis n° 1.*)

La surface occupée est donc de cent douze kilomètres carrés. Elle est limitée par Édenkoben, Neustadt, Deidesheim, Meckenheim, Hafsloch, Geinsheim, Altdorf, Vomingen.

e) *Emplacement de la division badoise.* — La division

badoise occupe, autour de Karlsruhe, un cercle de 5 kilomètres à 6 kilomètres de rayon, présentant une superficie de 100 kilomètres carrés. (*Croquis n° 1.*)

f) *Emplacement de la division wurtembergeoise.* — La division wurtembergeoise, cantonnée à Neudorf-Graben et environs, s'étend sur une surface également de 100 kilomètres carrés. (*Croquis n° 1.*)

g) *La 4e division de cavalerie.* — Pour mémoire, la 4e division de cavalerie (quartier général à Queichheim) occupe environ 50 kilomètres carrés.

h) *Surfaces occupées par les cantonnements de la IIIe armée.* — Il résulte de ce qui précède que, sur ce terrain ouvert, peuplé et riche, de la plaine du Rhin, les surfaces de cantonnement ont été :

Au Ve corps : 175 kilomètres carrés (225 — 50);

Au XIe corps (moins 1 brigade d'avant-garde) : 112 kilomètres carrés;

Au Ier corps bavarois : 180 kilomètres carrés (région très boisée);

Au IIe corps bavarois (moins la 4e division) : 112 kilomètres carrés;

A la division badoise : 100 kilomètres carrés;

A la division wurtembergeoise : 100 kilomètres carrés;

A la 4e division de cavalerie (enclavée dans le Ve corps) : 50 kilomètres carrés.

i) *Surface moyenne du cantonnement de rassemblement d'un corps d'armée.* — En résumé, la zone de rassemblement de l'un quelconque des corps d'armée est un rectangle mesurant environ 10 kilomètres dans le sens du front et 15 kilomètres dans le sens de la profondeur.

Le corps bado-wurtembergeois (Werder) est maintenu sur

la rive droite du Rhin, afin de parer à une offensive des Français par Strasbourg et Kehl.

Sans cette considération, ce corps combiné eût été placé, dans le rassemblement général, à la gauche du XIe corps.

§ 16. — Rassemblement théorique d'une armée de cinq corps pourvue d'une division de cavalerie.

Il ne suffit pas de discuter les faits accomplis. On doit, encore et surtout, conclure des événements du passé à ceux que réserve peut-être un avenir prochain.

Nous croyons donc convenable d'exposer quelques idées générales sur les points de doctrine relatifs au stationnement, à la marche et à la concentration d'une armée actuelle.

Choisissons, comme sujet de nos discussions, une armée de cinq corps à rassembler sur un territoire séparé de la zone de réunion générale des forces par un grand espace, un fleuve ou un massif considérable.

Si faire se peut, le terrain du rassemblement sera choisi de manière à présenter, du côté de l'ennemi, une ligne d'eau offrant aux masses de couverture une position défensive bien nette, comme l'était le Kling-Bach pour la IIIe armée allemande en fin juillet 1870.

De même aussi, le rassemblement sera formé en arrière d'une forêt ou d'une chaîne de montagnes, percées de bonnes routes.

Avant même que les transports par le chemin de fer, autrement dit stratégiques, aient commencé, une division renforcée sera établie en position de couverture, à 10 ou 12 kilomètres (ou une demi-marche) au delà du front de tête des cantonnements affectés au rassemblement de l'armée, soit en avant du centre, soit en avant d'une aile, suivant la direction du danger le plus à craindre.

En juillet 1870, la direction la plus dangereuse pour la

IIIe armée allemande étant celle de Wissembourg, c'est à Billigheim puis, le 1er août, à Bergzabern, que la 4e division bavaroise fut placée comme couverture (ou avant-garde principale) de cette armée.

Un peu après que la division d'infanterie de couverture aura pris position, la division de cavalerie, que nous admettons devoir être affectée à l'armée en question, débarquera du chemin de fer et viendra s'établir à proximité de la division d'infanterie de couverture dans des cantonnements situés, sauf exception, entre ceux de la division de couverture et le front de tête des cantonnements du gros de l'armée.

La division de couverture aura été pourvue d'au moins une brigade de cavalerie et, si c'est possible, de deux ou trois brigades de corps formées en division provisoire.

Le commandant en chef de la couverture sera, selon toute apparence, le commandant du corps d'armée auquel la division de couverture d'infanterie aura été empruntée.

Cet officier général réunira sous son commandement toute la cavalerie transportée en avant de la zone du rassemblement.

L'armée proprement dite sera formée en cantonnements de rassemblement sur deux lignes, savoir : 3 corps en première ligne et 2 en deuxième ligne, ceux-ci, normalement, derrière les corps d'aile de la première ligne.

Chacun des corps de la première ligne, autres que celui qui aura fourni la division de couverture, enverra, le plus tôt possible, une brigade mixte en couverture devant son front.

Ces deux brigades tiendront la tête des transports, et, aussitôt débarquées, iront s'établir à 6 ou 8 kilomètres de la partie, en avant du front de tête des cantonnements de rassemblement, qui correspond au corps d'armée dont elles seront détachées. Jusqu'à complet rassemblement du corps d'armée de tête, ces brigades relèveront du commandant en chef de la couverture.

Une ou plusieurs flanc-gardes pourront être établies par

les soins des corps intéressés à se couvrir sur leur flanc extérieur.

En raison des mesures de prévoyance adoptées pour la subsistance des troupes pendant le rassemblement de l'armée, les dimensions de la zone des cantonnements pourront être les suivantes :

Étendue du front : 18 kilomètres;

Profondeur totale : 20 kilomètres.

Sur cette zone, chaque corps occupera un rectangle de 6 kilomètres de front sur 10 kilomètres de profondeur, et il restera, en arrière du corps central de première ligne, un rectangle vide de 6 kilomètres sur 8 kilomètres, dans lequel le quartier général de l'armée, avec ses nombreux services, pourra s'établir.

La figure schématique ci-après montre les dispositions que nous venons d'exposer.

L'armée est réunie en carré.

C'est le cas de rappeler la phrase célèbre de Napoléon écrivant, le 5 octobre 1806, au maréchal Soult :

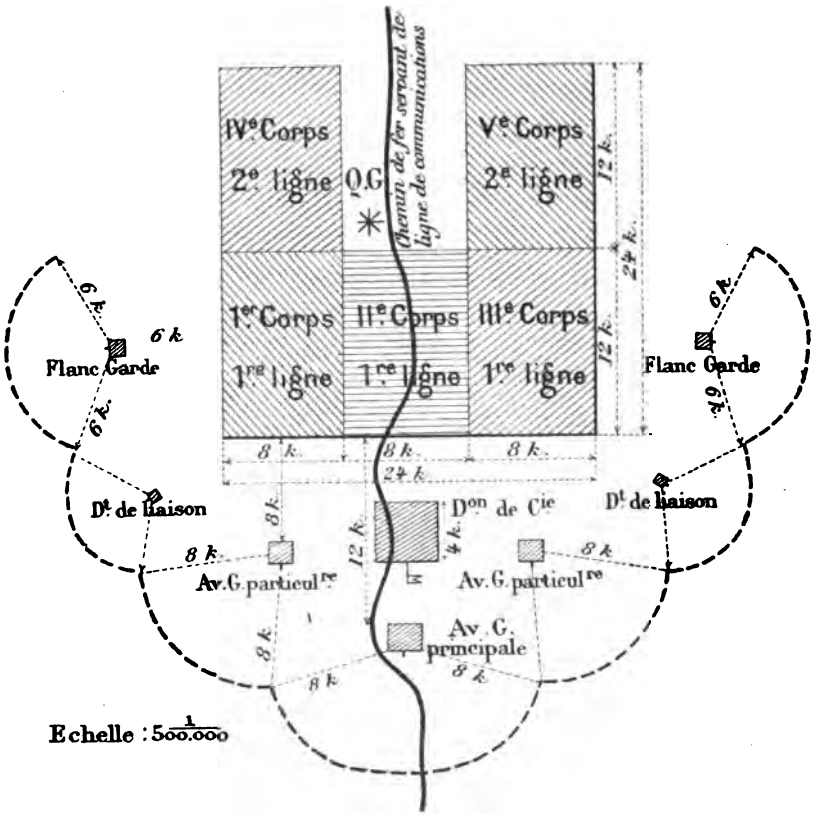
« Vous pensez bien que ce serait une belle affaire que de se « porter autour de cette place (Dresde) en un bataillon carré « de 200,000 hommes. »

Une armée rassemblée, comme le présente le schéma ci-après, est disposée de la façon la plus favorable pour entamer la marche dans une direction quelconque.

Si elle doit s'avancer droit devant elle, vers le sud, rien de plus simple; elle s'écoule par trois routes parallèles sous la protection d'un réseau de sûreté, et elle est précédée, à distance variable, par la masse de cavalerie qui lui a été attribuée.

Doit-elle se porter à l'est, les IIIe et Ve corps font immédiatement face de ce côté et sont bientôt prolongés par le IIe corps qui vient se placer à la droite du IIIe, après un changement de direction à gauche, tandis que les Ier et IVe corps se disposent sur place comme les IIIe et Ve. En

même temps, de nouvelles avant-gardes sont fournies par les Ve, IIIe et IIe corps, et l'une d'elles devient avant-garde principale. Enfin, la masse de cavalerie accourt pour prendre la place nouvelle qui lui est assignée.



Par des procédés analogues, l'armée peut, tout aussi bien, se disposer pour marcher à l'ouest.

Un tel dispositif s'applique à une armée en opérations, c'est-à-dire à une armée qui marche ou manœuvre loin de l'ennemi.

Il permet de vivre entièrement sur le pays, à la condition de traverser une région moyennement fertile, non encore épuisée

par le pillage ou les réquisitions, et de ne pas prolonger les temps d'arrêt au delà de trois ou quatre jours.

Lorsqu'une armée ainsi articulée arrive dans la zone d'action de l'ennemi, son chef modifie, selon ses vues ou le rôle à jouer, l'agencement des diverses parties qui la composent.

Ainsi, au lieu de trois colonnes, il en formera quatre ou cinq, fera venir, par exemple, un corps de seconde ligne en première et disposera un autre corps en réserve générale dans la direction la plus favorable, etc.

A ce moment qui précède les engagements, les corps et divisions deviennent des matériaux de construction avec lesquels le chef d'armée s'efforce de bâtir le monument de sa gloire.

Alors, les dispositifs normaux, les principes et les règles s'effacent devant la nécessité d'adapter les moyens dont on dispose à la situation présente, à celle-là et rien qu'à celle-là.

Alors aussi, les efforts de mémoire, tendant à réveiller une réminiscence, ne servent qu'à fausser les données du problème à résoudre sur l'heure. La solution, elle est dans les réflexes cérébraux, et malheur à celui qui ne les a pas développés par de nombreux exercices sur des cas concrets!

§ 17. — Dispositions préparatoires à la mise en mouvement d'une armée indépendante.

Le passage d'une armée, de sa formation de stationnement prolongé ou d'opérations, à un dispositif préparatoire de bataille, constitue la concentration.

Une armée concentrée est prête à combattre dans une direction et dans un but déterminés, ce qui ne veut pas dire pour cela que les corps doivent être collés les uns aux autres. Bien au contraire, une armée concentrée présente un dispositif dans lequel des corps ou divisions forment des masses

denses autour desquelles on a ménagé de l'air et de l'espace, en vue des manœuvres à exécuter.

Le front de bataille d'une armée de cinq corps peut varier entre 12 et 20 kilomètres, suivant que cette armée opère isolément, ou bien que, faisant partie d'un groupe d'armées, elle se trouve placée au centre ou à une aile.

L'étendue du front d'action d'une telle armée varie encore avec le rôle qu'elle doit remplir dans l'ensemble.

Il ne saurait donc y avoir de règles à cet égard.

Lorsque, par suite de circonstances quelconques, une armée, en stationnement prolongé ou en opérations, a été amenée à occuper, avec ses cantonnements, un carré de 20 à 30 kilomètres de côté, la concentration préparatoire à la bataille se fait, en moins d'un jour ou même pendant la nuit, à l'aide de mouvements latéraux combinés avec des mouvements de resserrement d'arrière en avant, si l'armée doit se concentrer de pied ferme ; et, dans le cas contraire, si l'armée continue à marcher, l'opération s'exécute au moyen de mouvements obliques, combinés avec le serrage des corps de queue vers les points qui leur ont été désignés.

En général, quand une armée a été réunie, au début d'une campagne, sur un territoire très supérieur en étendue à la surface qui correspond au dispositif de cette armée en cours d'opérations, comme le fait s'est produit pour la IIIe armée allemande en juillet 1870, la mise en mouvement de cette armée exige que, la veille du départ, les corps ou divisions quittent leurs cantonnements de rassemblement pour venir s'échelonner le long des routes de marche adoptées.

On dit alors que l'armée prend un *dispositif préparatoire d'opérations*. Nous reviendrons sur ce dernier sujet lorsque nous discuterons la concentration de la IIIe armée ordonnée, le 2 août, en prévision de la marche du surlendemain.

CHAPITRE II

LE RASSEMBLEMENT DE L'ARMÉE D'ALSACE

---

§ 1. — Mesures générales de rassemblement.

Il fut décidé, en France, que la mobilisation des forces actives s'effectuerait sur la frontière même, en deux échelons.

Les troupes, encore sur le pied de paix, furent donc transportées par le chemin de fer de leurs garnisons respectives jusqu'aux centres de rassemblement, choisis, en général, auprès des places fortes de la frontière.

La préparation à la guerre, comme on l'entend aujourd'hui, était à peu près nulle. Il en résulta que, ni les approvisionnements de rassemblement, ni la constitution des trains, parcs et convois, ni même la fourniture des objets de campement n'étaient assurés au moment où les grandes unités se constituèrent.

On sait aussi qu'avant la guerre de 1870, les régiments français n'étaient pas formés en brigades, divisions et corps permanents, sauf à Lyon et à Paris, et, pendant l'été, au camp de Châlons.

Les forces actives de la France constituèrent une seule et unique armée, comprenant sept corps, lesquels, en vertu de l'ordre impérial du 23 juillet, furent répartis en cordon, depuis Huningue jusqu'à Sierck.

L'aile droite de l'armée, composée des 7e et 1er corps, fut

confiée, le 25 juillet, au maréchal de Mac-Mahon, qui conserva, néanmoins, le commandement direct du 1er corps.

Le 7e corps, à trois divisions, rassembla une de ses divisions à Colmar et à Mulhouse, une autre à Belfort, et dut laisser la troisième à Lyon pour y maintenir l'ordre.

Le 1er corps, composé de quatre divisions d'infanterie et de cavalerie, réunit la majorité de ses troupes sur le polygone de Strasbourg, où elles campèrent entre la place et le Rhin.

Le 5e corps, à trois divisions, se rassembla sous les murs de Bitche (?), et eut pour mission d'assurer la liaison entre les corps d'Alsace et ceux de Lorraine.

§ 2. — Composition de l'armée d'Alsace.

Les deux corps (1er et 7e), placés sous le haut commandement du maréchal de Mac-Mahon, formèrent, en réalité, une armée distincte, que nous appellerons « l'armée d'Alsace », et dont la composition fut la suivante :

1er CORPS D'ARMÉE.

Commandant en chef : le maréchal DE MAC-MAHON, DUC DE MAGENTA.

État-major particulier.	2 lieutenants-colonels d'état-major. 2 capitaines. 1 lieutenant.
État-major général...	Général COLSON, chef d'état-major. 1 colonel d'état-major. 3 chefs d'escadrons d'état-major. 6 capitaines id. 2 lieutenants id.
Artillerie.....	Général de division FORGEOT. 1 commandant.
Génie.....	Général LE BRETTEVILLOIS.
Intendance.....	Intendant DE SÉGAUVILLE.

SERVICE DES ÉTAPES.

NÉANT.

1re DIVISION.

Commandant : général de division DUCROT.

État-major.....	1 lieutenant-colonel d'état-major. 1 chef d'escadrons id. 3 capitaines id.
Artillerie.....	1 lieutenant-colonel.
Génie.....	1 chef de bataillon.
Intendance.....	1 sous-intendant.

1re brigade (18e et 96e de ligne, 13e bataillon de chasseurs) : général WOLF.
2e brigade (45e de ligne, 1er zouaves) : général POSTIS DU HOULBEC.
3 batteries, dont 1 de mitrailleuses.
1 compagnie du génie.

2e DIVISION.

Commandant : général de division ABEL DOUAY.

État-major.....	1 colonel d'état-major. 1 chef d'escadrons d'état-major. 3 capitaines id.
Artillerie..... ...	1 lieutenant-colonel.
Génie.....	1 chef de bataillon.
Intendance.....	1 sous-intendant.

1re brigade (50e et 74e de ligne, 16e bataillon de chasseurs : général DE MONTMARIE.
2e brigade (78e de ligne, 1er tirailleurs) : général PELLÉ.
3 batteries, dont 1 de mitrailleuses.
1 compagnie du génie.

3e DIVISION.

Commandant : général de division RAOULT.

État-major.....	1 colonel d'état-major. 1 chef d'escadrons d'état-major. 3 capitaines id.
Artillerie.....	1 lieutenant-colonel.
Génie.....	1 chef de bataillon.
Intendance.....	1 sous-intendant.

1re brigade (36e de ligne, 2e zouaves, 8e bataillon de chasseurs) : général LHERILLER.
2e brigade (48e de ligne, 2e tirailleurs) : général LEFEBVRE.
3 batteries, dont 1 de mitrailleuses.
1 compagnie du génie.

4e DIVISION.

Commandant : général de division LARTIGUE.

État-major.....	1 colonel d'état-major. 1 chef d'escadrons d'état-major. 3 capitaines id.
Artillerie.....	1 lieutenant-colonel.
Génie.....	1 chef de bataillon.
Intendance.....	1 sous-intendant.

1re brigade (56e de ligne, 3e zouaves, 1er bataillon de chasseurs) : général FRABOULET DE KERLEADEC.
2e brigade (87e de ligne, 3e tirailleurs) : général LACRETELLE.
3 batteries, dont 1 de mitrailleuses.
1 compagnie du génie.

RÉSERVES.

DIVISION DE CAVALERIE.

Commandant : général de division DUHESME.

État-major.....	1 colonel d'état-major. 1 chef d'escadrons d'état-major. 2 capitaines id.

1re brigade (3e hussards, 11e chasseurs) : général DE SEPTEUIL.
2e brigade (10e dragons (1), 2e et 6e lanciers) : général DE NANSOUTY.
3e brigade (8e et 9e cuirassiers) : général MICHEL.

RÉSERVE D'ARTILLERIE.

4 batteries montées.
4 batteries à cheval.

RÉSERVE DU GÉNIE.

1 compagnie de mineurs.
1/2 compagnie de sapeurs.

Bien que le 7e corps en entier eût été placé sous les ordres du maréchal de Mac-Mahon, nous ne donnons ci-dessous que la composition de sa 1re division, la seule qui ait participé aux opérations en basse Alsace.

---

(1) Ce régiment voyageant depuis Clermont-Ferrand, par étapes, ne put arriver en Alsace.

7e CORPS D'ARMÉE.

1re DIVISION.

Commandant : général de division CONSEIL-DUMESNIL.

État-major.....	1 lieutenant-colonel d'état-major. 1 chef d'escadrons id. 3 capitaines id.
Artillerie.....	1 lieutenant-colonel.
Génie.....	1 chef de bataillon.
Intendance.....	1 sous-intendant.

1re brigade (3e et 21e de ligne, 17e bataillon de chasseurs) : général NICOLAÏ.
2e brigade (47e et 99e de ligne) : général MAIRE.
3 batteries, dont 1 de mitrailleuses.
1 compagnie du génie.

A ces forces, il convient d'ajouter la division de Bonnemains qui fut appelée de Lunéville à Reichshoffen, le 4 août, par ordre du major général, et prit part à la bataille de Frœschwiller :

DIVISION DE CUIRASSIERS.

Commandant : général de division DE BONNEMAINS.

État-major.....	1 chef d'escadrons d'état-major. 2 capitaines id.

1re brigade (1er et 4e cuirassiers) : général GIRARD.
2e brigade (2e et 3e cuirassiers) : général DE BAUER.
2 batteries à cheval.

RÉCAPITULATION.

1er corps.....	72 bataillons. 24 escadrons. 22 batteries, dont 4 de mitrailleuses. 5 demi-compagnies du génie.
7e corps.....	13 bataillons. 3 batteries, dont 1 de mitrailleuses. 1 compagnie du génie.
Cuirassiers.....	16 escadrons. 2 batteries à cheval.
AU TOTAL.....	85 bataillons. 40 escadrons. 27 batteries, dont 5 de mitrailleuses. 6 demi-compagnies du génie.

Les bataillons étant, en moyenne, de 650 hommes, les escadrons de 120 sabres et les batteries de 140 hommes, l'effectif des troupes, sur lesquelles le maréchal de Mac-Mahon pouvait compter pour les premières opérations, s'élevait aux chiffres suivants :

Infanterie	55,250	hommes.
Cavalerie	4,800	—
Artillerie	3,750	—
Génie	800	—
Au total	64,600	hommes.

Il convient d'ajouter que, par suite du retard de quelques fractions, de la formation d'un certain nombre de détachements; enfin, des pertes subies à Wissembourg, les chiffres ci-dessus ne furent jamais atteints ; et l'on verra dans la suite de cette étude que les troupes françaises, présentes à la bataille de Frœschwiller, comptèrent seulement 43,000 hommes.

§ 3. — La couverture le 22 juillet.

A partir du 16 juillet, les divers éléments de la 2e division du 1er corps (général Abel Douay), tirés, en majeure partie, des garnisons d'Alsace, furent dirigés sur Haguenau.

Le 22 juillet, cette division était réunie, à l'exception du 1er tirailleurs algériens attendu d'Algérie, et formait la première masse de couverture du rassemblement à effectuer à Strasbourg. Elle établit alors quelques postes à la lisière nord de la forêt de Haguenau.

Quelques jours plus tard, bien que la 2e division eût été ralliée par le 1er tirailleurs algériens, on lui adjoignit provisoirement les trois bataillons du 36e de ligne, appartenant à la 3e division.

Le 23 juillet, le maréchal de Mac-Mahon prit possession de

son commandement, établit son quartier général à Strasbourg, et approuva les dispositions prises, avant son arrivée, par le général Ducrot, commandant du territoire.

§ 4. — La couverture le 26 juillet.

(*Croquis n° 3.*)

Le 26 juillet, des grands postes fournis par la division Douay occupèrent Soultz et Wœrth, indépendamment de quelques autres déjà placés à Seltz et environs.

Le même jour, la division Ducrot (1re) quitta Strasbourg, par ordre du major général, et s'établit le lendemain à Reichshoffen, comme deuxième masse de couverture.

A ce moment, le 5e corps était réuni depuis plusieurs jours à Bitche, ayant un régiment de cavalerie (12e chasseurs) à Niederbronn, et formait une troisième masse de couverture, face à la partie montagneuse du Palatinat bavarois.

Le 28 juillet, ce corps d'armée, laissant à Bitche et environs la division Guyot de Lespars et le 12e chasseurs, se porta avec les deux autres à Sarreguemines.

La division Guyot de Lespars reçut pour mission de surveiller les directions de Deux-Ponts et de Pirmasens et de se relier aux postes de la division Ducrot établis vers Wissembourg.

§ 5. — La couverture le 28 juillet.

(*Croquis n° 4.*)

Du 28 juillet au 2 août inclus, la répartition des troupes chargées de couvrir les forces d'Alsace, réunies à Strasbourg, fut la suivante :

A Haguenau, le gros de la division Douay (2e), comprenant :

6 bataillons (3 bataillons du 74e et 3 bataillons du 1er régiment de tirailleurs algériens);

2 batteries de 4;
1 batterie de mitrailleuses;
1 compagnie du génie;
7 escadrons de cavalerie (3 de la brigade de Septeuil et 4 de la brigade de Nansouty).

Comme postes détachés de cette division :

A Seltz, 3 bataillons (16e bataillon de chasseurs et 2 bataillons du 36e), 1 escadron du 11e chasseurs;
A Oberbetschdorf, 1 bataillon du 50e;
A Soultz, 2 bataillons (1 du 50e et 1 du 36e), 3 escadrons du 3e hussards;
A Wœrth, 1 bataillon du 50e;

A Reichshoffen, le gros de la division Ducrot, présentant :

10 bataillons;
2 batteries de 4;
1 batterie de mitrailleuses.

Cette division eut 3 bataillons (96e) avec 1 escadron du 3e hussards, à Climbach, se couvrant par un demi-bataillon posté au col du Pigeonnier et un demi-bataillon au col de Pfaffenschlich.

La liaison des postes de la 1re division du 1er corps avec ceux de la 3e division du 5e (Guyot de Lespars) eut lieu par Obersteinbach.

Durant la période de réunion des forces, les postes de couverture, aussi bien français qu'allemands, envoyèrent, presque tous les jours, des patrouilles vers la frontière.

Ces détachements, composés habituellement de quelques pelotons de cavalerie suivis à distance par une ou plusieurs compagnies d'infanterie, ne dépassèrent la frontière que très rarement, et, dans ce cas, lorsque deux reconnaissances adverses s'apercevaient, celle qui se croyait la moins nombreuse rebroussait chemin, en sorte qu'il ne se produisit pas une seule escarmouche.

Les Allemands n'eurent pas de peine à constater l'occupation de Seltz, de Soultz et de Wœrth par de l'infanterie et

de la cavalerie, mais ne purent savoir où se rassembleraient les forces principales de l'ennemi.

Du côté français, on apprit aussi, mais d'une façon très vague, la présence de l'adversaire au nord de Wissembourg et de Lauterbourg.

§ 6. — Le 1er corps est rapproché de la Lauter.

Le 2 août, le maréchal de Mac-Mahon prit la résolution de rapprocher de la frontière le 1er corps, alors presque entièrement constitué.

Son projet, qu'il communiqua aux divisionnaires du 1er corps d'armée, était de porter, le 4, les 1re et 2e divisions, réunies sous le commandement du général Ducrot, sur la ligne : *Altenstadt—Wissembourg—Lembach*, ayant derrière elles la 4e division (général Lartigue) à Haguenau, où serait le quartier général, et la 3e division (général Raoult) à Reichshoffen.

En conséquence, la 3e division, qui avait deux marches à faire pour atteindre Reichshoffen, eut l'ordre de partir de Strasbourg le 3 au matin.

Sur ces entrefaites, le général Douay reçut le 2 août, à 9 heures du soir, un avis du sous-préfet de Wissembourg, disant que des forces ennemies très nombreuses étaient parvenues au nord et près de Wissembourg.

Le maréchal de Mac-Mahon, aussitôt informé du renseignement par le télégraphe, envoya, la nuit même, des ordres télégraphiques au général Ducrot et au général Douay, pour avancer d'un jour les mouvements de la 1re et de la 2e divisions vers la frontière.

La 2e division dut ainsi aller, le 3, de Haguenau à Wissembourg et Altenstadt, pendant que le général Ducrot enverrait, à Lembach, une brigade qu'il rejoindrait, le lendemain, avec le reste de sa division (la 1re).

Au moment où le maréchal prenait ses dispositions pour rapprocher le 1er corps de la frontière bavaroise, il comptait appeler à lui les deux divisions du 7e corps rassemblées à Colmar, à Mulhouse et à Belfort; mais une colonne mobile wurtembergeoise, composée de trois bataillons, d'un escadron et d'une batterie, avait été envoyée de Stuttgard à Donaueschingen, en chemin de fer, et, de ce point, sur Fribourg en Brisgau, par le Val d'Enfer, avec mission de faire des démonstrations vers la haute Alsace.

Le colonel qui commandait cette colonne fit un tel volume et un tel tapage, le long du Rhin, qu'il réussit, non seulement à effrayer sérieusement la population de la haute Alsace, mais encore à provoquer, le 2 août, dans les troupes de la division Liébert stationnées à Belfort, un commencement de panique.

Le major général, informé de l'incident par le télégraphe, décida aussitôt que le 7e corps resterait où il était, jusqu'à nouvel ordre.

§ 7. — La couverture le 3 août.

(*Croquis n° 5.*)

Le 2 août, le général Ducrot était allé reconnaître les positions des Vosges françaises voisines de la frontière. Cet examen lui suggéra, pour les 1re et 2e divisions, le dispositif suivant, qui diffère beaucoup de celui qu'avait prescrit le maréchal :

A la 2e division formant la droite :

La brigade de droite, sur le plateau du Geisberg, avec un bataillon à Wissembourg;

La brigade de gauche, sur le plateau du Vogelsberg, détachant un régiment à Climbach, avec postes au Pigeonnier et au col de Pfaffenschlich.

A la 1re division tenant l'aile gauche :

La brigade de droite, à Lembach, couverte par un

régiment établi sur le plateau de Wingen, avec postes sur les routes de Bobenthal et de Nothweiler, à l'extrême frontière ;

La brigade de gauche, sur les hauteurs à l'ouest de Lembach, fournissant des postes vers Hirschthal, Wingelsbach et Obersteinbach.

Les dispositions qui précèdent, le général Ducrot les fit connaître au général Douay, le 3, dans les instructions qu'il lui fit parvenir à son passage à Soultz.

Elles consistaient, on le voit, à faire occuper par les quatre brigades de l'avant-garde une série de plateaux élevés qui jalonnent une ligne de 15 kilomètres de développement.

Le 3 août au matin, la 2e division se mit en marche et fit une grand'halte à Soultz.

La chaleur étant forte et les ordres reçus par le général Douay lui prescrivant de rallier en ce point deux bataillons du 50e détachés à Oberbetschdorf et à Wœrth, le repos se prolongea jusqu'à 4 heures du soir.

A la reprise de la marche, la 2e division laissait sur ses derrières :

1° A Seltz, sous le commandement du général de Nansouty :
le 16e bataillon de chasseurs,
1 bataillon du 50e,
2 bataillons du 36e,
5 escadrons (1 du 11e chasseurs, 4 du 2e lanciers);

2° A Soultz :
1 bataillon du 36e,
1 demi-escadron du 11e chasseurs.

La division Douay, réduite à 11 bataillons, 5 demi-escadrons et 3 batteries, dont 1 de mitrailleuses, arriva sur les plateaux du Geisberg et du Vogelsberg à partir de 9 heures du soir, et y forma ses camps, par brigade, après avoir dirigé un bataillon du 74e sur Wissembourg pour l'occuper.

§ 8. — Commentaires sur la couverture de l'armée d'Alsace.

Les dispositions de couverture des rassemblements français d'Alsace, que nous venons d'exposer, nécessitent quelques explications.

Les 1er et 7e corps, mis sous les ordres du maréchal de Mac-Mahon, comprenaient six divisions d'infanterie et une division de cavalerie à trois brigades, sans compter les réserves d'artilterie et les services, soit un effectif total d'environ 50,000 hommes.

Mais, les deux divisions disponibles du 7e corps se rassemblant, l'une à Colmar, l'autre à Belfort et Mulhouse, leur réunion au 1er corps, vers Strasbourg, exigeait plusieurs jours.

En admettant que l'on eût peu à craindre du côté du haut Rhin et que la vraie direction dangereuse fût celle du Palatinat bavarois, la couverture des rassemblements, de ce côté, était trop forte.

En effet, trois divisions sont établies à Haguenau (général Douay), Reichshoffen (général Ducrot) et Bitche (général Guyot de Lespars, du 5e corps), face à la frontière du Palatinat bavarois, pour couvrir le rassemblement de deux divisions à Strasbourg et assurer la surveillance de la frontière depuis Seltz jusqu'aux environs de la petite ville bavaroise de Neu-Hornbach.

Assurément, la région au sud de la ligne : *Seltz—Soultz—Wœrth—Lembach—Bitche* fut parfaitement soustraite aux investigations de l'ennemi, mais un tel résultat pouvait être obtenu à moins de frais, autrement dit, en évitant de disséminer autant les troupes.

Suivant nous, le rassemblement des 1er et 7e corps aurait dû s'exécuter en carré, le long et au sud du canal de la Marne au

Rhin, sur le front : *Vendenheim—Hochfelden*, qui mesure 15 kilomètres. Ce rassemblement aurait été couvert par la 1re division (général Ducrot) à Haguenau, fournissant des postes mixtes d'un bataillon et d'un escadron à Seltz, Soultz, Lembach et Sturzelbronn.

La division de cavalerie Duhesme, à cantonner à Brumath et environs, aurait été mise sous les ordres du général Ducrot, désigné pour le commandement supérieur de la couverture, en raison de son ancienneté, de sa valeur éprouvée ; enfin, de sa connaissance de l'ennemi et de la région.

Un tel dispositif, analogue à ceux qu'adoptait Napoléon au début de ses campagnes, aurait permis à la division Duhesme d'exécuter, soit le 31 juillet, soit le 1er ou le 2 août, une grande reconnaissance, appuyée d'infanterie et d'artillerie, au nord de Wissembourg, reconnaissance qui aurait procuré des renseignements précieux sur les emplacements et les forces de l'ennemi.

Nous ne voulons pas dire pour cela que les grandes reconnaissances de cavalerie, soutenues par de l'infanterie et de l'artillerie, soient à recommander pendant que se forment les premiers rassemblements.

Nous pensons, au contraire, que de telles expéditions présentent de grands dangers sans procurer en échange des résultats sérieux.

Pour nous, cette période est trop favorable à l'activité d'un service de renseignements bien organisé, pour qu'il soit nécessaire de recourir à des coups de force *sans lendemain*.

Mais, dans la situation où se trouvait l'armée d'Alsace, alors que l'état-major français en était réduit à demander des nouvelles de l'ennemi aux fonctionnaires et aux magistrats municipaux de la frontière, il semble qu'une masse de vingt-deux escadrons, appuyée de trois bataillons et de quatre ou six batteries, débouchant de Wissembourg et d'Altenstadt dans la direction de Landau, était susceptible de provoquer l'alarme des éléments de tête de la IIIe armée et de fournir peut-être

quelques indications précieuses sur les emplacements et les forces de l'ennemi.

Suivant les instructions du général Ducrot, un régiment de la 2e brigade devait aller relever, le 4 au matin, le 96e (1re brigade de la 1re division) dans ses positions de Climbach.

Le placement de la division Douay correspondait, on le voit, à une prise de position en face du seuil de Wissembourg, qui mesure quatre kilomètres depuis le pied des Vosges jusqu'à l'extrémité sud-ouest du Bien-Wald.

Quel était le rôle assigné à cette division?

Avait-elle à défendre, coûte que coûte, les deux plateaux dominants qu'elle occupait, ou bien, devait-elle se comporter à la façon d'une masse de couverture ayant pour mission de reconnaître un ennemi qui attaque le premier, de le contenir un certain temps, et, s'il est très supérieur, de retarder ses mouvements pour donner au gros des forces le temps de prendre ses dispositions?

Le général Ducrot, tout en recommandant, dans ses instructions au chef de la 2e division, de se tenir en liaison par le col du Pigeonnier, avec la 1re brigade de la 1re division, établie à Lembach, ne semble pas avoir exposé nettement au général Douay le mode d'action qu'il y avait lieu d'adopter, en cas d'attaque par des forces très supérieures.

Toutefois, le général Douay devait recevoir, le 4 août, à 7 heures du matin, plus d'une heure avant que le premier coup de canon fût tiré par les Bavarois, un télégramme du maréchal de Mac-Mahon, ainsi conçu:

Strasbourg, 4 août, 5 h. 27, matin.

Avez-vous ce matin quelques renseignements vous *faisant croire à un rassemblement nombreux devant vous?*

Répondez immédiatement.

Tenez-vous sur vos gardes, PRÊT A VOUS RALLIER, *si vous étiez attaqué par des forces supérieures, au général Ducrot*, par le Pigeonnier.

Faites prévenir le général Ducrot, en route pour Lembach, d'être également sur ses gardes.

Si le général Douay, ainsi que les troupes sous ses ordres, eussent été habitués à l'idée comme aux procédés d'exécution des combats de couverture, leur attitude, au début de l'affaire de Wissembourg, aurait été bien différente de celle que nous exposerons plus loin.

Cette division pouvait, en effet, obtenir à bon marché, c'est-à-dire en subissant de faibles pertes, le seul résultat utile que son écrasement ait procuré, à savoir : que trois colonnes allemandes évaluées ensemble à 80,000 hommes franchirent la Lauter, le 4 août, dans le rayon des vues du Geisberg et du Pigeonnier, puis formèrent leurs bivouacs, à peu de distance au delà de la frontière, entre Wissembourg et Schleithal.

Une autre observation nous est suggérée par ce fait que le maréchal de Mac-Mahon et le général Ducrot choisirent d'un commun accord la ligne des hauts plateaux des Vosges, situés à peu de distance de la frontière et parallèlement à elle, depuis le Geisberg jusqu'au Mouen-Berg, en passant par Climbach et Wingen, pour y déployer, sur un front de 15 kilomètres, les deux divisions d'avant-garde de l'armée d'Alsace.

Le général Ducrot, venu dans l'après-midi du 3 août au Pigeonnier, pour observer la région de Wissembourg, écrivait, de ce point, au général Douay :

En prévision d'un effort de l'ennemi qui a beaucoup de monde à *Pirmasens* (?) et à *Germersheim*, il est nécessaire, je crois, de modifier vos positions. *Cela vous permettra de prendre plus facilement l'offensive ou de mieux garder la défensive suivant le cas.*

Je vous engage donc à faire appuyer toutes vos troupes à gauche, de manière à vous bien relier au Pigeonnier, en établissant le gros de vos forces derrière la grande route qui suit la crête, c'est-à-dire entre cette route et le village de Rott.

Aux termes de cette lettre, l'offensive pure et la défensive pure sont les deux modes d'action prévus par le général Ducrot.

Or, la 2e division, placée en avant-garde, avait à reconnaître, en cas d'attaque, les forces et les dispositions de l'ennemi.

C'est par la combinaison habile de l'offensive et de la défensive alternées, ou même employées l'une et l'autre sur des points différents, en un mot, par la manœuvre, que le général Douay pouvait espérer de remplir son rôle sans compromettre d'une façon grave les troupes dont il avait le commandement.

Nous verrons plus loin que telle paraît avoir été l'intention du général Abel Douay, qu'une mort glorieuse a surpris au moment où il préparait le combat en retraite de son aile gauche, tout d'abord lancée contre l'ennemi le plus immédiat pour le combattre et le contraindre ainsi à montrer ses forces.

La solution du problème qu'avait à résoudre le commandant de la 2e division du 1er corps, le 4 août au matin, était contenue en germe dans les lignes suivantes de Napoléon :

« Le devoir d'une avant-garde ne consiste pas à s'avancer « ou à reculer, mais à manœuvrer.....

« L'art d'un général d'avant-garde ou d'arrière-garde est, « sans se compromettre, de contenir l'ennemi, de le retarder, « de l'obliger à mettre trois ou quatre heures à faire une « lieue. La tactique seule donne le moyen d'arriver à ces « grands résultats. »

Cette notion de l'avant-garde stratégique, notre armée de 1870 ne l'avait pas.

D'ailleurs, les Allemands ne la possédaient pas davantage, mais, grâce à Clausewitz, ils étaient imbus du principe de l'avant-garde tactique, base de leur doctrine guerrière, tandis qu'en France, par un retour étrange aux procédés artificiels de la guerre du XVIIIe siècle, on ne connaissait plus que l'offensive en grande bande ou la défensive en cordon.

La prédominance de l'étude topographique du terrain sur les travaux dirigés vers la conduite des troupes dans un

grand nombre de circonstances diverses, formulées sous forme de thèmes stratégiques et tactiques, avait conduit des hommes de la plus haute valeur, tels que le général Ducrot, à se faire de la guerre moderne une idée en contradiction avec le système napoléonien.

Il suffit pour s'en convaincre de lire la lettre de cet officier général au général Frossard, à la date du 19 septembre 1867 (1), où l'on trouve à côté de prévisions d'ordre général qui se sont réalisées, un plan d'opérations contre l'Allemagne, bien fait pour surprendre ceux qui, ayant étudié Napoléon, ne peuvent plus admettre d'autre méthode de guerre que la sienne.

Le général Ducrot admettait, nous l'avons vu précédemment, que de grandes forces allemandes pouvaient venir, aussi bien de Pirmasens sur Bitche, que de Germersheim sur Wissembourg ; or, les grandes armées ont un intérêt majeur à opérer dans les pays de plaines, en dehors des massifs montagneux ou boisés.

Avec une idée plus nette de la guerre d'armées, on aurait prévu, à la seule inspection de la carte, que les premières opérations des Allemands s'effectueraient dans la plaine du Rhin et dans le bassin de Sarrebrück.

En outre, l'*Historique officiel* de la campagne de 1866, rédigé par l'état-major prussien, offrait des indications précieuses sur la doctrine stratégique en honneur chez nos ennemis.

On serait arrivé ainsi à deviner, dans une large mesure, les projets et les premières dispositions des armées allemandes.

C'était un fait acquis dans les hautes sphères de l'armée

---

(1) *La Vie militaire du général Ducrot*, d'après sa correspondance, t. I, p. 181.

française que les troupes actives de la Prusse et de ses alliés, bien organisées, bien encadrées, en un mot, très solides, dépasseraient le chiffre de 600,000 hommes.

Il est donc naturel d'admettre que, dans ces conditions, des hommes de guerre tels que Mac-Mahon et Ducrot aient songé à contrebalancer la supériorité numérique de l'adversaire en attirant celui-ci dans un pays montagneux et boisé, comme les Vosges septentrionales, où nos troupes, vives, alertes et très mobiles, étaient susceptibles de prendre l'avantage sur les grosses et lourdes colonnes allemandes empêchées, par les difficultés du sol, de mettre en jeu tous leurs moyens de lutte.

La difficulté était d'attirer l'adversaire sur le terrain choisi, ainsi qu'a dû le faire Bonaparte au début de la campagne de 1796 en Italie.

Or, les premières manœuvres de Bonaparte furent basées sur une profonde connaissance de la doctrine et des procédés autrichiens.

Assurément, si le maréchal de Mac-Mahon était parvenu à contraindre les corps de la IIIe armée allemande à venir attaquer ses troupes dans les défilés des Vosges septentrionales, il en serait résulté un gain de temps que l'armée principale de Lorraine aurait pu employer pour prendre l'offensive, le 5, le 6 ou le 7 août, au nord de la Sarre, et culbuter les têtes de colonnes de la IIe armée à leur sortie des défilés de la Haardt. On ne pouvait espérer des résultats favorables que d'une manœuvre stratégique, l'aile droite paralysant les mouvements de l'adversaire pendant que l'aile gauche marcherait hardiment à l'attaque des fractions mal soudées d'un ennemi emprisonné encore dans un énorme massif boisé.

Les faibles forces d'Alsace étaient-elles capables de jouer dans les Vosges le rôle de protection que leur chef semble avoir entrevu ?

En toute sincérité, nous répondons : Oui ! avec cette restriction capitale que l'esprit de la guerre n'était pas assez développé en France pour que l'on pût concevoir, entreprendre et réussir des opérations aussi délicates, disons le mot, aussi artistiques.

« Le génie de la guerre de montagnes, a écrit Napoléon, « consiste à occuper des camps, ou sur les flancs, ou sur les « derrières de l'ennemi, qui ne lui laissent que l'alternative « d'évacuer ses positions sans combattre pour en prendre « d'autres en arrière, ou d'en sortir pour vous attaquer.

« Dans la guerre de montagnes, celui qui attaque a du « désavantage. Même dans la guerre offensive, l'art consiste « à n'avoir que des combats défensifs et à obliger l'ennemi à « attaquer. »

Qu'on imagine la IIIe armée allemande apprenant, à son arrivée sur la Zorn, que ses immenses convois ont été pillés, dispersés ou détruits par des troupes françaises venues de Lembach ou de Nechwiller !

Cette armée se serait empressée de marcher contre les détachements ennemis postés à Niederbronn, Zinswiller, Rothbach, Ingwiller, Weiterswiller, Dossenheim et Saverne.

Divisée en plusieurs colonnes séparées, elle aurait refoulé, dans l'intérieur des défilés vosgiens, mais au prix de longs retards et de pertes sensibles, les détachements de couverture de l'armée du maréchal de Mac-Mahon, puis une de ses colonnes, en avance sur les autres, aurait commencé à déboucher à l'ouest du massif. Alors, le gros de l'armée du maréchal, réuni préalablement entre Drulingen et Lorentzen, se serait porté à la rencontre de cette colonne, l'aurait attaquée du fort au faible, rejetée en désordre dans le défilé, et aurait recommencé la même manœuvre, le lendemain, contre une autre tête de colonne rapprochée.

Deux ou trois de ces avantages auraient amené la retraite de l'ensemble, peut-être mieux, l'évacuation de la haute Alsace par la IIIe armée.

Quatre ans plus tôt, dans les derniers jours de juin 1866, le général Benedek, commandant en chef de l'armée autrichienne de Bohême, avait essayé de battre, avec trois corps d'armée réunis en plaine, les colonnes séparées de la IIe armée prussienne à leur débouché des Riesen-Gebirge; mais ses dispositions, comme celles des généraux sous ses ordres, le général de Gablentz excepté, furent si mal conçues, que le succès de Nachod, remporté, le 27 juin, par le général de Steinmetz, à la tête du Ve corps prussien, put effacer l'échec grave subi, le même jour, par le Ier corps de la IIe armée à Trautenau, et entraîner la retraite des trois corps autrichiens.

Pour nous, la guerre de montagnes, lorsqu'elle a pour objet de battre en détail les colonnes séparées d'un ennemi très supérieur avant qu'elles ne puissent se réunir en nombre au delà des débouchés, exige, de la part du chef qui la fait, les qualités les plus rares, en même temps qu'elle suppose aux troupes sous ses ordres — l'infanterie surtout — des qualités tout à fait supérieures.

Mais les opérations de cette nature ressortissent bien plus à la stratégie qu'à la tactique générale. A ce titre, nous devons nous borner à l'aperçu qui précède, en conseillant aux officiers que le sujet attire de méditer le récit commenté de la campagne de 1796 en Italie, par Napoléon, et l'ouvrage récent du capitaine Colin sur le même sujet.

CHAPITRE III

CONCENTRATION ET MISE EN MOUVEMENT DE LA IIIe ARMÉE

Vers la fin de juillet, le grand état-major prussien reçut des renseignements très positifs sur les emplacements et les forces de l'armée française d'Alsace.

On acquit la certitude que le maréchal de Mac-Mahon avait sous ses ordres le 1er et le 7e corps et qu'il pourrait peut-être disposer du 5e.

On sut aussi que les troupes d'Alsace, comme celles de Lorraine, n'étaient pas prêtes à commencer les opérations.

Le grand état-major ne pouvait donc que persévérer dans ses premières intentions, qui consistaient à vouloir détruire tout d'abord l'armée d'Alsace pour l'empêcher de se réunir à celle de Lorraine, puis à faire participer la IIIe armée aux opérations que les Ire et IIe armées devaient entreprendre contre l'armée française principale.

Déjà, le 30 juillet, le prince royal avait été invité à franchir la Lauter le plus tôt possible. Sur son refus de marcher avec des troupes incomplètement formées, une nouvelle démarche plus pressante que la première fut faite auprès de lui par l'intermédiaire du lieutenant-colonel Verdy du Vernois (1),

(1) Le lieutenant-colonel Verdy du Vernois, confident du général de Moltke, a rempli d'autres missions analogues pendant la guerre de 1870-71, entre autres, le 25 août, auprès du prince royal de Saxe, commandant de l'armée de la Meuse.

l'officier de confiance de Moltke, qui se présenta au prince royal le 2 août au matin.

§ 1. — Ordre de concentration de la IIIe armée.

Le prince royal se décida alors à mettre son armée en mouvement vers l'Alsace; mais, auparavant, il jugea convenable de la concentrer par corps d'armée.

Son ordre de concentration fut le suivant :

Spire, 2 août, midi.

Aujourd'hui, dans l'après-midi, s'exécuteront les mouvements de concentration ci-après :

1° La division bavaroise Bothmer (4e) *formera l'avant-garde :* ses avant-postes occuperont la ligne : *Schweigen—Kapsweier—Schaidt;* elle s'établira au bivouac, à Bergzabern, à l'est de la route. Le détachement qui couvre son flanc droit restera dans les mêmes positions. Il convient de protéger plus particulièrement la route de Bobenthal.

2° Le Ve corps se concentrera à Billigheim et y bivouaquera. Il laissera un bataillon à Annweiler pour couvrir son flanc. Son quartier général sera à Billigheim. Les voitures parqueront entre Impflingen et Morzheim.

3° Le XIe corps maintiendra son avant-garde dans les mêmes positions, ayant ses avant-postes de Schaidt à Langenkandel; il se concentrera à l'ouest de Rohrbach et y *bivouaquera.* Ses voitures seront parquées au sud d'Offenbach ; son quartier général à Insheim.

4° La 4e division de cavalerie restera *cantonnée* dans les villages de Donmsheim, Bornheim, Offenbach, Ottersheim, Mœrlheim, Queiehheim ; son quartier général à Queiehheim, près du moulin de Mœrlheim.

5° Le IIe corps bavarois, à l'exception de la division Bothmer, *bivouaquera* à Walheim, des deux côtés de la route de Landau. Les troupes arrivées aujourd'hui peuvent rester dans leurs cantonnements ; demain matin 5 août, elles rallieront leur corps à Walheim ; quartier général à Landau ; voitures à Desheim.

6° Le Ier corps bavarois se concentrera au sud de Lingenfeld et de Westheim : il s'y établira *au bivouac;* quartier général à Germersheim. Les voitures peuvent être parquées, près du bivouac, au nord de Westheim et de Lingenfeld. Les troupes qui arriveront aujourd'hui au camp de Germersheim peuvent se rendre immédiatement au bivouac.

7° La division badoise passera sur la rive gauche du Rhin et *bivouaquera* à Pfortz; les voitures à Wœrth, plus au nord.

8° La division wurtembergeoise se concentrera sur la rive droite du Rhin, entre Knielingen et Maxau, où elle *bivouaquera.* Elle se tiendra prête à passer

le pont de Maxau; quartier général à Knielingen. La division se couvrira elle-même vers le sud.

9° A dater d'aujourd'hui à 9 heures du soir et jusqu'à nouvel ordre, le général Werder aura le commandement des divisions badoise et wurtembergeoise réunies; son quartier général à Pfortz.

Le grand quartier général restera aujourd'hui à Spire.

Signé : FRÉDÉRIC-GUILLAUME, prince royal de Prusse.

Commentaires.

Cet ordre était-il indispensable et ne pouvait-on pas mettre directement les corps d'armée en marche, sur les routes choisies, en partant de leurs zones de rassemblement?

A la rigueur, la chose eût été faisable au prix de fatigues extraordinaires, et sans pouvoir pousser les têtes de colonne à plus de quelques kilomètres en avant des cantonnements de rassemblement.

D'une façon générale, une armée réunie en carré est apte à se porter dans tous les sens, et c'est en cela que réside l'excellence de son dispositif; mais dès qu'un mouvement à exécuter dans la direction choisie est ordonné, il devient nécessaire de placer les colonnes sur les routes qui leur sont affectées, comme préparation à la première marche de toute l'armée.

Or, pour des raisons d'ordre stratégique ou tactique, on peut vouloir que cette première marche soit grande, par exemple quand on espère produire un effet de surprise.

Le dispositif préparatoire à la marche marquera donc la transition nécessaire entre le dispositif de réunion et le dispositif de marche proprement dit, toutes les fois qu'une armée réunie en carré devra se porter dans un sens quelconque impossible à prévoir d'avance.

Ce n'était pas tout à fait le cas pour la IIIe armée, dont la marche semblait ne devoir être orientée que vers le sud, mais encore, ne pouvait-elle pas être dirigée sur la rive

droite du Rhin, ou bien être appelée au secours de la IIe armée?

Telle situation politique et militaire peut, au début d'une guerre, autoriser une armée, ou plusieurs, à placer directement les corps d'armée en cantonnements échelonnés, le long des routes qu'ils suivront pour se porter dans la direction choisie pour une offensive depuis longtemps résolue.

Ce sera peut-être le cas pour les armées du groupe central allemand, au début d'une nouvelle guerre contre la France, en raison de la fixité présumée de leur premier objectif. Le gain de temps qui résulte d'une telle disposition n'est pas, en effet, à dédaigner.

Quoi qu'il en soit, et pour en revenir à la IIIe armée allemande de 1870, nous constatons que son ordre de concentration fut lancé le 2 août, *à midi*, pour des mouvements qui devaient s'effectuer le jour même.

L'heure était trop tardive pour que le prince royal pût espérer que la concentration, par corps d'armée, serait achevée avant la nuit.

Même en supposant que l'on eût utilisé le chemin de fer comme moyen de transmission, certaines troupes ne durent avoir communication de l'ordre qu'à cinq ou six heures du soir.

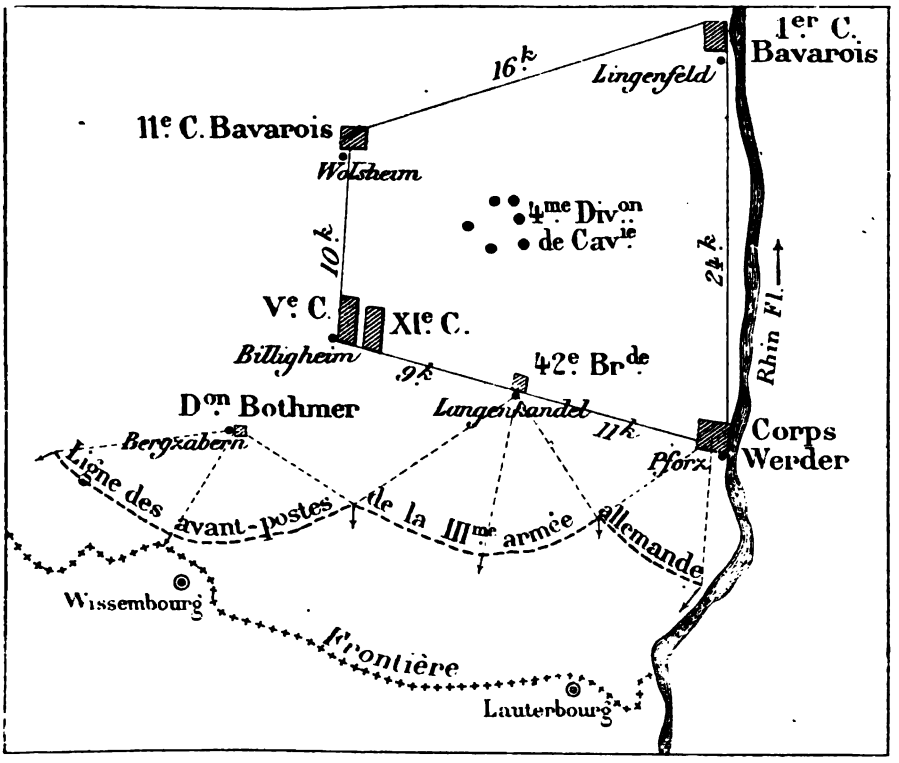
L'exécution commença, partout, le jour même. Elle fut achevée, au Ve corps, vers le milieu de la nuit, non sans de grandes fatigues et quelques privations.

Le XIe corps ne fut formé au bivouac que le 3 août dans la matinée. Quant au Ier corps bavarois, dont certaines fractions étaient à 40 kilomètres du point de concentration désigné, il ne fut réuni que le 3 dans l'après-midi.

A ce moment (le 3), la IIIe armée eut ses corps concentrés et offrit, dans son ensemble, la disposition ci-après :

a) En avant-garde principale, la division Bothmer, à Bergzabern;

b) En première ligne, deux masses concentrées : l'une formée des Ve et XIe corps, près de Billigheim ; l'autre, comprenant le corps Werder, à Pfortz, et, entre ces deux masses, la 42e brigade, avant-garde particulière faisant l'office de troupe de liaison, à Langenkandel.



De Billigheim à Pfortz, on compte, à vol d'oiseau, 18 kilomètres ;

c) En seconde ligne, également, deux masses concentrées : celle de droite, formée du IIe corps bavarois (moins la 4e division), à 10 kilomètres derrière les Ve et XIe corps ; celle de gauche, constituée par le Ier corps bavarois, à 24 kilomètres derrière le corps Werder.

Le prince royal semble avoir concentré ses trois corps de première ligne en deux masses : l'une, composée des Ve et XIe corps, près de Billigheim ; l'autre, formée du corps Werder, à Pfortz, en vue de faire contourner, autant que possible, le Bien-Wald pendant la marche à exécuter vers la Lauter.

Il convient, en effet, d'éviter la traversée, dans sa plus grande largeur, d'une grande forêt dont les routes centrales sont de longs et dangereux défilés.

En fait, le Ve corps marcha, le 4 août, à l'ouest du Bien-Wald ; le XIe corps n'y chemina que depuis Schaidt, et le corps Werder, seulement, de Hagenbach à Lauterbourg.

Sans la particularité relative au Bien-Wald, la place du XIe corps, dans la concentration générale, était à Langenkandel, et, alors, les corps de première ligne eussent été disposés à 9 kilomètres d'intervalle.

L'éloignement du Ier corps bavarois, beaucoup trop considérable, a dû être imposé par la grande distance qu'avaient à parcourir, pour se rendre au point de concentration, les troupes de ce corps cantonnées à Ludwigshafen, en face de Mannheim.

L'ordre de concentration met toutes les troupes au bivouac, à l'exception de la 4e division de cavalerie.

Était-il indispensable de recourir à cette mesure?

Nous ne le pensons pas.

La mise au bivouac des corps de la IIIe armée nous paraît avoir été dictée par la crainte que nous inspirions à nos ennemis et, aussi, par l'oubli partiel des traditions acquises durant les guerres de 1813-1815.

Nous pensons que le commandant de la IIIe armée aurait pu prendre avantageusement des dispositions analogues à celles-ci :

a) La division Bothmer, en *cantonnements-bivouacs* à Bergzabern ;

b) Le Ve corps, en *cantonnements-bivouacs*, la tête à Billig-

heim, la queue à Landau, sur une largeur de 4 kilomètres;

c) Le XIe corps, moins l'avant-garde laissée à Langenkandel, en *cantonnements-bivouacs*, la tête à Erlenbach, la queue à Herxheim, sur une longueur de 4 ou 5 kilomètres;

d) Le corps Werder, en *cantonnements-bivouacs*, à Pfortz;

e) Le IIe corps bavarois, moins la 4e division, en *cantonnements-bivouacs*, la tête à Wolsheim, la queue à Edesheim, sur une largeur de 4 kilomètres;

f) Le Ier corps bavarois, en *cantonnements-bivouacs*, à Rulzheim, Hœrdt, Ruhardt.

La IIIe armée concentrée eût alors occupé un front de 18 kilomètres et une profondeur de 15 kilomètres environ.

Il convient de remarquer un détail important dans l'ordre de concentration du 2 août.

Le commandant de chacun des bivouacs a son quartier général, non au milieu des troupes, mais dans une localité voisine. Il faut, en effet, que le général, chef d'une unité séparée, puisse écrire tout à son aise, étudier la carte, reposer enfin, sinon, sous le futile prétexte d'égalité devant la misère, on condamne le commandement à rester au-dessous de sa tâche.

§ 2. — Ordre de mouvement de la IIIe armée.

Une fois les corps de la IIIe armée concentrés, opération qui ne se termina, nous l'avons dit, que le 3 dans l'après-midi, le prince royal ne pouvait retarder d'un seul jour la mise en mouvement de son armée vers la frontière d'Alsace.

En effet, les troupes au bivouac ne peuvent subsister qu'en consommant les vivres du sac, surtout lorsque les convois ont été maintenus à grande distance, comme c'était le cas, pour ne pas gêner les mouvements des colonnes de combat.

Le commandant de la IIIe armée allemande se décida, en

conséquence, pour les motifs que nous venons d'invoquer et pour obéir aux pressantes injonctions de son souverain, à lancer, le 3 août, l'ordre général qui suit :

Landau, 3 août 1870, 4 heures du soir.

Ordre de mouvement de la IIIe armée pour la journée du 4 août.

Mon intention est de porter demain matin l'armée jusque sur la Lauter et de franchir cette rivière avec les troupes avancées.

A cet effet, on traversera le « Bien-Wald » (1) par quatre routes.

L'ennemi devra être refoulé partout où on le trouvera. Les diverses colonnes marcheront dans l'ordre ci-après :

1° La division bavaroise Bothmer, *formant l'avant-garde*, se dirigera sur Wissembourg et cherchera à s'en emparer.

Un détachement suffisant flanquera sa droite par Bollenborn et Bobenthal ; la division quittera ses bivouacs à 6 heures du matin.

2° Le reste du corps Hartman (IIe bavarois), y compris la division Walther (3e), rompra à 4 heures et viendra sur Ober-Otterbach, en contournant Landau, par Impflingen et Bergzabern.

Les trains de ce corps se porteront, dans le courant de la matinée, jusqu'à Appenhofen.

3° La 4e division de cavalerie sera réunie au sud de Mörlheim pour 6 heures du matin, et marchera, par Insheim, Rohrbach, Billigheim, Barbelroth et Capellan, jusqu'à l'Otterbach, à 4,000 pas à l'est d'Ober-Otterbach.

4° Le Ve corps partira, à 4 heures du matin, de ses bivouacs de Billigheim, et viendra par Barbelroth et Nieder-Otterbach, sur Gross-Steinfeld et Kapsweier. Il aura son avant-garde particulière qui passera la Lauter, à Saint-Remy et Wooghaüsern, et établira ses postes sur les hauteurs de la rive opposée. Les trains demeureront à Billigheim.

5° Le XIe corps quittera Rohrbach à 4 heures du matin et se dirigera à travers le Bien-Wald, par Steinweiler, Winder et Schaidt, sur les Bienwalds-Hutte.

Il aura son avant-garde particulière qui poussera au delà de la Lauter et placera ses avant-postes sur les hauteurs de l'autre rive. Les trains resteront à Rohrbach.

6° Le corps Werder marchera sur Lauterbourg, par la grande route ; il cherchera à se rendre maître de cette localité, et établira des avant-postes sur la rive droite. Les trains demeureront à Hagenbach.

7° Le corps von der Tann (1er bavarois) quittera ses bivouacs à 4 heures du

---

(1) Par cette expression, il faut entendre la région du Bien-Wald, et non la forêt du même nom, car, ainsi qu'on le verra plus loin, le XIe corps, seul, pénétra profondément dans la forêt.

matin, et, suivant la grande route, viendra, par Rülzheim, sur Langenkandel, où il bivouaquera à l'ouest de la ville.

Les trains resteront à Rheinzabern.

Le quartier général du corps d'armée se transportera à Langenkandel.

8° Je me tiendrai, dans la matinée, sur les hauteurs entre Kapsweier et Schweigen, et j'établirai probablement mon quartier général à Nieder-Otterbach.

Signé : FRÉDÉRIC-GUILLAUME, prince royal.

Commentaires.

L'ordre de mouvement qui précède mérite qu'on s'y arrête.

L'intention du prince royal étant de prendre l'offensive, il est tout naturel qu'il prescrive aux avant-gardes de franchir la Lauter et d'établir des avant-postes sur les hauteurs de la rive droite.

Cette disposition est classique. En effet, la Lauter une fois franchie par les avant-gardes, l'adversaire n'a plus la possibilité de s'établir sur la rive droite pour y offrir un combat défensif. En outre, si l'armée française veut empêcher le gros des forces allemandes de traverser la rivière, elle ne le pourra plus, les hauteurs où son artillerie aurait sa place toute marquée se trouvant, d'ores et déjà, occupées par de fortes avant-gardes.

Enfin, celles-ci stationneront à plusieurs kilomètres au delà de la rive droite, afin de procurer aux corps d'armée, si l'offensive doit continuer le lendemain, l'espace dont ils ont besoin pour déboucher sur la rive droite en toute sécurité.

La division Bothmer, à l'aile droite, doit, si faire se peut, occuper Wissembourg, et le corps Werder, à l'aile gauche, la petite ville de Lauterbourg.

Le chef de la IIIe armée, non content de pousser ses avant-gardes au delà de la Lauter, cherche ainsi à se constituer des points d'appui d'aile. De plus, il prescrit la formation d'une flanc-garde de droite, qui, une fois arrivée à Bobenthal, sera

séparée de la division Bothmer, supposée à Wissembourg, par un intervalle de 6 kilomètres.

Le front *Wissembourg—Lauterbourg* mesure 18 kilomètres.

Il y en a six entre la ligne d'avant-postes du Ve corps à établir sur les hauteurs de la rive droite de la Lauter, en passant par la colline des Trois-Peupliers et Kapsweier (rive gauche) où bivouaquera le gros du corps.

La distance est à peu près la même entre la hauteur de Schleithal, que doivent occuper les avant-postes du XIe corps, et les bivouacs des « Bienwald-Hutte ».

On verra plus loin que le corps Werder, ayant atteint Lauterbourg sans difficulté, fit occuper par ses avant-postes la ligne : *Oberlauterbach — Wintzenbach — Motheren.* Or, la première de ces localités est à 8 kilomètres (à vol d'oiseau) de Lauterbourg, et la dernière, à 5 kilomètres.

La 4e division de cavalerie, au lieu de précéder l'armée, est reléguée, en quelque sorte, aux bagages.

Et pourtant, de Mörlheim, cette division pouvait, sans grand effort, pousser bien au delà de la Lauter et franchir cette rivière avant que les avant-gardes ne l'eussent atteinte.

Il n'y a, en effet, que 24 kilomètres, à vol d'oiseau, de Mörlheim à Altenstadt, tout comme de Mörlheim à Lauterbourg.

En comptant les détours, mettons 30 kilomètres pour atteindre la Lauter. Cette distance peut être parcourue sans effort, en cinq heures, par une cavalerie fraîche.

On peut objecter que la 4e division de cavalerie aurait eu à doubler les colonnes de la division Bothmer et du Ve corps; mais, en lançant une brigade sur l'excellente route de Landau à Wissembourg, et les deux autres sur la non moins bonne route de Landau à Altenstadt, on n'aurait gêné en rien la marche des colonnes engagées sur ces deux directions.

Il faut chercher ailleurs le motif de l'absence de la masse de la cavalerie à l'avant-garde, ce *jour-là*.

Le prince royal espérait produire un effet de surprise, et il craignait de compromettre l'opération en montrant de grandes forces de cavalerie plusieurs heures avant l'apparition de ses avant-gardes d'infanterie.

En cela, il a fait preuve d'une prudence excessive, car une surprise stratégique ne saurait être calculée aussi étroitement.

Le débouché de la 4e division de cavalerie au delà de la Lauter, le 4 août de bonne heure, aurait donné l'éveil au général Douay, mais ne pouvait avoir pour effet de modifier les intentions ni les dispositions de cet officier général.

Cette division, si elle se fût avancée à la découverte, le 4 août, dans la plaine au sud de la Lauter, poussant des reconnaissances vers la forêt de Haguenau et à l'ouest de Wœrth, eût obtenu ce résultat important, d'apprendre que des troupes nombreuses se réunissaient auprès de Reichshoffen.

Mais, ainsi que nous l'avons exposé en discutant le rôle de la 4e division de cavalerie allemande durant la période du rassemblement de la IIIe armée, cette division n'aurait pas dû se trouver, le 3 août, en des cantonnements proches de Landau.

Sa place était, ce jour-là, derrière la division Bothmer, avant-garde principale de l'armée, de façon à pouvoir déboucher, le 4, de grand matin, au sud de la Lauter, après que ses reconnaissances auraient constaté que tous les ponts de cette rivière, en aval de Wissembourg, étaient libres.

L'ordre de mouvement de la IIIe armée, pour la journée du 4, est net, clair, mais long. Il contient des répétitions.

Après avoir dit, à la première phrase de l'ordre, que les troupes avancées franchiront la Lauter, il prend le soin de rappeler à chaque colonne qu'elle doit envoyer une avant-garde particulière sur la rive droite.

L'ordre répète quatre fois la prescription relative au maintien des trains sur leurs emplacements actuels.

Il semble donc que le haut commandement de la IIIe armée ait voulu conjurer tout malentendu, toute fausse interprétation, dans un moment où il était peu fixé sur la valeur des généraux mis par la Bavière, le Wurtemberg et Bade à la disposition du roi de Prusse.

Les heures de départ de chaque colonne sont données par le général d'armée, ainsi que les itinéraires, pour éviter les croisements de troupes et les retards consécutifs d'écoulement. Ces heures se rapportent au départ de la tête du gros. Le commandant de chaque colonne établit ensuite son ordre de marche, avec ou sans le secours d'un point initial.

On remarquera que l'ordre de mouvement porte :

« La division bavaroise Bothmer (colonne de droite), « *formant l'avant-garde*, se dirigera sur Wissembourg. »

La IIIe armée marche en quatre colonnes munies, chacune, d'une avant-garde particulière, mais la division Bothmer est l'*avant-garde de l'armée*.

Pourquoi cette division a-t-elle été choisie, de préférence à une autre, pour former l'avant-garde de l'armée?

La division Bothmer, après avoir couvert le rassemblement de la IIIe armée, se trouve, à Bergzabern, entre Landau et le seuil de Wissembourg, ayant ses avant-postes tout près de cette ville dont l'occupation doit faciliter le passage de la Lauter.

Elle est placée, en outre, du côté le plus dangereux, puisque des colonnes ennemies peuvent venir de Bitche.

C'est sur elle que se porteront les premiers efforts de l'ennemi et, par sa résistance, elle donnera aux colonnes de son armée le temps et l'espace dont elles auront besoin pour se déployer en plaine et mettre en jeu tous leurs moyens d'action.

Pour ces divers motifs, la 4e division bavaroise était bien placée pour remplir le rôle d'avant-garde de l'armée.

L'ordre de mouvement de la IIIe armée n'indique pas d'heure de départ pour le corps Werder.

La mission de ce corps d'armée était peu importante, ce jour-là, eu égard à la proximité du Rhin, qui excluait toute idée d'opération sérieuse de la part des Français dans la région de Lauterbourg.

Le corps Werder a dû probablement se mettre en marche vers 7 heures et atteindre Lauterbourg entre 9 et 10 heures.

Le 3 août, ce corps avait encore sa division wurtembergeoise sur la rive droite du Rhin, près du pont de Maxau.

§ 3. — Ordre de mouvement du Ve corps.

En exécution de l'ordre général du 3 août, que nous venons de discuter, les commandants de corps d'armée, ainsi que le chef de l'avant-garde principale (général Bothmer), rédigèrent leurs ordres de mouvement pour la journée du 4 août.

Voici, en abrégeant les désignations de régiments, celui du général de Kirchbach, chef du Ve corps prussien :

Billigheim, 3 août 1870, 4 h. 1/2 du soir.

En exécution de l'ordre de l'armée ci-dessus, on se conformera aux prescriptions suivantes :

AVANT-GARDE

4e dragons.

17e BRIGADE D'INFANTERIE

59e régiment d'infanterie.
1re batterie lourde du 5e d'artillerie.
1re batterie légère id.
5e bataillon de chasseurs.
1 compagnie de pionniers avec équipage léger de pont.

1° Avant-garde : général major DE SANDRART (composition et ordre de marche comme ci-contre). Cette avant-garde se tiendra prête à partir demain matin à 3 h. 3/4 (trois heures trois quarts), la tête à hauteur de Billigheim ; — le départ s'effectuera à 4 heures (quatre heures) précises. Le général de Sandrart réglera les détails de la marche. L'avant-garde se dirigera, par Barbelroth et Nieder-

1/2 ambulance n° 1.
Petits bagages de l'avant-garde (1).
2e échelon des caissons de munitions et de cartouches pour l'artillerie et l'infanterie de l'avant-garde (2).

GROS

18e brigade d'infanterie avec :
1 batterie lourde.
1 batterie légère.
1/2 ambulance n° 1.
2 hôpitaux de campagne nos 1 et 2.
Petits bagages de la division.
État-major du corps d'armée, moins les services.

ARTILLERIE DE CORPS

19e brigade d'infanterie avec le 3e groupe d'artillerie (4 batteries).
20e brigade d'infanterie.
14e dragons.
1 compagnie de pionniers avec colonne d'outils.
1 ambulance n° 2.
2 hôpitaux de campagne nos 3 et 4.
Petits bagages de la 10e division d'infanterie (1).
État-major de la 10e division, moins les services.
2e échelon des caissons de munitions des batteries avec caissons de munitions d'infanterie (2) (en tête : 9e division puis 10e).
2e échelon des caissons de munitions de l'artillerie de corps (2).
1 ambulance n° 3.
1 hôpital de campagne n° 5.

Otterbach, sur Kapsweier, d'où elle passera la Lauter en deux colonnes, à Saint-Rémy, à Woogshaüschen. Elle recevra là de nouveaux ordres. Elle devra se relier aux troupes voisines.

2° Le reste du corps d'armée suivra l'avant-garde, comme gros, à une distance de 3,000 pas (2,250 mètres), dans l'ordre ci-contre, sous la direction du commandant de la 10e division, lieutenant général DE SCHMIDT.

3° Les trains du corps d'armée, parqués près d'Impflingen, ainsi que les gros bagages des états-majors et des troupes, attendront que les troupes du corps bavarois Hartman, y compris la division Walther, aient dépassé Impflingen, et se rendront ensuite, dans l'ordre ci-contre, depuis Impflingen jusqu'au nord de Billigheim, où ils parqueront (composition et ordre de marche des trains et colonnes comme ci-contre).

Chaque groupe particulier des trains ou des gros bagages sera commandé par un officier du corps de troupes auquel ce groupe est affecté.

La garde des trains sera assurée par l'*escadron d'escorte du train*, d'après les dispositions de détail que prendra le major d'Herwarth.

4° Puis suivront, à une distance d'environ un quart de mille (1800 mètres), les colonnes de munitions avec la colonne d'équipage de ponts du corps d'armée, sous les ordres du

(1) Les petits bagages correspondaient à notre train de combat régimentaire (chevaux de main et de bât); 1er échelon des caissons d'artillerie (3 par batterie), voitures de compagnies, voitures médicales.

(2) Le 2e échelon des caissons de munitions était constitué par trois caissons par batterie et par les caissons de munitions affectés aux régiments d'infanterie.

TRAINS

2 colonnes de vivres, 1 et 2 (1).
Gros bagages de l'avant-garde (2).
Services attachés à l'état-major du corps d'armée.
Gros bagages du reste de la 9e division (2).
Gros bagages de l'artillerie de corps (2).
Gros bagages de la 10e division (2).
1 remonte mobile.
3 colonnes de vivres nos 3, 4, 5 (1).
7 hôpitaux de campagne de 6 à 12.
1 colonne de boulangerie de campagne.

COLONNES

1er échelon des colonnes de munitions :
1 colonne de munitions d'infanterie n° 1 (3).
2 colonnes de munitions d'artillerie nos 1 et 2 (3).
2e échelon des colonnes de munitions :
3 colonnes de munitions d'infanterie de 2 à 4 (3).
3 colonnes de munitions d'artillerie de 3 à 5 (3).
colonne d'équipage de ponts.

commandant du groupe de colonnes de munitions.

5° Les rapports que l'on aura à m'adresser seront envoyés à la tête du gros.

6°, 7°, etc.

Signé : DE KIRCHBACH.

Commentaires.

Cet ordre développe, comme on le voit, les prescriptions de l'ordre d'armée, dont *un exemplaire imprimé* est envoyé à

(1) Les colonnes de vivres, au nombre de cinq par corps d'armée, étaient analogues à nos sections du convoi administratif.

(2) Les gros bagages correspondaient à nos trains régimentaires.

(3) Les colonnes de munitions, au nombre de cinq pour l'artillerie, toutes interchangeables, et de quatre pour l'infanterie, également interchangeables, représentaient nos sections de munitions et nos sections de parc. Elles étaient divisées en deux échelons, le deuxième étant beaucoup plus fourni que le premier.

tous les chefs d'unité ou de service dans le but de les mettre au courant de la situation générale et de l'ensemble du mouvement.

En ordonnant que la tête de l'avant-garde du Ve corps se trouve, au moment de son départ (4 heures du matin), à hauteur de Billigheim, le général de Kirchbach donne un *point initial.*

Dans le cas actuel, l'adoption d'un point initial était rationnelle, parce que le corps d'armée, ayant bivouaqué en une seule masse, avait à se dévider comme une pelote de fil.

Il en eût été tout autrement si les éléments du Ve corps avaient cantonné, en profondeur, le long de la route de marche. Alors, le chef du corps d'armée eût donné à chaque grand élément (avant-garde, 9e division, artillerie de corps, 10e division) l'heure et le point de départ de sa tête de colonne, ainsi qu'il a été fait généralement dans l'armée allemande de 1870-71.

Le commandement des groupes de bagages ou de vivres, attribué à des officiers appartenant aux troupes propriétaires de ces groupes, dénote la connaissance du cœur humain et le souci de la discipline.

Un escadron de cavalerie semble indispensable auprès des parcs et convois pour les escorter et aussi pour les relier au corps d'armée proprement dit.

La forme même de l'ordre du Ve corps, divisé en deux colonnes, l'une, donnant le dispositif de marche, l'autre, les prescriptions relatives au mouvement, nous paraît très heureuse.

Cette disposition est usuelle encore aujourd'hui dans l'armée allemande.

D'une façon générale, l'ordre du Ve corps, pour la journée du 4 août, est bien fait.

Il est extrait d'une monographie du Ve corps écrite par le capitaine d'état-major Stieler de Heydeskampf avant la publication de l'*Histoire de la guerre franco-allemande* du grand état-major prussien.

Cette dernière publication, d'un caractère officiel, donne, au supplément VIII, un dispositif de marche du Ve corps, pour la journée du 4 août, qui diffère sensiblement de celui que nous avons reproduit plus haut.

Le changement n'a, par lui-même, qu'une faible importance, mais il en acquiert une très grande à nos yeux en donnant la preuve que les ordres comme les faits exposés par l'*Historique officiel* ont été revus et corrigés pour la plus grande gloire de l'armée allemande et l'instruction de ses officiers.

Le dispositif de marche, tiré de l'*Historique* du grand état-major pour le Ve corps, le 4 août, est le suivant :

a) *Pointe d'avant-garde :*
- 2 escadrons de dragons,
- 2 compagnies de chasseurs,
- 1 bataillon,
- 1 batterie légère,
- 1 bataillon,
- 1 détachement de pionniers.

b) *Gros de l'avant-garde :*
- 1 bataillon,
- 1 batterie légère,
- 1 régiment d'infanterie à 3 bataillons,
- 2 compagnies de chasseurs,
- 2 escadrons de dragons,
- 1 compagnie de pionniers avec colonne d'outils,
- 1 section sanitaire (1 demi-ambulance).

c) *Gros de la colonne :*
- 1 régiment à 3 bataillons,

2 batteries lourdes,
1 régiment à 3 bataillons,
1 section sanitaire (1 ambulance),
2 ambulances de campagne (hôpitaux),

Artillerie de corps { 2 batteries légères,
2 batteries lourdes,
2 batteries à cheval,

1 division d'infanterie (4 batteries, 12 bataillons, 4 escadrons).

CHAPITRE IV

LE COMBAT DE WISSEMBOURG (4 AOUT 1870)

Le terrain sur lequel s'est livré le combat de Wissembourg a pour limites :

Au nord, la croupe de Schweigen, qui se détache des Vosges et se raccorde avec la plaine du Rhin près de Schweighofen ;

A l'ouest, les Vosges ;

A l'est, le village d'Altenstadt, situé sur la rive droite de la Lauter et par le Mundat-Wald ;

Au sud, le ruisseau de Rott.

Le terrain est traversé de l'est à l'ouest par la Lauter, difficilement franchissable en dehors des ponts et de quelques gués.

La ville de Wissembourg, à cheval sur la Lauter, est dominée au nord par la croupe de Schweigen, dont les pentes méridionales, plantées de vignes, sont assez raides.

Wissembourg, place forte déclassée depuis 1867, était pourvue d'un rempart, à l'abri de l'escalade, percé de trois portes dites de Bitche, à l'ouest ; de Landau, à l'est, et de Haguenau, au sud.

Le terrain, au sud de la Lauter qui coule à Wissembourg, présente la forme d'une longue et large croupe détachée des Vosges et dont la ligne de faîte, dominant à courte distance

le ruisseau de Rott, se raccorde avec la vallée de la Lauter par des rameaux formant entre eux des vallons assez accusés.

Cette longue croupe s'épanouit, à son extrémité sud-est, en un plateau, dit de Geisberg, sur lequel est bâti le château du même nom.

Un autre élargissement de la même croupe, à l'est de Rott, porte le nom de plateau de Vogelsberg.

Les plateaux de Geisberg et de Vogelsberg dominent tout le terrain entre les Vosges et le Mundat-Wald et offrent des vues jusqu'à Schweigen et Schweighofen.

La vallée proprement dite de la Lauter, dans la partie comprise entre Wissembourg et Altenstadt, est formée de prairies assez marécageuses. On y voit, sur la rive droite, des épaulements nombreux, derniers vestiges des « lignes de Wissembourg » célèbres à la fin du siècle dernier.

A. — *DU COTÉ ALLEMAND.*

§ 1. — Engagement de l'avant-garde de la 4e division bavaroise.

Le 3 août, la 4e division bavaroise, *avant-garde principale de la IIIe armée*, comprenait 12 bataillons (1), 4 batteries, 4 escadrons et 1 compagnie du génie.

Ce jour-là, il y avait au bivouac de la division, près de Bergzabern :

5 bataillons de la 7e brigade,

(1) Normalement, la 4e division bavaroise présentait : 14 bataillons dont 7 à la 7e brigade, 6 à la 8e et 1 bataillon en réserve non embrigadé. Sur ce nombre, un bataillon de chasseurs (le 5e) de la 8e brigade était encore dans les Vosges et un bataillon de ligne de la même brigade n'avait pas encore rejoint.

3 bataillons de la 8e brigade,
1 bataillon de chasseurs non embrigadé,
4 batteries,
2 escadrons,
1 compagnie du génie.

Un bataillon de la 8e brigade, avec quelques cavaliers, se trouvait à Birkenhördt, en flanc-garde, à 5 kilomètres de Bergzabern, sur la route de Worder-Weidenthal, et 2 bataillons de la 7e brigade avec 2 escadrons formaient les avant-postes, à raison de un bataillon et un escadron à Ober-Otterbach, un bataillon et un escadron à Nieder-Otterbach, ces deux réserves fournissant des grand'gardes sur le front : *Schweigen—Kapsweier—Steinfeld—Schaidt.*

La division du général Douay n'ayant atteint ses emplacements au sud de Wissembourg, le 3 août, qu'à 9 heures du soir, et le bataillon chargé d'occuper la ville n'y étant entré que plus tard encore, il est à présumer que la grand'garde bavaroise de Schweigen ne connut l'arrivée des Français que le lendemain, à la pointe du jour.

L'ordre de mouvement de la 4e division bavaroise pour la journée du 4 août disait que les bataillons et les escadrons d'avant-postes attendraient d'être dépassés par l'avant-garde avant de se rassembler. Cette prescription est classique.

Le bataillon de flanc-garde devait se porter, par Bollenbörn, Bobenthal et Germannshorf, sur Weiler.

L'avant-garde de la division Bothmer avait à marcher jusqu'à Wissembourg, dont elle s'efforcerait de s'emparer en dépit de ses remparts, de ses fossés humides et de ses trois portes à ponts-levis, que l'on savait fermées depuis plusieurs jours.

Cette avant-garde, composée de deux escadrons, de deux bataillons et d'une batterie, déboucha vers 8 heures au sud de Schweigen. Le commandant de la division était auprès d'elle.

Les avant-postes bavarois avaient déjà reconnu la présence

de soldats français dans Wissembourg, et, de la hauteur de Schweigen, on voyait, à 3,500 mètres environ, des camps ennemis sur les plateaux du Geisberg et du Vogelsberg.

Sans plus tarder, la batterie d'avant-garde dépassa de 600 mètres environ la crête du mamelon de Schweigen et alla s'établir à 900 mètres du rempart, escortée par un bataillon qui déploya ses compagnies en tirailleurs, de part et d'autre de la ligne des pièces et à la même hauteur.

Ces dispositions prises, vers 8 h. 1/2, la batterie ouvrit le feu sur la ville. (*Croquis n°* 7.)

Les pentes sur lesquelles la batterie et son bataillon d'escorte s'étaient déployés, sont couvertes de vignes hautes très défavorables aux mouvements de l'artillerie, mais masquant assez bien des tirailleurs.

Les premiers coups de canon produisirent à Wissembourg l'effet d'une pierre lancée sur un nid de guêpes.

Instantanément, le rempart nord se garnit de défenseurs, et la fusillade éclata intense.

Ce début des Bavarois ne fut pas heureux.

Les balles de l'infanterie française, déployée sur le rempart nord de Wissembourg, tombaient dans la batterie et en gênaient considérablement le service.

Une seconde batterie bavaroise vint se placer à côté de la première et n'eut pas plus de succès.

Après une heure et demie d'engagement, vers 10 heures, les deux batteries postées sur les pentes du mamelon de Schweigen se retirèrent du combat pour n'y plus reparaître, et pourtant, elles n'avaient perdu ensemble que 1 tué, 8 blessés et 21 chevaux. (*Croquis n°* 8.)

Un peu après 9 heures, le second bataillon de l'avant-garde s'était déployé, en formation de combat, à l'est des batteries de Schweigen, pour faire face aux tirailleurs algériens arrivant sur la Lauter, entre Wissembourg et Altenstadt. Ce bataillon était bientôt rejoint par les deux autres batteries de la division Bothmer, qui s'établissaient à proxi-

mité de la route de Schweigen à Windhof, à 800 mètres au nord de ce village.

Dans l'intervalle, entre 9 et 10 heures, le général de Bothmer prenait, sous l'empire de craintes injustifiées, des mesures de protection tout à fait excessives et telles que le sort de ses troupes engagées eût été gravement compromis sans l'intervention énergique et prompte du Ve corps prussien.

Ayant aperçu au loin des mouvements de troupes dans la direction du col du Pigeonnier, le commandant de la 4e division bavaroise s'imagina que sa droite allait être tournée par les Vosges.

Pour se garantir contre une attaque tournante de ce côté, il fit placer, à l'ouest de Schweigen, un bataillon de la 8e brigade, et, vers le Guttenberg, un bataillon de la 7e brigade, bientôt rejoint par les deux compagnies de réserve du bataillon d'avant-postes primitivement établi à Nieder-Otterbach. En outre, un autre bataillon de la 7e brigade fut envoyé au château de Saint-Paul, pour l'occuper. (*Croquis n°* 8.)

Si, sur les sept bataillons formant le gros de la division Bothmer pendant sa marche du 4 août, on défalque les trois bataillons et demi disposés en dehors de l'aile droite, on voit qu'il reste en tout, comme infanterie disponible, deux bataillons, sans compter six compagnies d'avant-postes non encore rassemblées.

En un mot, à 10 heures du matin, la 4e division bavaroise n'avait plus pour combattre devant Wissembourg que les deux bataillons d'avant-garde soutenus par deux autres que viendraient rejoindre plus tard six compagnies arrivant des avant-postes pour se réunir à Ober-Otterbach.

Commentaires.

Cette dissémination incroyable de l'infanterie bavaroise explique comment le faible bataillon du 74e jeté dans Wis-

sembourg et quelques compagnies du 1er tirailleurs algériens, soutenues par une batterie de 4, purent tenir en échec la division Bothmer pendant près de deux heures.

Il paraît aujourd'hui démontré que, livrée à ses propres forces, la 4e division bavaroise subissait, le 4 août, un échec complet sans que le général Douay eût besoin de faire appuyer le 1er tirailleurs par d'autres troupes.

D'autre part, l'entrée en action de l'avant-garde bavaroise fut pitoyable.

Un effet de surprise n'a de chances de réussir qu'autant que les moyens sont appropriés aux résistances à vaincre.

On savait Wissembourg occupé par une fraction plus ou moins forte de l'armée d'Alsace.

Il convenait donc de faire approcher trois ou quatre bataillons à courte distance du front nord et des portes collatérales avant de tirer le premier coup de canon. En outre, il fallait avoir, non pas une, mais quatre batteries divisionnaires en situation de combiner leur action avec le feu de l'infanterie descendue à faible portée des défenseurs.

Les fantassins bavarois, nombreux et menaçants, auraient attiré sur le rempart les fantassins français, et ceux-ci, canonnés en même temps par les batteries du Schweigen, auraient éprouvé de grosses pertes et se seraient cachés derrière la banquette, autorisant ainsi l'escalade ou le bris des portes.

L'engagement de la 4e division bavaroise devant Wissembourg, le 4 août au matin, les dispositions prises par le général de Bothmer afin de garantir son flanc droit pendant l'action, enfin la timidité, pour ne pas dire la mollesse, d'une infanterie qui n'osa pas quitter les roues de son artillerie, tout cet ensemble tend à démontrer que chefs et soldats de Bavière n'avaient, au début de la guerre de 1870, qu'une valeur des plus médiocres.

L'examen des opérations ultérieures des corps bavarois ne contredit nullement cette appréciation.

§ 2. — Débouché des avant-gardes du Ve et du XIe corps et engagements consécutifs.

Le prince royal de Prusse, suivi de son état-major, atteignit, à 9 h. 1/4, la hauteur située entre Schweigen et Kapsweier. (*Croquis n°* 8 ; une étoile bleue signale le point d'observation du prince royal.)

La position de la division Bothmer, à ce moment, était rien moins que brillante.

Quelques centaines de turcos, qui venaient de se déployer le long de la Lauter, vers les moulins, menaçaient de franchir la rivière, et c'est avec beaucoup de peine que les tirailleurs de l'aile gauche bavaroise parvenaient à les contenir.

Après s'être mis en relation avec le général de Bothmer, le commandant de la IIIe armée envoya des officiers à l'avant-garde du Ve corps et au XIe corps pour leur prescrire de se rabattre promptement sur Wissembourg.

A l'instant où furent tirés les premiers coups de canon, vers 8 h. 1/2, l'avant-garde du Ve corps arrivait à Schweighofen, où elle se partageait en deux colonnes d'égale force, conformément aux dispositions de l'ordre d'armée de la veille, la pointe d'avant-garde (colonel Rex) devant passer la Lauter au pont de Saint-Rémy, le gros de l'avant-garde (colonel de Bothmer) au gué de Wooghaüser, situé un peu en amont. (*Croquis n°* 7.)

Au même moment, la tête du gros de ce corps d'armée atteignait Klein-Steinfeld.

L'avant-garde Rex (3 bataillons, 1 batterie, 3 escadrons), après avoir franchi la Lauter, vers 9 heures, au pont de Saint-Rémy, commençait à s'engager sur la route de Lauterbourg, vers 9 h. 1/2, quand elle vit, marchant sur cette route, une colonne formée par la 41e brigade du XIe corps, venant du pont du moulin de Bien-Wald. (*Croquis n°* 8.)

Le général de Sandrart commandant la 9e division (5e corps), qui se trouvait auprès de l'avant-garde Rex, se porta au-devant de cette colonne, s'y rencontra avec le général de Bose, commandant du XIe corps, et ces deux officiers généraux convinrent que l'avant-garde du Ve corps aurait la libre disposition de la route pour avancer sur Wissembourg, tandis que les troupes du XIe corps appuieraient au sud pour prendre la gauche du Ve corps.

Vers 10 heures, l'avant-garde Rex atteignit les abords d'Altenstadt et commença son rassemblement sous la protection de quelques compagnies postées à la lisière ouest de ce village que les Français avaient négligé d'occuper. (*Croquis n°* 9.)

A 10 h. 1/2, la batterie de l'avant-garde Rex alla occuper une position située un peu à l'est du raccord des deux voies ferrées, sous la protection d'un bataillon déployé contre le talus du chemin de fer, et commença le feu sur l'artillerie française du Geisberg.

A la même heure, les deux batteries de la 41e brigade (XIe corps), établies à 1000 mètres à l'est de la ferme de Gutleithof, commencèrent à tirer dans la même direction.

Enfin, vers 11 heures, la batterie de la seconde avant-garde du Ve corps vint se placer à côté de celle de la colonne Rex. (*Croquis n°* 10.)

L'avant-garde Bothmer ayant éprouvé des difficultés pour franchir la Lauter, son passage ne put se terminer avant 10 h. 1/2.

Au XIe corps, la 42e brigade en avant-garde, pourvue d'une forte avance sur le gros, pénétrait dans Schleithal, à 7 heures du matin, puis se rassemblait, près de cette localité, pour couvrir le débouché du corps d'armée sur la rive gauche de la Lauter.

Celui-ci commençait à franchir cette rivière quand le bruit

du canon incita le général Bose à lui faire continuer la marche par la grande route de Lauterbourg à Wissembourg.

Nous avons exposé précédemment que la nouvelle avant-garde (41e brigade) du XIe corps abandonna cette route, à 9 h. 1/2, au profit de l'avant-garde du Ve corps et appuya au sud.

A Klein-Steinfeld, la tête du gros du Ve corps fit une halte d'une demi-heure pour attendre des nouvelles du combat engagé devant Wissembourg.

A 9 heures donc, le gros du Ve corps, dirigé par le général de Schmidt (commandant de la 10e division) sur les indications du général de Kirchbach (commandant du Ve corps) continua sa marche vers Altenstadt.

La 18e brigade, qui tenait la tête, dut se rassembler à 500 ou 600 mètres d'Altenstadt, les 19e et 20e au nord de Schweighofen.

Vers 11 heures, la 18e brigade avait achevé son rassemblement, tandis que les 19e et 20e brigades étaient loin d'avoir terminé le leur. (*Croquis n°* 10.)

A la même heure, cinq batteries, dont deux de la 9e division et trois de l'artillerie de corps, appelées par le général de Kirchbach alors installé à la maison de douane de Windhof, prirent position au sud de ce hameau et ouvrirent le feu contre les turcos et les défenseurs du plateau de Geisberg. (*Croquis n°* 10.)

Entre 10 h. 1/2 et 11 heures, six compagnies de l'avant-garde Rex sont lancées de la partie sud d'Altenstadt vers la gare de Wissembourg et s'avancent à cheval sur la grande route de Lauterbourg bordée de peupliers.

Les compagnies de turcos, engagées dans les prairies contre les Bavarois de l'autre rive, ne peuvent parer cette attaque ; mais d'autres compagnies, jusque-là maintenues en réserve à la gare, accourent et refoulent les assaillants.

Un enclos situé à quelques centaines de mètres à l'est de

311209B

la gare est promptement garni de tirailleurs algériens, et c'est en voulant s'en emparer que tombèrent un peu plus tard le chef du 1er bataillon du 58e et ses quatre capitaines.

Un peu après 11 heures, le 47e, qui forme avec le 7e la 18e brigade, occupe Altenstadt avec trois compagnies et fait déboucher cinq autres compagnies en renfort direct des six compagnies de l'avant-garde Rex engagées contre les turcos venus de la gare, tandis que son dernier bataillon, en formation de combat, s'avance, par les prairies de la rive gauche, dans la direction de la porte de Landau.

Le bataillon du 58e, placé au talus du chemin de fer en échelon défensif, fait échouer par son feu les tentatives de quelques groupes de turcos pour envelopper la gauche des tirailleurs prussiens déployés à cheval sur la route de Lauterbourg.

Vers midi, les onze compagnies du 58e et du 47e qui luttent au sud de la Lauter, près de la route de Lauterbourg, parviennent à refouler les turcos jusqu'aux abords de la gare, après leur avoir enlevé l'enclos dont il a été question précédemment. Ces compagnies sont puissamment aidées par le bataillon du 47e qui remonte la rive gauche de la Lauter, déborde les turcos sur leur gauche et les fusille en flanc. (*Croquis n°* 11.)

La 41e brigade (XIe corps), après avoir quitté la route de Lauterbourg réservée aux avant-gardes du Ve corps et s'être rassemblée au sud et près de cette route, marcha en deux fractions, l'une, de deux bataillons, sur la ferme de Gutleithof; l'autre, comprenant le reste de la brigade, vers la profonde tranchée du chemin de fer qui commence au sud et non loin de l'embranchement des routes de Wissembourg à Seltz et à Soultz.

Ces dispositions prirent environ deux heures, en sorte que la 41e brigade n'arriva guère avant midi aux emplacements qui lui avaient été assignés par le commandant du XIe corps. (*Croquis n°* 11.)

Pendant son mouvement, elle reçut des projectiles d'artillerie et des balles tirées des hauteurs du Geisberg; mais ses deux batteries, combinant leur action avec celle d'une partie de l'artillerie du Ve corps (42 pièces) établie au sud et au nord d'Altenstadt, forcèrent les batteries françaises à se retirer momentanément du combat.

Sur ces entrefaites, le général de Bose, commandant du XIe corps, avait envoyé l'ordre à la 42e brigade, en position d'avant-garde à Schleithal, de laisser dans ce village un bataillon et de venir prolonger la gauche de la 41e brigade. En outre, cet officier général faisait prévenir l'artillerie de corps et la 22e division de continuer au delà de la Lauter pour se joindre à la 21e division.

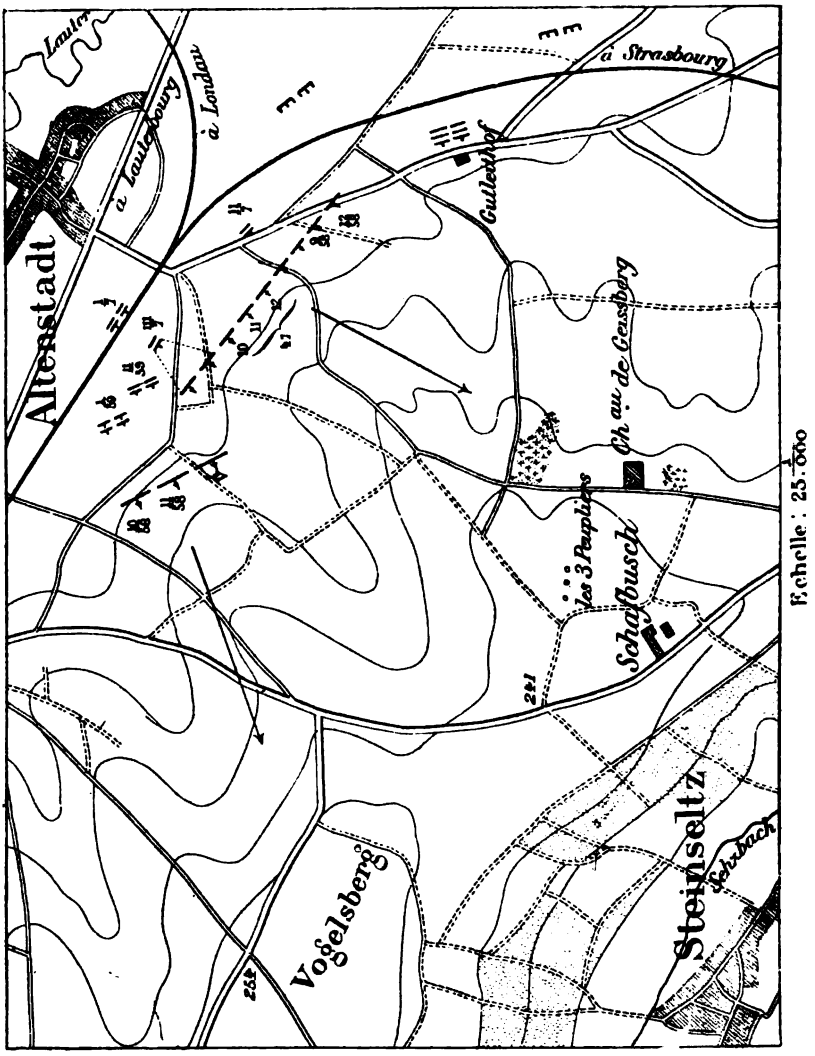
§ 3. — Préparation de l'attaque du Geisberg par la 9e division prussienne.

Entre midi et une heure, la demi-avant-garde du Ve corps, Rex, et la 18e brigade, du même corps d'armée, réussirent à refouler sur la gare de Wissembourg les fractions du 1er régiment de tirailleurs, bien postées entre cette gare et Altenstadt. Au même moment, la demi-avant-garde du Ve corps, Bothmer, dépassait la lisière sud d'Altenstadt et se rassemblait près de la route (3 bataillons du 59e, 1 compagnie du 5e bataillon de chasseurs et 1 escadron du 4e dragons). (*Croquis n°* 11.)

Le général de Kirchbach résolut alors de diriger contre les défenseurs du Geisberg toutes les forces dont il pouvait disposer immédiatement, à savoir : 3 compagnies du 47e (18e brigade), les 3 bataillons du 7e (18e brigade) et les troupes du colonel Bothmer. (*Croquis n°* 11.)

Un peu avant une heure, la batterie française qui avait accompagné les turcos s'était vue obligée d'abandonner une pièce pendant sa retraite vers les hauteurs du Vogelsberg et

trois compagnies de l'avant-garde Rex, postées en échelon défensif au talus du chemin de fer, s'étaient précipitées en avant pour s'en emparer.



Dispositif d'attaque formé par les bataillons et compagnies disponibles de la 9e division prussienne (général DE SANDRART), pour rejeter les Français au delà des plateaux du Geisberg et du Vogelsberg (1 h.1/4).

Ces compagnies (10e et 11e du 58e et 1re compagnie du 5e bataillon de chasseurs) durent contribuer à l'action contre les hauteurs, conjointement avec les deux bataillons disponibles (1er et 2e du 59e) de la demi-avant-garde Bothmer, en marchant sur les talons du 1er tirailleurs algériens, qui se retirait vers son camp établi la veille au Vogelsberg. (*Croquis n°* 12.)

En même temps, les autres fractions présentes, suivies des trois bataillons du 7e, furent dirigées vers le château du Geisberg.

La 10e division d'infanterie du Ve corps, qui avait commencé son rassemblement au nord de Schweighofen, eut à le rompre pour suivre la 9e division au delà (sud) d'Altenstadt.

§ 4. — Prise de la gare et de la ville de Wissembourg.

Du côté de Wissembourg, la gare ne fut enlevée au groupe de turcos qui la défendaient qu'à 1 h. 1/2, bien qu'à cette heure-là les trois bataillons du 1er tirailleurs fussent déjà parvenus à moitié distance de leur camp.

Anticipons un peu sur l'ordre chronologique des événements, pour en terminer avec la défense de Wissembourg.

Vers 2 heures, trois bataillons bavarois pénétrèrent dans la ville par la porte de Landau, laissée momentanément sans défenseurs (1). Les deux premiers se rassemblèrent sans coup férir sur la place d'armes pendant que le troisième occupait la rue du Rempart-Nord. Le 2e bataillon du 74e (450 hommes) ne pouvait plus prolonger la résistance : il se rendit.

---

(1) Nous expliquerons, en détaillant les opérations de la division Douay, pourquoi les portes de Wissembourg furent abandonnées entre 1 h. 1/2 et 2 heures par les compagnies du 74e chargées d'en défendre l'accès.

§ 5. — Attaque et prise du Geisberg par la 9e division prussienne et l'avant-garde (41e brigade) du XIe corps.

Tandis que commençaient, vers une heure, les mouvements de la majeure partie de la 9e division (Ve corps) contre le Geisberg, le général Bose poussait la 41e brigade, de la ferme de Gutleithof et de la tranchée du chemin de fer, vers le terrain au sud du château de Geisberg. (*Croquis n°* 12.)

Les deux bataillons postés à la ferme de Gutleithof (2e bataillon du 80e et 2e bataillon du 87e, sous les ordres du colonel de Colomb) se déploient et avancent en formation de combat, le bataillon de droite prenant sa direction sur le château, le bataillon de gauche en échelon refusé.

Les bataillons de la tranchée du chemin de fer sont formés sur deux lignes de deux bataillons chacune.

La première ligne (1er et 3e bataillons du 87e) marche vers l'espace compris entre Riedseltz et le château de Geisberg.

La deuxième ligne (3e bataillon du 80e et 11e bataillon de chasseurs) prend pour direction le village de Riedseltz.

Ces divers mouvements préparatoires, exécutés entre une heure et 1 h. 1/2, avaient rapproché les 18e et 41e brigades jusqu'à 500 ou 600 mètres des troupes françaises postées aux abords du château de Geisberg.

A la même heure, la 42e brigade se formait à la lisière sud du Niederwald (Mundatwald, sur les cartes allemandes les plus récentes).

Entre 1 h. 1/2 et 2 heures, les tirailleurs de la 18e brigade et ceux de l'aile droite de la 41e refoulent les tirailleurs français vers le plateau des Trois-Peupliers qui domine le château de Geisberg à l'ouest. La houblonnière, au nord et près du château, est enlevée par les compagnies du 47e, pendant que, derrière elles, s'avancent, tambour battant, les trois bataillons du 7e.

Le 3e bataillon du 7e vient prolonger l'aile droite des compagnies du 47e ; son 2e bataillon se place à leur gauche, et le 1er bataillon du même régiment se dirige sur les Trois-Peupliers. Les tirailleurs prussiens quittent alors l'abri de la houblonnière et se précipitent vers le château, lorsque éclate, presqu'à bout portant, une fusillade terrible qui les force à chercher un refuge en arrière. (*Croquis n°* 13.)

Pendant une heure (de 2 à 3), toutes les tentatives faites pour s'emparer du château échouent, bien que des canons braqués sur la porte située au sud l'eussent démolie et donné accès dans la cour du château.

Peine perdue, les Prussiens qui essayèrent de pénétrer dans cette cour, durent l'abandonner au plus vite sous le feu qui la balayait.

De leur côté, les défenseurs tentèrent une sortie en masse, les officiers en tête, précédés eux-mêmes du commandant Cécile, à cheval. Elle fut rejetée à l'intérieur par les feux rapides d'une nuée de tirailleurs embusqués à courte distance.

Alors, vers trois heures, après avoir brûlé leurs dernières cartouches, ces braves gens, au nombre de 450 environ, consentirent à se rendre. (*Croquis n°* 14.)

§ 6. — Enlèvement de Schafbuch par l'aile gauche de la 41e brigade et tentative de poursuite par le 4e dragons prussiens.

Pendant l'attaque du château, l'aile gauche de la 4e brigade eut un engagement avec 300 ou 400 tirailleurs français établis à la ferme de Schafbuch et dans les vergers avoisinants.

Après que le Geisberg fut tombé au pouvoir de la 9e division, la 41e brigade fit un dernier effort, et ses tirailleurs coururent à l'assaut de Schafbuch pendant que ses bataillons de 2e ligne s'approchaient de Steinseltz par la vallée de Seltzbach. (*Croquis n°* 14.)

Ce fut la dernière lutte de la journée. Le prince royal, arrivé, sur ces entrefaites, au Geisberg, ordonna de suspendre la poursuite, puis fit prescrire des dispositions pour la formation des bivouacs et le placement des avant-postes.

A ce moment, il dut regretter l'éloignement de la 4e division de cavalerie, reléguée à la queue de la colonne du Ve corps, et qui, aux termes de son ordre général du 3 pour la journée du 4 août, ne devait pas dépasser Ober-Otterbach.

N'ayant en fait de cavalerie disponible que le 4e dragons affecté à la 9e division d'infanterie, le prince royal lui envoya l'ordre de se porter immédiatement des environs de la ferme de Gutleithof, où il se trouvait, dans la direction de Haguenau, sur les traces présumées des Français.

Ceux-ci avaient disparu dans les bois au sud de Steinseltz avec une telle rapidité que l'état-major de la IIIe armée ne savait pas du tout de quel côté ils s'étaient retirés.

Le 4e dragons prussiens poussa jusqu'auprès de Soultz, fut accueilli à coups de fusil, et s'empressa de revenir à son point de départ.

Au retour, son chef adressa au prince royal le rapport suivant :

Conformément aux ordres donnés, la reconnaissance destinée à découvrir la ligne de retraite suivie par l'ennemi a été exécutée sur la route de Haguenau et poussée jusqu'à Soultz. Il a été impossible de trouver ses traces nulle part. Sur la route elle-même on apercevait fort peu d'effets abandonnés.

Les quelques habitants qui ont été interrogés s'accordent à dire qu'un très petit nombre de Français a suivi cette route.

Soultz était occupée par de l'infanterie ennemie, et, *pour ce motif, on n'a pu aller plus loin* (?).

De la ligne des hauteurs au sud-est de Soultz, *on pouvait apercevoir des masses d'infanterie assez considérables* (1). La distance était trop grande pour permettre une appréciation exacte.

Signé : Von Schenk,
Lieutenant-colonel commandant le 1er régiment de dragons de Silésie, n° 4.

---

(1) Hallucination pure !

Le rapport qui précède se passe de commentaires. Il dénote un état d'âme que les cavaliers ayant fait la guerre comprendront et pourront même excuser.

On ne doit pas oublier, en effet, que les hussards et les chasseurs de Murat se montrèrent prudents, du 8 au 14 octobre 1806, tandis qu'après la victoire décisive d'Iéna leur audace ne connut plus de bornes.

§ 7. — Emplacements des Allemands après le combat.

Le croquis n° 15 montre les emplacements de la IIIe armée, le soir du combat de Wissembourg.

Malgré le désordre qui suit inévitablement un combat de rencontre et quoique la victoire procure généralement une assez grande sécurité, le réseau de sûreté est soigneusement établi.

La ligne des avant-postes extrêmes s'appuie, à droite (ouest), au village de Weiler, sur la Lauter, et passe par Roth, Oberhoffen, Steinseltz, Riedseltz, Oberseebach, Schleithal et Niederlauterbach où elle est interrompue pour reprendre, au corps Werder, de Oberlauterbach à Motheren.

§ 8. — Perte du contact.

La IIIe armée avait perdu tout contact avec son adversaire.

Le fait s'explique par l'absence d'une cavalerie nombreuse, et surtout, par la proximité du Hoch-Wald, massif boisé d'un accès difficile, dans lequel les débris de la division Douay allèrent en majorité chercher un refuge.

§ 9. — Forces engagées de part et d'autre et pertes.

Tels sont, sobrement analysés, les combats que la 4e division bavaroise, la 9e division et la 41e brigade prussiennes

présentant, ensemble, 32 bataillons, 16 batteries et 10 escadrons, soit environ 50,000 hommes, soutinrent, le 4 août 1870, pour arriver à vaincre, en six heures, 6,000 Français.

Les pertes allemandes du 4 août furent :

A la 9e division prussienne. . . .	55 officiers.	813 soldats.
A la 41e brigade prussienne . . .	20 —	300 —
A la 4e division bavaroise.	16 —	347 —
Au total.	91 officiers.	1460 soldats.

Sur les 4,500 hommes d'infanterie de la division Douay qui combattirent ce jour-là, 1000 environ furent tués ou blessés, et 1000 faits prisonniers, soit à Wissembourg et environs, soit au château du Geisberg.

§ 10. — Commentaires sur les opérations allemandes au combat de Wissembourg.

Les opérations tactiques des troupes allemandes, à Wissembourg, ne présentent pas le caractère harmonique que l'on est en droit d'attendre d'une armée homogène.

La 4e division bavaroise, la première engagée, a présenté, sous le rapport de la technique guerrière et de la bravoure des troupes, des résultats bien faibles.

Par contre, la 9e division prussienne a fait preuve d'une énergie peu commune, et, en général, les dispositions qu'elle a prises, sur l'ordre des généraux du Ve corps, étaient appropriées aux circonstances.

La 41e brigade du XIe corps semble ne pas avoir montré la même vigueur, ni la même habileté.

Reprenons la série des faits, en ce qui concerne les troupes des Ve et XIe corps, engagées, pour les examiner avec attention.

La prescription de l'ordre de la IIIe armée du 3 août,

d'après laquelle la 17e brigade mixte devait se partager en deux moitiés, à partir de Schweighofen, l'une se dirigeant sur le pont de Saint-Rémy, l'autre sur un gué situé en aval, n'était pas heureuse.

On doit éviter les gués lorsqu'on dispose d'un pont.

Qu'en est-il résulté ?

La demi-avant-garde de gauche a perdu deux heures à organiser et à effectuer son passage, tandis que, réunie à l'autre moitié, elle fût arrivée à Altenstadt assez tôt pour rejeter, dès onze heures, les tirailleurs algériens jusqu'à la gare de Wissembourg, sinon plus loin.

Les généraux prussiens ont abusé des rassemblements préparatoires à l'action.

On conçoit que le gros du Ve corps ait commencé à serrer sur sa tête, au nord et près de Schweighofen, lorsque sa 18e brigade arrivait à Altenstadt. Il ne pouvait continuer sa marche à si courte distance de l'ennemi, et tout était préférable à son arrêt simultané sur la route.

Mais la 18e brigade, elle, n'avait pas à se rassembler en entier au nord d'Altenstadt, puisque l'un de ses régiments, le 47e, allait franchir en majorité le pont de la Lauter afin de se porter au secours du 58e.

Si le commandant de cette brigade, devançant sa troupe au galop, avait été reconnaître la situation au sud d'Altenstadt, il aurait rencontré de ce côté son divisionnaire, le général de Sandrart, et aurait pu ainsi, sans perdre une minute, envoyer chercher un ou deux bataillons du 47e.

La 41e brigade, après que le général Bose eut laissé la route de Lauterbourg à la demi-avant-garde Rex, fut rassemblée, au sud et près de cette route, avant d'être dirigée, en formation tactique, partie sur la ferme de Gutleithof, partie vers le déblai du chemin de fer.

La précaution était bonne, parce que la brigade pouvait

être soumise, pendant sa marche d'approche en terrain découvert, aux projectiles de l'artillerie française, ce qui eut lieu.

Les combats offensifs engagés par l'infanterie prussienne, à l'ouest d'Altenstadt d'abord, puis vers le château de Geisberg, présentent un caractère d'impétuosité irréfléchie non exempte de reproches.

Ainsi, le général de Sandrart, commandant la 9e division prussienne, lance, à 10 h. 1/2, sur la gare de Wissembourg, 6 compagnies de la demi-avant-garde Rex, dont le flanc gauche est heureusement couvert par 5 compagnies bien postées derrière un remblai du chemin de fer.

La faiblesse numérique de cette attaque amène un échec, attendu que la majorité d'un bataillon de turcos, en réserve à la gare, se précipite sur les assaillants et les refoule jusqu'aux abords d'Altenstadt.

Le terrain permettait de faire agir ensemble trois bataillons dans de bonnes conditions d'emploi. Mieux valait attendre qu'on les eût sous la main plutôt que d'exposer les 6 compagnies en question à un échec presque certain.

En général, les compagnies engagées ont déployé immédiatement en tirailleurs 2 pelotons sur 3, ou les 2/3 de leur effectif, et les bataillons ont conservé, au début du combat, deux compagnies en réserve.

Les compagnies de réserve ont conservé la formation en colonne jusqu'au moment de prendre une formation de combat.

Dès que les compagnies de première ligne étaient contenues par la puissance du feu de mousqueterie opposé, les compagnies ou bataillons de deuxième ligne, placés en arrière des ailes, appuyaient extérieurement pour venir prolonger la ligne de combat en s'efforçant de déborder les flancs de l'ennemi.

L'entrée en action de l'infanterie, dégagée de tout forma-

lisme, fut assurée par des capitaines ayant leur compagnie bien en main.

Les déploiements s'exécutèrent à la course, en avançant, et furent immédiatement suivis de feux rapides entrecoupés de bonds en avant.

Les officiers prussiens payèrent de leur personne, au moins autant, sinon plus, que les officiers français. De leur part, c'était une nécessité, leurs soldats étant moins bien doués que les nôtres — même de sang arabe — sous le rapport de la bravoure et de l'entrain.

Dans l'attaque de la gare de Wissembourg comme dans celle que la 9e division exécuta contre les défenseurs du Geisberg, les bataillons et même les compagnies, appartenant à des régiments différents, furent entremêlés sans qu'il semble en être résulté un inconvénient appréciable au point de vue de l'ensemble.

Un tel résultat montre, mieux qu'une discussion théorique, que l'unité de doctrine tactique, acquise par la généralité des officiers, grâce à de bons règlements d'exercices et à des manœuvres annuelles intelligemment dirigées, peut suppléer à l'incohérence plus ou moins grande de dispositions hâtivement prises sous le feu.

Or, sur le champ de bataille, il faut agir vite si l'on veut surprendre l'ennemi, le déconcerter par l'imprévu de nos attaques et, par suite, diminuer nos propres pertes.

La rapidité des évolutions, leur simplicité, leur adaptation instantanée aux circonstances, sont des qualités maîtresses qui procurent aux troupes des trois armes, quand elles les possèdent, une supériorité écrasante sur un ennemi demeuré fidèle aux formes surannées du XVIIIe siècle.

Ces qualités, l'infanterie prussienne de 1870 les avait acquises, au prix de labeurs aussi énergiques que patients, et depuis, elle continue à les cultiver avec un zèle qu'explique leur importance aux yeux du haut commandement de l'armée allemande.

Un fait digne de remarque se dégage des luttes disproportionnées qui ont eu pour théâtre les bords de la Lauter et le mamelon de Geisberg.

Les constructions défendues par nos troupes sous l'empire des nécessités du moment leur ont procuré une capacité de résistance tout à fait extraordinaire.

Leur occupation, à titre de points d'appui de la lutte, n'entrait pas alors dans les idées du commandement français, trompé malheureusement par les conditions toutes spéciales de la guerre contre les Arabes, la seule qui lui fût familière.

Cette méconnaissance de la valeur des points d'appui fournis par les lieux habités, nous la constaterons de la façon la plus éclatante lorsque nous étudierons en détail les dispositions librement adoptées à l'armée d'Alsace, le 5 août, en prévision de la bataille attendue sur la Sauer.

En résumé, le combat de Wissembourg, au point de vue allemand, n'est pas très instructif à cause de la disproportion (50,000 contre 6,000, ou presque 10 contre 1) des forces engagées de part et d'autre.

Son étude permet néanmoins d'apprécier chez les généraux de corps d'armée Prussiens un vif sentiment de camaraderie et de solidarité, des appréciations justes sur la situation, un emploi intelligent des armes et beaucoup d'énergie.

Le combat de Wissembourg donne déjà la mesure des qualités militaires que possédaient les troupes prussiennes, grâce à leur puissante organisation et au zèle apporté à leur éducation guerrière, en temps de paix, par un corps d'officiers excellent.

Ces qualités allaient s'affirmer de plus en plus au cours d'une lutte de cinq mois contre un adversaire mieux doué sous le rapport de la race, mais endormi dans une fausse sécurité, et qui, après avoir su mettre en œuvre, le premier, l'idée de la nation armée, s'était laissé surprendre, moins

d'un siècle après la Révolution, par l'attaque formidable du peuple allemand en armes.

B. — *DU COTÉ FRANÇAIS*

Étudions maintenant les opérations et les engagements de la division Abel Douay depuis son arrivée, le 3 août au soir, sur les hauteurs du Geisberg et du Vogelsberg, jusqu'au moment où elle fut dispersée par des forces décuples des siennes.

En examinant les faits avec attention, nous pourrons marquer en quelque sorte l'étiage des connaissances tactiques dont chefs et troupes étaient pourvus à cette époque, et nous trouverons aussi matière à des observations psychologiques de nature à faire entrevoir pour notre pays un avenir réparateur.

§ 11. — La soirée du 3 août.

Les instructions du général Ducrot, reçues, le 3, par le général Douay, lors de son passage à Soultz, portaient que, le 4 au matin, un régiment de la 2e brigade irait relever le 96e dans ses positions de Climbach, du col du Pigeonnier et du col de Pfaffenschlich. Elles disaient aussi que la brigade de cavalerie de Septeuil devait être employée à des reconnaissances, soit au nord de Wissembourg, soit vers Lauterbourg.

Le 3 août, à partir de 9 heures du soir, la division installa ses bivouacs sur les hauteurs désignées par le général Ducrot (plateaux du Geisberg et du Vogelsberg), et le 2e bataillon du 74e fut envoyé à Wissembourg.

Le chef de ce bataillon fit camper quatre compagnies dans la cour de la caserne et plaça les deux autres compagnies (1) en grand'garde (!) sur le rempart nord de la ville, dont les portes furent fermées et les ponts levés, *sans un poste extérieur*.

Le général Douay alla en ville, vers 11 heures du soir, vit le sous-préfet (2), ainsi que quelques notables, et reçut de leur bouche la confirmation des renseignements qui montraient l'ennemi à Schweigen et dans les autres localités entre Vosges et Bien-Wald.

Une fois les camps formés, chaque brigade disposa deux grand'gardes d'une compagnie chacune (une par régiment) à quelques centaines de mètres en avant du front de bandière, et celle de droite de la première brigade fut établie face à l'est.

Ces grand'gardes étaient donc interposées entre les camps et le grand poste de Wissembourg, mais ne communiquaient pas avec lui.

Ajoutons que le bataillon de Wissembourg ne fut pourvu d'aucun cavalier.

Pour se conformer à ses instructions, le général Douay prescrivit que le 78e partirait, le 4, à 5 heures du matin, pour Climbach, en passant par Roth et le col du Pigeonnier, et qu'un détachement, composé de deux escadrons du 11e chasseurs, d'un bataillon de turcos et d'une section d'artillerie, sous les ordres du colonel Dastugue, exécuterait, à la même heure, du côté de Wissembourg et d'Altenstadt, une reconnaissance.

§ 12. — La matinée du 4 août.

Le 4 août, dès le réveil, des corvées de vivres, ainsi que

(1) En 1870, les bataillons étaient à 6 compagnies de 2 sections chaque.
(2) M. Hepp, frère du général mort à Besançon en 1893.

de nombreux isolés, allèrent acheter des provisions à Wissembourg et s'y trouvaient encore lorsque éclatèrent les premiers coups de canon tirés par les Bavarois.

La reconnaissance prescrite se fit de la manière suivante :

L'infanterie et l'artillerie allèrent prendre position sur les pentes nord du Geisberg, à mi-distance d'Altenstadt, en vue de recueillir les deux escadrons en cas d'échec, et ceux-ci se portèrent sur Wissembourg, sous le commandement du chef d'escadron de Bonne.

Ces escadrons, en colonne de route et dépourvus de toute patrouille, furent dirigés vers la porte de Haguenau, mais n'entrèrent pas dans la ville; ils prirent ensuite la route de Lauterbourg jusqu'à Altenstadt, traversèrent ce village, et, une fois de l'autre côté, firent demi-tour, puis ils suivirent la route de Seltz jusqu'à la ferme de Gutleithof; enfin, tout le détachement fut de retour au camp, vers 8 heures, sans avoir rien vu de l'ennemi.

Une demi-heure plus tard, la batterie bavaroise, établie sur les pentes sud de la hauteur de Schweigen, ouvrait le feu sur Wissembourg.

§ 13. — Premiers engagements du 1er turcos.

Au bruit du canon, on court aux faisceaux, les corvées et les isolés encore dans la ville rentrent au camp à la course.

Le général Pellé, qui arrivait à ce moment au camp de sa brigade, ordonne aux trois bataillons de turcos, campés en bataille suivant la coutume d'alors, de laisser les sacs et de se porter vers l'ennemi. La batterie Didier est désignée en même temps pour suivre le 1er tirailleurs.

Les trois bataillons (2e, 3e, 4e) sont prêts en quelques instants et descendent vers la ville à une allure folle. En

braves enfants qu'ils sont, les turcos poussent des « youyou » aigus, dansent, sautent, jettent leur chéchia en l'air. Ils vont faire parler la poudre !

Le général Douay, prévenu à Steinseltz où il avait couché, rejoint bientôt le général Pellé, approuve ses premières dispositions, et les complète en lui recommandant d'engager très peu de monde, l'action de l'ennemi contre Wissembourg lui paraissant être le fait d'une grande reconnaissance chargée de tâter la ville.

Le général Pellé dispose alors le 2e bataillon (1) dans les prairies de la rive droite de la Lauter avec deux compagnies en tirailleurs aux moulins. Les quatre autres compagnies se dissimulent derrière quelques tertres, derniers vestiges des lignes de Wissembourg.

Le 3e bataillon est placé, comme deuxième ligne, en bataille sur la route de Wissembourg à Lauterbourg, la gauche un peu à l'est de la gare.

Le 4e bataillon va prendre position un peu au sud de la porte de Bitche, à l'extrémité ouest de la place.

La batterie Didier s'établit d'abord au nord de la gare; mais là, recevant des balles, elle change bientôt de position et en prend une nouvelle à 400 ou 500 mètres au sud.

Cette batterie choisit comme objectif les deux batteries bavaroises de Schweigen et ne leur fait aucun mal, ses coups étant trop longs de 500 mètres.

Les dispositions qui précèdent reçurent leur exécution entre 9 h. et 9 h. 1/4.

Cependant, vers 9 h. 1/2, quelques fractions d'infanterie, et particulièrement un bataillon de chasseurs qui formait l'aile gauche bavaroise, descendirent vers la Lauter à travers les vignes, et engagèrent un combat assez vif avec les deux compagnies du 2e bataillon de turcos déployées en tirailleurs.

---

(1) Le 1er bataillon du 1er tirailleurs avait été maintenu en Algérie.

Celles-ci furent bientôt renforcées par deux autres compagnies du même bataillon. (*Croquis n°* 8.)

Du côté de la porte de Landau, le 3e bataillon de turcos eut aussi à lutter contre des Bavarois assez nombreux qui se portaient de ce côté en se masquant dans les vignes hautes.

Vers la porte de Bitche, le 4e bataillon n'avait que des escarmouches avec quelques pelotons bavarois.

Le combat durait ainsi depuis une heure et demie environ avec des alternatives diverses, mais sans qu'un seul Bavarois eût franchi la Lauter, pourtant guéable en beaucoup de points dans cette région, lorsque se produisit la première attaque de la demi-avant-garde, de Rex, débouchant au sud d'Altenstadt.

Cette localité importante, située sur la rive gauche de la Lauter, à 1200 mètres de la porte de Landau, est bâtie à l'extrémité sud du pont de la route de Kapsweier. Son occupation par une flanc-garde (une ou deux compagnies) détachant un poste au pont du chemin de fer de Landau, à 800 mètres en aval, nous paraîtrait aujourd'hui tout indiquée.

On n'envoya même pas de ce côté une patrouille de combat (1).

L'aile droite du 1er tirailleurs fut donc surprise, à 10 h. 1/2, par l'arrivée des compagnies prussiennes du colonel de Rex.

Le général Pellé fit rapidement face au danger.

Les deux compagnies de réserve du 2e bataillon d'abord, puis d'autres fractions retirées du combat sur les bords de la Lauter, vinrent se déployer au nord du chemin de fer, perpendiculairement à la grande route et, d'un premier élan, refoulèrent les Prussiens jusqu'aux abords d'Altenstadt. (*Croquis n°* 10.)

Au même moment, les Bavarois, au nombre de plusieurs bataillons, firent un effort sérieux dans la direction de la porte

---

(1) Non seulement l'objet, mais encore le terme, étaient inconnus dans l'armée française de 1870.

de Landau, mais ne parvinrent pas à faire reculer d'une semelle les tirailleurs du 3e bataillon dont l'aile droite s'appuyait maintenant à la gare, et la gauche à la porte en question. (*Croquis n° 10.*)

Un peu après 11 heures, le 2e bataillon commence à plier sous l'effort combiné de 3,000 Prussiens qui s'avancent, partie en tirailleurs, partie en soutiens, d'Altenstadt sur Wissembourg, par les deux rives de la Lauter.

L'enclos, entouré de murs, qui s'élève à 500 mètres à l'est de la gare, au sud et contre la route de Lauterbourg, est occupé par une centaine de turcos qui font là une défense désespérée, semant la mort dans les rangs ennemis. (*Croquis n° 11.*)

Vers midi, le 2e bataillon du 1er tirailleurs et une partie du 3e, envoyée à son secours, sont refoulés jusqu'à la gare, qu'ils occupent ainsi que le faubourg adjacent.

Le combat a pris de ce côté une violence inouïe, et les deux bataillons de turcos qui s'y trouvent sont exposés non seulement aux balles de 2,000 à 3,000 fusils, mais encore aux obus de cinquante pièces de canon.

C'est alors seulement que le général Pellé se décide à rompre le combat, bien qu'il ait déjà reçu, à 10 h. 1/2, l'ordre du général Douay de reculer lentement vers les hauteurs du Vogelsberg, afin de donner le temps au 2e bataillon du 74e d'évacuer Wissembourg.

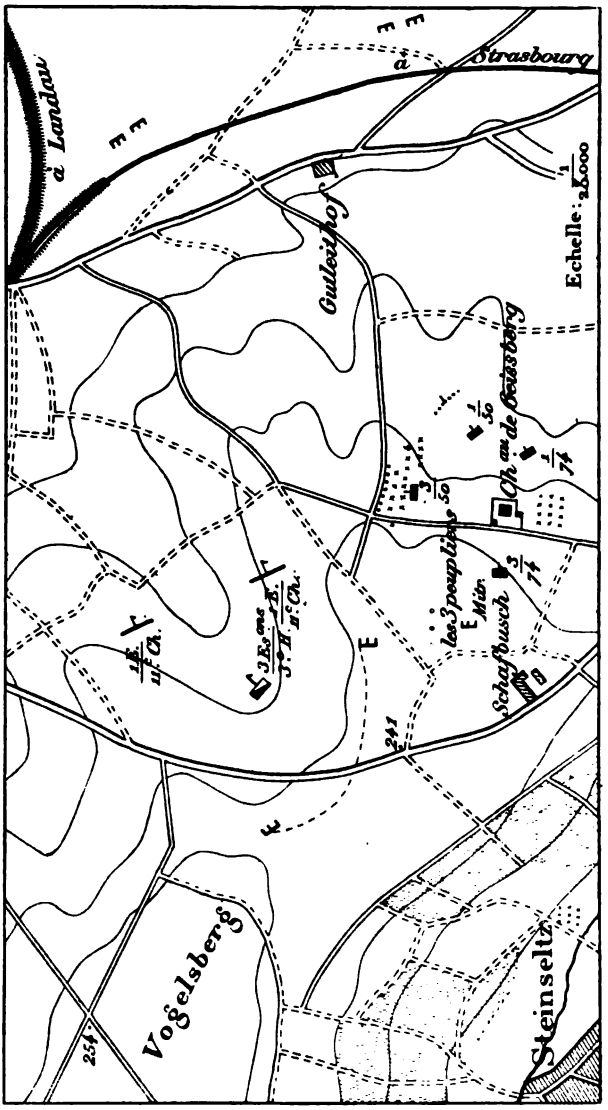
§ 14. — Dispositions d'ensemble prises par le général Douay.

Lorsque les 2e et 3e bataillons du 1er tirailleurs commencèrent à s'engager, un peu après 9 heures, contre les Bavarois, le général Douay ignorait encore la gravité de la situation.

Par son ordre, la 1re brigade (1) resta sous les armes sur

(1) 1er et 3 bataillons du 50e, 1er et 3e bataillons du 74e.

l'emplacement de son camp, ayant auprès d'elle les deux batteries disponibles et en arrière la brigade de cavalerie légère



(5 escadrons) abritée derrière les pentes méridionales du Geisberg.

A ce moment, le maire de Schleithal vint dire au général Douay qu'une petite colonne ennemie avait débouché, le matin, sur Schleithal.

Un escadron du 3e hussards fut aussitôt envoyé dans cette direction, mais il dut rebrousser chemin devant les coups de feu qui l'accueillirent en approchant du Niederwald.

Vers 10 heures, le combat sur les bords de la Lauter ne faisait que croître en violence et en étendue. (*Croquis n°* 9.)

Le commandant de la division conclut de l'ensemble des circonstances que l'affaire serait chaude et qu'il y avait lieu de prendre des mesures défensives pour recueillir les turcos en cas d'insuccès.

Par son ordre, les deux bataillons disponibles du 50e allèrent s'établir, l'un (le 3e), au nord du château de Geisberg, derrière une houblonnière, couvert à 300 mètres vers le nord par une compagnie en tirailleurs; l'autre (le 1er), à 200 mètres à l'est du château, face à la ferme de Gutleithof, ayant devant lui, à 300 mètres, une compagnie en tirailleurs. (*Croquis n°* 9.)

A peine ces bataillons étaient-ils en position qu'une batterie ennemie, bientôt rejointe par une autre, ouvrit le feu d'un emplacement situé à l'est de la bifurcation du chemin de fer et dirigea son tir sur le château et les fractions visibles du 50e.

La batterie de mitrailleuses fut chargée d'éteindre le feu de cette artillerie. Elle prit position sur la hauteur du Geisberg, au nord-est des trois peupliers. (*Croquis* de la page 119.)

La batterie de 4, disponible, s'avança au nord-ouest de cette hauteur, et prit pour objectif les batteries bavaroises du Schweigen.

En même temps, un bataillon du 74e (3e) fut placé en réserve, à l'ouest et près du mur du château, et l'autre bataillon (1er) du même régiment, à quelques centaines de mètres en arrière du bataillon de droite (1er) du 50e, lequel formait un crochet défensif. Enfin, la cavalerie (5 escadrons) fut chargée de relier le 1er tirailleurs à la 1re brigade et, pour ce

faire, elle s'avança dans le vallon, à l'ouest de la coupe qui descend du Geisberg sur Altenstadt, forma ses trois escadrons de hussards en bataille et déploya en avant d'eux les deux escadrons disponibles du 11e chasseurs en fourrageurs.

La batterie de mitrailleuses fut bientôt prise entre le feu des batteries du chemin de fer et le feu des batteries bavaroises en position entre Schweigen et Windhof. Pour lui venir en aide, la batterie de 4 prit une deuxième position à sa gauche (nord) et face à l'est. (*Croquis* de la page 119.)

§ 15. — Préparatifs de retraite, et mort du général Douay.

A ce moment, vers 10 h. 1/2, le général Douay comprit que ses troupes ne pourraient pas lutter longtemps contre les forces allemandes qu'il voyait se concentrer en masses profondes au nord d'Altenstadt et, près de la route de Lauterbourg, sur la lisière ouest du Niederwald. Il chargea un capitaine d'état-major de porter au commandant Liaud l'ordre d'évacuer Wissembourg et au général Pellé celui de battre en retraite lentement dans la direction de son camp. Le général de Montmarie, se trouvant auprès du général Douay, fut aussitôt prévenu de ces dispositions.

Quelques instants après, un peu avant 11 heures, le général Douay, qui se tenait auprès de la batterie de 4 placée au nord de la batterie de mitrailleuses, reçut dans le ventre un éclat d'obus qui le fit tomber de cheval sans connaissance.

On le transporta dans une voiture de cantinière à la ferme de Schaffbuch.

L'officier d'état-major dont il est question plus haut alla d'abord auprès du général Pellé, lui communiqua l'ordre du commandant de la division et se présenta devant la porte de Haguenau, gardée par un poste de sous-officier.

Au lieu de faire baisser le pont-levis et de porter lui-même au commandant Liaud l'ordre d'évacuer la ville, l'officier

d'état-major se contenta de crier à la sentinelle placée au-dessus de la porte qu'on eût à prévenir le commandant de rentrer immédiatement au camp avec tout son bataillon.

Cette faute devait amener la perte de la garnison.

§ 16. — Le général Pellé prépare, puis ordonne la retraite des turcos.

Le général Pellé ne crut pas devoir entamer la retraite aussitôt. Il commença par envoyer un adjudant-major au 4e bataillon de turcos, disposé au sud de la porte de Bitche, pour lui transmettre l'ordre de venir prendre position au sud-ouest de la gare, sur la route de Strasbourg, afin de recueillir les deux autres bataillons qui allaient bientôt entamer la retraite vers leur camp.

Il y a 1500 mètres de la gare à l'emplacement qu'occupait le 4e bataillon de turcos, et la distance est la même de cet emplacement à la position de recueil indiquée. Le général Pellé a dû compter qu'il fallait près d'une heure pour la transmission de son ordre et les diverses opérations qu'avait à effectuer le 4e bataillon de turcos pour l'exécuter, à savoir : faire effort contre les fractions bavaroises les plus rapprochées afin de se donner de l'air, rassembler le bataillon et le mettre en marche sous le couvert d'une arrière-garde, parcourir 1500 mètres à travers champs, enfin se former en bataille le long de la route de Strasbourg.

En cela, il ne se trompait pas, et l'on peut affirmer que son intention de tenir ferme avec les 2e et 3e bataillons jusqu'à midi était conforme aux nécessités de la situation.

Le combat continua donc contre des forces sans cesse croissantes qui contraignirent les turcos à reculer pas à pas jusqu'à la ligne : *Gare—Porte de Landau*, qu'ils défendaient vers midi avec la plus grande opiniâtreté. (*Croquis n°* 11.)

A ce moment, l'aide de camp du général Pellé, précédem-

ment envoyé au Geisberg pour demander des secours et des munitions, rejoignit son chef et lui apprit la nouvelle de la mort du général Douay.

Le général Pellé étant le plus ancien des généraux de brigade, c'est à lui que revenait le commandement de la division.

Il donna l'ordre de la retraite aux 2e et 3e bataillons.

La gare fut évacuée presque aussitôt par le 3e bataillon qui l'occupait depuis 11 heures, tandis que le 2e bataillon s'échappait en passant entre la ville et la gare. Cependant, un groupe de turcos se maintint à la gare, dont il assura la possession jusqu'à 1 h. 1/2.

Grâce à cette arrière-garde de fortune, en quelque sorte martyre de son acharnement, les 3e et 2e bataillons parvinrent à se dégager sans trop de peine et s'écoulèrent, de part et d'autre du 4e bataillon posté sur la route de Strasbourg pour les recueillir. (*Croquis n°* 12.)

Ce 4e bataillon, fort heureusement, était presque intact.

En remontant les pentes qui mènent au Vogelsberg, la batterie Didier, qui suivait le mouvement des turcos, se vit obligée d'abandonner un canon, faute de chevaux.

Le 1er tirailleurs venait de perdre, en trois heures de luttes, 16 officiers et 600 hommes, et ces pertes portaient presque exclusivement sur les 2e et 3e bataillons.

§ 17. — Retraite de la brigade Montmarie.

Laissant les turcos se retirer dans la direction de leur camp, le général Pellé courut au Geisberg où se trouvait la 1re brigade et deux batteries, dont une de mitrailleuses.

Quand il arriva, le général de Montmarie prenait ses dispositions pour organiser la retraite de ses quatre bataillons et des deux batteries (une de mitrailleuses) du Geisberg, celles-ci très maltraitées par l'artillerie allemande. (*Croquis n°* 12.)

Sur ces entrefaites, les attaques prussiennes dirigées d'Altenstadt, de la ferme de Gutleithof et de la tranchée du chemin de fer sur le Geisberg, avaient progressé presque sans coup férir, grâce aux 66 pièces de canon (12 bavaroises, 42 du Ve corps et 12 du XIe corps) qui balayaient avec leurs obus les abords du château.

Le général de Montmarie, laissant une compagnie du 3e bataillon du 50e à la houblonnière au nord du château, fit replier ce bataillon, ainsi que le 3e bataillon du 74e, sur la ferme de Schaffbuch, puis il envoya l'ordre aux 1ers bataillons du 50e et du 74e, postés à l'est du château, de reculer dans la même direction. Mais, lorsque ceux-ci voulurent se retirer, il était bien tard, engagés qu'ils étaient à courte distance contre une chaîne épaisse de tirailleurs qui, s'étendant de plus en plus sur leurs flancs, menaçaient de les envelopper.

A ce moment, il pouvait être une heure et demie.

Le commandant Cécile, du 74e, entraîna son bataillon (1er) à la baïonnette pour dégager le 1er bataillon du 50e, très compromis; mais cet effort n'eut d'autre résultat que de rendre la situation plus critique encore.

La retraite de ces deux bataillons (1ers du 50e et du 74e) se fit à la course, au moment où ils allaient être abordés de front et sur leur flanc droit (sud) par une nuée de tirailleurs.

Le lieutenant-colonel, prince de La Tour-d'Auvergne, du 50e, qui les dirigeait, réussit à se faire suivre de 200 ou 300 hommes qui parvinrent à s'échapper vers la ferme de Schaffbuch; mais les autres, affolés par un feu terrible exécuté presque à bout portant, se réfugièrent, instinctivement, dans la cour du château.

§ 18. — Défense du château de Geisberg.

Le château de Geisberg, vieux d'une centaine d'années, est une construction massive à laquelle sont adossés des bâtiments de ferme entourés, eux-mêmes, d'un mur élevé.

Sur la face Est, un potager s'avance en forme de terrasse et domine la campagne de plusieurs mètres.

La cour de ferme, contiguë au château, du côté de l'ouest, n'a que deux portes donnant, l'une vers le nord, l'autre vers le sud.

Une fois dans la cour à l'ouest du château, les 450 hommes qui s'y sont réfugiés avec une douzaine d'officiers sont promptement remis en ordre par les soins du commandant Cécile.

Celui-ci forme une colonne correspondant à la largeur de la porte sud, se place devant, à cheval, puis, à un signal, les deux battants de la porte sont ouverts et tous se précipitent, officiers en tête, pour percer dans la direction de Schaffbuch.

Mais le cercle des assaillants s'est resserré.

Un ouragan de plomb s'abat sur la tête de colonne, couche par terre la majorité des officiers, y compris le commandant, tue ou blesse de nombreux soldats et fait refluer dans la cour les survivants.

Alors, s'organise la défense proprement dite du château et de la ferme. Toutes les ouvertures donnant sur l'extérieur sont garnies de fusils.

La ligne d'investissement n'est qu'à 200 ou 300 mètres des murs. Les tirailleurs prussiens postés sur le mamelon des trois peupliers (1) dominent l'intérieur de la cour et en rendent le séjour intenable.

Plusieurs batteries prussiennes viennent s'établir à 300 mètres des portes et les démolissent à coups de canon.

Quelques fractions d'infanterie rampent jusqu'aux murs de la ferme et s'introduisent dans la cour par les brèches ainsi faites. Elles sont presque aussitôt obligées de s'enfuir sous le feu des défenseurs postés aux fenêtres et jusque dans les greniers.

---

(1) Le château est en contre-bas par rapport au mamelon du Geisberg, sur lequel s'élèvent trois peupliers.

En outre, l'artillerie prussienne ne discontinue pas de bombarder le château.

C'est seulement à 3 heures que les défenseurs, après avoir épuisé leurs munitions, entamèrent des pourparlers qui aboutirent à leur reddition.

§ 19. — Défense de la ferme de Schaffbuch.

Pendant que la défense du château immobilisait la 9e division et la 41e brigade prussiennes, les débris de la 1re brigade de la division Douay s'étaient reformés le long de la route de Strasbourg, de part et d'autre de la ferme de Schaffbuch occupée elle-même, ainsi que son verger, par des fractions du 3e bataillon du 50e.

La batterie Didier, précédemment détachée auprès du 1er régiment de tirailleurs algériens, s'était jointe à l'autre batterie de 4, à l'aile droite de l'infanterie, et ces deux batteries s'efforçaient de dégager par leur tir les défenseurs du château.

Quant à la cavalerie, elle avait quitté son emplacement de la matinée lorsque la 9e division prussienne s'était avancée d'Altenstadt sur le Geisberg et elle avait pris une position d'attente au sud de Schaffbuch dans la vallée (R. G.) du Seltzbach.

A peine le château fut-il tombé au pouvoir de l'ennemi, que l'aile gauche de la 41e brigade s'avança vivement vers Steinseltz, par le revers sud des pentes du Geisberg, menaçant ainsi la retraite des troupes françaises en position près de la ferme de Schaffbuch, en même temps que son aile droite, ainsi que de nombreuses fractions de la 9e division, s'élançaient directement contre cette ferme. (*Croquis n° 14.*)

Les deux bataillons français (3es du 50e et du 74e) les arrêtent un instant par leurs feux; les deux batteries de 4 en profitent pour filer sur Steinseltz et prendre le chemin de Clée-

bourg, dans les traces de la batterie de mitrailleuses qui a pris les devants.

Enfin, devant l'imminence d'un enveloppement irrémédiable, les deux bataillons de Schaffbuch se retirent vers le Grossenwald sous la protection d'un groupe de braves qui continuent à défendre la ferme et le verger de Schaffbuch.

De trois côtés, les Prussiens s'élancent à l'assaut de la ferme et s'en emparent.

Les petits blessés de la 1re brigade et de l'artillerie avaient été réunis dans cette ferme, qu'ils encombraient, privés de secours.

La 2e division n'étant pourvue ni d'ambulance ni de voitures pour le transport des blessés, force lui fut d'abandonner ses grands blessés sur le terrain de la lutte, d'où ils furent enlevés par les soins des ambulances allemandes.

§ 20. — Marche en retraite des turcos.

Nous avons laissé le 1er régiment de tirailleurs en retraite, des abords de Wissembourg, vers son camp du Vogelsberg.

L'attention des Prussiens était trop attirée vers le Geisberg pour que la poursuite des turcos pût être énergique.

Ceux-ci eurent donc le loisir, une fois de retour à leur camp, de mettre sac au dos.

Leur marche rétrograde continua ensuite, sans être inquiétée, dans la direction de Roth, et, de là, par le col du Pigeonnier, sur Climbach.

§ 21. — Défense de la ville de Wissembourg.

Retournons à Wissembourg.

Nous avons dit précédemment qu'à 11 heures la sentinelle du 74e, placée sur le rempart au-dessus de la porte de

Haguenau, avait été prévenue par un capitaine d'état-major que, par ordre du général Douay, le bataillon détaché dans la ville devait revenir immédiatement au Geisberg.

Depuis le début de l'action, le 2e bataillon du 74e, en entier, était déployé sur le rempart nord et tirait contre les Bavarois. Un poste de 15 hommes, avec un sergent, était préposé à la garde de la porte de Haguenau qui se trouvait à l'abri des attaques.

Jusque vers 10 heures, les compagnies du 74e firen avorter par leurs feux les tentatives des Bavarois pour descendre dans le fossé et leur infligèrent des pertes sensibles.

A partir de cette heure-là jusqu'à midi, les défenseurs de Wissembourg furent relativement tranquilles, l'ennemi dirigeant tous ses efforts contre les turcos.

Mais après que ceux-ci eurent évacué la gare et les abords des portes de Landau et de Bitche, l'artillerie bavaroise se remit à tirer sur la ville, pendant que des groupes d'infanterie bavaroise, de plus en plus nombreux, s'approchaient à courte distance des portes contiguës au rempart nord.

Un peu après 1 heure, nouvelle accalmie.

A ce moment, le bruit du canon et de la fusillade s'était déplacé vers le sud, donnant ainsi à penser que la division Douay avait subi un échec.

On vint dire alors au commandant Liaud qu'un capitaine s'était présenté devant la porte de Haguenau, avec mission de transmettre l'ordre d'évacuer la ville, et que la sentinelle en avait reçu verbalement communication.

Le commandant, fort étonné d'une telle négligence, pensa qu'il était peut-être encore temps de sortir et il envoya l'ordre à tout le bataillon de se rassembler sur la place d'armes.

Les compagnies étaient réunies sur cette place vers 1 heure et demie.

Mais le commandant apprit, sur ces entrefaites, que des forces ennemies considérables débouchaient des abords de la

gare et se portaient, par la route de Lauterbourg, vers la porte de Haguenau.

Se voyant entouré de toutes parts par un ennemi très supérieur en nombre, le commandant Liaud prit le parti de prolonger la résistance jusqu'à épuisement complet des munitions. Il divisa en conséquence son bataillon en trois groupes de deux compagnies, à raison d'un groupe par porte, et les fit rompre sans plus tarder.

Le commandant marchait avec les deux compagnies désignées pour la défense de la porte de Haguenau lorsqu'il fut prévenu que, non seulement le pont de cette porte était baissé, mais encore que l'ennemi commençait à pénétrer par cette issue.

Aussitôt les deux compagnies, enlevées au pas de course, se précipitent à la baïonnette, rejettent hors de la ville les patrouilles allemandes envoyées prudemment à la découverte, puis vont garnir le rempart et déterminent par leur feu la fuite des 2,000 à 3,000 Prussiens en colonne serrée, qui attendaient, l'arme au pied, le retour de leurs patrouilles avant de se risquer à entrer dans la ville.

On relève le pont que des habitants avaient abaissé après le départ du poste, rappelé, lui aussi, sur la place d'armes, au moment où le bataillon s'y rassemblait.

Le commandant se rend ensuite à la porte de Bitche pour en inspecter la défense.

Là, on vient lui dire que les Bavarois sont entrés en ville par la porte de Landau.

Ceux-ci avaient profité du départ des défenseurs de cette porte, occasionné par le rassemblement que nous savons, pour faire tomber le tablier du pont sans coup férir.

Sur ces entrefaites, le commandant fut mis hors de combat.

L'adjudant-major prit avec lui une section des compagnies de la porte de Bitche et s'élança, au pas de course, dans la direction de l'ennemi. En arrivant sur la place d'armes, cet

officier se trouva en présence d'un bataillon bavarois rassemblé en colonne double.

Un autre bataillon bavarois était occupé à se rassembler à côté du précédent et, d'autre part, le boulevard Nord était envahi par l'ennemi.

Le capitaine adjudant-major retourne alors avec sa section à la porte de Bitche et y trouve les deux compagnies destinées à l'occupation de la porte de Landau, venues là par erreur.

La résistance n'était plus possible. Cependant, on embusque des hommes dans les maisons voisines de la porte et un dernier engagement va se produire dans un cul-de-sac quand des conseillers municipaux s'interposent entre les combattants et obtiennent une suspension d'armes.

Un capitaine du 74e alla demander au général bavarois que le bataillon de Wissembourg fût autorisé à sortir, par capitulation, avec armes et bagages.

Cette faveur lui fut refusée. Alors, après quelques pourparlers, le bataillon se rendit; il pouvait être 3 heures.

§ 22. — Commentaires sur les opérations françaises au combat de Wissembourg.

Les opérations et les engagements partiels de la division Douay dont l'ensemble constitue, du côté français, le combat de Wissembourg, donnent matière à des critiques nombreuses et variées.

Nous ne reviendrons pas sur l'idée décevante en vertu de laquelle les deux divisions formant l'avant-garde de l'armée d'Alsace devaient être déployées, le 4 août, sur une série de plateaux montagneux, la droite au Geisberg, la gauche vers le Menenberg, à la façon des lignes du siècle dernier.

Prenons la 2e division (Douay) dans la situation qui lui a été

imposée, et voyons si les ordres qu'elle a reçus, le 3 et le 4, étaient judicieux.

Convenait-il de faire occuper Wissembourg par un bataillon?

Assurément, à la condition d'attribuer au commandant de cette troupe, pour le moins, un escadron de cavalerie, afin de lui permettre de s'éclairer, à plusieurs kilomètres, au nord, à l'ouest et à l'est.

En outre, il fallait occuper Altenstadt avec deux compagnies au moins et avoir un poste à Weiler.

Un bataillon était donc insuffisant, à l'avant-garde de la division Douay qu'il eût été convenable de constituer avec deux bataillons et deux escadrons; mais, par contre, le 2e bataillon du 50e n'aurait pas dû être laissé à Seltz, le 3 août, et la liaison de la 2e division avec la 1re, par Climbach, aurait pu être assurée au moyen d'un bataillon et d'un escadron.

Alors, le général Douay aurait eu :

1° En *avant-garde*, à Wissembourg et environs :

2 bataillons,
2 escadrons ;

2° En *flanc-garde*, à Climbach (assurant la liaison avec la première division) :

1 bataillon,
1 escadron;

3° Comme *gros*, au Geisberg :

9 bataillons,
3 batteries,
2 escadrons.

Toutefois, dans la pensée du général Ducrot, le bataillon envoyé à Wissembourg n'était pas une avant-garde, c'était la garnison d'un poste fortifié.

Nous ne nous étendrons pas sur le piteux résultat de la reconnaissance mixte envoyée, le 4, à 5 heures du matin, sur Wissembourg et Altenstadt.

L'armée française avait désappris la guerre à un point que ne peuvent s'imaginer ceux qui n'ont pas servi dans ses rangs à cette époque.

La prise de position du bataillon de turcos et de la section d'artillerie affectés à cette reconnaissance, à mi-pente entre le Geisberg et Altenstadt, ne répondait à aucune idée militaire.

C'est évidemment, à Altenstadt même, que le bataillon aurait dû être placé, comme repli des deux escadrons du 11e chasseurs.

Quant à ceux-ci, leur rôle consistait à s'avancer jusqu'à Kapsweier pour y faire halte, pendant que des reconnaissances d'officier, ou tout au moins des patrouilles, auraient rayonné à quelques kilomètres.

A la vérité, les deux escadrons se seraient heurtés aux avant-postes bavarois avant d'atteindre Kapsweier. Mais alors le but de la reconnaissance était rempli puisqu'elle procurait le contact.

Au moment où les premiers coups de canon bavarois provoquèrent la prise d'armes de la 2e division, le général Pellé, puis le général Douay, ont-ils bien fait de lancer immédiatement le 1er tirailleurs, suivi d'une batterie, à la rencontre de l'adversaire?

A notre avis, ces deux officiers généraux ont eu le sentiment juste de la situation, et leur premier mouvement ne mérite que des éloges.

Comment! On est surpris et l'on n'irait pas reconnaître à coups de fusil un adversaire qui signale sa présence d'une façon aussi soudaine?

L'inspiration du général Pellé répondait d'ailleurs au vœu de tous; nous n'en voulons d'autre preuve que l'allégresse des turcos courant à l'ennemi en dansant.

Ainsi, du moment que la reconnaissance du matin n'avait pas su découvrir l'ennemi, il était nécessaire de contraindre

celui-ci à montrer ses forces afin qu'il fût possible de prendre une détermination, en connaissance de cause, soit pour repousser une attaque faible, soit pour rétrograder sur Climbach, par le col du Pigeonnier, au cas où la 2e division n'eût pas été en mesure de combattre utilement un adversaire supérieur en nombre.

Encore une fois, le sentiment qui a dicté l'envoi du 1er tirailleurs et d'une batterie sur les bords de la Lauter, de part et d'autre de Wissembourg, est louable, mais il convenait d'adjoindre à ces troupes un ou deux escadrons de cavalerie afin de leur permettre de s'éclairer à plusieurs kilomètres, sur les flancs, principalement vers l'est.

L'occupation d'Altenstadt par un bataillon s'imposait, tandis que les difficultés du terrain à l'ouest de Wissembourg auraient dû restreindre à deux ou trois compagnies le détachement destiné à garantir la porte de Bitche contre toute attaque.

La ferme de Gutleithof constituait un excellent point d'appui trop rapproché du Geisberg pour qu'il ne dût être occupé, dès le premier coup de canon, par deux compagnies de la 1re brigade.

Si ces conditions eussent été remplies, et si, d'autre part, le commandant de la division se fût imposé la tâche de mettre le général Pellé au courant de la situation en lui recommandant de rompre le combat devant des troupes très supérieures, il est probable que la 2e division aurait obtenu, sans essuyer de grandes pertes, l'avantage inappréciable de faire déployer devant elle la majorité de la IIIe armée allemande et, par suite, de permettre au maréchal de Mac-Mahon d'être fixé sur l'importance des forces contre lesquelles il allait avoir à manœuvrer.

Nous ne dirons qu'un mot de la présence, à Wissembourg, le 4 au matin, de corvées, voire même de nombreux isolés, venus du camp pour acheter des comestibles. De telles

mœurs militaires indiquent un sans-gêne et une insouciance coupables.

Nous verrons le même fait se reproduire, le matin du 6 août, à Wœrth.

Le dispositif choisi pour relier le combat du 1er tirailleurs à celui de la 1re brigade, et qui consistait à tendre un rideau de cavaliers en fourrageurs entre les deux foyers de lutte, est puéril.

Quelques patrouilles détachées d'un escadron bien abrité auraient suffi.

Un ordre verbal comme celui d'évacuer immédiatement Wissembourg et de rompre le combat sur la Lauter avait une telle importance qu'un seul officier ne suffisait pas à assurer sa transmission.

Cet officier pouvait être tué en route. Il convenait donc de faire porter cet ordre en duplicata et par écrit.

On eût ainsi évité la prise du bataillon de Wissembourg.

Le commandant de la 2e brigade n'a pas été informé de l'approche du Ve corps prussien, faute de moyens d'investigation à longue portée, et aussi, parce que l'occupation d'Altenstadt lui semblait, comme à tous les officiers présents, beaucoup plus dangereuse qu'utile.

La notion des flanc-gardes de combat et des points d'appui constitués par les lieux habités n'existait pas alors dans notre armée. C'est donc sous l'empire de la nécessité, en quelque sorte d'instinct, que les soldats français utilisèrent, le 4 août, les constructions en maçonnerie pour compenser leur infériorité numérique et prolonger la résistance.

Les points d'appui de cette nature, qui jouèrent ce jour-là un rôle défensif efficace, furent l'enclos bâti au sud de la route de Lauterbourg, à 500 mètres d'Altenstadt, la gare et les maisons voisines, le château du Geisberg, la ferme de Schaffbuch, enfin Wissembourg.

Si, à 11 heures, au moment du retour offensif des turcos qui rejeta le détachement Rex sur Altenstadt, le général Pellé avait su qu'il allait avoir sur les bras plus de 3,000 Prussiens, sans compter les Bavarois, appuyés par 42 pièces de canon, il aurait certainement profité de ce léger avantage pour rompre le combat et faire sa retraite sur le Vogelsberg. Fallait-il attendre pour cela que le 4e bataillon de turcos fût arrivé en position de recueil sur la route de Strasbourg, à quelques centaines de mètres au sud de Wissembourg? Nous ne le pensons pas, ce bataillon pouvant se dégager très facilement, grâce à la mollesse des Bavarois.

Il est vrai de dire qu'une heure plus tard, un peu après midi, les 2e et 3e bataillons de turcos, très éprouvés par la lutte disproportionnée qu'ils venaient de soutenir à l'est de Wissembourg, trouvèrent un appui précieux dans la ferme contenance du 4e bataillon.

Dans l'hypothèse, admissible seulement avec les procédés actuels, où le commandant de la 2e brigade, informé à 11 heures de l'orage qui se préparait à fondre sur lui, se fût mis en retraite incontinent, le désastre de la 2e division était évité.

C'est, en effet, pour permettre aux tirailleurs algériens de regagner leur camp que le général de Montmarie, encouragé d'ailleurs dans ses dispositions par le général Pellé, a tenu la position du Geisberg plus longtemps que ne le comportait la situation.

Les 2e et 3e bataillons du 1er tirailleurs furent beaucoup plus éprouvés entre 11 heures et midi que durant les deux premières heures du combat, en sorte que l'on peut affirmer que leur retraite, entamée dès 11 heures, aurait eu pour conséquence de conserver les trois quarts de leur effectif et d'éviter à la 1re brigade un combat rapproché contre des forces décuples, qui amena sa dispersion complète accompagnée de pertes excessives.

Les dispositions tactiques adoptées à la 1re brigade en

position au Geisberg sont critiquables en ce sens que le crochet défensif formé à l'avance, quand l'ennemi encore éloigné (41e brigade) menace de déborder une aile, facilite l'enveloppement de cette aile.

C'est comme si l'on signalait à l'ennemi la manœuvre à faire.

On conçoit le crochet défensif dans un seul cas, c'est lorsque l'ennemi a gagné un flanc par surprise. Le crochet forme alors une barrière provisoire qui permet aux troupes échelonnées en arrière d'intervenir.

Mais, en règle, la défense d'un flanc est beaucoup mieux et plus sûrement assurée par un échelon postérieur débordant que par toute autre disposition.

L'attaque du château fut menée par trois groupes partis, simultanément, du terrain au sud d'Altenstadt, de la ferme de Gutleithof et de la tranchée du chemin de fer qui se trouve au sud de cette ferme.

Les 1ers bataillons du 50e et du 74e, à commencer par celui du 50e, subirent le choc des deux groupes de la 41e brigade, et ces deux bataillons, étant en crochet défensif par rapport aux deux autres qui faisaient face à Altenstadt, durent demeurer en position afin d'assurer la retraite de ceux-ci sur la ferme de Schaffbuch.

En plaçant les 1ers bataillons du 50e et du 74e en échelon refusé derrière la croupe qui descend du Schaffbuch vers la tranchée du chemin de fer, à 700 ou 800 mètres au sud du château, on aurait évité le désastre dont ils ont été victimes, tout en protégeant suffisamment la retraite des deux bataillons de la 1re brigade, disposés au nord du château.

Du rôle joué par l'artillerie française, le 4 août, nous dirons peu.

Suivant les errements de l'époque, chaque capitaine d'artillerie se croyait à peu près indépendant, et beaucoup pensaient que le suprême de l'art consistait à se déplacer très souvent

pour induire l'ennemi en erreur sur la distance et, par suite, diminuer les pertes.

Les canons à balles, sur lesquels on fondait les plus grandes espérances, donnèrent ce jour-là des résultats assez médiocres.

A la vérité, les batteries prussiennes dirigèrent de préférence leur tir sur ces engins, dans le but de garantir l'infanterie contre l'effet destructeur et démoralisant que leur prêtait la renommée.

Ce fut, de la part de l'artillerie allemande, une tactique ordonnée, car on la retrouve dans toutes les batailles de la première partie de la guerre.

Le canon de 4 français était, on le sait, un jouet d'enfant, comparé au canon allemand.

Sa mobilité, très grande, constituait sa seule qualité.

Les cinq escadrons de la brigade de Septeuil, présents au combat de Wissembourg, ne rendirent aucun service.

Il était difficile qu'il en fût autrement avec les idées, ou, plutôt, le manque d'idées sur l'emploi de la cavalerie que les événements de cette guerre ont permis de constater, de Wissembourg à Sedan.

§ 23. — Qualités et défauts des deux adversaires, que le combat de Wissembourg met en évidence.

Les faits que nous avons développés dans cette étude du combat de Wissembourg envisagé d'abord au point de vue allemand puis au point de vue français montrent déjà, quoique à une échelle réduite, les qualités et les défauts des adversaires.

Chez les Bavarois, faiblesse et pusillanimité des chefs, mollesse des troupes.

Au Ve corps prussien, quelle différence! Généraux et officiers font preuve d'intelligence militaire, d'initiative et

d'énergie; aussi, les soldats formés et commandés par eux sont-ils entre leurs mains d'excellents outils de guerre.

La 41e brigade du XIe corps est moins ardente à la lutte, bien qu'elle soit commandée et encadrée, en majorité, par des officiers d'origine et d'éducation prussiennes. Ce corps d'armée est de création récente: voilà la cause de son infériorité.

Et puis, le Ve corps, naguère commandé par le général de Steinmetz, a subi de longue date un entraînement exceptionnellement vigoureux, et son chef actuel, le général de Kirchbach, possède les qualités du bon commandant de corps d'armée.

Du côté français, nous voyons des chefs braves à l'excès, confiants dans leur étoile, amis du soldat parce qu'ils s'intéressent à lui et le lui font voir, et ces chefs ont du coup d'œil, de la décision, en un mot les qualités qui s'acquièrent par l'expérience, mais ils ne savent pas la guerre.

Leur ignorance, dont ils ne sont pas coupables parce qu'elle résulte des institutions militaires du pays, s'étend à tout, depuis les hautes conceptions stratégiques jusqu'au détail du placement d'une ligne d'avant-postes.

Les soldats sont admirables, comme toujours. S'ils laissent à désirer sous le rapport de l'ordre et de la discipline, ils rachètent ces péchés véniels par une vigueur, un entrain, un dévouement sans bornes, et surtout, par le sentiment de leur supériorité sur tous les soldats du monde.

Après la guerre, on a dit que nos soldats tiraient mal, n'écoutaient pas leurs chefs, se montraient trop impressionnables, ne possédaient pas la discipline du rang, etc.

Des censeurs graves ont même affirmé que nous avons été battus par le maître d'école prussien et que l'une des principales causes de nos défaites a été notre ignorance en géographie.....

Ces critiques hétérogènes sont démenties par l'examen consciencieux et impartial des événements, ainsi qu'on va le voir.

Les faits observés dans les meilleures armées de l'Europe tendent à démontrer que, dans le combat de mousqueterie à courte distance, le fantassin charge, épaule et tire automatiquement, autrement dit, inconsciemment.

Par courte distance, il faut entendre la distance qui correspond, avec un fusil donné, aux effets de destruction décisifs.

Cette distance était de 150 à 200 mètres sous Napoléon, de 250 mètres pendant la campagne de 1859, de 350 à 400 mètres avec le chassepot, et elle sera probablement de 500 mètres avec le fusil Lebel.

Les fantassins dressés à charger, épauler et tirer mécaniquement avec une certaine correction, et très vite, rendront d'assez bons services dans le combat de feux rapprochés. Les conscrits, et en général ceux qui ont besoin de réfléchir pour se servir de leurs armes, ne feront rien qui vaille, et brûleront de la poudre en pure perte.

Les Prussiens qui ont attaqué les turcos une première fois à 10 h. 1/2, et une seconde fois après 11 heures, tiraient-ils si bien?

De 11 heures à midi, ils ont utilisé 2,000 fusils au moins pour infliger aux 1200 turcos qui leur résistaient une perte de 400 hommes environ.

En admettant que chacun des tireurs prussiens ait brûlé, dans ce laps de temps, en moyenne 40 cartouches, nous restons probablement au-dessous de la vérité, car nous savons par expérience avec quelle rapidité se consomment les cartouches dans un combat rapproché.

Les Prussiens auraient donc tiré 80,000 coups de fusil pour mettre 400 turcos hors de combat, sans compter les faibles pertes occasionnées par les 30 à 40 pièces prussiennes mal placées pour bien voir le terrain de la lutte engagée sur les bords de la Lauter.

Cela fait 200 coups de fusil tirés à courte distance (200 à 400 mètres) pour atteindre un homme.

Dans le même temps, de 11 heures à midi, les 1200 turcos (2e et 3e bataillons), engagés à l'est de Wissembourg, ont dû brûler, à raison de 40 cartouches par homme, 48,000 cartouches pour infliger aux assaillants une perte (1) de 23 officiers et 381 hommes, en tout 404.

A vrai dire, les Prussiens combattaient à découvert en des formations assez denses, tandis que les turcos utilisèrent les constructions pour s'abriter.

Il n'est pas moins vrai que le rapport $\frac{48,000}{400}$, donnant 120 coups de fusil pour mettre un homme hors de combat, est tout à fait à l'avantage des turcos qui auraient eu ainsi un tir presque deux fois plus efficace que celui des Prussiens.

Ce résultat n'a rien qui puisse étonner quand on a vu les turcos à l'œuvre.

D'ailleurs, depuis les guerres de la Révolution, nos soldats ont constamment affirmé leur supériorité dans le combat de tirailleurs, quelles que fussent les troupes opposées.

Même en 1813, alors que nos régiments étaient composés, en majorité, de conscrits, les soldats prussiens, sans en excepter ceux provenant des classes instruites, ne purent égaler les nôtres dans le combat de tirailleurs.

Le fait est constaté nettement par le général de Waldersée dans son *Manuel d'éducation du soldat prussien pour le service en campagne*, ouvrage antérieur, il est vrai, à la guerre de 1870.

Nos soldats n'auraient pas obéi aux ordres de leurs chefs ?

Il faut avoir été au feu, lors des premières rencontres du

---

(1) D'après l'*Historique officiel* allemand.

mois d'août 1870, pour apprécier la fausseté d'un pareil reproche.

Au contraire, le soldat français ne demandait qu'à être commandé. Il implorait du regard une direction qui..... parfois, faisait défaut.

La discipline du rang? Elle est ce qu'on l'a faite en temps de paix : question de commandement et de méthode d'éducation.

Enfin, on a si bien déplacé les responsabilités qu'au lendemain de nos désastres au lieu de reconnaître que l'absence d'une bonne doctrine de guerre avait été la cause principale de nos premiers échecs on s'est mis à enseigner la lecture et l'écriture aux soldats illettrés, lorsqu'il fallait, avant tout, créer des centres intellectuels pour les officiers désireux d'apprendre la guerre.

Mais, il y a vingt-cinq ans, qui aurait pu l'enseigner, la guerre?

Aujourd'hui, la science et l'art de la guerre ont acquis dans l'armée française, principalement à l'état-major, un développement tel que nous pouvons envisager l'avenir avec confiance, sachant, d'autre part, que les qualités de race de nos soldats sont à peu près les mêmes qu'il y a un siècle.

Les modifications d'ordre biologique, résultant de la transformation des milieux, s'effectuent, en effet, avec une si excessive lenteur, qu'en supposant les agents extérieurs tout à fait déprimants — hypothèse fort gratuite — les qualités d'une race comme la nôtre n'en subiraient profondément les atteintes qu'à la suite d'un très grand nombre de générations. Or les arrière-grand-pères des soldats actuellement sous nos drapeaux étaient à Iéna.

§ 24. — Ordres pour la concentration de l'armée d'Alsace, lancés le 4 août.

Le 4 août, de bonne heure, la division Ducrot (1re) fut mise en mouvement de Reichshoffen sur Lembach.

On se rappelle que le 78e (2e division, 2e brigade) se porta, dès 5 heures du matin, de son camp du Vogelsberg à Climbach, pour y relever le 96e (1re division, 1re brigade), lequel avait un demi-bataillon à chacun des cols du Pigeonnier et de Pfaffenschlich.

Durant la relève des grands postes établis aux cols ci-dessus indiqués, on entendit, de Climbach, le canon de Wissembourg.

En présence de cet événement inattendu, le colonel du 96e ne crut pas devoir emmener son régiment à Wingen, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre la veille.

D'autre part, il attendit jusqu'à 11 heures, à Climbach, de nouveaux ordres qui n'arrivèrent pas, et alors seulement, il envoya un exprès à Lembach pour rendre compte au général Ducrot des engagements que voyait très distinctement le poste du Pigeonnier.

Ainsi, pendant plus de deux heures, deux bataillons du 96e et deux bataillons du 78e restèrent à Climbach, l'arme au pied, pendant que le canon faisait rage à moins de 8 kilomètres d'eux.

Est-ce un sentiment de pusillanimité, ou bien, la doctrine ambiante qui ont empêché les deux colonels de marcher au canon ?

Ces deux officiers supérieurs devaient montrer, le surlendemain à Frœschwiller, qu'ils étaient capables d'affronter la mort sans sourciller.

C'est donc uniquement aux idées de l'époque en matière d'obéissance passive qu'il faut attribuer la cause d'une pareille inertie.

Arrivé de bonne heure à Lembach, le général Ducrot ne pouvait y entendre la canonnade, à cause des massifs boisés qui le séparaient du champ de bataille, et c'est à midi seulement que lui fut remis le rapport du colonel de Franchessin, commandant du 96e.

Le général Ducrot se porta aussitôt à Climbach, fit remonter tout le 78e au col du Pigeonnier, et envoya l'ordre à sa division (1re) de rejoindre le 96e à Climbach.

Un bataillon du 78e descendit à Cléebourg qu'il occupa comme poste avancé, tandis que le 45e et le 13e bataillon de chasseurs allaient s'établir au col de Pfaffenschlich.

Le général Ducrot, qui avait poussé rapidement de sa personne jusqu'au col du Pigeonnier, y parvint assez tôt pour voir les débris de la division Douay, divisés en deux groupes, se retirant, l'un sur Cléebourg, l'autre sur Bremmelbach.

Le maréchal de Mac-Mahon, dont le quartier général était encore à Strasbourg ce jour-là, se proposait de prendre le train pour Wissembourg à 9 heures du matin.

Au moment où le maréchal allait s'embarquer, le chef de la gare de Strasbourg reçut le télégramme suivant :

Gare à gare, de Wissembourg à Strasbourg.
Le 4 août, 8 h. 25 matin.

J'ai fait arrêter le train 20-39 à Soultz : on tire en ce moment sur la ville ; les boulets arrivent jusqu'à la gare.

Le maréchal adressa alors coup sur coup au général Raoult, en marche avec sa division (la 3e) de Haguenau à Reichshoffen, les deux télégrammes suivants :

Maréchal DE MAC-MAHON au général RAOULT.

De Strasbourg, 4 août, 9 h. 49, à Reichshoffen.

Je reçois l'avis d'une attaque sur Wissembourg. Que vos troupes se tiennent prêtes à marcher au premier ordre. Je part pour Soultz, d'où je me porterai sur la ligne des avant-postes.

Maréchal DE MAC-MAHON au général RAOULT.

4 août, 10 h. 25 matin.

Je pars pour Wissembourg en chemin de fer. De Wissembourg j'irai à cheval visiter les postes jusqu'à Reichshoffen, où je compte vous rencontrer.

Puis, le maréchal, à 10 h. 1/2, monta dans un train spécial, emmenant avec lui quelques officiers et des chevaux de selle.

Le commandant de l'armée d'Alsace descendit de wagon à Soultz, ordonna des mesures de vigilance au chef du 3e bataillon du 36e chargé d'occuper ce bourg, et se rendit, à cheval, au col du Pigeonnier en passant par le col de Pfaffenschlich et le chemin de la crête.

Le maréchal rencontra le général Ducrot au col du Pigeonnier.

Tous les deux observèrent longuement les bivouacs de la IIIe armée, qu'ils estimèrent à 80,000 hommes (1).

Au reçu des télégrammes du maréchal, le général Raoult, qui arrivait vers 10 heures à Reichshoffen, laissa *ses premières troupes former leur camp* sur le terrain à l'ouest du bourg, et se préoccupa de chercher, pour sa division, une position défensive.

On ne pouvait, en effet, demeurer dans le bas-fond de Reichshoffen, entouré de toutes parts de collines boisées, qu'à la condition de placer des avant-postes vers Niederbronn-Neehwiller et Frœschwiller. Or, en ce temps-là, de telles mesures de sûreté eussent été jugées imprudentes, sinon folles. Les camps furent donc levés vers midi, et la 3e division continua sa marche sur Wœrth pour s'arrêter sur le plateau, à l'est de Frœschwiller, où elle bivouaqua.

---

(1) Cette estimation des forces allemandes, qui nous fut rapportée, le 5, par un capitaine de l'état-major de la 3e division, était exacte. On avait vu, du Pigeonnier, les bivouacs du IIe corps bavarois, du Ve et du XIe corps prussiens.

Cette division prenait ainsi, toute entière, un emplacement qui la dispensait de détacher des avant-postes au loin : elle se gardait elle-même, et, par conséquent, s'exposait aux vues prochaines de l'ennemi.

Le 4 dans la soirée, le maréchal de Mac-Mahon vint à Reichshoffen, par Climbach, Lembach et Mattstall.

Les débris de la division Pellé (Douay), qui s'étaient retirés par Cléebourg (1), se dirigèrent sur le col de Pfaffenschlich et se rallièrent à Lembach. Ceux qui avaient pris par Bremmelbach (2) continuèrent sur Birlenbach, Keffenach, Memelshoffen, et, de là, par Soultz, sur Haguenau. En effet, la division Douay étant venue de Haguenau, il était naturel que la 1re brigade, qui n'avait pu recevoir aucune indication sur la ligne de retraite prévue par le général Ducrot, cherchât à revenir à son point de départ.

Avant de quitter le col du Pigeonnier, le 4 au soir, le maréchal donna l'ordre au général Ducrot de rallier la 3e division à Reichshoffen avec les troupes composant les 1re et 2e divisions, et, en arrivant au château du comte de Leusse pour y passer la nuit du 4 au 5, il envoya au général de Lartigue, qui était arrivé ce jour-là à Haguenau, venant de Strasbourg, l'ordre de continuer immédiatement sur Wœrth. La réserve générale d'artillerie et la brigade de cuirassiers Michel, également à Haguenau, reçurent l'ordre de venir à Reichshoffen sans perdre de temps.

La 3e division allait donc former le noyau de la concentration du 1er corps d'armée.

On remarquera tout d'abord que, le 4 août au matin, la 2e division est à Wissembourg, tandis que les trois autres

(1) Le 1er régiment de tirailleurs et l'artillerie.
(2) Les débris de la 1re brigade (50e et 74e).

sont en marche : la 1re, de Reichshoffen à Lembach; la 3e, de Haguenau à Reichshoffen; la 4e, de Strasbourg à Haguenau.

Les quatre divisions du 1er corps sont donc échelonnées, ce jour-là, sur une seule route, depuis Strasbourg jusqu'à Wissembourg, occupant ainsi une profondeur de soixante-quinze à quatre-vingts kilomètres.

En second lieu, s'il est tout naturel que le maréchal, à la suite de l'échec de Wissembourg, ait voulu concentrer son corps d'armée sur la 3e division arrivée, le 4, à Reichshoffen, on est surpris qu'aucun de ses ordres ne mentionne aux 1re, 2e et 4e divisions la position de Frœschwiller comme zone de concentration.

L'intention très nette du maréchal était de rencontrer le général Raoult, le 4 au soir, à Reichshoffen.

La position de Frœschwiller semble donc avoir été choisie par le général Raoult uniquement pour procurer à sa division des vues étendues, ainsi qu'un terrain favorable à la défense.

A ce moment, le maréchal était-il déjà décidé à recevoir une bataille défensive sur la Sauer, aux environs de Wœrth, ou bien, la concentration du 1er corps d'armée sur la position de Frœschwiller a-t-elle été le résultat du mouvement exécuté, dans l'après-midi du 4 août, par le général Raoult, agissant en vertu de son initiative propre?

Il est assez difficile de répondre à la question, bien que le terrain de Frœschwiller ait été présenté, dans un mémoire émanant du général Frossard, comme une position de flanc excellente pour le cas où l'armée d'Alsace, réduite à la défensive, voudrait arrêter la marche d'une masse allemande supérieure en nombre se portant de la basse Lauter vers Strasbourg.

CHAPITRE V

LA JOURNÉE DU 5 AOUT

A. — *DU COTÉ ALLEMAND*

A l'issue du combat de Wissembourg, la division de Bothmer fut rejointe par le gros du IIe corps bavarois, et, dans le même temps, le Ier corps bavarois établit ses bivouacs entre Langenkandel, Minfeld et Minderslachen.

La reconnaissance, commencée à 3 h. 1/2 par le 4e dragons dans la direction de Haguenau, était rentrée, n'apportant d'autre renseignement positif que l'occupation de Soultz par de l'infanterie.

Le commandant de la IIIe armée ignorait donc, le 4 au soir, la direction qu'avait prise l'ennemi battu.

N'ayant aucun motif de supposer le rassemblement principal des Français ailleurs qu'à Haguenau et environs, le prince royal se décida pour la continuation du mouvement dans la direction de Strasbourg, tout en faisant exécuter à la 4e division de cavalerie une grande reconnaissance vers Haguenau.

En conséquence, une fois de retour à Schweighoffen, choisi comme quartier général, l'état-major de la IIIe armée fut chargé de rédiger puis d'expédier l'ordre suivant :

§ 1. — Ordre de mouvement de la IIIe armée.

Quartier général de Schweighoffen, le 4 août 1870.
(Probablement à 6 ou 7 heures du soir.)

L'armée continuera demain sa marche sur Strasbourg. A cet effet :

1° La 4e division de cavalerie quittera ses bivouacs (1) (d'Ober-Otterbach) à 5 heures du matin et s'avancera par Altenstadt sur la route de Haguenau, pour rechercher l'ennemi dans la direction de Haguenau, Suffelnheim et Roppenheim, et surtout pour éclairer le pays ; un régiment sera dirigé de Soultz (Soultz-sous-Forêts) vers l'ouest jusqu'à Wœrth, et éclairera le pays jusqu'à Reichshoffen. Les deux chemins de fer de Haguenau seront détruits, autant que possible, ainsi que la ligne ferrée de Reichshoffen.

2° Le corps Hartmann (IIe bavarois) se portera par la route de Bitche jusqu'à Lembach où il bivouaquera. Des avant-postes seront établis au delà de Lembach, se reliant à ceux du Ve corps. Quartier général à Climbach. Départ à 6 heures.

3° Le XIe corps d'armée marchera par la grande route de Haguenau et par le chemin de fer jusqu'à Soultz (sous forêts), et s'installera au bivouac, au sud de cette localité. Avant-postes vers la forêt de Haguenau. Départ du bivouac à 6 heures du matin.

4° Le Ve corps rompra, à 8 heures, et s'avancera, en deux colonnes, par Soultz (sous forêts), sur Preuschdorf, où il bivouaquera, *face à Wœrth, avec des avant-postes vers Reichshoffen* (?).

5° Le corps Werder se portera dans la direction de Soultz (sous forêts), et bivouaquera sur la voie ferrée, à l'ouest d'Aschbach. Avant-postes vers Rittershoffen, Hatten et Niederrœdern.
Départ du bivouac à 6 heures du matin.

6° Le Ier corps bavarois (von der Tann) partira à 5 heures, et, passant par Altenstadt, ira s'établir au bivouac, à Ingolsheim.

7° Le quartier général sera probablement demain à Soultz. Les trains, suivant le mouvement, viendront : ceux du IIe corps bavarois à Wissembourg, ceux des autres corps sur la Lauter.

Signé : FRÉDÉRIC-GUILLAUME, prince royal de Prusse.

---

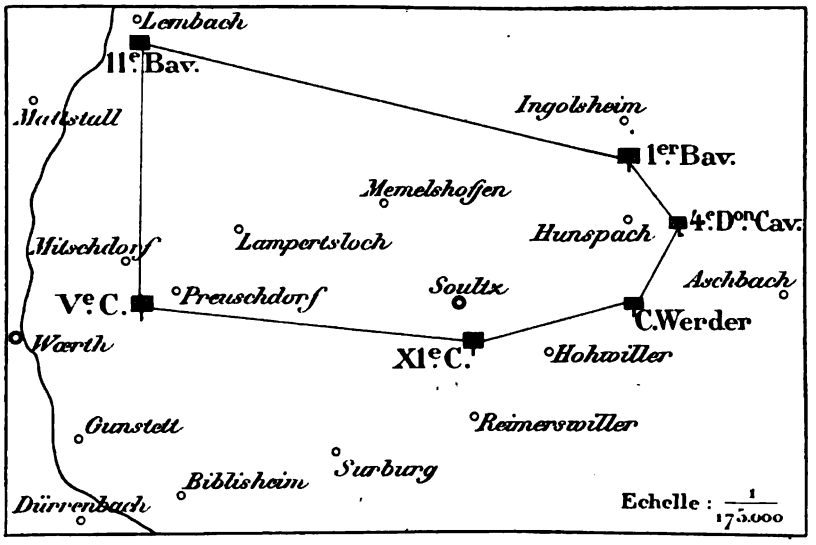
(1) La 4e division de cavalerie ayant dû s'arrêter, le 4 au matin, près de Billigheim, pour laisser passer le Ve corps, ne se forma au bivouac, à l'est d'Ober-Otterbach, qu'à une heure et demie ou deux heures de l'après-midi ; et, bien que son chef ne pût ignorer qu'on se battait à quelques kilomètres au sud, il ne fit rien pour marcher au canon.

§ 2. — Dispositif de la IIIe armée après la marche du 5 août.

L'idée maîtresse de cet ordre peut se résumer de la façon suivante : (*Croquis n° 16.*)

La IIIe armée, continuant son mouvement sur Strasbourg, aura, le 5, après la marche, trois corps en première ligne sur le front : Preuschdorf (Ve corps), Soultz (XIe corps), Aschbach (corps Werder), qui mesure 12 kilomètres, et deux corps en deuxième ligne, en arrière des ailes de la première ligne, savoir : le IIe corps bavarois à 7 kilomètres au nord du Ve corps et le Ier corps bavarois à 4 kilomètres au nord du corps Werder.

Schéma des bivouacs que formeront les corps de la IIIe armée, le 5, après la marche.

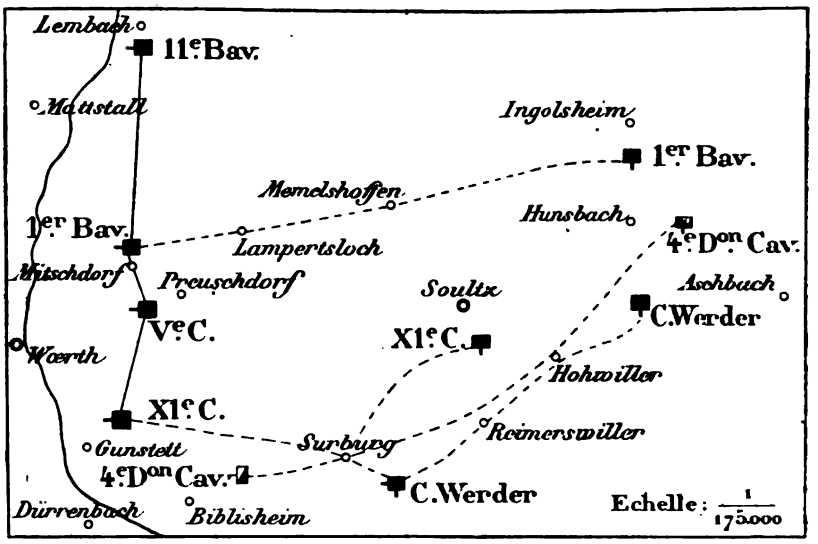


Au moment où l'ordre pour le 5 fut donné, il ne pouvait être question pour le Ve corps de faire face à l'ouest, car on ignorait alors d'une façon absolue, au quartier général de la

IIIe armée, qu'une concentration de troupes françaises existât près de Frœschwiller.

C'est donc après coup et en vertu d'un procédé familier aux rédacteurs de l'*Historique officiel prussien*, que le texte de l'ordre du 4 août pour la journée du 5 a été modifié. En réalité, le Ve corps a formé ses bivouacs face à Wœrth, mais c'est parce que, au cours de la marche, son chef a été informé de la présence de l'ennemi à l'ouest et près de ce bourg important.

Schéma de la transformation du dispositif précédent en un autre pour une bataille sur la Sauer.



On remarque que le dispositif de la IIIe armée, tout en étant orienté vers le sud, est susceptible de se transformer assez rapidement (5 ou 6 heures au plus) en un dispositif préparatoire de bataille, face à l'ouest.

Cette facilité de manœuvre vers l'un des flancs résulte du dispositif, en bataillon carré, que montre le schéma des

emplacements assignés aux corps de la IIIe armée, le 5 août, après la marche.

§ 3. — La 4e division de cavalerie allemande, le 5 août.

Quoique la 4e division de cavalerie eût bivouaqué, pendant la nuit du 4 au 5 août, à l'est et près d'Ober-Otterbach, à 5 ou 6 kilomètres au nord de Wissembourg, on n'hésite pas à la pousser, le 5, en avant de l'armée « surtout pour éclairer le pays » en lui faisant doubler les colonnes du XIe et du Ve corps sur la route de Haguenau.

Ce n'est donc pas une impossibilité matérielle qui l'a fait maintenir en arrière, la veille, mais bien un motif d'ordre moral, ainsi que nous l'avons montré précédemment dans nos commentaires de l'ordre de la IIIe armée pour la journée du 4 août.

Le commandant de la 4e division de cavalerie va-t-il disperser la majorité de ses escadrons pour battre la plaine?

Non certes; il détache seulement une brigade de ulans avec le régiment de hussards, sous les ordres du général Bernhardi et, avec les trois autres régiments, il va établir ses bivouacs au sud d'Hunspach, en arrière (nord) de ceux que doit occuper le corps Werder.

La brigade de ulans, précédée d'un escadron de hussards, marche sur Haguenau par la grande route. Elle détache deux escadrons de hussards sur Wœrth, avec mission de pousser jusqu'à Reichshoffen, comme flanqueurs de droite, et un escadron de hussards, en flanqueurs de gauche, du côté du Rhin, par Niederrœdern, sur Roppenheim.

Avant de pénétrer dans la forêt de Haguenau, le général Bernhardi fait assurer chacun de ses flancs immédiats par un escadron de ulans. L'un contourne la forêt, par l'ouest, l'autre s'avance sur Suffelnheim.

L'escadron de l'ouest, voulant se porter de Gunstett sur

Mertzwiller, aperçoit, à faible distance au delà du pont (R. D.), deux pelotons de lanciers français en reconnaissance. Cet escadron se lance aussitôt à l'attaque, mais les cavaliers opposés se dérobent.

Les ulans, entraînés par la poursuite, tombent alors sous le feu d'un groupe de turcos postés aux environs de la ferme de Lansberg (au sud de Nieder-Wald), se débandent et repassent vivement le pont de Gunstett.

La brigade Bernhardi, après avoir débouché de la forêt, est accueillie, près de Haguenau, par le feu d'un bataillon du 21e de ligne posté en cette ville, et se voit contrainte de rétrograder sans avoir même pu se déployer.

En résumé, les nouvelles procurées par la 5e division de cavalerie sont à peu près nulles.

Cependant, les deux escadrons de hussards envoyés en flanqueurs de droite, s'ils n'ont pu franchir la Sauer, ont très bien vu les bivouacs français installés sur les hauteurs de la rive droite, et leurs constatations suffiront à convaincre le chef de la IIIe armée que le danger est beaucoup plus à l'ouest qu'au sud.

Encore une fois, quand le moral de l'adversaire n'est pas entamé, le rôle de la cavalerie d'exploration est assez restreint. Il suffit de 200 fantassins placés devant un débouché pour en interdire la sortie à un grand nombre d'escadrons.

On aura remarqué que, contrairement aux termes de l'ordre de la IIIe armée, le général Bernhardi n'a pas détaché un régiment de Soultz vers Reichshoffen, mais seulement deux escadrons. Cet officier général a voulu conserver à l'avant-garde un escadron armé de carabines et avoir, sur ses deux flancs, des escadrons également pourvus d'une arme à feu. Il pouvait, à la vérité, détacher tout un régiment de ulans (1) sur Wœrth et au delà, mais alors, le même inconvénient se

(1) En 1870, les ulans n'étaient pas pourvus, comme aujourd'hui, de carabines.

présentait : pas de carabines pour soutenir le moral des explorateurs.

Ce détail, seul, indique combien était faible, avant la victoire décisive de Frœschwiller, la hardiesse de ces ulans devenus légendaires après nos premiers désastres, quand ils n'eurent plus devant eux que des troupes démoralisées. Pour qui sait à quel point le culte de l'ordre reçu est développé dans l'armée prussienne, la désobéissance du général Bernhardi est significative.

Il était prescrit à la 4e division de cavalerie de détruire les deux chemins de fer qui aboutissent à Haguenau ; elle n'en fit rien, et pour cause.

§ 4. — Commentaires sur la marche ordonnée au IIe corps bavarois.

Le IIe corps bavarois (Hartmann), auquel appartenait la division Bothmer, engagée le 4 devant Wissembourg, n'avait guère que seize kilomètres à parcourir pour se rendre de Wissembourg à Lembach où il devait bivouaquer.

Ce corps d'armée, ayant rompu à 6 heures, a dû commencer l'installation de ses bivouacs entre 10 et 11 heures du matin (tête du gros).

On ne saisit pas le motif qui a fait désigner Climbach comme quartier général du IIe corps bavarois, alors que, pour les autres corps, il n'est nullement question de placer le quartier général ailleurs qu'à proximité des troupes bivouaquées.

Mattstall, à trois kilomètres et demi (sud) de Lembach, était le point tout indiqué pour l'avant-garde, celle-ci poussant ses avant-postes sur les hauteurs au nord-est de Langensoultzbach, depuis Mattstaller, Glashutte (point d'appui de droite) jusqu'au Huhbrücke (sur la Sauer).

C'est en effet à Mattstall que fut placée l'avant-garde du IIe corps bavarois, à la suite de la marche du 5 août.

Un détachement du IIe corps bavarois fut envoyé en flanc-garde sur la route de Lembach à Bitche jusqu'à la croisée des routes de Steinbach et de Schönau. Un poste intermédiaire a dû occuper Disteldorf. Enfin un autre détachement, formé d'un bataillon, est allé s'installer à Wingen.

En résumé, le IIe corps bavarois était couvert, du côté de Frœschwiller, par sa brigade d'avant-garde, et, à l'ouest, par deux flanc-gardes détachées du gros.

D'après le récit du grand état-major prussien, la ligne des avant-postes fournis par l'avant-garde se serait étendue, à gauche, au delà du Huhbrücke, sur la rive gauche du Sauerbach, jusque vers Liebfraubourg. Cette assertion nous paraît douteuse et faite après coup, parce que les deux compagnies du Ve corps qui ont été envoyées, comme on le verra plus loin, à Gœrsdorf, pour organiser de ce côté le service de sûreté sur la Sauer, n'ont pénétré dans le village qu'entre 5 et 6 heures du soir, ainsi que nous l'avons constaté nous-même.

Les trois avant-gardes du IIe corps bavarois, le 5, après la marche, étaient chacune à environ 4 kilomètres du gros, et celui-ci remplissait vis-à-vis de la IIIe armée le rôle d'un corps de flanc chargé, éventuellement, de contenir les troupes que le 5e corps français pourrait amener de Bitche.

D'ailleurs, l'envoi du IIe corps bavarois à Lembach était en quelque sorte imposé par la nécessité de ne négliger aucune des routes peu nombreuses qui conduisent de la basse Lauter dans la direction de Haguenau.

Le IIe corps bavarois, au lieu de bivouaquer près de Lembach comme il en avait reçu l'ordre, a stationné au nord de Pfaffenbronn, au pied de la route qui traverse le Hoch-Wald par le col de Pfaffenschlich et fait communiquer Lembach avec la plaine du Rhin.

Cette infraction à l'ordre du prince royal montre à quel point le général Hartmann se préoccupait d'assurer sa retraite éventuelle sur le gros de la IIIe armée.

§ 5. — Commentaires sur la marche ordonnée au XIe corps et au Ier corps bavarois.

Le XIe corps doit se porter sur Soultz par la route de Haguenau et par le chemin de fer.

La marche d'une colonne sur une voie ferrée est on ne peut plus fatigante, et l'infanterie est à peu près seule à pouvoir utiliser un chemin de fer comme route, à l'exclusion de la cavalerie et surtout des voitures.

Le rédacteur de l'ordre de la IIIe armée pour la journée du 5 août a certainement *sous-entendu* que toute l'infanterie du XIe corps suivrait la voie ferrée, la route étant réservée aux chevaux et voitures.

Même en admettant qu'il en ait été ainsi, ce qui constituerait une lourde faute tactique, attendu que la séparation des armes, en marche de guerre, est de la dernière imprudence, les calculs d'écoulement sur lesquels furent basées les heures de départ des colonnes appelées à utiliser la grande route de Haguenau, étaient entachés d'erreur.

On va en juger.

Supposons que toute l'infanterie du XIe corps se soit engagée sur le chemin de fer et que les chevaux et voitures de ce corps d'armée aient, seuls, suivi la grande route de Wissembourg à Soultz.

La colonne des chevaux et voitures du XIe corps mettra plus de deux heures à s'écouler.

De ce fait, la colonne de gauche du Ve corps qui doit marcher sur la route, en partant du Geisberg à 8 heures du matin, subira un retard, que l'on peut évaluer à une heure.

Le Ier corps bavarois, débouchant d'Altenstadt à 10 heures, ne pourra pas commencer à suivre la route de Wissembourg à Soultz avant midi ou une heure de l'après-midi, parce que la colonne de gauche du Ve corps qui comprendra certaine-

ment une division avec l'artillerie de corps mettra plus de trois heures à s'écouler.

Il fallait donc, dans l'hypothèse où l'infanterie du XIe corps tout entière se mettrait en marche sur la voie ferrée, que la colonne des chevaux et voitures de ce corps d'armée partît à 4 heures, et la colonne de gauche du Ve corps à 7 heures.

En réalité, l'infanterie de la 22e division a, seule, suivi le chemin de fer, de telle sorte que la durée d'écoulement de la colonne de gauche (21e division, chevaux et voitures du corps d'armée) ayant été d'au moins 4 heures, la tête de la colonne de gauche du Ve corps qui venait derrière, sur la grande route, n'a pu commencer sa marche qu'entre 10 et 11 heures, et le Ier corps bavarois a dû attendre jusqu'à 3 heures du soir avant de pouvoir s'engager à son tour sur la même route.

A l'issue de la marche, le XIe corps a placé des avant-postes sur la ligne Surbourg—Schwabwiller—Ober et Nieder—Betschdorf, à 4 kilomètres de Soultz.

§ 6. — Commentaires sur la marche ordonnée au Ve corps.

Le Ve corps a marché en deux colonnes de division, l'une par la grande route de Haguenau (la 9e et l'artillerie de corps) jusqu'à Soultz et, de là, par la route de Wœrth, sur Preuschdorf, l'autre (la 10e) par de *mauvais chemins*, vers la même localité au sud de laquelle tout le corps a bivouaqué.

L'itinéraire de la 10e division a été par Steinseltz, Bremmelbach, Birlenbach, Heffenach, Memelshoffen, Lobsann, Lampertsloch, en longeant le pied des contreforts orientaux du Hoch-Wald.

Cette division, partie de ses bivouacs du Geisberg vers 8 heures du matin, est arrivée à l'emplacement de ses nouveaux bivouacs, situé à 20 kilomètres du point de départ, après huit heures de marche.

Dès son arrivée à Preuschdorf, entre 4 et 5 heures du soir,

la 20e brigade, de la colonne de droite, fut désignée comme avant-garde du Ve corps, et s'établit, à l'ouest du Dieffenbach, avec une batterie et un escadron du 14e dragons.

Elle fit occuper aussitôt Dieffenbach par un bataillon chargé de mettre ce village en état de défense.

Faute de pouvoir disposer son service de sûreté au delà de la Sauer, vers Reichshoffen, comme le prescrivait l'ordre, la 20e brigade envoya comme réserves partielles d'avant-postes :

Deux compagnies et quelques dragons, à Gœrsdorf;

Un bataillon et un escadron de dragons, à Gunstett.

L'étendue du front des avant-postes du Ve corps était de 6 kilomètres, et la profondeur du réseau, depuis la rivière jusqu'au gros de la 20e brigade, de 1500 mètres seulement. En dehors de l'avant-garde, la 10e division fit occuper et mettre en état de défense Mitschdorf et Preuschdorf, chacun, par un bataillon.

A tout événement, Dieffenbach, Preuschdorf et Mitschdorf formeront trois points d'appui, un à chaque aile et un autre derrière le centre d'un front défensif de 2,800 mètres que le Ve corps est à même d'occuper, face à la Sauer.

La 9e division est-elle arrivée au bivouac de Preuschdorf avant ou après la 10e division (colonne de gauche)?

Elle a suivi une excellente route; donc toutes les probabilités sont pour la première de ces alternatives.

Il n'en a rien été, par suite des erreurs commises dans les calculs d'écoulement des troupes sur la grande route de Haguenau, et la preuve en est dans le choix de la 20e brigade pour constituer l'avant-garde et, par conséquent, les avant-postes du Ve corps d'armée.

§ 7. — Le corps Werder pendant sa marche du 5 août.

Nous avons laissé le corps Werder, le 4 août, à Lauterbourg, ayant ses avant-postes sur la ligne Oberlauterbach—Wintzenbach—Motheren.

La division badoise avait, seule, pénétré ce jour-là dans Lauterbourg, tandis que la division wurtembergeoise restait sur la rive gauche de la Lauter.

Le mouvement de ce corps d'armée, pour se rendre, le 5 août, de Lauterbourg à Aschbach, présente un certain intérêt en ce qu'il constitue une marche de flanc à proximité d'un adversaire que l'on suppose concentré au sud et près de la forêt de Haguenau.

Le corps d'armée part, à 6 heures, en deux colonnes. Celle de gauche, formée par la division badoise, marche d'abord sur Wintzenbach, par la route de Lauterbourg à Strasbourg.

Son avant-garde détache une flanc-garde de gauche qui se porte de Motheren sur Münchhausen et Schaffhausen.

Cette flanc-garde, forte d'un bataillon et d'un escadron, reconnaît, à Münchhausen, un groupe de 200 ou 300 fantassins français qui n'acceptent pas le combat et se retirent sur Seltz.

Alors, l'avant-garde badoise, au lieu de continuer sur Aschbach, par Eberbach, Seltz et Trimbach, pousse droit au sud jusqu'à Seltz, après avoir dirigé sur Niederrœdern une *flanc-garde de droite*, composée d'un régiment et d'un escadron, laquelle envoie sur Roppenheim une reconnaissance qui constate le départ des Français (détachement Nansouty) pour Süffelnheim.

Pendant ce temps, le gros de la division badoise s'est rassemblé près de Eherhof.

Ces divers mouvements avaient absorbé un temps considérable, et c'est dans l'après-midi seulement que l'avant-garde, devenue arrière-garde, ralliait sa division avant la reprise de la marche sur Aschbach.

La division wurtembergeoise, après avoir traversé la Lauter en amont de Lauterbourg, marche par Scheibenhard, Niederlauterbach, Siegen et Keidenbourg. Arrivée là, elle apprend la présence des Français dans la forêt de Haguenau, s'arrête et pousse une brigade sur Oberrœdern.

Sur de nouveaux renseignements fournis par la division

badoise, elle reprend sa marche dans l'après-midi vers Aschbach, où le corps est enfin concentré, au bivouac, avant la nuit.

Les avant-postes de la division wurtembergeoise fournis par l'avant-garde de cette division, placée à Oberrœdern, occupèrent la ligne Rittershoffen—Hatten jusqu'au Seltzbach.

La division badoise fit surveiller par ses avant-postes le cours du Seltzbach, depuis Bühl jusqu'à Niederrœdern.

Le corps Werder était ainsi couvert à plus de 4 kilomètres par ses avant-postes.

Nous nous sommes trop étendu sur les erreurs commises par l'état-major de la IIIe armée dans la mise en mouvement des colonnes du XIe, du Ve et du Ier corps bavarois sur la route de Wissembourg à Haguenau, pour que nous jugions nécessaire de faire ressortir les fatigues inutiles que ces erreurs ont causées aux troupes allemandes, le 5 août, principalement au Ier corps bavarois, dont les derniers éléments n'arrivèrent au bivouac qu'à minuit.

§ 8. — Observations relatives aux trains de la IIIe armée.

Après avoir donné Soultz comme quartier général probable, le 5 août, l'ordre indique aux trains des corps d'armée une ligne géographique, la Lauter, qu'ils atteindront sans la dépasser.

Exception est faite pour ceux du IIe corps bavarois qui iront à Wissembourg.

La question de la marche des trains mérite qu'on s'y arrête.

Et d'abord, que désigne-t-on dans l'armée allemande par trains?

Les trains d'un corps d'armée allemand comprenaient, en 1870 :

1° 10 colonnes de munitions, dont 6 d'artillerie et 4 d'infanterie ;

2° 5 colonnes de vivres attelées par le train; 5 convois de subsistances dont les voitures, les conducteurs et les chevaux étaient fournis par la réquisition opérée en territoire national;

3° 1 colonne de boulangerie;

4° 1 dépôt de chevaux;

5° 1 équipage de ponts de corps d'armée;

6° 12 hôpitaux de campagne.

Les colonnes de munitions étaient attelées par l'artillerie; les autres, par le train des équipages.

En 1870, les grands éléments (avant-garde, divisions et artillerie de corps) d'une colonne de corps d'armée étaient immédiatement suivis par leurs chevaux de main, leurs voitures de munitions (caissons de batterie et caissons de bataillon) et les voitures de pionniers.

D'autre part, les trains se subdivisaient en :

1er *échelon des colonnes*, constitué par 2 colonnes de munitions d'artillerie et 1 colonne de munitions d'infanterie auxquelles on adjoignait, généralement, 3 ou 4 hôpitaux de campagne, quelquefois 1 ou 2 colonnes de vivres.

2e *échelon des colonnes*, comprenant 2 colonnes de munitions, 3 ou 4 hôpitaux de campagne et 1 ou 2 colonnes de vivres. Ce 2e échelon devait pouvoir rejoindre les troupes, le soir d'une bataille ou la nuit suivante.

Deux autres échelons, dits 1er *et* 2e *échelons des colonnes et convois*, renfermaient le complément des trains.

Le premier échelon des colonnes renfermait les personnels et les approvisionnements susceptibles, même après une grande bataille, de subvenir *pendant un jour* aux besoins du corps d'armée en personnel de santé, en fournitures pour les hôpitaux, en vivres et en munitions.

Le second échelon des colonnes était maintenu à une petite journée de marche en arrière, et les deux échelons des colonnes et convois encore plus loin.

On aura déjà remarqué, en examinant l'ordre de mouvement du Ve corps pour la journée du 4 août, que 5 hôpitaux de campagne sur 12 marchaient avec la colonne de combat, indépendamment des ambulances, dont c'est la place normale.

§ 9. — Avant-gardes ou avant-postes?

On constate dans l'ordre de la IIIe armée, en date du 4 août, l'absence de toute désignation des points où doivent se trouver, le 5 après la marche, les avant-gardes du IIe corps bavarois, des XIe et Ve corps, enfin du corps Werder.

L'ordre en question indique seulement, d'une façon très vague, la direction des avant-postes à placer à l'issue de la marche. Il prescrit :

Au IIe corps bavarois : « Des avant-postes seront établis au « delà de Lembach..... »

Au XIe corps : « Avant-postes vers la forêt de Haguenau. »

Au Ve corps : « Avant-postes vers Reichshoffen. »

Au corps Werder : « Avant-postes vers Rittershoffen, Hatten « et Niederrœdern. »

Quand on examine les ordres de la IIIe armée postérieurs à la bataille de Frœschwiller, on y voit figurer toujours l'emplacement des avant-gardes et, très rarement, l'indication de la ligne des avant-postes.

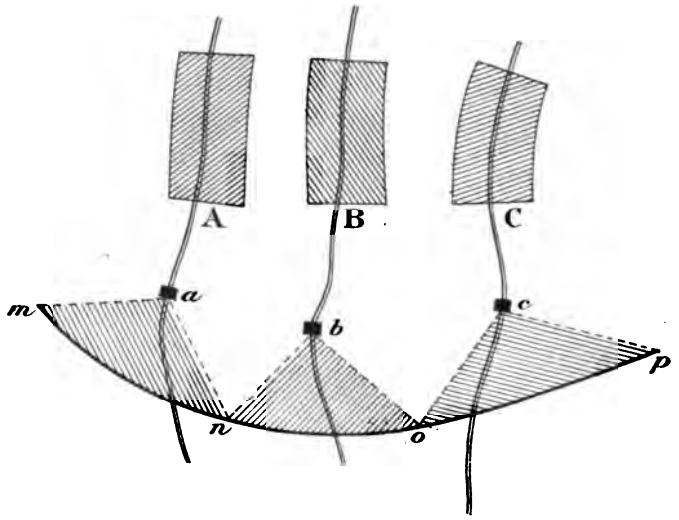
De même aussi, les ordres du prince Frédéric-Charles n'omettent jamais de préciser les points qu'occuperont les avant-gardes et sont muets sur la position des avant-postes.

En effet, un commandant d'armée n'a pas à s'immiscer dans le choix des emplacements favorables à l'établissement des avant-postes ; c'est l'affaire des commandants de corps d'armée, ou mieux encore, des chefs d'avant-garde.

Par contre, l'indication des points de stationnement des avant-gardes suffit à étayer la charpente du réseau de sûreté pour l'ensemble de l'armée.

Schématiquement, soient trois corps de première ligne s'arrêtant, après une marche, en A, B, C.

L'ordre d'armée de la veille a prescrit aux avant-gardes d'atteindre les points *a*, *b*, *c*, placés près des routes à suivre.



Le commandant du corps B s'entendra avec les commandants des corps A et C au sujet des points de suture de la ligne des avant-postes, et le réseau présentera trois secteurs, ayant chacun, au sommet, une avant-garde.

Tout au plus, l'ordre d'armée dira-t-il que les points *n* et *o* limitent le secteur central, et appartiennent, par exemple, le point *n* au corps A et le point *o* au corps B.

§ 10. — Psychologie de l'officier d'état-major chargé de la préparation des ordres d'armée.

Si, le 4 août, le rédacteur de l'ordre de la IIIe armée pour la marche du 5 n'a pas fait mention des emplacements à occuper par les avant-gardes, il faut en chercher la cause dans la surexcitation inséparable d'un premier engagement.

Le cerveau, alors plus ou moins anémié par une dépense nerveuse excessive, est incapable de creuser les questions comme d'habitude ; d'où il résulte que les ordres élaborés dans un tel moment sont incomplets, vagues ou entachés d'erreurs.

Tel a été l'ordre de la IIIe armée, rédigé le 4 au soir.

Cet ordre indiquait d'une façon trop sommaire les lignes d'avant-postes, sans rien dire des avant-gardes, ne donnait pas d'itinéraire à la colonne de droite du Ve corps, et commettait, au sujet des durées d'écoulement sur la grande route de Haguenau, des erreurs que saurait éviter un candidat quelconque à l'École supérieure de guerre.

On aurait donc tort de conclure de ces défaillances intellectuelles à la faiblesse technique des officiers de l'état-major prussien, affectés à la rédaction des ordres d'armée.

Néanmoins, le fait est bon à retenir comme une leçon expérimentale destinée à mettre en garde les officiers d'état-major contre les excès de fatigue physique, morale et intellectuelle.

L'officier d'état-major ne doit pas oublier, en effet, que si, après une journée de combat, les troupes peuvent trouver, dans un sommeil réparateur, l'oubli de leurs fatigues et de leurs angoisses, lui n'a pas encore terminé sa tâche.

Il faut qu'il revienne du terrain de la lutte au quartier général, situé parfois à 8 ou 10 kilomètres en arrière et, une fois là, qu'il se mette au travail de préparation des ordres à expédier dans la nuit.

Les officiers d'état-major chargés de la préparation des ordres d'une armée doivent donc posséder des qualités exceptionnelles ; mais leurs forces s'épuiseraient quand même si l'on n'avait pour eux quelques ménagements.

C'est sans doute pour diviser le travail au mieux des intérêts de tous et de chacun que l'organisation allemande comporte un petit nombre d'officiers d'état-major du plus haut mérite constituant pour le commandement des auxiliaires inestimables, alors qu'elle affecte une catégorie d'officiers,

distincte de la première, aux services de transmission et de chancellerie.

§ 11. — Changement de dispositif ordonné à la IIIe armée pour la matinée du 6 août.

Le 5 août, dans l'après-midi, le prince royal vint s'installer avec son quartier général, à Soultz-sous-Forêts.

Des rapports de la 4e division de cavalerie arrivèrent, disant que l'on voyait sur le plateau de Frœschwiller de nombreux bivouacs français, que les ponts de Wœrth étaient coupés ; enfin, que Haguenau était occupée par un ennemi dont il était impossible d'apprécier la force.

Ces renseignements ne suffisaient pas à donner une idée exacte de la situation.

Dans le doute, et pour parer au danger le plus visible, le commandant de la IIIe armée forma le projet d'établir le XIe corps face à l'ouest, à intervalle de déploiement sur la gauche (sud) du Ve corps, de maintenir le IIe corps bavarois où il était, de faire serrer le Ier corps bavarois dans l'intervalle laissé entre le IIe corps bavarois et le Ve corps; enfin, de disposer le corps Werder devant les débouchés nord de la forêt de Haguenau.

Comme il fallait se mettre en garde contre une attaque possible du Ve corps par les Français, un ordre particulier fut expédié au général Hartmann (commandant le IIe corps bavarois) pour lui prescrire qu'au cas où il entendrait le canon du côté de Wœrth, une de ses divisions serait poussée sur Frœschwiller, dans le flanc gauche de l'ennemi, à titre de diversion.

Cette prescription ne figurait pas dans l'ordre général que le prince royal fit expédier, le 5, à 5 h. 1/2 du soir, pour assurer la mise à exécution de son projet consistant à disposer, le 6 au matin, trois corps d'armée, à intervalle de déploiement, en face des bivouacs français.

Quoi qu'il en soit, voici cet ordre :

§ 12. — Ordre de changement de dispositif.

Quartier général de la IIIe armée à Soultz, le 5 août 1870.

L'armée exécutera demain un *changement de front* en restant concentrée autour de Soultz :

1° Le IIe corps bavarois et le Ve corps prussien conserveront leurs positions actuelles, à Lembach et à Preuschdorf;

2° Le XIe corps prussien, conversant à droite, viendra bivouaquer à Hœlschloch, lançant des avant-postes vers la Sauer. Il occupera Surbourg et gardera la route de Haguenau ;

3° Le Ier corps bavarois se portera jusqu'aux environs de Lobsann et de Lampertsloch, poussant ses avant-postes à travers le Hoch-Wald, vers la Sauer;

4° La 4e division de cavalerie, tout en demeurant dans ses bivouacs, fera face à l'ouest ;

5° Le corps Werder gagnera Reimerswiller et fera front vers le sud. Grand'-gardes, vers la forêt de Haguenau. De forts avant-postes garderont la route à Kühlendorf et la voie ferrée à Hoffen.

Le quartier général restera à Soultz.

L'ordre qui précède est clair, court, mais incomplet.

Il ne dit rien de l'ennemi, rien des motifs du mouvement prescrit et ne donne aucune heure de départ aux corps ayant à marcher.

Bien que le changement de dispositif prescrit ne se soit pas effectué dans les conditions de l'ordre, puisque la bataille s'est engagée vers 7 heures du matin, il est intéressant d'étudier les dispositions de marche adoptées, ce jour-là, par les chefs des XIe corps prussien, corps bado-wurtembergeois et Ier corps bavarois. (*Croquis n°* 17.)

§ 13. — Commentaires sur l'ordre concernant le XIe corps.

Le XIe corps, après avoir passé la nuit du 5 au 6 au bivouac, près et au sud de Soultz, mettra son avant-garde (41e brigade) en mouvement, à 6 heures du matin, par la route de Soultz à Surbourg.

A partir de ce village, la colonne devait tourner à droite (ouest), prendre la route de Gunstett et bivouaquer près d'Hœlschloch.

Les ordres du général de Bose, chef du XIe corps, prescrivaient à la brigade d'avant-garde d'occuper Hœlschloch et de placer des avant-postes depuis les environs de Gunstett jusqu'à Surbourg, en suivant la lisière du bois Kreuzhecke.

La 22e division avait à mettre un bataillon dans Surbourg et à assurer la liaison avec les avant-postes wurtembergeois dont la droite devait aboutir à Schwabwiller.

Le récit officiel allemand (1) masque très habilement cette marche du XIe corps en une seule colonne. Il semble, à la lecture, que ce corps d'armée ait opéré sur deux colonnes de division.

Il n'en est rien, et les faits démontrent jusqu'à l'évidence que la 22e division a marché derrière l'artillerie de corps, celle-ci à la suite de la 21e division, le tout sur la même route.

La marche du XIe corps en une seule colonne de route, pour parcourir un arc de peu d'étendue (6 à 8 kilomètres), était une faute.

En effet, sachant l'ennemi en contact direct avec le Ve corps, on va exécuter un *changement de front* presque sous les yeux d'un adversaire en position, et l'on utilisera dans ce but une seule route pour transporter, à 8 kilomètres de ses bivouacs, un corps d'armée qui met à s'écouler plus de six heures !

En admettant que le général de Bose n'ait pas cru pouvoir recourir à la marche, par unités tactiques massées, à travers champs, en réservant, à la rigueur, la route à l'artillerie, il pouvait, tout au moins, multiplier les colonnes, en faire deux au minimum.

Or, aux termes de l'*Historique officiel prussien*, la tête de la

---

(1) Page 231.

41e brigade (avant-garde), ayant atteint le débouché occidental du bois Kreuzhecke à 8 heures du matin, l'artillerie de corps n'est parvenue en ce point qu'à 11 heures, et la 22e division n'a pu atteindre Surbourg qu'entre 11 heures et midi.

Pour nous, le XIe corps tout entier et, plus tard, la division wurtembergeoise, quand elle reçut l'ordre de participer à la bataille, auraient dû marcher, par brigades ou divisions massées, l'artillerie, en partie, sur la route de Surbourg à Gunstett, en partie, dans les intervalles des unités tactiques. Dans ces conditions, la bataille eût été gagnée par les Allemands, deux heures plus tôt, avec des pertes beaucoup moindres et des résultats plus complets.

Le terrain se prêtait bien à une marche par unités groupées. Si l'on examine la carte, on voit que, de Surbourg comme de Reimerswiller, on disposait, pour marcher vers la Sauer, d'un couloir découvert, légèrement ondulé, qui, dans sa plus faible largeur, non loin du chemin de fer de Haguenau à Wissembourg, présente un front de 400 à 500 mètres.

C'était assez pour faire marcher les troupes par 6 bataillons de hauteur (en colonne double) avec artillerie divisionnaire entre les régiments.

L'avant-garde et l'artillerie de corps pouvaient suivre la route de Surbourg à Gunstett, comme elles l'ont fait d'ailleurs.

§ 14. — Commentaires sur l'ordre concernant le corps Werder.

Le paragraphe de l'ordre concernant le corps bado-wurtembergeois portait :

« Le corps Werder gagnera Reimerswiller et fera front « vers le sud. Grand'gardes vers la forêt de Haguenau. De « forts avant-postes garderont la route, à Kühlendorf, et la « voie ferrée, à Hoffen. »

Passons à l'exécution.

Le général Werder forme son corps d'armée en une seule colonne de route pour le transporter de ses bivouacs, situés à l'ouest du chemin de fer et près d'Aschbach, en de nouveaux bivouacs non loin de Reimerswiller. Il y a six kilomètres des anciens aux nouveaux bivouacs, par l'itinéraire : station de Hoffen—Hermerswiller—Hohwiller.

L'*Historique du Grand État-Major* dit que la 1re brigade wurtembergeoise, en avant-garde, partie à 6 heures du matin, était, à 9 heures, au delà de Reimerswiller, occupée à placer des avant-postes sur la ligne : *Schwabwiller-Ober et Niederbetschdorf*, et que la tête du gros atteignit Reimerswiller vers 10 heures.

C'était marcher bien lentement que de parcourir six kilomètres en trois heures.

La division wurtembergeoise se trouvant exceptionnellement composée de trois brigades, il s'ensuit qu'à 10 heures il y avait, sur la route de Reimerswiller à Hermerswiller, et au nord de la première de ces localités, deux brigades wurtembergeoises complètes, trois escadrons et huit batteries, occupant, avec les caissons de munitions et les ambulances, une longueur de 8 kilomètres au moins. C'est dire que la queue de la division wurtembergeoise ne put quitter ses bivouacs qu'à 10 heures au plus tôt.

Et l'*Historique* raconte que la division badoise rompit à 7 h. 1/2 du matin! L'inexactitude est voulue, car on ne peut mettre une pareille erreur sur le compte de l'ignorance ou de la légèreté.

L'officier qui a rédigé le fragment de l'*Historique* relatant la bataille de Wœrth a voulu pallier les fautes des chefs de l'armée allemande. Son intention part d'un bon naturel, mais ne satisfait pas la critique historique.

Aussi la *Relation officielle allemande* se garde-t-elle bien de dire à quelle heure la division badoise est parvenue à ses emplacements nouveaux; on y lit, en effet :

« La division badoise, qui n'avait rompu qu'à 7 h. 1/2, était

« arrivée à Hohwiller; elle avait ordre de s'y tenir prête à « continuer son mouvement en avant. »

Pour nous, la tête de la division badoise n'a pu atteindre Hohwiller qu'à 11 heures, parce que ce village est à 4 kilomètres de l'emplacement des bivouacs, sur la route de marche suivie par la division wurtembergeoise.

En mettant de côté l'hypothèse, qui s'est confirmée, d'une bataille pour le 6, le corps Werder devait former au moins deux colonnes de marche ce jour-là.

Il ne lui était pas possible de marcher par unités massées, à cause de la voie ferrée, et surtout du Seltzbach, que l'on ne peut traverser que sur des ponts.

D'où l'on conclut que si le besoin de sécurité amène à camper en deçà d'un obstacle percé seulement de quelques débouchés, la facilité d'évolutions, la liberté de manœuvres en sont fortement diminuées.

En définitive, rien n'est absolu à la guerre où les déterminations, le plus souvent, sont le résultat de la lutte qu'entament, dans l'esprit du chef, les arguments contraires, tour à tour transformés en avantages et en inconvénients.

Pour en revenir à la marche sur deux colonnes, la division wurtembergeoise pouvait suivre son itinéraire par Hermerswiller et Hohwiller, tandis que la division badoise, allongeant un peu sa marche, fût passée par le Fincken-Muhl, Leiterswiller et Kühlendorf, puis, de là, sur Reimerswiller ou bien Hohwiller.

De cette façon la division badoise eût été réunie au nord-est de Reimerswiller, vers midi. Elle eût pu avoir, dès 10 heures du matin, une brigade d'avant-garde, face au sud, avec avant-postes sur la ligne : *Schwabwiller-Ober et Niederbetschdorf*, laissant ainsi à la division wurtembergeoise la complète disposition de ses trois brigades d'infanterie.

Or, le 6 août, la 1re brigade wurtembergeoise est restée depuis 9 heures du matin jusqu'au soir en position, derrière la ligne *Schwabwiller-Ober et Niederbetschdorf*, face au sud.

§ 15. — Commentaires sur l'ordre concernant le Ier corps bavarois.

En ce qui concerne le Ier corps bavarois, l'ordre disait :

« Le 1er corps bavarois se portera jusqu'aux environs de « Lobsann et de Lampertsloch, poussant ses avant-postes, à « travers le Hoch-Wald, vers la Sauer. »

Or, il n'y avait pas place sur la Sauer pour eux, puisque les avant-postes de la 4e division bavaroise devaient, en exécution de l'ordre particulier du prince royal au IIe corps bavarois, entrer en liaison, le 6 au matin, avec les avant-postes du Ve corps, par le Vieux-Moulin.

La *Relation officielle allemande* raconte, page 238 :

« Les deux escadrons d'extrême avant-garde du Ier corps « bavarois avaient pris les devants et s'étaient dispersés sur les « deux ailes de la ligne des avant-postes, qui devait s'étendre « de Mattstal à Gœrsdorf. »

Cela est du pur roman, car le Hoch-Wald est pour la cavalerie un massif impénétrable.

Pourquoi le prince royal envoyait-il le Ier corps bavarois à Lobsann et à Lampertsloch par les chemins que la 9e division prussienne avait appris à maudire la veille, quand il était si simple de faire arriver ce corps à Lampertsloch, par Soultz, Kutzenhausen, Merckwiller, et, de là, pendant deux kilomètres et demi seulement, sur un chemin vicinal ?

Est-ce parce que la belle route : Preuschdorf—Soultz—Ingolsheim était encombrée?

Mais le Ier corps bavarois l'a empruntée depuis Ingolsheim jusqu'à Schœnenbourg.

La cause déterminante du choix de l'itinéraire par Momelshoffen nous échappe.

D'Ingolsheim jusqu'à Lampertsloch, village que la 2e brigade d'infanterie bavaroise, avec une batterie et un régiment de chevau-légers en avant-garde, atteignit, suivant la *Relation*

officielle allemande, vers 10 h. 1/2, il y a 14 kilomètres, par Schœnenbourg, Memelshoffen et Lobsann.

« Les chemins (et quels chemins) détrempés par la pluie « avaient rendu sa marche (de l'avant-garde) particulièrement « pénible. » (*Relation officielle allemande.*)

Cette brigade, partie d'Ingolsheim à 6 heures du matin, a donc parcouru 14 kilomètres en 4 h. 1/2, ce qui fait trois kilomètres à l'heure. Il est permis de douter que, dans de tels chemins, l'avant-garde du Ier corps bavarois ait marché avec une vitesse relativement aussi considérable.

La *Relation officielle allemande* se charge elle-même de confirmer nos doutes ; elle dit en effet :

« A une demi-heure de l'avant-garde suivaient le reste de « la 1re division, puis, *toujours sur le même chemin*, la « 2e division. »

Sous l'influence des nouvelles qui lui parviennent et au bruit du canon, l'avant-garde se masse à partir de 10 h. 1/2 et se déploie au débouché occidental de Lampertsloch. Cette opération est terminée, d'après la relation officielle, à 11 h. 1/2.

Citons encore :

« .....Vers 11 h. 1/2, son intensité (la canonnade), toujours « croissante, déterminait le commandant de la 1re division « — lieutenant général de Stéphan — qui marchait avec « l'avant-garde, à assigner à cette dernière, comme nouvel « objectif, le village de Frœschwiller, que l'on apercevait au « loin. Une dépêche était adressée au général Dietl, qui se « trouvait au gros, pour l'inviter à faire suivre la 1re brigade « dans la même direction, etc..... »

Ainsi, la tête du gros suit, d'une part, à une demi-heure de l'avant-garde. Celle-ci met une heure à se déployer de pied ferme, et il faut envoyer une dépêche à la tête du gros.

La vérité, c'est que la marche sur les chemins qui longent le revers oriental du Hoch-Wald fut extrêmement lente et laborieuse.

L'avant-garde ne fit son apparition sur les bords de la Sauer qu'après une heure de l'après-midi, et la 2e brigade, qui formait la tête du gros, ne parvint à se mettre en ligne que vers trois heures.

Quant à la 2e division, elle n'a pas paru sur le champ de bataille.

Le terrain ne se prêtait nullement à la marche du Ier corps bavarois par unités massées. D'ailleurs, la distance à parcourir était trop grande pour cela.

Mais le Ier corps bavarois aurait dû marcher en deux colonnes, l'une par la route de Soultz, jusqu'à Merkwiller ou même Preuschdorf, l'autre par Bremmelbach, Birlenbach, Keffenach, Memelshoffen et Lobsann.

La première colonne fût arrivée à Preuschdorf à 11 heures du matin, et l'autre, au même point, à 4 heures du soir.

En résumé, quand une armée est très rapprochée de l'ennemi, et qu'elle doit marcher à lui, il faut que ses corps d'armée forment autant de colonnes que le réseau routier le permet ; de plus, ceux qui n'ont qu'un faible espace à parcourir (4 à 10 kilomètres) en terrain découvert, gagnent beaucoup à marcher par unités massées, à travers champs, dans un ordre très militaire.

§ 16. — Erreurs d'exécution imputables à une idée préconçue.

Les erreurs d'exécution que nous venons de relever au XIe corps, au corps Werder et au Ier corps bavarois, ont eu pour causes deux lacunes dans l'ordre de la IIIe armée du 5 au soir.

Cet ordre ne donne, en effet, aucun renseignement sur la situation et ne fait rien connaître des projets du général en chef. Il se borne à prescrire un changement de front à droite sans indiquer *pourquoi* on l'exécute. S'il eût fait prévoir une bataille prochaine sur la Sauer, les commandants de corps

d'armée auraient certainement pris des dispositions mieux appropriées à la circonstance.

Mais, ainsi qu'on l'a déjà constaté à plusieurs reprises, le prince royal de Prusse ayant admis, par hypothèse, que l'armée d'Alsace se concentrait au sud de la forêt de Haguenau, *l'idée préconçue* exerçait encore, le 5 août, une grande influence sur son esprit.

En résumé, le commandant supérieur de la IIIe armée allemande n'avait pas su discerner, le 5 août au soir, si la bataille prochaine se livrerait sur Frœschwiller ou bien sur Haguenau.

C'est afin de répondre à l'une ou à l'autre de ces deux éventualités que le changement de front prescrit ne préjugeait rien, quoique toutes les apparences fussent pour une bataille à l'ouest.

B. — *DU COTÉ FRANÇAIS*

Le 5 août au matin, lorsque le maréchal, qui avait passé la nuit au château du comte de Leusse à Reichshoffen, alla voir le général Raoult, à Frœschwiller, il reconnut que la position de la 3e division convenait très bien à la concentration du 1er corps d'armée pour une bataille défensive contre les forces très supérieures des Allemands, et il prescrivit des dispositions en conséquence.

§ 17. — Arrivée de la division de Lartigue, de la brigade de cuirassiers Michel et de la réserve d'artillerie, venant de Haguenau.

La division de Lartigue (4e) avait marché par la route de Haguenau à Wœrth, tandis que l'artillerie de réserve et la

brigade de cuirassiers Michel s'étaient engagées sur la route de Haguenau à Reichshoffen. Cette mesure judicieuse permettait aux trois unités désignées ci-dessus d'atteindre la zone de concentration, le 5 au matin, de très bonne heure, malgré les lenteurs d'une marche de nuit.

Après avoir dépassé Morsbronn, le général de Lartigue, précédant sa division (la 4e), aperçut en avant et sur la droite (est) un mamelon élevé — (la hauteur de Gunstett) — auquel on accède par le pont de Gunstett. Aussitôt, la 4e division fut dirigée vers cette position dominante pour y établir son camp.

Mais bientôt, par ordre du maréchal, la 4e division dut repasser le pont de Gunstett pour s'établir face à l'est, sur le terrain compris entre le sud du Nieder-Wald et Morsbronn.

§ 18. — Concentration près de Frœschwiller des 1re et 2e divisions d'infanterie et de la division de cuirassiers de Bonnemains.

Dans la matinée du 5, parvinrent aux environs de Frœschwiller les 1re et 2e divisions venant de Lembach, ainsi que la division de cuirassiers du général de Bonnemains arrivant de Lunéville, par Saverne et Brumath.

Tous les détachements de la plaine du Rhin durent rallier leurs régiments respectifs.

§ 19. — Les 5e et 7e corps sont placés sous le commandement du maréchal de Mac-Mahon.

En apprenant, par un télégramme du maréchal de Mac-Mahon, l'échec de Wissembourg, le major général de l'armée française fit connaître, télégraphiquement, aux chefs des 5e et 7e corps que leurs corps d'armée étaient placés, à partir du 5, sous les ordres directs du maréchal de Mac-Mahon, *en ce qui concernait les opérations militaires seulement.*

Par suite, le chef du 1er corps adressa, le 5, au général de Failly, commandant du 5e corps, un télégramme qui débutait ainsi :

« Venez à Reichshoffen avec tout votre corps d'armée, le « plus tôt possible, etc..... »

Le maréchal de Mac-Mahon n'avait pas attendu la dépêche du major général pour appeler à lui la division Conseil-Dumesnil (1re) du 7e corps, alors à Colmar et Mulhouse. Le 4, à 7 heures du soir, le chef de cette division recevait du maréchal un télégramme lui annonçant l'échec de Wissembourg et lui enjoignant d'amener immédiatement sa division à Haguenau par le chemin de fer.

Le général Félix Douay, chef du 7e corps, à Belfort, etait avisé en même temps de la décision prise, au sujet de sa 1re division, par le maréchal.

Le duc de Magenta pouvait donc espérer la réunion pour le 6 août, à Reichshoffen, des quatre divisions du 1er corps, d'une division du 7e corps et d'au moins deux divisions sur trois du 5e corps. En outre, il disposerait, ce jour-là, de deux divisions de cavalerie, l'une (Duhesme) à trois brigades (de Septeuil, de Nansouty, Michel); l'autre (de Bonnemains) à deux brigades de cuirassiers, d'une réserve générale de 8 batteries et peut-être des 4 batteries de la réserve du 5e corps.

Ces troupes devaient constituer une véritable armée comprenant 7 divisions d'infanterie, dont 6 intactes, 2 divisions de cavalerie et une réserve de 12 batteries.

En réalité, par suite des difficultés de concentration du 5e corps et de la marche lente de la division Guyot de Lespart (3e division du 5e corps), le maréchal ne devait recevoir d'autre aide, le 6, du corps de Failly, que le déploiement de sa 3e division, le soir de la bataille, à l'ouest et près de Niederbronn.

La 1re division du 7e corps s'embarqua en chemin de fer, à

Mulhouse et à Colmar, dans la nuit du 4 au 5 et la matinée suivante. La 1re brigade (Nicolai) était réunie à Reichshoffen dans l'après-midi du 5, à l'exception des 2e et 3e bataillons du 21e d'infanterie, laissés, l'un, à la défense de Haguenau; l'autre, à la garde de l'artillerie encore en arrière.

La 2e brigade (Maire) débarqua à Reichshoffen pendant la nuit du 5 au 6.

L'artillerie divisionnaire ne devait pas assister à la bataille parce qu'elle ne put débarquer à Reichshoffen, faute de moyens de débarquement. Ramenée à Haguenau où se trouvait un quai suffisant, elle trouva celui-ci encombré. Elle put néanmoins débarquer, mais trop tard.

§ 20. — Effectifs comparés des forces allemandes et françaises en présence le 5 au soir.

La IIIe armée allemande, défalcation faite d'environ 2,000 hommes de pertes éprouvées à Wissembourg et dans les marches précédentes, avait, le 5 août, un effectif de 150,000 hommes.

L'armée d'Alsace, qui aurait dû présenter, avec les quatre divisions du 1er corps, les divisions de cavalerie Duhesme et de Bonnemains, les réserves d'artillerie et du génie, enfin la 1re division du 7e corps, 65,000 hommes environ, était réduite, le 6 août au matin, à 43,000 hommes, pour les motifs suivants :

1° La division Douay avait perdu 2,000 hommes au combat de Wissembourg;

2° L'artillerie de la 1re division du 7e corps ne parvint pas à rejoindre son infanterie;

3° Le 1er bataillon du 45e (1re division) fut détaché en flanc-garde de gauche, à Jagœrthal;

4° Le 16e bataillon de chasseurs (2e division) avait été chargé d'occuper Niederbronn;

5° Le 87e (2e brigade de la 4e division) était resté à Strasbourg comme garnison;

6° Les 2e et 3e bataillons du 21e d'infanterie (1re brigade de la 1re division du 7e corps) se trouvaient à Haguenau, l'un pour garder la gare, l'autre pour escorter l'artillerie divisionnaire;

7° Le 2e lanciers, ramené de Seltz à Reichshoffen, ne devait pas asssister à la bataille;

8° Un escadron du 9e cuirassiers (3e brigade de la division Duhesme), chargé d'escorter les bagages de la 4e division, ne devait pas rejoindre son régiment.

Il résulte de l'absence des éléments ci-dessus que les troupes françaises concentrées devant Wœrth présentaient seulement :

57 bataillons (1),
35 escadrons,
22 batteries (107 canons (2) et 24 mitrailleuses),
5 compagnies et demie du génie.

Les effectifs correspondants étaient :

Fantassins.	35,000	hommes.
Cavaliers.	4,200	—
Artilleurs..	3,000	—
Sapeurs-mineurs.	800	—
Au total.	43,000	hommes.

§ 21. — Quelques détails de commandement, à l'armée d'Alsace.

L'armée d'Alsace n'a pas reçu un seul ordre général d'opé-

(1) Le 2e bataillon du 74e avait été pris à Wissembourg.

(2) La batterie Didier, de la 2e division, avait perdu un canon au combat de Wissembourg.

rations depuis son rassemblement jusqu'au jour de la bataille de Frœschwiller, en sorte que généraux, officiers et soldats n'ont eu connaissance, durant ce laps de temps, ni des agissements de l'ennemi, ni des projets du maréchal.

La répartition des troupes composant cette armée n'a pas été déterminée, le 5 août, à la suite d'un plan de bataille défensive tenant compte des propriétés du terrain, de ses couverts, des lieux habités qu'il présente, enfin de la zone probable de la contre-attaque laquelle, seule, permet au défenseur d'espérer la victoire.

Chaque divisionnaire forme son camp à côté de la division qu'il rencontre déjà installée, et, s'il reçoit des ordres, c'est par billet personnel et confidentiel.

Ainsi le général Ducrot arrivant de Lembach, par Langensoultzbach, arrête sa division (1re) entre Neehwiller et Frœschwiller, lui fait faire demi-tour, face au nord-est, et la dispose à la gauche de la division Raoult (3e).

Les débris de la division Pellé (2e), qui, à Mattstall, ont pris le chemin de Wœrth, continuent jusqu'à Frœschwiller et se rassemblent, face à l'est, entre ce village et le Gross-Wald.

La division Lartigue (4e), tout d'abord montée, le 5, sur le mamelon au nord de Gunstett, repasse sur la rive droite de la Sauer, sur l'ordre du maréchal, et se dispose, face à l'est, à la droite de la 3e division (Raoult), savoir : le 3e zouaves dans le Nieder-Wald, ayant des grand'gardes sur la lisière orientale de ce bois; le 1er bataillon de chasseurs et le 3e tirailleurs (2e brigade) en bataille le long du chemin de Frœschwiller à Morsbronn, avec une compagnie de chasseurs en grand'garde à la ferme de Lansberg et deux compagnies de turcos à Morsbronn; le 56e régiment (1re brigade) en deuxième ligne.

La 1re brigade (5 bataillons) de la division Conseil-Dumesnil, arrivant par Reichshoffen et Frœchwiller, s'installe à l'ouest d'Elsasshausen.

La 2e brigade de cette division débarque à Reichshoffen

dans la nuit du 5 au 6 et campe, en attendant le jour, dans un champ voisin de la gare.

La division de Bonnemains (cuirassiers), venue par Haguenau et Reichshoffen, bivouaque entre Frœschwiller et le Gross-Wald.

La brigade Michel (8e, 9e cuirassiers et 6e lanciers), mise à la disposition du général de Lartigue, est à Eberbach.

Dans l'après-midi du 5, le commandant en chef visite les bivouacs et donne aux généraux quelques indications sur les dispositions à prendre en cas d'attaque.

Comment sont établis les bivouacs?

Généralement, en bataille.

Ainsi, à la 2e brigade de la 3e division, le 48e venu de Frœschwiller, le 4, par le chemin conduisant à Mattstall par le Huhbrücke, fut arrêté lorsque sa tête atteignit l'éperon, à l'est de la cote 241, qui domine la vallée du Sauerbach. Ce régiment, qui avait marché la gauche en tête, déboîte de la route, simultanément, par le mouvement de « par le flanc droit », est arrêté en bataille, face au sud, forme les faisceaux et bivouaque sans dresser les tentes.

Que s'ensuit-il?

La 1re compagnie du 1er bataillon, envoyée en grand'garde pour la nuit du 4 au 5, face au sud, place ses sentinelles le long de la route de Wœrth à Frœschwiller.

Aussi, quel ne fut pas l'étonnement des officiers et des hommes de cette compagnie lorsqu'ils virent confusément défiler devant eux, pendant la nuit..... la réserve générale d'artillerie venant former le parc.

Le 2e tirailleurs, lui, était disposé en bataille face à l'est, parallèlement à la route de Wœrth à Langensoultzbach, tout contre la lisière orientale du bois de Frœschwiller.

L'*armée d'Alsace* était donc *déployée dès le* 5 sur un front de six kilomètres environ, parallèlement à la Sauer, ayant trois divisions sur une seule ligne (1re, 3e, 4e), les ailes non appuyées par des troupes ou par des villages, et toutes les

réserves disposées, derrière le centre, entre le Gross-Wald, Frœschwiller et Elsasshausen.

§ 22. — La dépêche du 5 août à l'Empereur.

Les projets du général en chef français apparaissent clairement dans la dépêche ci-dessous qu'il adressait à l'empereur la veille de la bataille :

Maréchal de MAC-MAHON à l'EMPEREUR.

Reichshoffen, 5 août, 10 h. 50 matin.

Je suis concentré avec mon corps d'armée à Frœschwiller, étendant ma droite jusqu'à la forêt de Haguenau (1). Si l'ennemi, se voyant menacé sur sa droite, ne dépasse pas Haguenau, je suis en bonne position ; s'il dépasse Haguenau, je suis obligé de prendre position plus au sud pour garder les défilés de la *Petite-Pierre*, et de là à Saverne.

S'il vous est possible de disposer d'un des corps d'armée de la Moselle, venant me rejoindre par le chemin de Bitche ou par la route de la Petite-Pierre, je serai en état de reprendre l'offensive avec avantage.

Ce télégramme montre jusqu'à l'évidence que le maréchal de Mac-Mahon ne se trompait pas sur la direction de la marche du prince royal, et que, d'autre part, il appréciait à leur valeur les forces de la IIIe armée en demandant le concours d'un corps d'armée de Lorraine.

Au moment où il adressait sa dépêche à l'empereur, le maréchal était en droit de compter sur tout le 5e corps et sur une division du 7e. Si un corps de Lorraine arrivait en temps opportun, le maréchal aurait à sa disposition :

1er corps :	4	divisions	d'infanterie;
5e corps :	3	—	—
7e corps :	1	—	—
4e corps :	3	—	—

(1) La forêt de Haguenau est à 4 kilomètres au sud du village de Morsbronn qu'on n'occupait pas sérieusement.

Au total, 11 divisions d'infanterie, dont 10 intactes, c'est-à-dire à peu près un nombre de bataillons égal à celui de la IIIe armée.

Dans ces conditions, le projet de prendre l'offensive n'était pas téméraire et présentait, au contraire, de nombreuses chances de succès.

Mais, où le texte blesse notre raison, c'est quand le maréchal admet que l'ennemi, sachant l'armée d'Alsace sur son flanc droit, pourra continuer sa marche vers Strasbourg.

La IIIe armée négligerait alors la masse des troupes françaises d'Alsace pour aller s'engager dans les Vosges par les défilés de la Petite-Pierre et de Saverne ?

Quelle notion de la guerre possédait donc l'armée française pour que le plus illustre de ses maréchaux ait attribué à des points géographiques, tels que les cols de la Petite-Pierre et de Saverne, une importance aussi décevante?

L'armée française, voilà quel était l'objectif des Allemands. Elle détruite, tout devait céder, tomber, devenir facile à l'ennemi.

Que l'on veuille bien ne pas nous attribuer, par ce qui précède, la moindre velléité de dénigrement!

Loin de nous la pensée de chercher à ternir la gloire du héros de Malakoff!

On n'a pas moins le devoir de constater combien le concept des grandes opérations était erroné dans notre armée de 1870.

Personne n'échappe à l'influence du milieu. Si l'étude de la guerre eût été en honneur en France comme elle l'était en Prusse, un certain nombre d'officiers de notre armée seraient devenus, avec l'âge et l'expérience, des hommes de guerre joignant aux plus belles qualités du caractère une profonde intelligence de la guerre.

Toutefois, le simple bon sens indiquait au maréchal qu'à moins de refuser la lutte il ne pouvait espérer le succès que d'une bataille défensive soigneusement préparée, afin de con-

trebalancer son infériorité numérique par l'utilisation des obstacles, des couverts et des points d'appui du terrain.

Il a dû en être ainsi puisque les dispositions du duc de Magenta, malheureusement assez vagues, eurent pour objet la défense des hauteurs de la rive droite de la Sauer, rivière formant un obstacle difficile à franchir, même par l'infanterie.

La dépêche télégraphique expédiée à l'empereur, le 5 août, vers 11 heures du matin, indiquait de la part du maréchal l'intention formelle d'accepter une bataille défensive sur la position de Frœschwiller.

Cette éventualité aurait même dû faire place à la certitude que la IIIe armée allemande arrêterait son mouvement vers Strasbourg pour faire face au danger qui la menaçait sur son flanc droit.

Quoi qu'il en soit, le projet du maréchal, très contestable quant au résultat probable de la lutte, répondait à une situation bien définie.

Mais le général Ducrot, estimant qu'une bataille sur la Sauer serait désastreuse pour nous, en raison de l'énorme supériorité numérique allemande, fit les démarches les plus actives auprès du maréchal pour le décider à se retirer dans les Vosges.

Son opinion, appuyée par le général Raoult et par le comte de Leusse, maire de Reichshoffen, finit par prévaloir, et, le 6 au matin, vers 6 heures, le maréchal venait de dicter des ordres pour la retraite lorsqu'éclata le premier coup de canon.

Le plan du général Ducrot était de concentrer à Lemberg le gros de l'armée d'Alsace, y compris le 5e corps, « et de tenir « la crête des Vosges, défiant toute attaque dans les *positions* « *formidables* depuis longtemps étudiées (1), etc..... »

---

(1) *Papiers militaires du général Ducrot*, publiés en 1894.

Le général Ducrot estimait que de Lemberg l'armée d'Alsace était à même, soit de marcher sur les communications de la IIIe armée si elle continuait son mouvement vers Strasbourg, soit de déboucher dans le flanc gauche de la masse ennemie qui aurait franchi la Sarre.

Ce projet présentait le défaut de n'obliger en rien la IIIe armée à venir combattre les troupes du maréchal de Mac-Mahon sur la crête des Vosges, car, en raison du petit nombre de routes traversant le massif et des longs défilés qu'elles forment il suffisait de quelques détachements et d'un corps de réserve pour empêcher les Français de déboucher en Alsace.

Une attaque de flanc, dirigée de Lemberg contre des forces allemandes parvenues au sud de la Sarre, n'était pas mieux justifiée, attendu que le massif des Vosges ne pouvait constituer une base d'opérations pour une armée de 8 ou 10 divisions pourvues du matériel roulant usité dans les guerres d'Europe. Après un insuccès, les troupes du maréchal de Mac-Mahon se seraient dispersées dans les forêts vosgiennes, mourant de faim, sans direction, à la merci des fractions ennemies postées aux issues dans la plaine.

La guerre de montagne suppose le gros des forces défensives établi sur l'un des versants, avec possibilité d'exécuter des navettes. Elle exige aussi que les communications avec l'intérieur du territoire soient assurées.

Ces deux conditions essentielles, la concentration de l'armée d'Alsace à Lemberg ne les procurait pas.

Encore une fois, l'esprit de la guerre du XVIIIe siècle, attribuant une valeur propre aux points géographiques, inspirait, en 1870, les idées militaires du haut commandement français.

Toutefois, il convient de remarquer que les projets initiaux d'opérations, du côté français, s'écroulèrent comme châteaux de cartes au premier coup de canon, tant il est vrai qu'un ennemi supérieur par l'organisation et le commandement dicte

bien vite sa loi et réduit à néant les combinaisons artificielles ou surannées qui ne répondent pas aux progrès de l'art.

L'histoire des débuts de la plupart des campagnes dirigées par Napoléon Ier en fournit l'éclatant témoignage.

§ 23. — La lettre au général de Failly, le 6 août, avant la bataille.

Voici maintenant le texte de la lettre adressée par le maréchal de Mac-Mahon au général de Failly, le 6 août, avant la bataille :

Camp de Frœschwiller, le 6 août 1870, vers 6 heures du matin.

Mon cher général,

Vous avez été mis sous mes ordres par l'empereur. Il est de la plus grande importance que nous concertions ensemble nos opérations.

Attaqué avant-hier, près de Wissembourg, par l'armée du prince royal qui m'était très supérieure, j'ai été obligé de me retirer jusqu'auprès de Reichshoffen. Il est urgent que nous combinions nos opérations.

D'après des renseignements sur lesquels on doit avoir confiance, l'ennemi ferait un mouvement pour se *porter sur les crêtes des Vosges et nous séparer.*

Si ce mouvement se confirme, nous devons attaquer les Allemands *dans les défilés.*

Si, au contraire, ils occupent seulement *les positions de Wissembourg et de Lembach,* ayant le gros de leurs forces dans la plaine, nous combattrons ensemble pour *leur enlever* les positions.

Mettez donc en route immédiatement une de vos divisions. Il serait à désirer qu'elle pût coucher ce soir à Philippsbourg, occupant sur sa gauche *les positions qui commandent la route de Neuhoffen,* et de là, sur *Ober-Steinbach, qui serait attaqué,* le jour même, par *quatre brigades arrivant par des routes différentes du camp de Reichshoffen.*

Prévenu de l'exécution de ce mouvement, vous enverriez une autre division, par la grande route de Bitche à Wissembourg, sur Sturzelbronn, poussant en avant, si elle rencontrait l'*ennemi qui se trouverait ainsi pris en flagrant délit et enveloppé de toutes parts.* Une brigade de la dernière division se porterait à Lemberg, qui est la *clef des Vosges;* de ce côté, elle aurait avec elle une *batterie d'artillerie.*

L'autre brigade resterait à Bitche, prête à se porter soit sur Sturzelbronn, soit sur Philippsbourg, suivant les événements. Il serait prudent que la brigade de Lemberg se retranchât. *Il y a des outils à Lichtenberg et à la Petite-Pierre,* 1500 dans chaque place, qui permettraient de faire ce travail.

Si, au contraire, l'armée du prince royal est concentrée dans les environs de Lembach et dans la plaine du Rhin, la division qui viendra la première ne sera pas arrêtée à Philippsbourg. Vous feriez marcher par la même route la 2e division et une brigade de la 3e ; la dernière brigade serait dirigée sur Lembach, d'où elle *pourrait gagner la Petite-Pierre* si elle était obligée de *battre* en retraite.

Répondez-moi par plusieurs voies différentes; je vous envoie la présente par *trois voies différentes.*

Le maréchal commandant le 1er corps,
Signé : DE MAC-MAHON.

P.-S. — En résumé, envoyez le plus tôt possible votre 1re division à Philippsbourg et tenez les deux autres *prêtes à marcher.*

P.-S. — *Maintenez, s'il est possible, vos communications avec Philippsbourg.*

Le chef de bataillon du génie Moll, chef de la réserve du génie du 1er corps d'armée, porta une des expéditions de cette lettre au général de Failly.

Dans ce document, le maréchal examine les deux éventualités suivantes :

1° L'armée allemande exécute un mouvement pour se porter sur la crête des Vosges afin de séparer le 1er corps du 5e;

2° Cette armée, concentrée dans la plaine du Rhin avec le gros de ses forces, occupe Wissembourg et Lembach.

Dans le premier cas, qui suppose une offensive générale de l'ennemi par les défilés qui conduisent de Wissembourg et de Lembach sur la crête des Vosges, on attaquera ses colonnes dans ces défilés.

Dans le deuxième cas, répondant au gros de la IIIe armée allemande concentré dans la plaine du Rhin sous la protection de forces postées entre Wissembourg et Lembach, il conviendra d'enlever à celles-ci les positions qu'elles occupent.

Passons aux dispositions prescrites.

Elles sont pour nous, comme les tertres appelés témoins dans les travaux de terrassement, une indication précieuse pour la mesure des progrès réalisés dans le domaine des idées militaires, depuis 1870 jusqu'à l'époque actuelle.

Dans l'hypothèse de l'offensive ennemie, la lettre en question

prête au prince royal l'intention de se porter sur la crête des Vosges pour séparer le 1er corps établi à Reichshoffen du 5e posté à Bitche.

Une idée de ce genre eût probablement séduit un élève de Lloyd, le vulgarisateur des doctrines de guerre du XVIIIe siècle que, heureusement pour la France, ses adversaires mirent en pratique, de 1792 à 1813, avec un insuccès sans cesse renouvelé.

On sait, en effet, que les généraux des diverses coalitions dirigées contre notre pays, sous la Révolution comme pendant le Consulat et l'Empire, eurent moins en vue la destruction de nos armées que la prise de possession des places ou des crêtes, cols et positions dominantes auxquels ils attribuaient une valeur propre, tout à fait illusoire.

N'a-t-on pas vu, même en 1814, l'armée autrichienne violer la neutralité de la Suisse, afin de pouvoir déboucher dans le bassin de la Seine par le plateau de Langres (1) !

Au sujet de ces mêmes points culminants si chers aux tacticiens du XVIIIe siècle, Clausewitz a écrit :

« Lors même que le Danube, le Rhin et les six grands « fleuves de l'Allemagne prendraient une origine commune « sur le même point culminant d'une montagne, ce point n'en « tirerait pas une signification militaire plus grande, hormis « peut-être celle d'être un point de repère pour la trigonomé- « trie ; il conviendrait déjà moins à l'emplacement d'un phare, « moins encore à celui d'une vedette, et ne présenterait aucun « avantage pour y concentrer et établir une armée. »

On veut attaquer les Allemands dans les défilés !

---

(1) L'ennemi implacable de Napoléon en même temps que l'adepte le plus éclairé de sa doctrine, celui que Blücher appelait « sa tête » : Gueisenau, appréciait à leur valeur les pseudo-savantes combinaisons de la guerre de positions et la théorie decevante des clefs stratégiques. C'est lui qui a dit, en parlant du premier objectif de l'armée de Schwartzenberg en 1814 :

« La position de Langres est surtout remarquable en ce que lorsqu'on est « dessus, si l'on pi..., le produit s'écoule dans trois mers. »

C'était bien mal connaître les conditions de la grande guerre que de supposer une armée nombreuse et bien pourvue d'artillerie comme l'était l'armée allemande abandonnant, *sans y être forcée*, les avantages de la tactique générale pour se jeter dans des montagnes escarpées où les têtes de colonne seules peuvent combattre.

On recommande au général de Failly de faire occuper par la division de Philippsbourg les positions qui commandent Neuhoffen.....

Que faut-il entendre par là, sinon les points culminants..... propres à l'établissement d'un signal géodésique, moins bons pour l'emplacement d'un phare..... ?

Des forces ennemies que l'on pourra rencontrer, il n'est d'abord nullement question. Tout se borne à faire attaquer le village d'Ober-Steinbach par quatre brigades du 1er corps arrivant de Reichshoffen par quatre routes différentes !

Cependant une division du 5e corps marchera de Bitche sur Sturzelbronn, continuera vers Ober-Steinbach et contribuera à l'enveloppement de l'ennemi concentré dans ce village et ainsi pris *en flagrant délit !*

En même temps, une brigade ira occuper Lemberg qui est la *clef des Vosges*, sur le versant occidental !

Le général de Failly avait été déjà prévenu, le 5 août, par télégramme du maréchal, d'avoir à occuper Lemberg. « C'est « de la dernière urgence », disait la dépêche. Le général de Failly répondit, le même jour :

Renseignements pris, j'ai lieu de penser que ce n'est pas le poste de Lemberg, gare du chemin de fer au sud de Bitche, qu'il s'agit d'occuper : *il n'y a rien d'anormal dans cette direction.*

La dernière phrase est typique. *Rien d'anormal;* donc, ni crête, ni col, ni position enfin.

A quelle idée répond la recommandation faite à la brigade du 5e corps dirigée sur Lemberg de se retrancher?

Et les outils qu'on irait chercher à la Petite-Pierre et à Lichtenberg, quand arriveront-ils à pied d'œuvre?

Dans la seconde hypothèse, relative à l'attitude défensive de la IIIe armée allemande, la majorité du 5e corps, deux divisions et demie, seront dirigées, par Philippsbourg, sur Niederbronn, en laissant seulement une brigade à Lemberg.

Il est probable que l'intention du commandement français, dans ce cas, était de faire attaquer les positions de Lembach par une partie du 1er corps et de déboucher avec le reste des forces, en y comprenant le 5e corps, dans la plaine du Rhin, à la rencontre du gros des Allemands.

Comme on le voit, la lettre au général de Failly attribuait au prince royal de Prusse, en vertu d'une loi psychologique bien connue, un concept de la guerre et des projets en harmonie avec la cérébration de son auteur.

Les critiques qui précèdent visent uniquement les *idées militaires* du haut commandement français, en 1870.

Elles ne peuvent en rien modifier les sentiments de vénération et de respect auxquels ont droit, de notre part, les chefs éminents dont les vertus militaires avaient fait l'admiration de tous en Algérie, en Crimée, en Italie, et qui devaient donner, le 6 août, devant Wœrth, l'exemple de la plus magnifique bravoure jointe à la plus extrême énergie.

Seulement, les vertus militaires ne suffisent pas.

Il faut qu'elles soient doublées d'une haute intelligence mise de longue date au service de fortes études militaires entreprises suivant de bonnes méthodes et développées dans un milieu favorable.

C. — ORGANISATION D'UNE BATAILLE DÉFENSIVE

§ 24. — Position défensive attribuée à l'armée d'Alsace.

La position occupée, le 5 août, par les 1re, 3e et 4e divisions du 1er corps français, face à la Sauer, avait sa gauche appuyée à Neehwiller et sa droite au mamelon (cote 222) situé à l'est d'Eberbach. (*Croquis n°* 19.)

La position était limitée, à l'aile gauche, par une ligne brisée allant de Neehwiller au saillant nord-ouest du bois de Frœschwiller et de celui-ci au saillant nord-est du même bois.

Au centre, la ligne de front, parallèle à la Sauer, suivait la limite orientale des couverts, à mi-pente, jusqu'au Nieder-Wald qu'occupaient seulement des avant-postes.

Enfin, la droite, en terrain découvert, était légèrement repliée en arrière, depuis le saillant sud-est du Nieder-Wald jusqu'au mamelon (cote 222) à l'est d'Eberbach.

A 2,000 mètres en avant (nord-est) de Neehwiller, on rencontre le gros village de Langensoultzbach, bâti, en majeure partie, le long de la rive droite de la Sauer.

En arrière du centre, se trouvent les villages d'Elsasshausen et de Frœschwiller. Celui-ci, très considérable, a la forme d'un redan à angle droit, dont la capitale prolongée aboutit à la scierie (Mühl-Acher, sur la carte française, et Säge-Mühle, sur la carte allemande).

Derrière l'aile gauche, à 1000 mètres au sud-ouest et à l'ouest de Neehwiller, sont les lisières orientales du Gross-Wald et de la forêt de Niederbronn (Grosser-Wald et Jägerthal, sur la carte allemande).

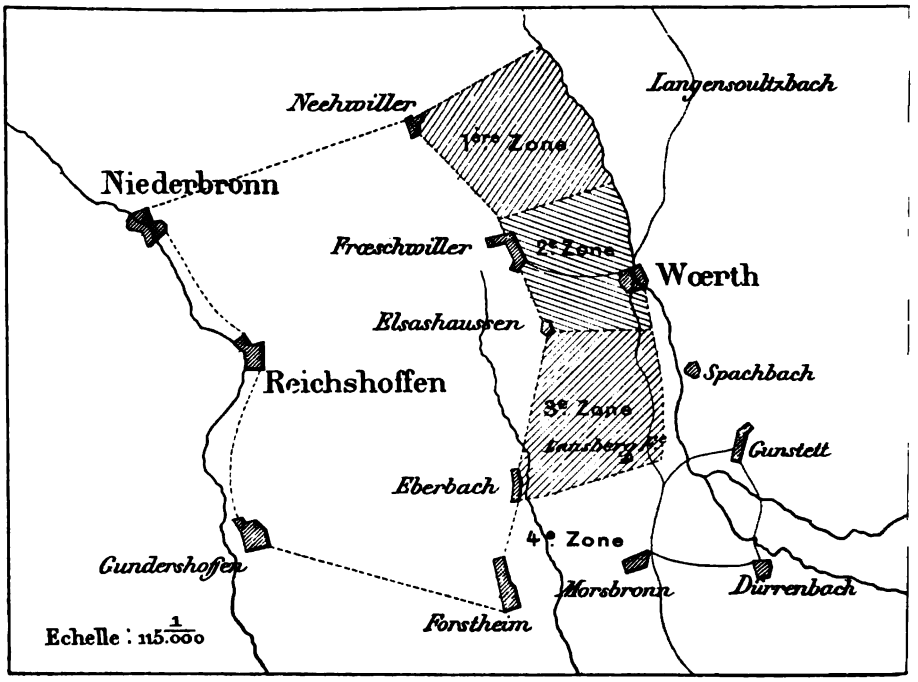
A 1500 mètres à l'ouest du mamelon 222, où aboutissait

l'extrême droite (ouest), est bâti le village d'Eberbach (rive droite de l'Eberbach), et, à 1000 mètres au sud, le village de Morsbronn.

Enfin, à 2,000 mètres à l'ouest de Morsbronn, on rencontre le village de Forstheim qui présente, face à l'est, une lisière de 1000 mètres de développement.

§ 25. — Discussion théorique de la préparation d'une bataille défensive sur la Sauer.

Théoriquement, la position peut être divisée en quatre zones numérotées de 1 à 4 du nord au sud.



1° Les terrains boisés, peu praticables, compris entre Neehwiller et la lisière méridionale du bois de Frœschwiller.

2° Les croupes et les vallons plantés de vignes et de vergers, peu accessibles à l'artillerie et à la cavalerie, qui forment une trouée relativement peu couverte entre les bois de Frœschwiller et le Nieder-Wald.

3° Le Nieder-Wald dont la lisière, du côté de l'ennemi, a un développement supérieur à 2,000 mètres.

4° Le terrain découvert et ondulé qui s'étend depuis le sud du Nieder-Wald jusqu'à la forêt de Haguenau.

Cette dernière zone se prête aux mouvements en masse et aux évolutions des trois armes; elle contient plusieurs villages dont les principaux sont : Dürrenbach près de la Sauer, Morsbronn un peu en dehors de l'aile droite française, Forstheim et Eberbach.

Mesurée sur la ligne sinueuse du front, la première zone a une étendue de 3,000 mètres, la seconde, de 2,500 mètres, la troisième, de 2,000 mètres. La quatrième zone présente une largeur de 4 kilomètres, à vol d'oiseau.

A 4 kilomètres en arrière du front des trois premières zones et sur la rive gauche (est) du Falkeinsteiner-Bach (Schwarz-Bach sur la carte allemande) sont les gros bourgs de Niederbronn, Reichshoffen et Gundershoffen distants entre eux de trois kilomètres environ.

Il y a 6 kilomètres, à vol d'oiseau, entre Neehwiller, extrémité de la gauche, et le mamelon 222, extrémité de la droite.

En mesurant l'étendue du front avec ses sinuosités, on trouve que la position avait 7,500 mètres de développement.

L'occupation de Langensoultzbach (1) aurait permis de diminuer de 1000 mètres l'étendue du front, qui eût été de 6,500 mètres au lieu de 7,500 mètres.

---

(1) On compte 2,000 mètres de l'extrémité N.-O. de Langensoultzbach au saillant N.-E. du bois de Frœschwiller, tandis que la ligne brisée : Neehwiller —saillant N.-O., saillant N.-E. du bois de Frœschwiller, a une étendue de 3,000 mètres.

Convenait-il d'occuper solidement Morsbronn?

Cette occupation aurait donné au front une extension de 1000 mètres environ, mais c'était là son moindre défaut. Ce village est facilement et rapidement abordable par des troupes débouchant du pont de Dürrenbach, et l'ennemi qui attaquerait ce village, à l'est et au sud, ne pourrait être pris de flanc que d'une façon très incomplète par une masse de manœuvre exécutant une contre-attaque et partant des environs d'Eberbach.

On aurait pu, suivant nous, amener à Forstheim un détachement chargé d'occuper et de défendre ce village d'une façon indépendante, en vue de contraindre l'ennemi à faire un grand détour prenant beaucoup de temps, ou bien, à prêter le flanc à une contre-attaque débouchant sur lui par la vallée (rive gauche) de l'Eberbach.

Le général Werder a fourni plusieurs exemples de l'utilité que présentent, devant un ennemi très supérieur en nombre, des points d'appui d'aile, extérieurs à la ligne de défense proprement dite.

Or, la 4e zone de la position de Frœschwiller s'étendant depuis le Nieder-Wald jusqu'à la forêt de Haguenau, il nous semble que l'occupation isolée de Forstheim était de nature à limiter considérablement la liberté de manœuvres de l'aile gauche allemande, la plus menaçante en raison du terrain au sud de Nieder-Wald qui permet à un ennemi très supérieur en nombre d'y développer de grands moyens d'action.

Quant à l'occupation de Langensoultzbach, elle était plus contestable, parce que l'échelon défensif formé par les troupes d'extrême gauche postées à Neehwiller était à même de gêner considérablement l'ennemi qui voudrait déboucher du bois de Langensoultzbach, soit vers le nord, soit vers le sud.

En réalité, ainsi que l'avait fort bien constaté le général Ducrot, l'armée d'Alsace avait peu à craindre pour son aile gauche, pouvait faire échouer tous les efforts de l'ennemi sur son centre, mais avait tout à redouter pour sa droite.

§ 26. — Répartition de l'armée d'Alsace sur la position défensive qui lui est dévolue.

Examinons maintenant en détail l'occupation réelle du terrain de Frœschwiller au moment où, le 6 au matin, un coup de canon parti des hauteurs de Dieffenbach fit courir aux armes les divisions françaises et provoqua le déploiement presque instantané de troupes bivouaquées en bataille sur les positions à défendre. (*Croquis n°* 19.)

Conformément aux idées de l'époque, le général Ducrot fait ranger en ligne les cinq bataillons disponibles (1) de sa 2e brigade (1er zouaves et 45e de ligne), ainsi que le 96e appartenant à la 1re brigade.

La réserve de la 1re division est constituée par le 13e bataillon de chasseurs et le 18e de ligne; au total, quatre bataillons de la 1re brigade.

Les huit bataillons déployés forment une ligne de bataille, longue de 1500 mètres environ, s'appuyant, à droite, au village de Frœschwiller; à gauche, au hameau de Neehwiller.

Chacun des bataillons ainsi déployés en bataille sur deux rangs s'est fait précéder d'une ou deux compagnies en tirailleurs et soutiens.

Les quatre bataillons de réserve sont établis en ligne de colonnes serrées, au nord de la route de Frœschwiller à Reichshoffen et contre la lisière orientale du Gross-Wald.

La 3e division (Raoult) a sa 2e brigade ainsi disposée :

Les trois bataillons du 2e tirailleurs bordant la lisière du bois de Frœschwiller, depuis le saillant nord-est limitrophe du Seltzbach, non loin de la scierie (Mühl-Acher ou Säge-Mühle), jusqu'au point de la lisière, en allant vers le sud, où

(1) Le 1er bataillon du 45e était détaché en flanc-garde à Jägerthal.

débouche, parallèlement à cette lisière, un chemin qui, de Frœschwiller, va rejoindre la route de Wœrth à Mattstall.

Le 48e a deux bataillons (3e et 2e) dans les vignes et les vergers, entre le saillant méridional du bois de Frœschwiller et la route de Frœschwiller à Wœrth. Son 1er bataillon est en réserve près de la lisière sud du bois précité, à proximité du point où le chemin de Frœschwiller à Mattstall entre sous bois.

A la 1re brigade, le 3e bataillon du 36e (celui qui était, le 4, à Soultz) est au nord de la route de Frœschwiller à Wœrth, un peu en retrait par rapport aux bataillons du 48e. Les deux autres bataillons du 36e sont encore en marche, venant de Reichshoffen où les a débarqués un train venant de Haguenau.

Le 2e zouaves a ses trois bataillons en bataille sur une seule ligne, à mi-coteau, c'est-à-dire à égale distance de Frœschwiller et de Wœrth, entre la route de Frœschwiller à Wœrth et le chemin de Wœrth à Elsasshausen.

Dans la division Conseil-Dumesnil, le seul bataillon du 21e disponible (1re brigade) surveille le terrain depuis le chemin de Wœrth à Elsasshausen jusqu'à la lisière nord du petit bois d'Elsasshausen qu'occupe le 17e bataillon de chasseurs de la même brigade.

Le 3e de ligne (1re brigade) est rassemblé directement à l'ouest d'Elsasshausen, et la 2e brigade comprenant les 47e et 99e n'arrivera de la gare de Reichshoffen que dans la matinée du 6 pour se placer, plus à l'ouest, en arrière du 3e de ligne.

La 4e division fait garder le Nieder-Wald par le 3e zouaves.

Ce régiment place ses deux premiers bataillons dans l'intérieur du bois, chacun d'eux ayant une compagnie de grand'garde sur la lisière orientale.

Son 3e bataillon est en réserve en dehors de la lisière nord-ouest.

Au sud du Nieder-Wald, le 1er bataillon de chasseurs et le 3e tirailleurs forment une ligne aboutissant au mamelon 222, à 1000 mètres de Morsbronn où deux compagnies de turcos ont été détachées.

Le 56e (2e brigade) (1) est en deuxième ligne derrière le centre de la 4e division.

La 2e division (Pellé) est en réserve à l'ouest et au sud de Frœschwiller, entre ce village et le Gross-Wald.

La brigade de cavalerie de Septeuil, et la division de cuirassiers de Bonnemains, se tiennent dans un vallon à l'ouest de Frœschwiller, tout près de la lisière orientale du Gross-Wald. La brigade de cavalerie Michel, avec deux escadrons du 6e lanciers, est dans le vallon de l'Eberbach, rive gauche, à hauteur du village du même nom.

L'artillerie de la réserve générale est abritée derrière (ouest) Frœschwiller.

Le dispositif français est linéaire, sauf à la division Ducrot où l'échelonnement en profondeur est assuré dans une certaine mesure.

La lisière du bois de Frœschwiller est assez bien garnie du côté de l'ennemi ; mais, par contre, celle du Nieder-Wald est surveillée seulement par des sentinelles.

§ 27. — Groupement théorique des forces françaises à proximité de la Sauer, le 5 août.

Voici comment nous jugeons qu'aurait pu être, le 5 août, le groupement des troupes françaises en prévision d'une bataille défensive sur la ligne formée par la Sauer. (*Croquis n°* 20.)

---

(1) Le 87e formant le 2e régiment de la 2e brigade était resté à Strasbourg pour la défense de la place.

En principe, *pas de déploiement avant l'action.*

Les cinq divisions, maintenues à l'abri des vues et des investigations de l'ennemi, sont massées en arrière de la ligne de défense choisie (la Sauer) et protégées, sur le front et les flancs, par des avant-gardes fournissant des avant-postes mixtes.

Le terrain de la bataille que l'on veut accepter se divisant en trois zones de résistance, il convient d'affecter à la défense de chacune d'elles une division, de désigner la 2e (Abel Douay), si éprouvée à Wissembourg, pour le rôle de contre-fort ou d'étai central, et de conserver la division Conseil-Dumesnil comme réserve générale ou masse de manœuvre.

En continuant notre hypothèse :

La 1re division (Ducrot) bivouaque à la lisière orientale des bois, au sud-ouest de Neehwiller. Cette division a une avant-garde (réserve d'avant-postes) de quatre bataillons, à Neehwiller, qui tient Jägerthal avec une compagnie et Langensoultzbach avec un bataillon.

Le 3e hussards pousse, de Neehwiller, des reconnaissances et des patrouilles sur Mattstall, Preuschdorf (rive gauche de la Sauer), ainsi que dans les hautes vallées du Soultzbach et de Jägerthal.

La 3e division est concentrée dans les vallons des sources de l'Eberbach, au sud-ouest de Frœschwiller. Son avant-garde (réserve d'avant-postes), composée d'un régiment d'infanterie et de deux escadrons de lanciers, bivouaque dans le vallon parallèle à la route de Frœschwiller à Wœrth et au sud de celle-ci, ayant un bataillon à Wœrth et des petits postes le long de la Sauer (rive droite).

La 4e division est à l'ouest du Nieder-Wald, son avant-garde (réserve d'avant-postes) à la ferme de Lansberg et des grand'-gardes à Bruck-Mühle, à Morsbronn et à Forstheim.

Le 11e chasseurs à cheval, à Morsbronn, fait rayonner ses patrouilles sur Preuschdorf et Soultz, par les ponts de Dürrenbach.

La 2e division cantonne et bivouaque à Reichshoffen.

Elle a un détachement de cinq bataillons avec trois batteries à Engelshof, en réserve d'aile droite.

La division Conseil-Dumesnil cantonne et bivouaque à Gundershoffen; elle se garde vers Griesbach.

§ 28. — Déploiement théorique de l'armée d'Alsace sur la Sauer pour une bataille défensive.

Déterminons la répartition définitive succédant au groupement provisoire que nous venons de décrire, lorsque l'ennemi, dévoilant ses projets, montrera l'intention formelle de provoquer la bataille sur le terrain choisi par nous. (*Croquis n° 21.*)

1° Zone de gauche affectée à la 1re division.

a) Le 96e (ancienne avant-garde), à Langensoultzbach, considéré comme point d'appui de l'extrême gauche.

b) Le 13e bataillon de chasseurs (ancienne avant-garde) à Neehwiller, ayant une compagnie de *flanc-garde*, détachée, à Jägerthal, avec un peloton de hussards.

c) Le 18e et le 45e, à la lisière orientale du bois de Frœschwiller, depuis la scierie jusqu'au grand ravin qui descend de Frœschwiller sur Wœrth, parallèlement et au nord de la grande route.

d) Le 1er zouaves, en réserve, entre Neehwiller et Frœschwiller.

Le front défensif de la 1re division, depuis la scierie jusqu'au grand ravin, est de 1500 mètres pour six bataillons.

Langensoultzbach forme un point d'appui séparé, en dehors de l'aile gauche;

2° Zone du centre affectée à la 3e division.

a) Le 2e zouaves (ancienne avant-garde) a un bataillon dans le grand ravin à l'est de Frœschwiller, un autre à Wœrth et son dernier bataillon abrité à l'ouest de ce village.

b) Le 48e et deux bataillons du 36e occupent le terrain entre

Wœrth et le ravin qui monte vers Elsasshausen, à hauteur de Spachbach; front de 1200 mètres pour cinq bataillons.

c) Un bataillon du 36e, à Elsasshausen.

d) Le 2e tirailleurs, en réserve, à Frœschwiller;

3° Zone de droite affectée à la 4e division.

a) Le 1er bataillon de chasseurs (ancienne avant-garde), à la ferme de Lansberg.

b) Le 3e tirailleurs (ancienne avant-garde), en réserve à Eberbach.

c) Le 3e zouaves et le 56e, déployés en tirailleurs, soutiens et réserves partielles, depuis le ravin à l'est d'Elsasshausen jusqu'au saillant sud-est du Nieder-Wald, le long de la route de Haguenau et sur la lisière de la forêt. — Front de 1800 mètres pour six bataillons;

4° Réserve formée par la 2e division.

La majeure partie de la 2e division ayant été très éprouvée à Wissembourg, il y a lieu d'employer les éléments dont elle se compose d'une façon différente, suivant qu'ils ont assisté ou non à ce combat.

Or les cinq bataillons (78e, 16e bataillon de chasseurs, un bataillon du 50e), détachés au moment de l'affaire du 4 août, peuvent constituer, sous les ordres d'un général de brigade, avec l'artillerie de la division, la garnison du village de Fortsheim (lisière de 1000 mètres), en dehors et en arrière de l'aile droite de l'armée. Les autres bataillons seront conservés, en réserve du centre, au sud-ouest de Frœschwiller.

Auprès du gros de la 2e division, à la naissance de l'Eberbach, la réserve générale d'artillerie;

5° Réserve générale ou masse de manœuvre constituée par la division Conseil-Dumesnil.

Les onze bataillons disponibles, en position de rassemblement, à l'ouest de la lisière occidentale du Nieder-Wald, à hauteur d'Eberbach;

6° Cavalerie de réserve.

La cavalerie tout entière près de Schirlenhof, à l'exception

de la brigade légère et de la brigade de lanciers chargées d'assurer le service d'exploration et de sûreté des divisions de première ligne.

La ligne générale des tirailleurs de la défense est marquée, depuis la scierie jusqu'au sud du Nieder-Wald, par la route de Langensoultzbach à Haguenau.

Cette route, construite au pied des pentes de la rive droite du Sauerbach, est au ras de la vallée unie et plane, laquelle mesure, sur la rive droite, 500 à 800 mètres de largeur.

Les bois et les mamelons couverts de vignes ou de vergers qui touchent à la route en question constituent d'excellents abris pour les soutiens et les réserves partielles de la ligne des tirailleurs.

Cependant, au nord de Wœrth et jusqu'à la scierie, la chaîne de tirailleurs pouvait avantageusement être reportée un peu à l'ouest de la route allant de Wœrth à Langensoultzbach pour garnir la lisière des vignes.

On pouvait aussi faire une économie sensible en laissant inoccupé le terrain compris entre le ravin qui descend de Frœschwiller sur Wœrth et le chemin de Wœrth à Elsasshausen.

Wœrth, bien défendu, protégeait efficacement la région située immédiatement à l'ouest.

La division Conseil-Dumesnil avait à exécuter des travaux pour créer des débouchés nombreux et faciles sur l'Eberbach, au sud et près du village de ce nom.

Leur utilité, en vue d'une contre-attaque, n'a pas besoin d'être démontrée.

Au moment du déploiement suivant l'attaque des avant-postes français, les artilleries divisionnaires se fussent portées : celle de la 1re division, au nord-ouest de Frœschwiller ; celle de la 3e division, à cheval sur la route de Frœschwiller à Wœrth ; celle de la 4e division au plateau de

Lansberg, et la réserve d'artillerie sur la méridienne d'Elsasshausen.

Ces emplacements ont d'ailleurs été pris réellement, à quelques différences près.

Pour en finir avec la question si importante de répartition des forces, faisons remarquer que l'armée française, une fois engagée sur son front, a eu toutes ses troupes, à l'exception de la majeure partie de la 4e division, emprisonnées dans un terrain environné de bois, dépourvu, par suite, de dégagements.

Le pont de Gunstett devait être détruit. On sait qu'il fut miné dans la journée du 5 août, mais que, faute de poudre, le génie ne put le faire sauter.

Il faut admettre cette destruction, quand on discute les dispositions que nous prendrions demain en pareille occurrence.

La scierie exigeait une attention particulière.

Cette usine, construite sur la rive gauche du Sultzbachel, est dominée immédiatement par une croupe boisée très escarpée qui forme promontoire entre l'embouchure du Sultzbachel et le Sauerbach. L'extrémité sud de cette croupe était à faire garder par quelques compagnies établies face au nord et à l'est.

En ne comptant pas les villages de Langensoultzbach et de Forstheim, le front défensif, tel que nous venons de l'admettre, mesure 5,000 mètres et comporte 34,000 hommes, soit 21,000 fantassins employés à la défense du front et 7,500 à la défense extérieure.

La position, réduite à ces limites, offre donc par mètre courant un peu plus de quatre fantassins immobilisés par la défense du front, et un peu moins de sept hommes de toutes armes et de toute destination.

Ce rapport entre l'étendue du terrain à défendre et le nombre des occupants est considéré depuis longtemps comme

très convenable pour assurer une résistance énergique et longue.

En refusant les ailes de son armée, le maréchal facilitait l'enveloppement par l'ennemi. En pareil cas, la sécurité des flancs est mieux assurée par des troupes en échelons défensifs, autrement dit refusés et débordants, comme l'ont été les bataillons de Neehwiller, à l'aile gauche, et comme l'eussent été ceux que l'on aurait postés à Forstheim, en dehors de l'aile droite.

Convenait-il de pousser, le 5, des avant-postes sur la rive gauche de la Sauer?

Le maréchal voulait une bataille défensive — qui n'exclut nullement l'offensive à un moment et sur un terrain choisis — parce qu'il savait l'ennemi très supérieur en nombre. Il fallait donc faire de la Sauer un obstacle sérieux et, par suite, détruire les moyens de passage depuis le Huhbrücke jusqu'à Gunstett inclus.

Il était même nécessaire de détruire les quelques constructions de Wœrth bâties sur la rive gauche. Mais il eût été bon de réserver intacts les ponts de Biblisheim et de Dürrenbach, afin d'inciter l'ennemi à franchir la rivière de ce côté.

L'*Historique officiel prussien*, qui ne perd jamais une occasion de rehausser la gloire allemande à nos dépens, même au prix d'inexactitudes voulues, grossit à plaisir les difficultés qu'allaient avoir à vaincre les troupes de la IIIe armée, afin d'exalter ensuite leurs efforts.

Ainsi, après avoir décrit avec complaisance les particularités de la position française, favorables à la défense, il loue ostensiblement, non sans une froide ironie, les mesures de préparation adoptées par le commandement adverse.

On va en juger.

« Les Français n'avaient point négligé de renforcer l'intérieur de la position par des ouvrages de campagne habilement disposés. »

Le général Ducrot raconte, dans une note écrite pendant la guerre, qu'il conseilla, le 5 août, au maréchal, de « faire exé-
« cuter des ouvrages de campagne pour consolider la position
« et qu'il se heurta à une opposition presque unanime des
« généraux jugeant inopportun de fatiguer les soldats par de
« tels travaux, la veille d'une bataille ».

Continuons la citation de l'*Historique prussien :*

« En face de l'aile droite se trouvait Morsbronn, qui n'avait
« pas été occupé tout d'abord afin d'éviter un développement
« exagéré du front. Ce village, d'ailleurs, était *complètement*
« *sous le feu de la position* (?). Les ponts de la Sauer, à
« Gunstett et à *Dürrenbach* (?), se trouvaient également à *par-*
« *faite portée* (2,500 mètres, du mamelon 222 au pont de Dür-
« renbach).

« *Les réserves établies en arrière de cette aile* (1), aussi bien
« que la *nature plus découverte du pays situé au sud*, **garan-**
« **tissaient** (?), en outre, contre toute *tentative directe* (!) des
« Allemands sur le flanc droit. *Pour un mouvement tournant*
« *plus prolongé, il fallait aller chercher la forêt de Haguenau* (?).
« *On avait donc à peine besoin de s'en préoccuper.*

« *L'aile gauche était moins bien assurée* (?). La route venant
« de Lembach, par Mattstall et Langensoultzbach, y aboutis-
« sait, et des bouquets de bois permettaient aux assaillants de
« masquer leur approche. *Bien qu'il fût à peine supposable*
« *que le gros de leurs forces s'engageât sur ce chemin de mon-*
« *tagnes, d'un difficile parcours*, un corps détaché pouvait
« néanmoins prendre cette direction, pendant que les masses
« principales se déploieraient, face à l'ennemi, sur la ligne
« Gœrsdorf—Gunstett.

« Cette considération conseillait donc *de mieux assurer cette*
« *aile* (?) *au moyen d'un flanc en retour.* »

---

(1) Il n'y avait pas de réserves de ce côté; elles furent toutes placées en arrière du centre de l'armée d'Alsace.

Pour nous, la première zone comprise entre Neehwiller ou Langensoultzbach et la lisière sud du bois de Frœschwiller, pouvait être occupée par la 1re division. (Voir *croquis* de la page 190.)

La 3e division aurait tenu la deuxième zone, tandis que la 4e division aurait solidement garni la lisière orientale du Nieder-Wald et occupé la ferme de Lansberg.

La 2e division aurait formé une réserve centrale à l'ouest de Frœschwiller, après avoir envoyé à Forstheim son artillerie et les cinq bataillons (1) qui n'avaient pas combattu la veille près de Wissembourg.

La division Conseil-Dumesnil aurait alors constitué, à l'ouest d'Eberbach, la masse de manœuvre, ou réserve générale appelée à agir, au sud de Nieder-Wald, dans la quatrième zone.

La cavalerie disponible se serait tenue aux environs du hameau de Schirlenhof, à 1500 mètres à l'ouest du hameau d'Eberbach.

Il convenait d'envoyer sur les derrières du champ de bataille défensif, à Niederbronn, Reichshoffen et Gundershoffen, des troupes du génie chargées de mettre ces localités en état de défense avec le concours des habitants de la région.

Ajoutons que pendant les vingt-quatre heures comprises entre l'arrivée des divisions du 1er corps sur le terrain de Frœschwiller et le moment où la bataille s'est engagée, on aurait eu le temps d'organiser sérieusement les villages de Langensoultzbach, Neehwiller, Wœrth, Frœschwiller, Elsasshausen, la ferme de Lansberg, Eberbach, Forstheim, Gundershoffen, Reichshoffen et Niederbronn.

Le champ de bataille défensif aurait présenté une surface se rapprochant de la forme carrée dans laquelle la résistance aurait été préparée sur les trois lignes successives :

1° Langensoultzbach—Wœrth—Lansberg;

---

(1) Le 78e (3 bataillons), 1 bataillon du 50e, le 16e bataillon de chasseurs.

2° Neehwiller—Frœschwiller—Elsasshausen—Eberbach—Forstheim;

3° Niederbronn—Reichshoffen—Gundershoffen.

§ 29. — L'armée d'Alsace avait-elle des chances de succès ?

Le chef du grand état-major prussien nous semble n'avoir pas été sincère quand il a fait écrire (1), à propos de la bataille de Frœschwiller :

« Les forces dont disposait le maréchal de Mac-Mahon « étaient largement suffisantes, même sans l'adjonction du « 5e corps, pour occuper et défendre vigoureusement la posi- « tion choisie; puis celle-ci était si particulièrement forte que, « même en présence d'un ennemi très supérieur, elle pouvait « permettre de *compter sur le succès*.

« La disproportion numérique se trouvait compensée par « une artillerie respectable (?), par la supériorité d'action du « chassepot et par l'avantage du terrain. La balance pouvait « même pencher en faveur des armes françaises, si le 5e corps « venait à entrer en ligne. »

D'une part, l'historique allemand affirme que les forces dont disposait le maréchal de Mac-Mahon pouvaient compter sur le succès et, quelques lignes plus loin, il dit qu'avec l'adjonction du 5e corps la balance pouvait pencher en faveur des armes françaises.

Qu'entend-il donc par le mot succès ?

Est-ce la possibilité de conserver jusqu'à la nuit ses positions de combat ?

Un tel résultat ne constitue pas le succès.

En admettant qu'une meilleure répartition des troupes et

---

(1) *Guerre franco-allemande*, p. 215.

la fortification de certaines localités nous eussent procuré les moyens de prolonger la lutte jusqu'à la nuit, il ne fallait pas moins quitter le champ de bataille, le lendemain au plus tard, sous peine d'enveloppement et de destruction.

Une armée de 40,000 hommes peut lutter, pendant quelques heures, contre une armée de 150,000 hommes et, durant un jour, contre une force double de la sienne, mais elle ne peut espérer la victoire sur un ennemi trois ou quatre fois plus nombreux.

Une armée allemande, placée dans les conditions où s'est trouvée la nôtre, n'aurait pas accepté la bataille ou l'eût rompue après quelques heures de lutte.

Si le général de Moltke a exprimé sa pensée intime dans les lignes que nous avons reproduites plus haut, il a fait en peu de mots le panégyrique de nos troupes.

Nous pensons, quant à nous, que, suivant leur procédé habituel, les rédacteurs de l'historique ont exagéré les mérites de la défense, uniquement afin de pouvoir faire mieux ressortir, dans le cours du récit, l'héroïsme allemand.

§ 30. — La veillée des armes.

L'espoir de vaincre était grand parmi nous, la veille et le matin de la bataille.

Jamais troupes ne furent plus sûres d'elles-mêmes et plus confiantes dans le succès.

La force morale, emmagasinée en quelque sorte par les campagnes précédentes, toutes glorieuses pour nos armes, donnait à nos régiments une assurance, un mépris de l'ennemi, que l'on ne reverra probablement pas de sitôt.

Il y avait même excès de présomption de notre part, et vraiment, l'on ne peut que rougir en songeant aux rodomontades qui se débitaient naïvement dans notre armée avant qu'elle eût fait connaissance avec l'ennemi.

Le savoir nous faisait défaut, et nous allions nous lancer sur l'adversaire à la façon de ces cavaliers de circonstance qui, ne connaissant pas le danger, ont toutes les apparences de la hardiesse et ne sont que des ignorants.

Lorsque la lutte recommencera, nous serons tout autres.

A la ferme volonté de vaincre, nous joindrons la science de la guerre, et notre courage sera concentré, parce que nous saurons que l'enjeu, c'est la France, tandis qu'en 1870 nous nous préparions à combattre les Prussiens sans plus de fiel que s'il se fût agi d'opérer contre des Chinois.

Le 5 août 1870, il fit un temps superbe.

Le matin, les régiments, au bivouac sur les lisières est et sud du bois de Frœschwiller, virent déboucher, par le chemin de l'Alter-Mühle à Frœschwiller, des groupes du 50e et du 74e, puis le 1er tirailleurs en très bon ordre, sac au dos, l'artillerie de la 2e division, enfin des fractions de la brigade légère de Septeuil.

Ces troupes n'étaient nullement démoralisées : elles considéraient l'échec de Wissembourg comme un simple accident réparable à bref délai.

Les soldats de la 3e division, rangés au bord du chemin, échangeaient quelques paroles de vengeance, parfois aussi des lazzis, avec leurs camarades revenant de Wissembourg.

Un assez grand nombre de petits blessés marchaient à leur rang, surtout dans le 1er tirailleurs, et le spectacle de ces soldats couverts de sang, chez lesquels pas un muscle ne trahissait la souffrance, faisait passer un frisson d'orgueil parmi les spectateurs plus émus qu'ils ne voulaient le paraître.

Les grand'gardes, ou plutôt les détachements de police qu'on avait décorés de ce titre, avaient été rappelés dès la pointe du jour.

Entre les troupes au bivouac et la Sauer il n'y avait pas une seule troupe de protection.

Nos soldats allaient et venaient à leur guise, un certain

nombre poussant jusqu'à Wœrth pour acheter du tabac, de la bière, voire même s'attabler dans les auberges.

Les chevaux de l'artillerie étaient conduits, en bridon et nus, à la Sauer transformée pour la circonstance en abreuvoir.

Enfin, le calme le plus absolu régnait dans la campagne environnante lorsque, vers midi, on vit un certain nombre de petits groupes de cavaliers descendre les pentes dénudées qui, de Dieffenbach, aboutissent à la rivière.

C'étaient des hussards prussiens.

Un peu plus tard, des groupes de ulans furent aperçus, marchant de Gœrsdorf vers Gunstett.

Ces cavaliers vinrent jusqu'au bord de la Sauer.

A l'ouest de Gœrsdorf, tout près de la rivière, sous un arbre, on distinguait, à la jumelle, un officier, pied à terre, qui semblait occupé à prendre des notes.

Aux environs de 3 heures, les chevaux de la réserve d'artillerie étaient allés boire en aval de Wœrth lorsque leurs conducteurs virent s'approcher à quelques mètres, sur la rive opposée, un certain nombre de hussards prussiens. Tout d'abord étonnés, nos hommes commençaient déjà à huer ces cavaliers lorsqu'un coup de mousqueton provoqua une panique. Tout à coup, plusieurs centaines de chevaux lancés à fond de train firent irruption dans le vallon au nord d'Elsasshausen, et de tous côtés on cria : « Aux armes ! »

Après cette alerte, l'artillerie garnit ses chevaux, attelle ses pièces, puis une batterie tire quelques coups sur les cavaliers prussiens auteurs de l'échauffourée.

Ensuite, le silence se fait.

Wœrth n'est pas occupé par nous; on s'est borné à couper ses ponts, très sommairement.

Au Bruck-Mühle, près du pont de Gunstett, pas une troupe française.

Le soir, vers 5 heures, une patrouille volontaire, composée d'une douzaine de turcos du 2e régiment, s'approche, en se faufilant dans des houblonnières, du bord de la Sauer, en face

de Gœrsdorf. Les gaillards ont vu depuis plusieurs heures un officier prussien, escorté de quelques ulans, qui fait la reconnaissance de la rivière et prend des notes.

Une fusillade courte, comme un feu de salve déchirant la toile, se fait entendre, et aussitôt, on voit officier et ulans se sauver, qui à pied, qui à cheval. Un quart d'heure après, les turcos, auteurs du méfait, viennent implorer le pardon de leur colonel auquel ils font hommage de la selle, de la bride, du tapis à galon d'or et de la carte (1) ayant appartenu à l'officier d'état-major prussien qu'ils ont blessé au bras sans pouvoir le prendre.

La carte prise est un report sur pierre de la feuille n° 54 et d'une partie de la feuille n° 38, comprenant, tout en haut, le village de Schweigen, dont l'emplacement sur le papier entoilé est bruni par un toucher prolongé.

Vers 6 heures, se montrent, marchant à travers champs, deux compagnies prussiennes, en colonne serrée, qui paraissent venir de Dieffenbach et se dirigent vers Gœrsdorf. Ces compagnies pénètrent ensuite dans le village comme s'il s'agissait pour elles d'occuper un cantonnement de manœuvres.

Peu après, de notre côté, on place des grand'gardes, la plus éloignée à moins de 400 mètres des bivouacs. A la 2e brigade de la 3e division, elles sont formées d'une compagnie par bataillon et vont se poster au pied des pentes qui descendent à la rivière, depuis Wœrth jusqu'au saillant du bois de Frœschwiller, contigu au Sultzbach et sur la lisière nord du même bois, à court intervalle du saillant précité.

La nuit faite, l'absence de bruit permet d'entendre les coups de sifflet des trains venant de Haguenau, et l'oreille perçoit aussi dans le lointain le clapotement particulier des quarts

---

(1) Nous avons eu cette carte entre les mains. Aucun des officiers présents, à commencer par nous, n'avait encore vu une carte d'état-major. Les reports sur pierre étaient alors totalement inconnus en France.

de fer-blanc qui signalait alors de très loin la marche d'une colonne d'infanterie française.

En face de nous, et à la distance de plusieurs kilomètres, l'obscurité profonde est rayée de temps à autre par la lueur fugitive d'une lanterne d'officier de ronde.

Entre 10 et 11 heures du soir, un orage fond sur nos bivouacs (1), la pluie tombe à torrents. Alors commence aux avant-postes de la Sauer une fusillade intermittente qui ne cessera qu'au jour.

Des patrouilles prussiennes, sans cesse en mouvement, poussent jusque sur nos sentinelles, et provoquent ainsi un feu auquel participent, par moments, nos postes et grand'-gardes.

Enfin, le jour arrive.

Aussi bien sur les hauteurs de Dieffenbach que sur les positions françaises, on allume d'énormes bûchers faits d'échalas arrachés aux vignes afin de sécher les habits transpercés par la pluie.

Les grand'gardes françaises rentrent, et l'ordre arrive de profiter de la journée du 6, jour de repos, pour mettre les effets et les armes dans le meilleur état.

Les voitures régimentaires nous arrivent vers 6 heures; on les décharge; chacun change de vêtements, et la toilette n'est pas terminée qu'un coup de canon, tiré de la hauteur à l'ouest de Dieffenbach, donne à tous la note juste de la situation.

---

(1) L'ordre avait été donné, le 5 au matin, d'abattre les tentes et de ne pas les remonter sans un nouvel ordre.

DEUXIÈME PARTIE

LA BATAILLE DE FRŒSCHWILLER

GÉNÉRALITÉS

La bataille de Frœschwiller a été, de part et d'autre, *improvisée*, en ce sens que ni le prince royal de Prusse, ni le maréchal de Mac-Mahon, n'avaient l'intention de combattre, le 6 août.

Engagée contre la volonté des deux commandements, cette bataille met en pleine lumière les défauts et les qualités des deux adversaires.

A ce titre, elle mérite, mieux encore que le combat de Spickeren, livré sur un terrain très spécial, qu'on l'étudie avec le plus grand soin.

Le commandant d'une armée de plusieurs corps, opérant comme la IIIe armée allemande sur un théâtre distinct de celui du gros des forces, ne peut plus, ainsi qu'au siècle dernier, embrasser de l'œil tout le terrain de la lutte et faire agir ses troupes en vertu d'ordres d'exécution n'émanant que de lui seul.

Son action, purement dirigeante, s'exerce au moyen d'instructions qu'il communique à ses lieutenants. Chacun des corps d'armée opère ensuite sous l'impulsion de son chef à la façon d'un organisme complet.

Une bataille d'armée, à l'époque moderne, est donc le produit des luttes engagées ou soutenues par les divers corps dont elle se compose, luttes liées les unes aux autres par la communauté de pensée, de but et de vouloir.

Étudiée au point de vue allemand, la bataille de Frœschwiller démontre de la façon la plus éclatante que, même en l'absence de toute direction supérieure, les commandants de corps d'armée, unis par les liens d'une doctrine unique, ont su se partager les rôles dans l'ensemble, comme s'ils eussent agi en vertu d'un ordre général.

Ce résultat tout à fait remarquable indique qu'une situation déterminée a provoqué chez tous des réactions cérébrales identiques. On ne saurait imaginer un bien plus précieux. Heureuses les armées qui le possèdent!

La bataille de Frœschwiller, comme toutes les batailles modernes, ayant été la juxtaposition d'un certain nombre de combats partiels, nous avons jugé utile de faire de chacun d'eux une monographie spéciale jusqu'au moment où toutes les actions particulières sont venues se fondre dans l'acte final caractérisé par l'attaque et la prise du village de Frœschwiller.

Les faits de guerre n'ont de valeur que par le cadre qui les environne. En d'autres termes, les conditions de race, d'esprit militaire, de commandement et d'éducation guerrière d'une armée ont une importance dont il faut tenir grand compte toutes les fois qu'il s'agit d'un mouvement, d'une manœuvre, d'une attaque, exécutés par une grande unité.

Nos récits de combats sont accompagnés ou suivis de commentaires exprimant notre appréciation personnelle.

Il est désirable que chacun des officiers qui les lira se forme, lui aussi, une opinion indépendante, laquelle ne saurait s'éloigner beaucoup de la nôtre, tant s'est développée déjà, dans notre milieu, l'unité de pensée.

Faire réfléchir, provoquer l'éclosion d'idées neuves dans la

sphère de la doctrine adoptée par tous..... tel est le but que poursuit toute étude militaire digne de ce nom.

L'étincelle qui a provoqué l'explosion des luttes dont les bords de la Sauer ont été le théâtre, a jailli au centre sous la forme d'un coup de canon tiré sur Wœrth par la batterie d'avant-garde du Ve corps.

Le feu s'est communiqué aussitôt à l'aile droite allemande (IIe corps bavarois) et n'a pas tardé à s'étendre de cette aile à l'aile opposée.

Notre étude des combats procédera dans le même ordre; mais, avant de l'entamer, nous croyons indispensable d'esquisser l'action dans son ensemble.

CHAPITRE PREMIER

VUE D'ENSEMBLE DE LA BATAILLE

Le 5 août 1870, entre 4 et 5 heures du soir, l'aéronaute qui serait monté dans un ballon captif, à quelques centaines de mètres au-dessus de Wœrth, aurait découvert et observé les deux armées en présence sous deux aspects bien différents.

A l'ouest, les régiments français du 1er corps, en bataille, bordent la limite des couverts, à quelques centaines de mètres de la Sauer.

A l'est, une ligne d'avant-postes entoure, à plusieurs kilomètres de distance, parallèlement à la Sauer et à la lisière nord de la forêt de Haguenau, cinq masses séparées les unes des autres par des espaces larges et profonds.

L'armée française est déployée, autant dire immobilisée, tandis que l'autre est libre de faire prendre à ses corps d'armée telles dispositions qu'indiqueront les circonstances.

Le matin du 6, de très bonne heure, la division Conseil-Dumesnil (1) arriva de Reichshoffen, son point de débarquement, et vint se former en réserve, à l'ouest et près du hameau d'Elsasshausen, derrière le centre de la ligne de bataille française.

Vers 7 heures du matin, un coup de canon tiré des hauteurs

---

(1) A l'exception des 1er et 2e bataillons du 21e d'infanterie et de ses trois batteries.

de Dieffenbach sur Wœrth est pour l'armée française comme le signal du branle-bas.

Les troupes prennent les armes, rectifient leurs positions et attendent.

Des hauteurs de Frœschwiller, on voit, à 7 h. 1/2, un bataillon prussien descendre, en colonne double, les pentes dénudées du versant est et se diriger sur Wœrth où il s'engouffre bientôt.

Peu après, quelques pelotons de tirailleurs prussiens établis sur la lisière occidentale de Wœrth engagent une escarmouche avec des fractions du 2e zouaves, mais ne tardent pas à cesser le feu et à disparaître.

Dans l'intervalle, la batterie prussienne dirige ses coups sur les batteries de la 3e division (Raoult) établies à égale distance de Frœschwiller et de Wœrth; celles-ci ripostent, mais leurs projectiles, éclatant très haut au-dessus de Wœrth, n'atteignent pas les pièces ennemies postées à environ 3,000 mètres.

Au moment où, vers 8 h. 1/2, le bataillon prussien remonte de Wœrth à Dieffenbach, la batterie prussienne cesse de tirer, mais la fusillade et la canonnade éclatent avec violence, au nord, dans la direction de Langensoultzbach.

Un peu plus tard, vers 9 heures, on entend le canon à la droite française; c'est le général de Lartigue qui lance une attaque contre le Bruck-Mühle, où se trouve, depuis la veille au soir, une grand'garde prussienne.

Cependant le combat du côté de Langensoultzbach ne fait que croître en étendue et en intensité.

La 4e division bavaroise (Bothmer) tout entière s'est engagée contre une partie de la 1re division (Ducrot) et contre la 2e brigade (Lefèvre) de la 3e division.

Les premier et deuxième bataillons du 36e (1) (1re brigade,

---

(1) Ces deux bataillons, qui faisaient partie du détachement de couverture

3e division), arrivant de Reichshoffen, commencent à déboucher de Frœschwiller, vers 9 heures, quand on les envoie occuper la lisière nord du bois, à la gauche du premier bataillon du 48e, qui, lui-même, prolonge sur cette lisière la gauche du 2e turcos.

Les Bavarois tentent, à plusieurs reprises, de franchir la clairière qui sépare le bois de Langensoultzbach de celui de Frœschwiller.

Chaque fois, ils sont repoussés avec pertes. Enfin, vers 10 h. 1/2, la 4e division bavaroise évacue le terrain au sud et à l'ouest de Langensoultzbach et cherche à se rallier, au nord de cette localité, sous la protection de quelques bataillons frais.

La scierie et le vieux moulin restent néanmoins au pouvoir des troupes bavaroises.

A l'aile droite française, l'attaque sur le Bruck-Mühle et le pont de Gunstett échoue, par suite de l'intervention opportune de l'artillerie d'avant-garde du XIe corps prussien et du bataillon tête d'avant-garde.

Au centre, le Ve corps prussien déploie toute son artillerie (84 canons), vers 9 heures, et engage, avec les deux batteries de la division Raoult et les quatre batteries montées de la réserve générale, un duel dont l'issue n'est pas douteuse.

A 10 heures, notre artillerie du centre, à moitié désemparée, renonce à la lutte et va s'abriter derrière Frœschwiller en attendant l'occasion d'agir contre l'infanterie.

Vers 10 h. 1/2, les quatre bataillons disponibles de l'avant-garde (20e brigade) du Ve corps et deux des bataillons de l'avant-garde du XIe corps traversent la Sauer, partie à Wœrth, dont les ponts ont été rétablis tant bien que mal,

---

du général de Nansouty, avaient été transportés de Haguenau à Reichshoffen par le chemin de fer, pendant la nuit du 5 au 6.

partie à Spachbach, où des passerelles sont improvisées à l'aide de perches à houblon.

Les bataillons de la 20e brigade (avant-garde du Ve corps), partagés en deux groupes de deux bataillons chacun, refoulent d'abord les tirailleurs peu nombreux du premier bataillon du 21e de ligne et des premier et deuxième bataillons du 2e zouaves, puis vont donner contre ces bataillons formés en bataille.

En un instant, les deux bataillons du 37e prussien, à l'aile droite, sont rejetés sur Wœrth et ne parviennent à s'y maintenir qu'avec le concours de bataillons envoyés en toute hâte par le gros du Ve corps.

Les deux bataillons du 50e prussien, formant la fraction de gauche de l'avant-garde du Ve corps, sont moins malheureux. Refoulés, ils parviennent néanmoins à se cramponner à un talus de route situé au débouché d'un ravin qui monte vers Elsasshausen.

Les deux bataillons du XIe corps, envoyés à Spachbach pour y traverser la Sauer, se jettent d'un premier élan dans un secteur que forme le Nieder-Wald à l'est; mais, après un combat sous bois des plus vifs, ces bataillons sont rejetés par le 3e zouaves jusqu'à Spachbach.

Entre 11 heures et midi, la situation est celle-ci :

A l'aile droite allemande, les Bavarois du IIe corps ont subi un échec et se sont à peu près complètement retirés du combat.

Au centre et à l'aile gauche, les avant-gardes des Ve et XIe corps, refoulées, se tiennent sur la défensive à Wœrth et le long de la rive gauche de la Sauer.

Par contre, l'artillerie du Ve, comme celle du XIe corps, sont maîtresses du champ de bataille et tirent sur toute troupe qui se montre à découvert. En outre, elles fouillent avec leurs obus les couverts où l'infanterie française a signalé sa présence.

Une tentative du 11e bataillon de chasseurs prussiens, pour déboucher par le pont de Gunstett, avorte misérablement et donne lieu à une contre-attaque française des plus brillantes, qui ne réussit cependant pas à prendre pied sur la rive gauche.

A 1 heure, le combat, de plus en plus violent autour de Wœrth, met le Ve corps dans une position très pénible. Les Prussiens ne se maintiennent dans le bourg qu'au prix des plus grands efforts.

A ce moment seulement, arrive à Dieffenbach le prince royal de Prusse, chef de la IIIe armée.

La situation est tellement grave que le général de Blumenthal, chef d'état-major de la IIIe armée, envoie l'ordre au XIe corps d'envoyer à Wœrth toute une division d'infanterie.

Mais le général de Bose, bien que pressé de demandes de secours par le général en chef et par le commandant du Ve corps, conserve tout son sang-froid.

Jugeant la droite française en l'air, sans appuis, il ordonne une attaque dérivée, par Dürrenbach et Morsbronn, et lance deux attaques directes, l'une par le pont de Gunstett, l'autre par Spachbach.

Les attaques par Dürrenbach et Spachbach réussissent; celle par Gunstett, après un premier succès, échoue.

Les résultats acquis par l'attaque de gauche, qui repousse, à Morsbronn, les charges de la brigade de cuirassiers Michel, permet de lancer, de Gunstett, les derniers bataillons frais sur le centre de la division de Lartigue.

A 1 h. 1/2, la droite française est en pleine retraite.

Dès lors, le Ve corps va pouvoir, lui aussi, jeter ses derniers bataillons dans la lutte.

Tandis que le XIe corps progresse, du sud au nord, à travers le Nieder-Wald, le général de Kirchbach fait les plus grands efforts pour rompre le cercle de fer qui enserre ses troupes dans Wœrth.

Vers 2 h. 1/2, les Prussiens du Ve corps, puissamment aidés par ceux du XIe venus de Spachbach dans le secteur est du Nieder-Wald, parviennent à déborder, sur ses deux flancs, le mamelon, à pentes abruptes, connu dans le pays sous le nom de Calvaire.

A 3 heures, le Nieder-Wald est tout entier au pouvoir du XIe corps. A cette heure-là, le Ier corps bavarois a pu faire passer sa 1re division sur la rive droite de la Sauer, aux environs de Gœrsdorf, et lui faire occuper les emplacements où la 4e division (Bothmer) bavaroise avait combattu le matin.

La mollesse des nouvelles attaques bavaroises provoque l'entrée en action du 59e prussien, détaché depuis le matin à Gœrsdorf comme flanc-garde du Ve corps; et, à partir de 3 h. 1/2, le combat en face de la lisière orientale du bois de Frœschwiller devient très énergique.

L'envahissement des flancs du plateau du Calvaire par les Prussiens du Ve corps ne se produisit qu'à la suite d'échecs subis par les zouaves du 2e régiment, le premier bataillon du 21e et quelques compagnies de chasseurs, pour avoir poussé trop loin des retours offensifs.

Ainsi, vers 2 heures, les neuf compagnies de droite du 2e zouaves, avec des fractions d'autres corps, rejettent sur la Sauer tout un régiment prussien, le 7e, qui marchait à l'attaque des hauteurs; et la charge des zouaves est si brusque, si violente, que l'ennemi s'empresse de construire des tranchées, sur la rive gauche, en prévision d'une retraite prochaine.

Un peu après, c'est le tour des neuf compagnies de gauche du 2e zouaves de s'élancer sur les assaillants sortis de Wœrth par la route de Frœschwiller. Là encore, les Prussiens sont refoulés dans Wœrth où ils courent se réfugier, pêle-mêle, avec les zouaves qui les poussent, la baïonnette dans les reins.

Mais ces attaques partielles échouent devant le feu rapide des réserves prussiennes convenablement postées.

En voyant le Calvaire débordé par ses flancs, le maréchal de Mac-Mahon envoie l'ordre au 3e de ligne, puis à la brigade Maire (47e, 99e), appartenant à la division Conseil-Dumesnil, de rejeter l'ennemi dans Wœrth.

Le colonel Champion, du 3e de ligne, mène son régiment contre les assaillants qui ont envahi le Calvaire par le sud. Son mouvement réussit tout d'abord à les refouler au pied des pentes, mais, n'étant pas soutenu, le 3e de ligne s'arrête, puis recule sous un feu terrible.

La brigade Maire est menée contre les Prussiens sortis de Wœrth par la route de Frœschwiller et qui ont débordé le Calvaire par le nord.

Son premier élan fait reculer l'ennemi, mais elle ne tarde pas à subir le même sort que le 3e de ligne.

Auparavant, le maréchal a envoyé des officiers au général Ducrot pour lui demander de diriger sur Elsasshausen toutes les troupes d'infanterie dont il peut disposer.

La brigade Wolff (96e, 18e), maintenue jusque-là en réserve, vient au secours de la division Dumesnil.

Le 96e, premier disponible, renforce l'occupation du petit bois (Neugersweiler) par un bataillon qu'il lance ensuite contre la lisière nord du Nieder-Wald, bordée à ce moment par une chaîne épaisse de tirailleurs du XIe corps.

L'ennemi n'attend pas l'attaque et plie. Mais les bataillons de l'aile gauche du XIe corps, non encore engagés et maintenus en ordre serré, interviennent, repoussent les compagnies du 96e et pénètrent à leur suite dans le petit bois (Neugersweiler) qui tombe ainsi en leur pouvoir.

Il est alors 3 h. 1/2.

Dès la prise du petit bois (Neugersweiler), les fractions du Ve corps prussien et du XIe, qui se sont élevées sur le plateau par le ravin (Regers-Graben) à l'est d'Elsasshausen, se précipitent en avant.

Du côté français, la réserve générale d'artillerie tout entière (8 batteries) débouche des environs, au nord-ouest, immédiats

de Frœschwiller, se forme en bataille et s'apprête à rejoindre au galop les deux batteries à cheval de la division de cuirassiers de Bonnemains, déjà en action au nord-ouest d'Elsasshausen et qui tirent à coups redoublés sur le petit bois (Neugersweiler).

Elsasshausen est défendu par un bataillon du 99e français auquel se sont joints de nombreux isolés.

A ce moment, la situation de l'armée française est désespérée.

Le maréchal fait appel à la division de Bonnemains (3 h. 1/2).

Cette division (1er, 2e, 3e, 4e cuirassiers), disposée sur une seule ligne de régiments en colonne serrée par escadron, dans le vallon de l'Eberbach, à quelques centaines de mètres au sud-ouest de Frœschwiller, lance d'abord ses quatre escadrons de tête, puis les suivants jusqu'aux derniers, contre les Prussiens du Ve corps, venus de Wœrth par la route de Frœschwiller et qui débordent Elsasshausen au nord.

Le terrain est très défavorable à la cavalerie.

Les cuirassiers ne parviennent pas à joindre une infanterie bien embusquée qui leur fait essuyer de grosses pertes.

Dès que les escadrons français ont vidé le terrain, le général de Bose, jugeant qu'un plus long arrêt dans l'offensive peut compromettre le succès, fait sonner : *En avant, partout.*

Aussitôt, les Allemands débouchent par milliers de tous les couverts et se précipitent sur Elsasshausen, qu'ils envahissent de toutes parts.

Au même instant (3 h. 3/4), la réserve générale d'artillerie française, accourue au galop, se met en batterie tout près d'Elsasshausen.

Les tirailleurs prussiens se précipitent sur les pièces, fusillent les servants, et contraignent les batteries à s'enfuir au plus vite.

A 4 heures, les turcos du 1er régiment, ceux-là même qui se sont si vaillamment conduits à Wissembourg, voient revenir les batteries de la réserve, désemparées; quittant aussitôt leur position d'attente abritée derrière la hauteur au nord-ouest d'Elsasshausen, ils exécutent une charge à la baïonnette qui renverse tout jusqu'au Nieder-Wald.

Non soutenus, ces braves gens, après un tel effort, s'arrêtent épuisés. Alors, de toutes parts, les balles pleuvent sur eux, leur tuant ou blessant 800 hommes en quelques minutes. Quelques groupes épars échappent seuls à la destruction.

La victoire des Allemands n'est plus contestable.

C'est en vain que les défenseurs du bois de Frœschwiller tiennent à distance les troupes bavaroises et prussiennes dont les attaques se renouvellent à tout instant. Le bois sera, un peu plus tard, dépassé, tourné, enveloppé, sans qu'il puisse s'en échapper un seul Français.

Il ne s'agit plus, de notre côté, que d'enrayer autant que possible la poursuite des Allemands.

Le général Ducrot y pourvoit.

Sur son ordre, la brigade du Houlbec (45e de ligne, 1er zouaves) est retirée du combat qu'elle livre aux Bavarois devant les lisières du bois de Langensoultzbach et va s'établir à la lisière orientale du Gross-Wald, comme troupe de recueil.

Après la prise d'Elsasshausen, les contingents prussiens du Ve et du XIe corps, renforcés de la 2e brigade wurtembergeoise, venue, sur ces entrefaites, de Gunstett par la route de Haguenau et le ravin (Regers-Graben) d'Elsasshausen, forment autour de Frœschwiller une chaîne concave qui s'épaissit au fur et à mesure qu'elle avance.

Le réduit de la position française tombe bientôt aux mains de l'ennemi, faute de défenseurs.

Alors intervient la brigade du Houlbec (1re division). Trois

de ses bataillons marchent du Gross-Wald vers le sud de Frœschwiller, afin d'arrêter la poursuite des Allemands. Le mouvement est suspendu avant terme, non sans obtenir le résultat cherché, qui est l'arrêt de la poursuite.

Les Prussiens du Ve et du XIe corps ne poussent pas au delà de la lisière orientale du Gross-Wald, laissant à la cavalerie wurtembergeoise et aux quelques escadrons prussiens du XIe corps, le soin de déborder l'aile droite française, par Gundershoffen et Reichshoffen, tandis que des troupes bavaroises de toutes armes avancent de leur côté sur Niederbronn.

La retraite de la division de Lartigue s'était effectuée vers Gundershoffen; celle du gros de l'armée française s'opère, par Reichshoffen, sur Niederbronn et, de là, dans les directions de Bitche et de Saverne.

La division Guyot de Lesparre, du 5e corps, partie de Bitche le 6 au matin, arrive à Niederbronn juste assez tard pour recueillir les derniers groupes de l'armée d'Alsace.

Elle s'écoule ensuite par les deux routes de Bitche et de Saverne, n'ayant obtenu d'autre résultat que d'empêcher avant la nuit les escadrons wurtembergeois et quelques bataillons bavarois de pousser au delà de Niederbronn.

La 4e division de cavalerie prussienne, laissée inactive pendant la bataille, entame la poursuite la nuit suivante; elle parvient, le 7, à Bouxwiller, pousse même, dans la soirée, jusqu'à Steinbourg, mais ne tarde pas à revenir en arrière, de peur d'être compromise, et perd ainsi tout contact avec l'adversaire.

Dans la journée du 7 août, les débris de l'armée française parvinrent, les uns formant la majorité, à Saverne, les autres à Bitche. En ces deux points on remit de l'ordre dans les unités que l'on reconstitua, tant bien que mal, en brigades et divisions.

CHAPITRE II

L'AVANT-GARDE DU Ve CORPS TIRE LE CANON

§ 1. — Reconnaissance prussienne sur Wœrth.

L'avant-garde du Ve corps (20e brigade, une batterie, un escadron) avait passé la nuit au bivouac, près et à l'ouest de Dieffenbach.

Le 6 août, un peu avant le jour, une fusillade assez vive éclata entre les avant-postes français et prussiens, séparés seulement par la Sauer.

Dès 4 heures, le général de Kirchbach envoya son chef d'état-major, le colonel d'Esch, à l'avant-garde, pour savoir la cause de ce feu.

De son côté le général de Montbarry, chef de l'avant-garde du Ve corps, s'était porté, au même moment, du côté de Wœrth dans le même but.

Cet officier général « remarquait dans le camp ennemi un « bruit et des mouvements qui lui parurent être les indices « d'un départ. Afin de s'en assurer, il ordonnait une *recon-* « *naissance offensive* sur Wœrth (1) ».

En conséquence, ordre est donné à la batterie d'avant-garde de se déployer sur le mamelon à l'ouest de Dieffenbach et au 2e bataillon du 37e de descendre sur Wœrth.

---

(1) *Historique officiel prussien*, p. 219.

Pendant que celui-ci exécute son mouvement en colonne double, la batterie ouvre le feu sur Wœrth; il est un peu moins de 7 heures.

Après avoir lancé une dizaine d'obus sur le bourg, la batterie d'avant-garde allonge son tir et prend pour but l'artillerie de la 3e division (général Raoult) qui s'étale à mi-coteau.

Le 2e bataillon du 37e atteint Wœrth, fait traverser la Sauer à gué par un peloton, lequel va se déployer sur la lisière occidentale du bourg et commence à escarmoucher contre une mince ligne de tirailleurs français. Au bout de trois quarts d'heure, le 2e bataillon du 37e rappelle son peloton et rentre à son bivouac de Dieffenbach après avoir placé, toutefois, un autre peloton dans le cimetière de Wœrth (rive gauche).

Commentaires.

Voilà le fait.

Le général de Montbarry, contrairement à toutes les règles admises, a fait tirer le canon sans songer que d'autres troupes pouvaient interpréter cette canonnade comme le signal d'exécution d'une opération convenue.

C'était justement le cas; le IIe corps bavarois avait l'ordre de faire marcher une division contre la gauche française s'il entendait le canon du côté de Wœrth. Seulement, le prince royal avait commis la faute de n'en point prévenir le général de Kirchbach.

Le général de Montbarry a donc été l'instigateur inconscient de la bataille contre la volonté de son commandant en chef.

Comment expliquer l'ordre donné par cet officier général à la batterie d'avant-garde de tirer sur Wœrth?

Les mœurs militaires des troupes françaises d'alors étaient

si différentes de celles de l'armée prussienne que le général de Montbarry a pu interpréter comme les préparatifs d'un départ les bruits insolites qu'il entendait dans Wœrth pendant sa ronde de la pointe du jour.

En effet, bien avant le réveil, nombre de soldats français avaient quitté leurs bivouacs pour aller à Wœrth dans l'intention de se réconforter.

Les cabarets et auberges regorgeaient de soldats au moment où les premiers obus, tombant sur le bourg (7 heures du matin), provoquèrent un sauve-qui-peut général.

Le général de Montbarry ne pouvait discerner l'origine du vacarme qu'il entendait dans Wœrth; il en a été impressionné au point de ne pas vouloir exposer son bataillon de reconnaissance à tomber dans une embuscade; c'est sans doute la cause du bombardement.

Quoi qu'il en soit, le général de Montbarry a commis un abus d'initiative.

Personne autre que le général en chef n'a le droit de faire tirer le canon, aussi longtemps que l'ennemi ne démasque pas les préparatifs d'une attaque imminente.

Une autre conclusion s'impose : le canon ne doit être choisi qu'exceptionnellement comme signal d'exécution, car l'ennemi est tout aussi libre que nous de tirer le premier.

Enfin, le prince royal aurait dû prévenir le commandant du Ve corps que le bruit d'une canonnade près de Wœrth serait, pour le IIe corps bavarois, le signal d'une attaque de l'aile gauche française par une division.

La batterie de l'avant-garde du Ve corps, après avoir chassé de Wœrth tous les isolés qui s'y trouvaient, dirigea son tir contre les deux batteries françaises de la division Raoult (3e) établies, ainsi que les quatre batteries montées de la réserve générale d'artillerie, sur le plateau à l'est de Frœschwiller.

Les premiers projectiles de la batterie prussienne causèrent une stupéfaction profonde à nos officiers d'artillerie.

La distance était d'environ 3,000 mètres.

Après avoir réglé son tir en trois ou quatre coups, cette batterie tira méthodiquement et fit des ravages sérieux dans l'accumulation d'hommes et de chevaux qui s'offraient à ses obus.

Vers 8 h. 1/2, après que le bataillon dont elle avait protégé la reconnaissance sur Wœrth se fut mis en marche pour rallier son bivouac près de Dieffenbach, la batterie prussienne cessa le feu.

§ 2. — La division Raoult (3e) prend les armes.

Au premier coup de canon, la division Raoult avait pris les armes.

Dans la 2e brigade, le 2e turcos garnit les lisières est et nord du bois de Frœschwiller, de part et d'autre du saillant limitrophe du Soultzbach. Le 48e déploya en tirailleurs et soutiens son 2e bataillon, entre la route de Frœschwiller à Wœrth et le fond du grand ravin qui descend des environs de Frœchswiller pour aboutir au nord-ouest de Wœrth. Le 3e bataillon de ce régiment fut réparti de même entre le grand ravin précité et le saillant sud-est du bois de Frœschwiller. Le 1er bataillon, déployé en bataille face à l'est, resta provisoirement en réserve à quelques centaines de mètres derrière le 3e bataillon.

Le 3e bataillon du 36e et les trois bataillons du 2e zouaves continuèrent la ligne des 3e et 2e bataillons du 48e, entre la route de Wœrth à Frœschwiller et le chemin de Wœrth à Elsasshausen.

Au début de l'engagement, le 48e, le 36e et le 2e zouaves détachèrent, en général, deux compagnies par bataillon pour fournir des tirailleurs devant le front.

Chacune de ces compagnies déploya une section en tirail-

leurs, l'autre section formant la réserve (soutien actuel), conformément au règlement d'alors (1).

Les tirailleurs français descendirent à mi-coteau et engagèrent la fusillade avec les tirailleurs prussiens de Wœrth. Pendant ce temps, les soutiens étaient restés à la crête militaire ou s'étaient portés un peu en avant d'elle, tandis que les bataillons, en bataille, demeuraient sur le plateau.

Grâce aux vignes très hautes et aux vergers qui couvrent cette région, les bataillons disposés entre le bois de Frœschwiller et le chemin d'Elsasshausen à Wœrth échappèrent pendant longtemps aux vues et aux coups de l'artillerie ennemie.

---

(1) La compagnie, ou peloton, comprenait deux sections.

CHAPITRE III

LES COMBATS AU SUD DE LANGENSOULTZBACH

(*Croquis n° 23.*)

---

§ 1. — Marche d'approche de la 4e division bavaroise.

Nous avons montré précédemment le prince royal de Prusse envoyant, le 5 au soir, un ordre particulier au général de Hartmann pour attirer son attention sur les environs de Langensoultzbach.

Cet ordre prescrivait de disposer une des divisions du IIe corps bavarois de telle sorte que si, le lendemain matin, le canon se faisait entendre du côté de Wœrth, cette division pût marcher aussitôt dans le flanc droit des Français par Langensoultzbach. Le reste du IIe corps bavarois devait conserver sa position du 5 et surveiller la direction de Bitche.

En conséquence, le général de Hartmann ordonna, le soir même (le 5), à sa 4e division de se préparer à marcher, le 6 dès la pointe du jour, sur Mattstall et Langensoultzbach.

Au départ de la 4e division bavaroise, qui a lieu vers 4 heures du matin, la 7e brigade d'infanterie tenant la tête détache deux bataillons du 5e d'infanterie et un escadron de chevau-légers vers Huhbrücke (sur la Sauer), par Mattstall, afin d'assurer la liaison du IIe corps bavarois avec le Ve corps.

La 7e brigade est précédée du 6e bataillon de chasseurs avec un peloton de chevau-légers formant avant-garde.

Le gros de cette brigade, composé des trois bataillons du 9e de ligne, du 3e bataillon du 5e de ligne, de trois escadrons de chevau-légers moins un peloton et d'une batterie de 4, traverse Mattstall et la forêt au sud, puis se déploie au débouché dans la plaine, face à Langensoultzbach.

La 8e brigade, pourvue de trois batteries, se déploie, en même temps, de son côté, au nord de Mattstall.

Ces dispositions sont à peine terminées (vers 7 h. 1/2), qu'on entend le canon dans la direction de Wœrth.

Le 6e bataillon de chasseurs bavarois est jeté aussitôt sur Langensoultzbach. La canonnade de Wœrth, augmentant d'intensité, le général de Hartmann, présent sur les lieux, prescrit au commandant de la 4e division bavaroise de *marcher sur le village de Frœschwiller*, auprès duquel on aperçoit un grand rassemblement de troupes françaises (1), et il envoie l'ordre à la brigade de ulans, ainsi qu'à l'artillerie de corps, laissées au bivouac, de se rapprocher.

L'avant-garde de la 7e brigade débouche de Langensoultzbach à 8 h. 1/4.

Commentaires.

La situation de la 4e division bavaroise au moment où, avant d'avoir entendu le canon de Wœrth (entre 7 heures et 7 h. 1/2) elle terminait le déploiement de ses deux brigades, la 7e, à 1000 mètres au nord-est de Langensoultzbach, la 8e, au nord et près de Mattstall, appelle la discussion.

Le général de Bothmer, chef de la 4e division, ignore s'il aura à combattre immédiatement ou plus tard.

---

(1) Ce rassemblement était constitué par la division Ducrot.

Les escadrons de chevau-légers, détachés auprès de la 7e brigade, ont rendu compte de bonne heure que Langensoultzbach est libre, et ce n'est qu'après avoir effectué son déploiement que la 7e brigade y envoie son bataillon d'avant-garde (6e chasseurs à pied).

Mais, puisque l'ennemi n'occupe pas Langensoultzbach, l'action ne pourra, dans tous les cas, s'engager qu'au sud-ouest de ce village, ou tout au moins, sur sa lisière occidentale.

Le rôle d'expectative attribué à la 4e division bavaroise ne doit devenir offensif que si le canon se fait entendre à Wœrth.

Donc, avant d'avoir entendu le canon de ce côté, le général de Bothmer aurait dû profiter à l'instant de la négligence de l'ennemi en faisant tenir fortement Langensoultzbach par les cinq bataillons disponibles de sa brigade de tête (la 7e).

La 8e brigade, au lieu de se déployer au nord de Mattstall, se serait alors rassemblée — ce qui n'est pas la même chose — entre Langensoultzbach et Mattstall, au sud des bois.

On ne conçoit pas, en effet, les motifs qui ont incité le général de Bothmer à faire déployer simultanément ses deux brigades à distance d'écoulement.

La 7e brigade formait-elle l'avant-garde?

Si oui, elle était beaucoup trop forte pour ce rôle, puisque la 4e division, seule, avait l'ordre de s'avancer des environs de Lembach sur Langensoultzbach.

Dans le cas contraire, l'avant-garde de la 7e brigade composée du 6e bataillon de chasseurs et d'un peloton de cavaliers était insuffisante.

Au lieu de séparer la 8e brigade de la 7e, il convenait de les laisser réunies et de faire précéder le division d'une avant-garde composée de quatre bataillons (6e bataillon de chasseurs et 9e de ligne) d'un escadron et d'une batterie.

La flanc-garde détachée de Mattstall sur le Vieux-Moulin aurait pu comprendre seulement un bataillon et un escadron.

§ 2. — Dispositif d'approche de la 4e division bavaroise et déploiement de sa 7e brigade.

Revenons au récit.

La 8e brigade reçut l'ordre, vers 8 heures, de suivre le mouvement de la 7e brigade, sans même laisser un détachement à Mattstall que devait venir occuper un élément tiré des troupes non endivisionnées du IIe corps bavarois.

La direction indiquée à la 4e division bavaroise par le commandant du corps d'armée était Frœschwiller

Voyons comment cet ordre a été exécuté par la 7e brigade.

Le 6e bataillon de chasseurs, avant-garde de cette brigade, après avoir laissé une compagnie auprès de la batterie d'avant-garde qui s'est portée au nord-est et près de Langensoultzbach, débouche du village et déploie ses trois compagnies restantes en formation de combat le long de la lisière orientale de la forêt, face au mamelon au-dessus duquel émerge Neehwiller.

Derrière le 6e bataillon de chasseurs, le 9e d'infanterie forme deux bataillons (le 2e à droite) en lignes de colonnes de compagnie et dispose son 3e bataillon en colonne double en arrière de l'aile droite des deux premiers.

Le 3e bataillon du 5e de ligne, qui marche en queue, occupe Langensoultzbach comme repli.

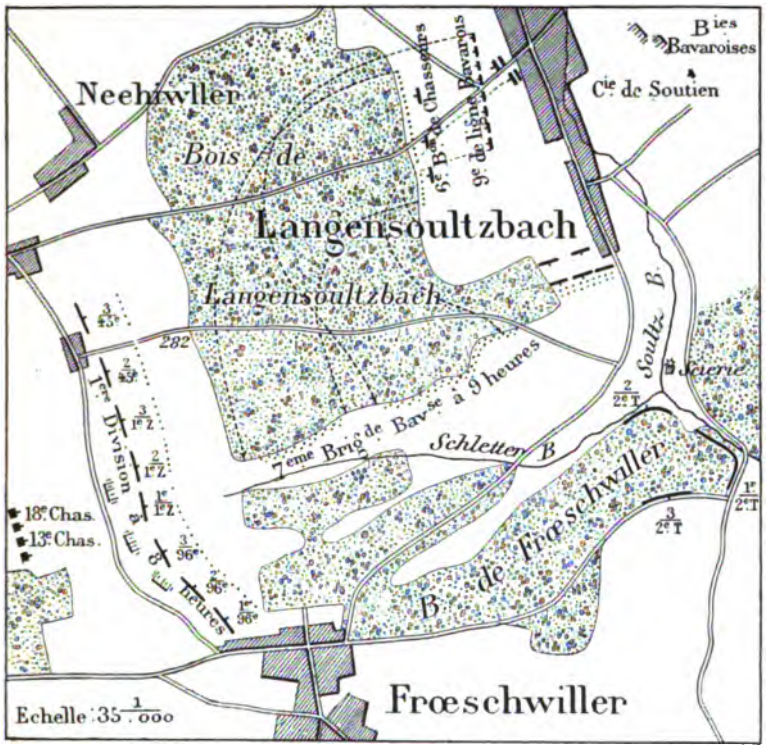
Le dispositif d'approche formé par le 6e bataillon de chasseurs et les trois bataillons du 9e de ligne s'engage dans la forêt de Langensoultzbach et se dirige sur Neehwiller.

Pourquoi ce point de direction, quand l'ordre du général de Hartmann disait de marcher sur Frœschwiller?

Tout simplement parce que les officiers bavarois lisaient mal la carte, ou bien, étaient trop émotionnés par le bruit du canon et la perspective d'un combat prochain pour s'en servir utilement.

Des hauteurs au nord de Langensoultzbach on voit distinctement le clocher de Frœschwiller, mais, une fois à l'ouest de Seltzbach, on ne l'aperçoit plus, tandis que certaines maisons de Neehwiller apparaissent au-dessus des arbres.

La 7e brigade a cru marcher vers Frœschwiller en prenant



son point de direction sur Neehwiller, commettant ainsi une erreur d'angle de 60 degrés environ.

Quoi qu'il en soit, la brigade, une fois dans la forêt, marche à l'aventure (1). Les compagnies de chasseurs com-

(1) La boussole est d'un excellent usage dans la marche à travers bois. Mais, que pouvaient faire d'une boussole des gens qui, au moment de pénétrer dans la forêt, s'imaginaient marcher sur Frœschwiller ?

posant sa 1re ligne se mélangent, les colonnes de compagnie suivantes se perdent de vue, enfin le dispositif du départ n'existe plus que de nom lorsque enfin les tirailleurs du 6e bataillon de chasseurs atteignent la lisière opposée. Seulement ce n'est plus à Neehwiller qu'ils font face, c'est au sud.

Nous n'exagérons rien : qu'on en juge plutôt par l'extrait suivant de l'*Historique officiel prussien* (1) :

« L'avant-garde prend sa direction vers la pente boisée qui « monte à Neehwiller..... Cependant, après avoir péniblement « gravi les pentes, ils (les chasseurs de l'avant-garde) par- « viennent jusqu'au *bord sud du bois.* »

L'*Historique officiel prussien* est muet sur les causes d'un changement de direction aussi imprévu. Pour nous, il y en a deux : l'une d'ordre tactique, l'autre d'ordre psychologique.

Commentaires.

Tactiquement, un dispositif d'approche comme celui de la 7e brigade bavaroise, présentant une largeur de 500 mètres et une profondeur égale, était bon en plaine, mais ne convenait nullement à la marche sous bois.

En effet, une troupe qui s'avance à l'intérieur d'une forêt de haute futaie est comme plongée dans les ténèbres. Elle ne distingue pas une fraction amie ou ennemie au delà de 50, 100, 150 mètres au plus.

Il est universellement admis que pendant la nuit l'infanterie doit manœuvrer et combattre groupée, en comptant bien plus sur la baïonnette que sur le feu.

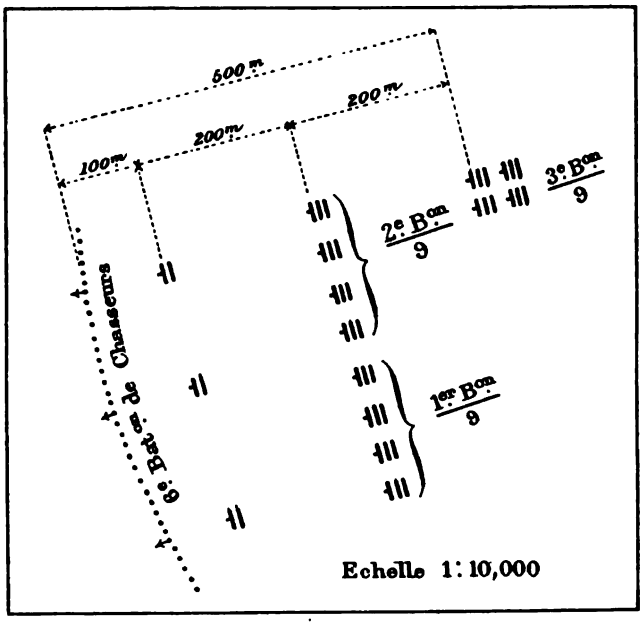
Pourquoi ne pas adopter dans la marche d'approche sous bois un dispositif analogue à celui que l'on prendrait dans une opération nocturne ?

---

(1) Page 221.

Quand la forêt est de haute futaie, ainsi qu'est plantée celle de Langensoultzbach, les troupes peuvent marcher en colonne, et alors, le dispositif qui s'impose doit être extrêmement dense, de manière que tous ses éléments restent liés entre eux, intimement.

Dispositif de la 7e brigade bavaroise à son entrée dans la forêt de Langensoultzbach.



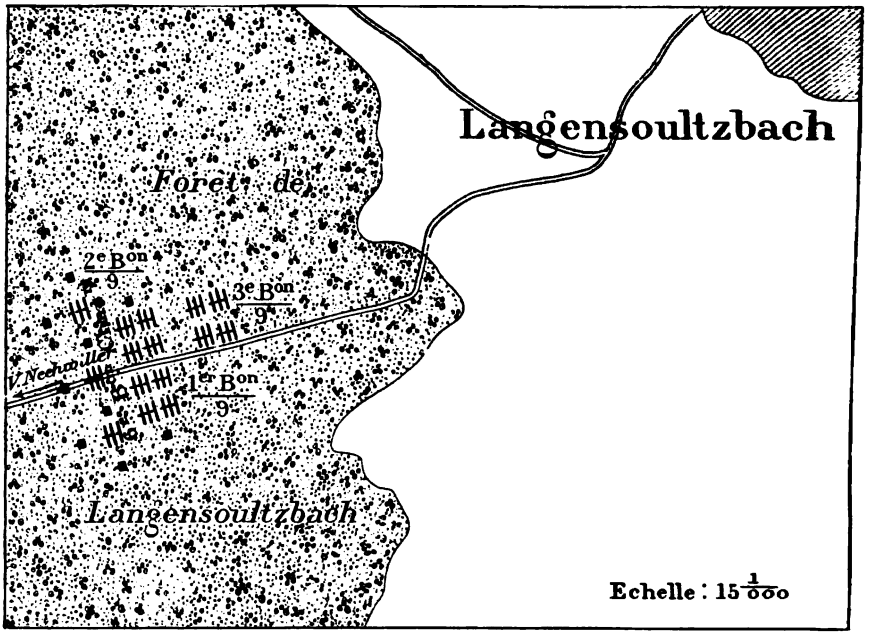
Si, au cours de la marche sous bois, on rencontre l'ennemi, une charge à la baïonnette le mettra en fuite ou rompra sa ligne en morceaux, et les balles qu'il tirera de loin contre notre formation iront presque toutes se loger dans les arbres.

Pour conclure, voici comment nous comprenons la marche d'approche à travers bois qu'aurait dû organiser le commandant de la 7e brigade bavaroise, en supposant, bien entendu, qu'il eût à se porter réellement sur Neehwiller.

Il existe un assez bon chemin qui prolonge la route de Mattstall jusqu'à Neehwiller.

Le premier soin consistait à le prendre pour axe du mouvement.

On aurait ensuite disposé sur ce chemin la compagnie centrale du 6e bataillon de chasseurs, les deux autres compagnies



à droite et à gauche, à 100 mètres d'intervalle, reliées avec la compagnie du centre par une escouade à mi-intervalle. Chacune de ces compagnies aurait été précédée, à 50 ou 100 mètres, suivant le rayon de visibilité, par une escouade de pointe, celles des ailes détachant, à 50 mètres sur le flanc extérieur, une autre escouade.

Les deux bataillons de 2e ligne auraient suivi, en colonne double serrée en masse, de part et d'autre du chemin, à 100 mètres, la ligne des chasseurs.

Enfin, le 3e bataillon du 9e, formant la réserve, se serait mis dans les traces du 2e bataillon (à l'aile droite), à 100 mètres de lui et dans la même formation.

Est-ce à dire qu'un tel dispositif doive marcher ainsi, d'un seul bloc, jusqu'à la lisière opposée ? Évidemment non.

Lorsque les cavaliers attachés à la brigade, ou bien, les quelques officiers montés précédant l'infanterie auront reconnu que le débouché en plaine est libre, le commandant de la brigade arrêtera le 3e bataillon du 9e à 300 ou 400 mètres de la lisière, les deux autres bataillons du même régiment à 200 mètres, et laissera les chasseurs seuls la border ou la dépasser de façon à reprendre en terrain découvert les distances normales. Ensuite le commandant de la brigade prendra telles dispositions que commanderont les circonstances, soit que la marche puisse être continuée au delà de la forêt, soit qu'il faille combattre avant de pouvoir déboucher.

On ne doit pas se dissimuler qu'une brigade, une division, exécutant une marche d'approche sous bois, est en situation périlleuse, voire même critique, à moins que des troupes amies ne la flanquent en suivant les lisières extérieures, ou tout au moins, des chemins parallèles à la direction de la marche.

En général, il est dangereux de pénétrer en grandes masses dans un grand bois dont les lisières sont à la discrétion de l'ennemi.

On doit éviter d'engager beaucoup d'artillerie dans une forêt, toutes les fois qu'on n'aura pas la certitude de pouvoir en déboucher assez facilement.

Passons à la cause d'ordre psychologique qui a dû attirer d'une façon irrésistible les troupes de la 7e brigade bavaroise sur la lisière méridionale de la forêt de Langensoultzbach.

Le général de Bothmer, on s'en souvient, avait pris la précaution, peut-être exagérée, d'envoyer, par Mattstall, deux bataillons du 5e de ligne et un escadron de chevau-

légers sur le Huhbrücke pour se relier avec la droite du Ve corps.

Ce détachement, ayant continué au delà du point fixé, gravissait le mamelon boisé compris entre le Vieux-Moulin (sur la Sauer) et la Scierie (sur le Seltzbach) lorsqu'il vint se heurter à des groupes de turcos du 2e régiment.

La fusillade éclate aussitôt, très vive.

Entendant des coups de feu sur ses derrières, le 3e bataillon du 9e de ligne, qui venait de pénétrer dans la forêt en colonne double, fait demi-tour, sort du couvert et déploie ses premières compagnies sur le plateau entre la forêt de Soultzbach et la Scierie.

Les autres éléments de la 7e brigade tournent à gauche (au sud) tumultueusement et viennent former, sans distinction de bataillons ni de compagnies, une chaîne confuse à la lisière méridionale de la forêt.

Ces mouvements, aussi instinctifs qu'incohérents, furent terminés vers 9 h. 1/4.

Le plus curieux, c'est que les Bavarois, en arrivant sur la lisière sud de la forêt, ouvrirent un feu désordonné contre la lisière nord du bois de Frœschwiller, éloignée de 300 à 400 mètres, et cela, dans un moment où celle-ci n'était pas encore occupée.

3. — Déploiement de la 8e brigade bavaroise.

A son tour, la 8e brigade bavaroise déboucha de Langensoultzbach vers 9 h. 1/2.

Le général de Bothmer fit déployer les bataillons de cette brigade, au fur et à mesure qu'ils arrivaient, dans l'espace découvert compris entre la forêt et la Scierie.

Cette usine fut occupée par deux compagnies.

En même temps, des fractions appartenant aux 7e et 11e de ligne (8e brigade) vinrent renforcer les 1er et 2e bataillons du 5e (7e brigade) luttant contre les turcos du 2e régiment pour

la possession du mamelon boisé formant promontoire entre le Soultzbach et la Sauer.

Un peu plus tard, quelques groupes bavarois, après avoir longé la rive gauche du Soultzbach, marchèrent sur le saillant nord-est du bois de Frœschwiller et réussirent à y pénétrer; mais ils en furent promptement chassés par les turcos qui les poursuivirent jusqu'à hauteur de la Scierie.

Entre 10 heures et 10 h. 1/2, la division Bothmer présentait 12 bataillons en tirailleurs sur un front de 4 kilomètres, depuis la Sauer jusqu'au saillant sud-ouest de la forêt de Soultzbach, n'ayant pour toute réserve que le 3e bataillon du 5e de ligne et le 10e bataillon de chasseurs, laissés à Langensoultzbach.

§ 4. — Contre-dispositions françaises.

Passons du côté français.

Le 2e régiment de tirailleurs algériens (3e division, 2e brigade) avait, le 6 au matin :

Son 2e bataillon, au saillant, nord-est du bois de Frœschwiller, qui confine au Soultzbach;

Son 1er bataillon, au saillant sud-est du même bois;

Son 3e bataillon, à la droite du 1er, sur la portion de la lisière orientale du bois de Frœschwiller qui forme rentrant.

Lorsque la flanc-garde de gauche de la 7e brigade bavaroise, arrivant du Vieux-Moulin par la route de Mattstall à Wœrth, pénétra dans le promontoire boisé qui domine la rive gauche du Soultzbach, les 1er et 2e bataillons du 2e turcos affluèrent de ce côté. Il en résulta que, vers 9 heures, le saillant nord-est du bois de Frœschwiller se trouvait presque complètement abandonné.

Après que la 7e brigade bavaroise, attirée par les coups de fusil tirés à la Scierie et aux environs, se fut portée, par un rabattement désordonné, sur la lisière sud de la forêt de

Langensoultzbach (1) et eut ouvert le feu contre la lisière opposée alors sans défenseurs, celle-ci se garnit, en quelques instants, de bataillons français qui ripostèrent au fur et à mesure de leur arrivée en position.

C'étaient, en commençant par la droite, le 2e bataillon du 2e turcos, le 1er bataillon du 48e, les 1er et 2e bataillons du 36e, tous appartenant à la 3e division, et, plus à gauche, le 3e bataillon du 96e, de la 1re division.

Établi en potence, parallèlement au chemin de Frœschwiller à Neehwiller, le 1er bataillon du 1er zouaves (division Ducrot) battait de ses feux la clairière, large de 200 à 400 mètres, qui sépare la forêt de Langensoultzbach du bois de Frœschwiller, pendant que les deux batteries de canons de la 1re division, établies au nord de Frœschwiller, tiraient sur la croupe à l'est de la forêt de Langensoultzbach et que la batterie de mitrailleuses de la même division, postée près du 1er bataillon du 1er zouaves, enfilait la clairière dont il a été question plus haut.

§ 5. — Attaques partielles et directes des Bavarois, contre-attaque du 3e bataillon du 1er zouaves, et retraite de la 4e division bavaroise.

La situation du 3e bataillon du 9e bavarois et des bataillons de la 8e brigade, comme lui en action sur le plateau à l'est de la forêt de Langensoultzbach, était particulièrement défavorable.

Ces troupes avaient été rejointes sur le plateau par deux batteries, mais, avant que celles-ci eussent achevé le réglage de leur tir contre l'artillerie de la division Ducrot, elles furent soumises à un feu de mousqueterie qu'elles voulurent éviter au plus vite en allant rejoindre les autres batteries de la

(1) Gemeinde-Wald sur la carte allemande.

4e division sur les hauteurs au nord de Langensoultzbach, où elles n'étaient d'aucun secours pour l'infanterie, étant trop loin d'elle et emprisonnées dans les bois.

Les balles qui avaient tant effarouché les artilleurs bavarois provenaient de la portion de lisière nord du bois de Frœschwiller, contiguë au saillant nord-est.

Là se trouvaient 500 ou 600 tireurs français, resserrés sur un front de 200 à 300 mètres, exécutant inconsciemment un tir incliné (1) des plus rasants, attendu que, ayant pris la hausse de 350 mètres correspondant à peu près à la distance réelle, ils visaient le bord du plateau en face qui les dominait de 10 à 15 mètres.

Entre 10 h. 1/2 et 11 heures, les défenseurs du bois de Frœschwiller virent leurs adversaires disparaître vers le nord, et le feu cessa de part et d'autre, sauf aux abords de la Scierie et dans le promontoire boisé entre Seltzbach et Sauer.

Précédemment et à plusieurs reprises, des fractions bavaroises s'étaient efforcées de franchir la clairière et d'aborder la lisière nord du bois de Frœschwiller. Chaque fois, elles avaient été assaillies de front et de flanc par une rafale de projectiles qui les avait contraintes à la fuite.

Pour quel motif les Bavarois abandonnaient-ils la lutte, sauf à la Scierie, pour se retirer précipitamment au delà de Langensoultzbach?

La relation allemande invoque une cause bien étrange :

« Telle était la situation quand, à 10 h. 1/2, un officier « d'ordonnance prussien vint apporter au général de Hart- « mann l'invitation verbale de cesser le combat (2). »

D'après le capitaine Stieler de Heydekampf, de l'état-major du Ve corps, le général de Hartmann aurait répondu, vers midi, au lieutenant de Reibnitz, envoyé par le général de

---

(1) Le tir incliné n'était même pas soupçonné, en ce temps-là, par les officiers d'infanterie les plus au courant des questions de tir.

(2) *Historique officiel prussien*, p. 221.

Kirchbach pour réclamer son concours, qu'il avait un ordre écrit, reçu à l'instant, lui prescrivant de cesser le combat.

D'autre part, le major de Hahnke, de l'état-major de la IIIe armée, après avoir reproduit l'histoire de la communication verbale faite au général de Hartmann, ajoute :

« Il n'a pas été possible de retrouver l'officier qui a com-
« muniqué ces instructions au général de Hartmann, ni de
« savoir par qui elles lui furent envoyées. On comprend faci-
« lement, d'après la situation même, que ce ne put être le
« général de Kirchbach. »

Pour qui n'est pas dupe de ces réticences, l'ordre de retraite, s'il a été donné, émanait du général de Hartmann en personne.

Mais, pour nous, cet ordre était bien inutile. Après une tentative plus sérieuse que les précédentes pour traverser la clairière, les groupes bavarois, rejetés sur la lisière de la forêt de Soultzbach, furent attaqués en flanc et poursuivis par le 3e bataillon du 1er zouaves qui avait pénétré dans la forêt de Langensoultzbach par le saillant sud-ouest, pêle-mêle avec les tirailleurs bavarois repoussés.

Les zouaves s'avancèrent sous bois de l'ouest à l'est et parvinrent jusqu'à la lisière orientale de la forêt, à peu de distance de la partie sud de Langensoultzbach.

Pour les Bavarois établis sur la croupe découverte à l'est de la forêt, la position n'était plus tenable; ils prirent la fuite et ne revinrent plus.

Nous avons encore aujourd'hui la vision très nette de petits groupes se tenant, vers 10 heures, auprès des pommiers qui parsèment la croupe découverte au sud de Langensoultzbach.

Les Bavarois qui les composaient se tenaient debout, serrés les uns contre les autres, derrière les pommiers en question, et n'avaient même plus le courage de tirer.

En réalité, la division Bothmer presque tout entière a déserté la lutte, entre 10 h. 1/2 et 11 heures, parce que, découragée par ses tentatives infructueuses d'offensive, battue

par un feu supérieur, non soutenue par son artillerie emprisonnée dans les bois, elle s'est crue tournée par la forêt de Langensoultzbach (pointe du 3e bataillon du 1er zouaves).

Commentaires.

Pourquoi douze bataillons bavarois, après s'être déployés sur la lisière sud de la forêt de Langensoultzbach et à l'est, n'ont-ils pu s'emparer du bois de Frœschwiller que défendaient des troupes inférieures en nombre?

Comment le 3e bataillon du 1er zouaves a-t-il pu, malgré son faible effectif, exercer une action en quelque sorte décisive sur la 4e division bavaroise?

Questions bien intéressantes, auxquelles l'analyse des circonstances de diverse nature permet de répondre sans trop de difficultés.

La lisière méridionale de la forêt de Langensoultzbach est séparée de la lisière nord du bois de Frœschwiller par un vallon gazonné, de 200 à 400 mètres de largeur, dont la pente ascendante mène aux vergers qui bordent Frœschwiller au nord-est.

Le 3e bataillon du 96e posté dans ces vergers, ainsi que le 1er bataillon du 1er zouaves déployé à sa gauche, enfilaient par leur feu la clairière et voyaient le bord sud de la forêt de Langensoultzbach.

Là aussi, tout près de Frœschwiller et pouvant faire face à Langensoultzbach ou à la Scierie, étaient placées les deux batteries de canons et la batterie de mitrailleuses de la division Ducrot, bientôt rejointe par la batterie de mitrailleuses de la division Raoult (1).

Le 3e bataillon du 1er zouaves formait un arc concave

(1) Cette batterie, d'abord établie sur la lisière orientale du bois de Frœschwiller, face à Gœrsdorf, fut obligée, vers 9 heures, de quitter cette position, et vint se poster auprès de l'artillerie de la division Ducrot.

autour du saillant sud-ouest de la forêt de Langensoultzbach. Sur la lisière nord du bois de Frœschwiller, étaient déployés cinq bataillons (un du 96e, deux du 36e, un du 48e et un de turcos). En outre, le 1er bataillon du 2e turcos faisait face, sur le Soultzbach, aux fractions bavaroises qui occupaient la Scierie et le promontoire boisé.

Les bataillons français engagés contre la division Bothmer étaient au nombre de huit (cinq sur la lisière nord du bois de Frœschwiller et trois en crochet offensif entre Frœschwiller et Neehwiller).

Les douze bataillons bavarois présentaient un effectif minimum de 10,000 hommes, alors que nos huit bataillons comptaient au plus 6,000 fusils.

Toutefois, il convient de tenir compte des trois batteries du général Ducrot, mieux placées que l'artillerie bavaroise pour produire un effet utile.

Mais la longue ligne bavaroise disposée sur la lisière méridionale de la forêt de Soultzbach était incapable d'exécuter un mouvement d'ensemble.

Pour qu'une division déployée sur *un grand front* puisse se mouvoir simultanément, il faut que les chefs placés à la tête de ses diverses unités se voient et puissent facilement communiquer entre eux.

Les balles peuvent-elles déterminer à elles seules la retraite d'un ennemi brave et bien posté?

Plus le feu est intense, plus la troupe qui le subit se dissimule et s'aplatit en quelque sorte.

Chaque soldat de la défense se rend fort bien compte, à ce moment, que fuir c'est doubler les chances de mort; aussi se rase-t-il à la façon du lièvre.

Quand donc le défenseur abandonne-t-il la partie? Il s'en va lorsqu'il a perdu tout espoir d'enrayer les progrès de l'assaillant, et cette espérance l'abandonne au moment où, après avoir subi de grosses pertes par le feu, il voit surgir à

l'improviste et à faible distance (1) une grande masse de troupes disposées en plusieurs lignes qui s'avancent imperturbablement comme une marée humaine dont les flots semblent devoir tout submerger.

Le défenseur éprouve alors un sentiment d'angoisse qui fait bientôt place à la terreur. Toute raison l'abandonne. Les reflexes de l'homme primitif qui sont en lui redeviennent tout-puissants; c'est la fuite instinctive avant même que la rencontre se soit produite.

Il ne faut pas croire qu'une attaque, même très nombreuse et bien disposée, soit susceptible de réussir, à une période quelconque de la bataille.

Le défenseur, non ébranlé par des feux d'artillerie et d'infanterie très supérieurs, ne se laissera pas intimider par les préparatifs, ou même, la marche d'une grande attaque.

Plein de confiance dans l'efficacité de son arme, il se réjouira, tout au contraire, de voir l'ennemi s'offrir en holocauste.

Et si l'attaque a lieu dans ces conditions, il se produira une hécatombe comme la garde prussienne en a offert un exemple mémorable sur le glacis de Saint-Privat.

Mais, et c'est justement là un des côtés vraiment psychologiques du commandement, le vrai général sait apprécier la situation réelle de l'ennemi qui lui fait face, en tenant compte des pertes que lui ont fait subir les feux d'artillerie et d'infanterie; il pèse en quelque sorte le moral de son adversaire, et, lorsqu'il le sent amoindri à point, le moment d'attaquer est venu.

Le général de Bothmer pouvait-il espérer que sa division dispersée sur un front de quatre kilomètres, sans soutiens, sans réserves, toutes les unités confondues ensemble, pourrait emporter de haute lutte le bois de Frœschwiller?

---

(1) Par faible distance, il faut entendre 1000 à 400 mètres.

Dans de telles conditions, jamais attaque ne réussira.

D'ailleurs, une lisière de bois favorise le défenseur aux dépens de l'assaillant contraint de marcher à découvert, et rend très difficile le débouché d'une grande attaque sur plusieurs lignes.

En réalité les Bavarois n'exécutèrent que des attaques partielles.

Chaque fois qu'un millier de leurs soldats, tantôt plus, tantôt moins, quittaient l'abri du couvert, ils étaient en butte aux feux de toute la défense.

A ce jeu d'attaques partielles repoussées par le feu, le moral de l'assaillant se déprime, tandis que celui du défenseur s'exalte. Que celui-ci prononce ensuite un vigoureux retour offensif, la déroute de l'adversaire est certaine.

L'effet décisif produit sur la division Bothmer par la contre-attaque du 3e bataillon du 1er zouaves, exécutée au saillant sud-ouest de la forêt de Langensoultzbach, n'a pas d'autre cause.

La poussée de flanc s'est communiquée, à la façon d'une traînée de poudre, de la gauche à la droite bavaroise, et toute la 4e division s'est enfuie en désordre, à l'exception des fractions accrochées à des points d'appui comme la Scierie, le Vieux-Moulin et le promontoire intermédiaire. Il faut dire aussi que les troupes bavaroises se montrèrent, ce jour-là, comme à Wissembourg, bien médiocres.

Si la contre-attaque du 3e bataillon du 1er zouaves eût été soutenue et poussée jusqu'à Langensoultzbach, ce point d'appui serait tombé presque sans coup férir entre ses mains et son occupation aurait amené l'évacuation, par les Bavarois, de la Scierie, du mamelon adjacent et du Vieux-Moulin, sans compter l'avantage de diviser l'attention et les forces du Ve corps prussien.

Chose étonnante, la retraite de la 4e division bavaroise ne fut nullement inquiétée par les bataillons français déployés

à la lisière nord du bois de Frœschwiller. L'ennemi s'en allait; on le laissa partir sans même le faire suivre pour savoir où il s'arrêterait. Cette négligence, imputable au commandement supérieur et au manque d'initiative des officiers français, était la conséquence de notre ignorance des règles les plus élémentaires de la tactique, comme aussi de la situation d'ensemble et des projets du maréchal.

A 11 heures, la division Bothmer, à l'exception des défenseurs de la Scierie et du Vieux-Moulin, était en pleine déroute.

Ses divers éléments ne commencèrent à se reformer, tant bien que mal, qu'au delà (nord) de Langensoultzbach.

L'échec de cette division avait été si complet que, pendant le reste de la journée, pas un de ses bataillons ne revint prendre part à l'action.

Les abords du bois de Frœschwiller ne furent le théâtre d'un nouvel engagement que vers 2 heures, au moment où la 1re division bavaroise (Ier corps), après avoir débouché de Gœrsdorf et traversé la Sauer, vint unir ses efforts à ceux des bataillons d'aile droite du Ve corps pour vaincre la résistance des troupes de la division Raoult, cramponnées à ce bois désormais célèbre.

§ 6. — Expédition d'un détachement bavarois sur Neehwiller.

Pour clore le récit des combats livrés par les troupes appartenant au IIe corps bavarois, nous allons dire un mot sur l'expédition étrange organisée, vers midi, par le général de Hartmann.

Après la retraite de la 4e division bavaroise au nord de Langensoultzbach, il ne restait de troupes fraîches que le 3e bataillon du 5e de ligne, affecté dès le début de l'engagement à la garde de Langensoultzbach, et le 10e bataillon de chasseurs, faisant partie des éléments non endivisionnés, venu au même point à la suite de la 8e brigade.

Le 3e bataillon du 5e fut disposé, vers 11 heures, au sud et près de Langensoultzbach pour en couvrir les approches contre un retour offensif des Français.

Quant au 10e bataillon de chasseurs bavarois, voici quelle fut la mission étonnante confiée à son chef :

Après lui avoir adjoint un escadron du 2e chevau-légers et la batterie Speck de la réserve d'artillerie, le général de Hartmann ordonna au 10e bataillon de marcher à travers bois sur Neehwiller et de s'emparer de cette localité.

Le lieutenant-colonel de Heckel, chef de ce bataillon, laissa une compagnie à la lisière orientale du bois, comme repli, et s'avança dans la direction prescrite.

Parvenue à la lisière nord du bois, la petite colonne bavaroise fut criblée de balles partant de Neehwiller et se mit en retraite, vivement poursuivie par quelques compagnies appartenant au 1er zouaves et au 45e de ligne.

Le détachement bavarois ne s'arrêta qu'à Langensoultzbach. Les poursuivants l'y suivirent, mais, une fois devant le village, ils ne surent que faire. Alors ils revinrent à leur point de départ.

§ 7. — Renforts prussiens.

Disons, dès maintenant, qu'entre midi et une heure, la 17e brigade (Ve corps, 9e division) détacha au Vieux-Moulin, par Gœrsdorf, le 5e bataillon de chasseurs (moins une compagnie), afin de fortifier la liaison du Ve corps avec le IIe corps bavarois.

Le 5e bataillon de chasseurs prussiens se joignit aux deux compagnies du 37e placées la veille en avant-postes aux environs de Gœrsdorf.

Ces cinq compagnies prussiennes s'avancèrent du Vieux-Moulin sur la Scierie, se joignirent au 3e bataillon du 11e bavarois et aux 1er et 2e bataillons du 5e bavarois, puis

tentèrent, de concert avec eux, de pénétrer dans le bois de Frœschwiller par son saillant nord-est.

Leurs efforts vinrent se briser contre la résistance du défenseur.

§ 8. — Passivité de la défense.

Après la retraite de la division de Bothmer, les trois bataillons du 2e turcos, les 1er et 2e bataillons du 36e et ceux de la division Ducrot restèrent où ils étaient. Seul, le 1er bataillon du 48e fut rassemblé sur le plateau sud du bois de Frœschwiller, puis envoyé en soutien du 3e bataillon de turcos, un peu en arrière du milieu de la lisière est du même bois.

§ 9. — Considérations générales sur ce combat.

Des divers épisodes qui se sont produits au cours des engagements de la 4e division bavaroise, on peut tirer quelques enseignements généraux.

D'abord, les troupes bavaroises ont fait preuve d'une mollesse extrême.

Si Moltke a pu dire, en parlant des contingents de l'Allemagne du Sud au début de la campagne de 1866, qu'ils étaient encore « un ennemi à naître », on admettra bien l'impossibilité pour des troupes aussi embryonnaires d'arriver en trois ou quatre ans à la maturité complète.

Les Prussiens avaient pu octroyer à l'armée bavaroise leur organisation et leurs règlements d'exercices, mais sans pouvoir lui infuser, en quelque sorte, l'esprit guerrier et le sens tactique.

La 4e division bavaroise a employé la formation schématique du règlement prussien pour la marche d'approche de l'attaque, et n'a pas su y apporter les modifications qu'exige toute adaptation à une circonstance déterminée.

Cette formation même n'avait aucune consistance puisqu'il a suffi de quelques coups de fusil tirés au loin pour amener sa rupture et la dislocation de toutes les unités qui la composaient.

Que l'on suppose une division d'infanterie de la Vieille-Prusse, au lieu et place de la 4e division bavaroise !

D'abord, elle ne se serait pas morcelée en deux groupes égaux avant d'arriver devant Langensoultzbach.

Son avant-garde n'aurait pas pris un objectif pour un autre. Elle aurait jeté un bataillon dans la forêt de Langensoultzbach, une ou deux compagnies à la Scierie, sans s'occuper du Vieux-Moulin qui était en dehors de sa zone d'action, se serait déployée, ayant en arrière et non loin d'elle toute l'artillerie de la division sur le plateau, et aurait avancé, en combattant, vers le bois de Frœschwiller.

Le gros de la division serait venu se rassembler à l'ouest et près de Langensoultzbach qu'aurait occupé un bataillon, et le combat aurait suivi son cours normal, par le renforcement successif de l'avant-garde, jusqu'au moment où une action de vigueur aurait été jugée possible contre le saillant nord-est du bois de Frœschwiller, après s'être garanti, toutefois, contre les contre-attaques si faciles à exécuter par l'ennemi, des environs de Frœschwiller, dans son flanc droit.

Le défaut d'énergie des troupes de la 4e division bavaroise ressort bien du tableau de leurs pertes.

Les trois bataillons du 9e de ligne, le 6e bataillon de chasseurs et deux batteries de cette division ont été engagés de 9 à 11 heures.

Dans ce laps de temps, le 9e de ligne a eu 5 officiers tués et 8 blessés, 21 soldats tués et 223 blessés (1); le 6e bataillon

(1) Le rapport des blessés aux tués est tout à fait anormal. Il est probable que sur les 223 blessés, il y avait plus de 100 éclopés.

de chasseurs, 1 officier tué et 7 blessés, 1 soldat tué et 53 blessés (1).

Les deux batteries ont eu, ensemble, 2 canonniers et 7 chevaux blessés. Or, ces deux batteries ont quitté le plateau sud de Langensoultzbach pour prendre position au nord du village, bien avant la déroute de leur infanterie.

Les troupes qui composaient l'expédition entamée sur Neehwiller , vers midi, ont perdu :

Le 10e bataillon. . .	1 officier tué, 2 officiers blessés, 14 hommes blessés.
La batterie.	1 cheval tué, 1 cheval blessé.

Les pertes de la 8e brigade ont été encore plus faibles.

Ainsi, la 4e division bavaroise, renforcée d'un bataillon de chasseurs et de trois batteries de la réserve d'artillerie, a quitté le champ de bataille pour n'y plus reparaître, après une perte totale de 36 officiers, dont 9 tués, et de 667 soldats, dont 52 tués et 91 disparus.

Ces chiffres, quoique très fortement majorés, en ce qui concerne les soldats disparus et blessés, ont leur éloquence.

Tout en tenant compte de l'incapacité, de l'inexpérience et de la faiblesse constatées à la 4e division bavaroise, on peut tirer de l'étude de ses engagements du 6 août au matin, quelques principes généraux n'ayant rien d'absolu et qui, ainsi que toutes les règles, autorisent des exceptions :

a) Une marche d'approche sous bois peut être très dangereuse lorsque ses flancs ne sont pas bien protégés ;

b) Elle exige un dispositif analogue à celui usité aux manœuvres de nuit;

---

(1) Même observation que page 252.

c) Les troupes qui avancent sous bois en formation d'approche doivent être d'excellente qualité ;

d) Les compagnies déployées sur une lisière de bois ne sont guère maniables, et il paraît nécessaire de les rassembler avant de les lancer à découvert contre l'ennemi qui leur fait face ;

e) Le combat sur une lisière de bois, amenant presque toujours le mélange des unités, la direction en est difficile ;

f) Une lisière de bois favorise le défenseur quand il s'agit de repousser, par le feu, une attaque insuffisamment préparée ou faible ;

g) Les bois inspirent une crainte instinctive à l'assaillant, même lorsqu'ils sont peu défendus, parce que l'homme qui attaque redoute surtout le danger qu'il soupçonne mais ne voit pas ;

h) Enfin, l'histoire n'a pas encore mentionné une seule grande attaque ayant débouché d'une forêt ou d'un bois étendu.

Cette constatation ne doit pas nous étonner, car si les bois sont extrêmement précieux pour les marches d'approches qui précèdent les engagements sur toute l'étendue du front de bataille, ils ne permettent qu'exceptionnellement la *combinaison intime des trois armes*, sans laquelle on ne saurait préparer ni produire un résultat décisif.

CHAPITRE IV

DÉPLOIEMENT DE L'ARTILLERIE ET DISPOSITIF PRÉPARATOIRE DE COMBAT AU Ve CORPS

(*Croquis n° 22.*)

---

§ 1. — Grave décision prise par le chef d'état-major du Ve corps.

Le général de Montbarry avait commis, sans le savoir, une grave imprudence en faisant tirer le canon sur Wœrth, puisque, à ce bruit attendu comme un signal d'exécution, la 4e division bavaroise s'engageait à fond, contrairement aux intentions formelles du commandant en chef de ne pas livrer bataille ce jour-là.

Mais, la situation amenée par l'imprudence du général de Montbarry, il n'était au pouvoir de personne d'empêcher qu'elle ne présentât un grave danger pour la IIIe armée allemande.

Au cours de l'escarmouche provoquée par la reconnaissance du général de Montbarry, le chef d'état-major du Ve corps, colonel d'Esch, s'était porté sur la hauteur de Dieffenbach. Il y fut bientôt rejoint par le commandant de l'avant-garde, revenant de Wœrth.

Le feu avait cessé devant le Ve corps, mais on percevait maintenant les échos d'un violent combat d'artillerie et de

mousqueterie du côté de Langensoultzbach. On voyait même les batteries de la division Ducrot en action, au nord de Frœschwiller, contre les Bavarois.

Au même moment, un autre engagement commençait près de Gunstett.

Convenait-il d'attendre les événements, tandis qu'on enverrait prévenir le général de Kirchbach à Preuschdorf où l'avaient retenu jusqu'à ce moment les souffrances d'une blessure reçue à Wissembourg?

Le colonel d'Esch, chef d'état-major du Ve corps, prit sur lui de prescrire au nom du général de Kirchbach une mesure qui engageait de la façon la plus grave la responsabilité de celui-ci.

« Dans ces conditions, dit l'*Historique officiel prussien* (1), « le colonel d'Esch, d'accord avec le commandant de l'avant-« garde, jugeait opportun de reprendre le combat à Wœrth, « afin d'empêcher l'adversaire de porter peut-être toutes ses « forces contre l'une des ailes de l'armée allemande. »

Commentaires.

L'unité de doctrine, seule, explique l'audacieuse détermination, pour ne pas dire l'usurpation de pouvoir, du colonel d'Esch.

Cet officier supérieur est absolument certain que le général de Kirchbach, non seulement, jugera la situation comme lui, mais encore, adoptera et fera siennes les mesures prescrites par lui en son absence.

L'un et l'autre, à des époques différentes, ont passé par l'académie de guerre et le grand état-major.

---

(1) Page 226.

Leur séjour dans ces centres intellectuels du militarisme prussien a développé en eux la faculté précieuse d'observer, de comparer, puis de vouloir à l'unisson.

La relation allemande, afin de mitiger un peu l'initiative extralégale du colonel d'Esch, ajoute :

« *Avec l'assentiment du commandant de la* 10e *division*, « lieutenant général de Schmidt, *présent sur les lieux* (?), des « ordres étaient donnés pour amener en face de la ligne « ennemie trois batteries de la 10e division et toute l'artillerie « de corps.

« Ces dispositions *étaient communiquées* au commandant « du corps d'armée, qui les approuvait et qui *arrivait bientôt* « en personne sur le champ de bataille..... (1). »

Au Ve corps, comme dans tous les corps de l'armée, la vie déborde.

Le moindre incident, aussitôt connu, est examiné, commenté. Pas d'interruption ni de défaillance dans le commandement. Le général en chef n'est pas sur les lieux; son chef d'état-major supplée sans retard à son absence.

L'armée où règne un tel esprit est sur le chemin qui mène à la victoire.

§ 2. — Ordres donnés au Ve corps par son chef d'état-major.

Ainsi, le colonel d'Esch fait prendre les armes au Ve corps d'armée (8 h. 1/2) et décide, au nom de son général, que :

Toute l'artillerie du corps d'armée se déploiera sur l'alignement de la batterie d'avant-garde, remise en position entre Gœrsdorf et la route de Wœrth, exactement à l'ouest de Frœschwiller et à 3,000 mètres du débouché nord-est de ce village.

---

(1) *Historique officiel prussien*, p. 226.

Pendant que l'artillerie du Ve corps se déploie (13 batteries plus la batterie d'avant-garde), savoir : 5 batteries au nord de la route de Soultz à Wœrth et 9 batteries entre cette route et le saillant occidental du petit bois de Dieffenbach, les troupes d'infanterie et de cavalerie se rassemblent comme il suit :

A la 10e division.

La 20e brigade (avant-garde) a un demi-bataillon du 37e, à Gœrsdorf, et l'autre demi-bataillon, en soutien de l'artillerie, à la lisière nord du bois de Dieffenbach. Les deux autres bataillons du 37e sont à 800 mètres derrière l'artillerie, près de la route de Wœrth. Le 2e bataillon du 50e est à Gunstett depuis la veille. Les 1er et 3e bataillons de ce régiment sont disposés, l'un à Oberdorf, l'autre au saillant sud-ouest du petit bois de Dieffenbach.

Tout d'abord, il s'agit d'appuyer les ailes, d'encadrer l'artillerie. Gœrsdorf, d'une part, Oberdorf et le petit bois de Dieffenbach, d'autre part, bien garnis d'infanterie et mis en état de défense vont jouer le rôle important de points d'appui d'encadrement pour l'artillerie.

La 19e brigade, ayant derrière elle trois escadrons du 14e dragons (1 escadron est aux avant-postes), est disposée, en colonne serrée par section (1), sur la route de Wœrth à Soultz, la queue à hauteur de Preuschdorf.

A la 9e division.

La 17e brigade, augmentée du 5e bataillon de chasseurs, est sur deux lignes de bataillons en colonne double (2),

---

(1) Il y a 4 sections (correspondant à nos escouades) par peloton, ou 12 par compagnie.

(2) Les 1er et 2e bataillons du 59e envoyés à Gœrsdorf; en conséquence, la première ligne de la 17e brigade présente 3 bataillons (58e) et la deuxième ligne, 2 bataillons (5e bataillon de chasseurs et 3e bataillon du 59e).

son front de rassemblement sur le chemin de Dieffenbach à Gœrsdorf, à l'abri d'un mamelon (Eichel);

la 18e brigade, au sud de la route de Wœrth, entre Dieffenbach et le petit bois à l'ouest;

le 4e dragons, au sud du petit bois de Dieffenbach, près du chemin de Spachbach.

§ 3. — Dispositif d'attente pris par le Ve corps.

En résumé, la disposition est celle-ci :

Une batterie de 84 pièces de canon, à cheval sur la route de Wœrth à Soultz, forme l'ossature du dispositif préparatoire de combat du Ve corps.

Cette batterie est encadrée : à droite (nord), par Gœrsdorf où la 17e brigade envoie deux bataillons en renfort des deux compagnies d'avant-postes; à gauche, par le petit bois de Dieffenbach, gardé par un bataillon du 50e, et le hameau d'Obersdorf qu'occupe un autre bataillon de ce régiment.

Le front de Gœrsdorf à Obersdorf mesure 3,000 mètres, sur lesquels 1500 mètres environ sont occupés par l'artillerie du Ve corps déployée en une seule batterie.

Les 21 bataillons disponibles du Ve corps (1) sont rassemblés en quatre masses de brigade; la 20e comprenant seulement quatre bataillons; la 17e, cinq, et les deux autres brigades, chacune six.

Ces quatre masses occupent, avec de larges intervalles, un front de 1500 mètres environ, à 700 ou 800 mètres en arrière de l'artillerie, et sont masquées aux vues de l'ennemi par des mamelons ou des bois.

La route de Soultz à Wœrth, sur laquelle se tient la 19e brigade, forme l'axe du rassemblement.

---

(1) Deux bataillons de la 20e brigade et deux bataillons de la 17e brigade occupent des points d'appui en dehors des ailes de l'artillerie.

Ainsi établies, les brigades du Ve corps sont disponibles, c'est-à-dire susceptibles de se porter, en formation tactique, là où leur présence semblera utile.

Commentaires.

Cette disposition est singulière.

L'infanterie est rassemblée en masses de brigade, largement séparées.

Qu'est devenue l'unité divisionnaire?

Elle a disparu, parce que le commandant du Ve corps d'armée veut pouvoir manœuvrer avec quatre brigades, non avec deux divisions.

C'est que, en effet, quatre unités se prêtent à des combinaisons variées, tandis qu'avec deux le nombre en est très restreint.

Dans les manœuvres de division ne voit-on pas, pour une cause semblable, le régiment devenir l'unité de manœuvre, au détriment de la brigade?

Il en sera tout autrement dans les corps d'armée qui comprendront trois ou quatre divisions. Alors, la division redeviendra, comme au temps de Napoléon, l'unité de manœuvre par excellence.

Une brigade d'avant-garde, par exemple, compte, pour celui qui la commande, six bataillons et non deux régiments.

Le général de Steinmetz, dont l'armée (la Ire) se composait de deux corps, au début de la guerre de 1870, franchissait, en toute occasion, l'échelon des chefs de corps d'armée, parce qu'il voulait jouer sa partie avec ses quatre divisions.

§ 4. — Lutte d'artillerie.

A 9 h. 1/2, toute l'artillerie du Ve corps est en action. Au sud, l'artillerie d'avant-garde du XIe corps a pris posi-

tion sur le mamelon au nord de Gunstett et tire contre l'artillerie de la division Lartigue.

La lutte d'artillerie dure, au Ve corps, exactement une heure (de 9 h. 1/2 à 10 h. 1/2).

Ce temps a suffi pour éteindre le feu des six batteries françaises opposées (1).

Commentaires.

On peut se demander ce qu'il fût advenu si, au lieu de 24 canons de 4, l'artillerie française établie sur les pentes du plateau de Frœschwiller eût disposé de 80 canons analogues à ceux de l'armée prussienne.

La distance de lutte étant de 3,000 mètres environ et la position des batteries françaises un peu meilleure que celle de l'ennemi, les deux artilleries se seraient combattues pendant un grand nombre d'heures, sans résultat décisif, laissant aux deux infanteries le pouvoir d'agir l'une contre l'autre en toute liberté.

Dans ces conditions, le combat d'usure aurait tourné en faveur de nos bataillons, mieux partagés sous le rapport du terrain, munis d'un fusil supérieur, animés, aussi et surtout, d'une confiance et d'une énergie sans bornes.

On peut prévoir que, lors d'une prochaine guerre, les artilleries opposées, quand elles s'équivaudront par le nombre, le matériel et la qualité, ne pourront plus engager le fameux duel dont nos oreilles sont rebattues depuis vingt-cinq ans.

Grâce aux perfectionnements techniques, tels que l'éloignement des chevaux et des caissons, la protection du per-

(1) Deux batteries de canons de la 3e division et quatre batteries de canons (montées) de la réserve générale.

sonnel, le choix d'emplacements défilés, les batteries de la guerre future seront presque invulnérables au début des batailles.

Une fois que l'artillerie d'un corps d'armée encadré aura reconnu l'impossibilité d'obtenir tout d'abord à elle seule un résultat décisif, elle divisera le travail entre ses batteries, les unes étant chargées d'un tir de surveillance contre l'artillerie opposée, les autres devant participer activement aux luttes de l'infanterie, éventuellement de la cavalerie.

Les premières accableront les batteries ennemies qui voudraient se porter en avant, les secondes soutiendront activement les autres armes et, pour ce faire, devront être dirigées par des officiers supérieurs, non seulement rompus aux procédés de la tactique générale, mais encore en possession des doctrines du haut commandement.

La bataille de demain ne débutera donc vraisemblablement plus par les luttes d'artillerie préludant aux engagements des avant-gardes.

Comme au temps de Napoléon Ier, l'artillerie agira suivant le but, les moyens et les circonstances du moment.

Alors tomberont dans l'oubli les théories étranges d'un certain nombre d'écrivains tudesques qui, après la guerre de 1870, ont noirci des monceaux de papier pour faire croire que les procédés de guerre des Allemands ont ouvert une ère nouvelle à la tactique.

§ 5. — La brèche appelle l'assaut.

Quoi qu'il en soit, l'artillerie française du plateau de Frœschwiller une fois mise hors de cause, les batteries du Ve corps vont pouvoir diriger leurs feux contre les troupes d'infanterie qu'elles apercevront, ou même, qu'elles soupçonneront embusquées derrière les couverts et les ondulations du sol.

Elles repéreront aussi les points saillants du terrain entre le bois de Frœschwiller et le Nieder-Wald, de telle sorte qu'une troupe ennemie, surgissant à l'improviste d'une crête ou d'un couvert, puisse être soumise, instantanément, à un feu rapide bien réglé.

Admettons que les cinq batteries d'aile droite, disposées au nord de la grande route de Preuschdorf à Wœrth, fassent le guet, soit pour empêcher une reprise du feu par l'artillerie française, soit pour accabler une troupe se montrant à découvert. Les neuf autres batteries d'aile gauche vont-elles déverser le contenu de leurs coffres, par un tir ininterrompu, sur les hectares de vergers, de houblonniers de boquetaux, d'espaces défilés à ses vues, qui occupent la majeure surface du sol en face?

D'infanterie ennemie on ne voit trace. Durant la lutte d'artillerie, elle s'est rasée dans les parties couvertes du terrain et n'a pas tiré un seul coup de fusil. Où est-elle donc? On l'ignore.

Le canon à lui seul a-t-il le pouvoir de la faire lever?

Il faudrait pour cela que le tir des batteries fût dirigé exclusivement sur les troupes, en supposant qu'elles pussent être atteintes derrière les masques qui les abritent.

Mais si l'artillerie fouille avec ses obus tous les lieux susceptibles de cacher de l'infanterie, ses résultats probables seront bien faibles.

Comment forcer l'infanterie adverse à se montrer, ou tout au moins, à signaler sa présence par le feu de ses fusils?

L'unique moyen consiste à menacer cette infanterie d'un abordage, et une telle menace, l'infanterie seule peut la produire.

Si donc, le général de Kirchbach voulait exploiter la victoire de son artillerie au profit de l'ensemble, s'il souhaitait en conséquence de faire servir la majorité de ses batteries à la destruction de l'infanterie masquée dans les couverts du terrain à l'ouest de Wœrth, il était de toute nécessité qu'il

lançât, à la façon d'une meute, une partie de son infanterie à l'attaque de celle de l'ennemi.

Dans quelle proportion?

Au cas présent, il s'agit moins de vaincre que de reconnaître l'adversaire, de le démasquer, de l'accrocher, enfin d'entamer son usure à laquelle participera une artillerie désormais maîtresse du champ de bataille.

Si la troupe d'infanterie jetée tout d'abord sur l'ennemi est par trop faible, elle sera mangée à la façon des navires d'un très petit tonnage qu'une mer démontée engloutit tout à coup.

Qu'elle soit supérieure à son rôle, l'usure prématurée de ses nombreux éléments compromettra le succès final, parce que ceux-ci ne pourront plus, quand le moment sera venu, produire les efforts énergiques qui doivent caractériser les attaques décisives.

Le général de Kirchbach a *senti* la nécessité de lancer au cœur de la position opposée une force d'infanterie *aussi petite que possible*. Cet officier général a obéi en cela aux réflexes cérébraux résultant de son expérience personnelle et des nombreux travaux de tactique appliquée auxquels il avait autrefois participé en qualité d'officier du grand état-major.

L'envoi de la 20e brigade, à 10 heures du matin, sur Elsasshausen, a donc été provoqué, plus ou moins inconsciemment, par la doctrine du grand état-major qui vise la combinaison des deux armes principales du combat de front — infanterie et artillerie — pour user l'ennemi en lui infligeant de grosses pertes.

Seulement, l'adaptation au cas particulier d'une infanterie adverse cachée à tous les regards n'a pas été assez réfléchie, et ce défaut a provoqué, ainsi que nous le verrons plus loin, l'échec complet de l'avant-garde du Ve corps.

Comme observation de détail, les 2e et 3e bataillons du

37e prussien (20e brigade), auraient dû occuper Wœrth dès le début de la lutte d'artillerie (9 h. 1/2), avec l'adjonction d'une compagnie de pionniers chargée de réparer les ponts et de créer de nombreux moyens de passage sur la Sauer en amont et en aval du bourg.

Fait surprenant! Wœrth n'a eu dans ses murs ni un soldat français, ni un soldat prussien, pendant les deux heures comprises entre le retour en arrière (à 8 h. 1/2) du bataillon prussien envoyé de Dieffenbach et la fin de la lutte d'artillerie (à 10 h. 1/2).

Un peloton prussien (50 hommes) avait seul été laissé (à 8 h. 1/2) dans le cimetière situé au delà de l'extrémité orientale de Wœrth.

CHAPITRE V

L'AVANT-GARDE DU Ve CORPS EST LANCÉE SUR ELSASSHAUSEN

(*Croquis n° 24.*)

---

§ 1. — La 20e brigade désignée comme avant-garde.

Un peu après 10 heures, le général de Kirchbach, ne doutant plus de l'immense supériorité de son artillerie et de la défaite prochaine des batteries opposées, donna l'ordre au général de Montbarry de porter sa brigade d'avant-garde (20e) au delà de la Sauer pour marcher vers la hauteur d'Elsasshausen.

Ce hameau, qui paraissait constituer un des points d'appui de la défense, se voit très bien, grâce à son altitude, et n'est qu'à un kilomètre de Wœrth.

Commentaires.

La désignation de la 20e brigade était une faute, attendu que quatre de ses bataillons, sur six, étaient disséminés en couverture des ailes de l'artillerie.

C'était bien plutôt la 19e brigade, tout entière réunie sur la route de Preuschdorf à Wœrth, qu'il eût été bon de désigner pour le rôle de reconnaissance offensive.

Nous allons voir que la dissémination originelle de la

20e brigade a empêché qu'elle reçût une direction unique, condition nécessaire de l'unité d'action.

En principe, une avant-garde qui a formé de nombreux détachements de sûreté ne doit pas être désignée pour jouer le prologue offensif.

Il convient de dire qu'après la fin du petit engagement du matin (7 h. 3/4, 8 h. 1/2), les tirailleurs de la division Raoult, déployés entre le chemin de Wœrth à Elsasshausen et le bois de Frœschwiller, face à la Sauer, étaient restés en position à la limite orientale des couverts du terrain, ayant derrière eux leurs soutiens et, plus en arrière encore, les bataillons en ligne (en bataille), tous assez bien abrités dans les vignes hautes, les vergers, ou derrière des plis de terrain.

Au moment où l'ordre d'attaque parvint à l'avant-garde du Ve corps (20e brigade), elle comptait seulement deux bataillons disponibles (2e et 3e bataillons du 37e), au nord et près de Dieffenbach. Deux autres bataillons de cette brigade (1er et 3e du 50e) se trouvaient, l'un à Oberdorf (3e), l'autre (1er) au sud du petit bois de Dieffenbach (Fuchshübel sur la carte allemande) et pouvaient, à la rigueur, être considérés, eux aussi, comme prêts à marcher.

En raison des emplacements qu'ils occupent, les deux bataillons (2e et 3e) du 37e, auxquels se joint une compagnie (4e) appartenant au soutien d'artillerie, devront occuper Wœrth et pousser au delà vers Elsasshausen, tandis que les deux bataillons (1er et 3e) du 50e traverseront la Sauer à Spachbach et marcheront, de leur côté, sur le même hameau.

La distance de la Sauer (vis-à-vis de Spachbach) à Elsasshausen est plus que double de celle qui sépare ce hameau de Wœrth.

Il n'y a pas de pont à Spachbach ou, du moins, on n'en connaît pas, et l'on sait que la rivière, grossie par les pluies des jours précédents, est presque partout non guéable.

En supposant que les 1er et 3e bataillons du 50e puissent traverser la Sauer près de Spachbach, cette attaque sera

séparée de l'attaque qui débouchera de Wœrth par un intervalle de 1500 mètres.

Cette dernière rencontrera donc l'ennemi la première, et les deux attaques ne pourront en aucune manière se prêter un mutuel appui. En réalité, deux bataillons (2e et 3e du 37e) vont attaquer isolément l'ennemi qui se trouve aux abords de la route de Wœrth à Elsasshausen, et deux bataillons (1er et 3e du 50e) s'efforceront de pénétrer par le ravin (Regers-Graben sur la carte allemande) au sud du Calvaire jusqu'aux abords d'Elsasshausen.

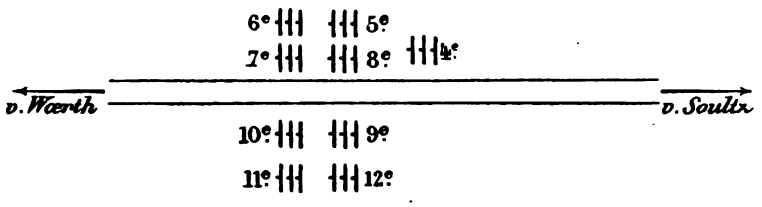
Deux attaques aussi décousues et aussi faibles étaient vouées, non seulement, à un échec, ce qui n'avait rien de surprenant, mais, à une destruction sans remède.

Ainsi, le général de Kirchbach, quoiqu'il ait obéi à un sentiment très juste de la situation en jetant une brigade d'infanterie sur la rive droite de la Sauer au moment où la défaite de l'artillerie française était consommée, a pris des mesures d'exécution si fâcheuses que la ruine de sa 20e brigade devait en résulter.

Le récit des faits accomplis va en donner la preuve.

§ 2. — Dispositions d'approches de la 20e brigade.

Voici, en détail, comment s'effectua l'opération prescrite aux quatre bataillons disponibles de la 20e brigade :



Commençons par les deux bataillons du 37e affectés à l'attaque par Wœrth.

Le 2e bataillon du 37e, primitivement rassemblé en colonne double, prend sa formation de combat et se dirige sur Wœrth, sa gauche longeant la grande route. Il a les 6e et 7e compagnies en tirailleurs et soutiens, et les 5e et 8e compagnies, ainsi que la 4e compagnie (1), en réserve de bataillon (2).

Le 3e bataillon du 37e, rassemblé ainsi que le précédent en colonne double mais au sud de la route, prend comme lui sa formation de combat en deux échelons, les 10e et 11e compagnies en tête, et marche, la droite à la route, dans la direction de Wœrth.

En arrivant à ce bourg qu'elles trouvent inoccupé, les compagnies de tête du 2e bataillon façonnent rapidement une passerelle avec des perches à houblon, franchissent la Sauer et vont garnir la lisière occidentale de Wœrth. La 5e compagnie du 2e échelon améliore la passerelle et, en moins d'une demi-heure, la rend praticable aux chevaux.

Pendant ce temps, la 8e compagnie (réserve de bataillon), impatiente de se porter en ligne, cherche un gué, le trouve au *nord de Wœrth*, passe la rivière, et va se joindre aux 6e et 7e compagnies, sur le pourtour occidental du bourg.

La 4e compagnie (réserve de bataillon), ne voulant pas non plus rester en arrière, s'efforce de traverser la Sauer, en aval de Wœrth; elle y parvient, au prix de grandes difficultés, sous un feu violent de mousqueterie.

Vers 11 heures, le 2e bataillon du 37e a ainsi quatre compagnies (6e, 7e, 8e, 4e) sur la rive droite, à Wœrth, prêtes à s'élancer à la conquête des hauteurs.

Le 3e bataillon du 37e arrive devant la Sauer, en aval et près de Wœrth, mais il est arrêté par la profondeur et la largeur

---

(1) Venu du soutien des batteries.

(2) Le dispositif normal des compagnies dans un régiment prussien rassemblé en ligne de colonnes doubles était celui-ci : $\frac{11}{12}$ $\frac{10}{9}$ $\frac{7}{8}$ $\frac{6}{5}$ $\frac{3}{4}$ $\frac{2}{1}$

de l'obstacle. Ses compagnies de tête (10e et 11e) construisent, tout en tiraillant, une passerelle à quelques centaines de mètres au sud du bourg.

Ce bataillon traverse la Sauer à son tour et, tandis que ses deux compagnies de queue (9e et 12e) se masquent derrière une houblonnière, ses compagnies de tête, déployées en tirailleurs et soutiens, avancent dans les prés de la rive droite jusqu'à la route de Haguenau dont elles bordent le fossé, face au Calvaire (1).

Les deux bataillons du 50e descendent sur Spachbach, trouvent une passerelle construite par l'avant-garde du XIe corps, passent sur la rive droite et prennent leur direction sur Elsasshausen.

Pendant cette marche, le 3e bataillon du 50e, en formation de combat, est suivi du 1er bataillon en lignes de colonnes de compagnie.

Ainsi disposés, ces deux bataillons se préparent à remonter le vallon (Regers-Graben) conduisant à Elsasshausen lorsque, d'un mamelon au sud de ce vallon, part une fusillade qui prend en flanc le 3e bataillon du 50e (en 1re ligne).

Trois compagnies (9e, 10e, 11e) de ce bataillon exécutent, aussitôt, un changement de front à gauche et vont border la route de Haguenau, tandis que la 12e compagnie s'élance vers le saillant nord-est du Nieder-Wald, pénètre dans le bois et s'y joint à des fractions de l'avant-garde du XIe corps.

Le 1er bataillon du 50e (en 2e ligne) se déploie alors en formation de combat, et continue à s'avancer vers Elsasshausen.

A 11 h. 1/2, ses tirailleurs ont atteint les vignes au sud du Calvaire pendant que ceux du 37e, venant de Wœrth, gagnent du terrain vers l'ouest, tout en se maintenant au sud de la

---

(1) Sur l'emplacement de l'ancien Calvaire, a été construit le monument funèbre du 50e régiment d'infanterie prussienne.

route de Frœschwiller à Elsasshausen. Alors surgit un événement.

§ 3. — Premier échec de la 20e brigade.

On se souvient que le 1er bataillon du 21e (1) (division Conseil-Dumesnil) était posté, depuis le 5 au soir, sur le plateau du Calvaire.

Le 17e bataillon de chasseurs, de la même division, occupait le petit bois, et le 3e de ligne formait une première réserve à 200 mètres en arrière (à l'ouest) d'Elsasshausen.

Le 2e zouaves était à cheval sur le chemin d'Elsasshausen à Wœrth et sa gauche s'étendait jusqu'à la route de Wœrth à Frœschwiller.

Lorsque les deux groupes de la 20e brigade prussienne, composés chacun de deux bataillons, prononcèrent leur mouvement offensif, à 11 heures, en partant, l'un de Wœrth et du gué au sud, l'autre de Spachbach, ils avaient devant eux, mais sans les voir, les fractions d'infanterie française suivantes :

Une compagnie du 17e bataillon de chasseurs postée sur la croupe au sud du plateau du Calvaire;

Le 1er bataillon du 21e, ayant quatre compagnies sur six déployées en tirailleurs à la crête du plateau du Calvaire;

Le demi-régiment de droite du 2e zouaves, en bataille au sud de la route d'Elsasshausen, face à la Sauer, précédé de trois compagnies en tirailleurs et soutiens.

Ces troupes présentaient ensemble 16 compagnies avec un effectif de 2,000 hommes, dont 700 à 800 déployés en tirailleurs et soutiens.

---

(1) Voir la répartition de l'armée française, page 192, et le croquis n° 19. Les deux autres bataillons de ce régiment, retenus à Haguenau, n'ont pas assisté à la bataille.

Les quatre bataillons de la 20e brigade prussienne comptaient au moins 4,000 soldats, dont 2,000 déployés en tirailleurs, les autres en soutiens et réserves.

La compagnie détachée du 17e bataillon de chasseurs avait, comme on l'a vu, provoqué le changement de front des tirailleurs du 3e bataillon du 50e prussien.

En même temps, les tirailleurs du 1er bataillon du 21e français faisaient feu sur le 1er bataillon du 50e prussien, tandis que ceux de l'aile droite du 2e zouaves s'engageaient contre les compagnies de tête (10e et 11e) du 3e bataillon du 37e prussien.

Enfin, les quatre compagnies du 2e bataillon du 37e prussien (4e, 6e, 7e, 8e), débouchant des vergers de Wœrth, venaient se heurter aux tirailleurs du 2e bataillon du 2e zouaves.

Sur cette partie du champ de bataille, nos tirailleurs ne formaient qu'un rideau. Les chaînes prussiennes, très renforcées, prennent l'avantage, et bientôt refoulent les tirailleurs français, lesquels démasquent leurs bataillons et vont se rallier dans les intervalles de la ligne bien abritée.

Vers 11 h. 1/2, les tirailleurs des 2e et 3e bataillons du 37e prussien avaient atteint le plateau du Calvaire et les vergers au nord. Excités par leur premier succès, ils continuent à marcher sur Elsasshausen, lorsque tout à coup un ouragan de plomb les renverse et les met en fuite.

C'était le demi-régiment de droite du 2e zouaves qui, en voyant apparaître l'ennemi à 200 mètres, s'était levé et avait exécuté un feu à volonté, sur deux rangs, d'une puissance écrasante.

C'est à cet épisode que fait allusion le capitaine d'état-major prussien de Heydekampf lorsqu'il dit :

« La croupe occupée par l'infanterie ennemie était coupée « de haies et de *murs en pierres sèches* (1); la défense en avait

(1) Ces murs n'ont existé que dans l'imagination de l'auteur.

« été *organisée à l'avance* (1), si bien que, au moment où l'on « ne croyait avoir affaire qu'à des lignes de tirailleurs, *des « rangs entiers apparurent soudain comme sortant de dessous « terre et criblèrent nos troupes assaillantes d'une grêle de « balles.* »

La citation vient à l'appui des considérations qu'on lira plus loin sur les procédés tactiques de l'infanterie française (2) au début de la guerre de 1870.

§ 4. — Deuxième échec de la 20e brigade.

Pendant que le 37e prussien se portait vers les hauteurs, le lieutenant général de Schmidt, chef de la 10e division, avait fait occuper Wœrth par deux bataillons du 6e régiment de grenadiers (19e brigade).

Après leur premier insuccès, les compagnies du 37e, soutenues par le 1er bataillon du 6e, reprennent l'offensive et abordent de nouveau le terrain compris entre la route de Frœschwiller et le chemin d'Elsasshausen.

Elles vont se heurter encore contre le demi-régiment de droite du 2e zouaves; cette fois, les zouaves exécutent une charge qui les conduit jusque dans Wœrth.

Les compagnies de zouaves d'extrême droite poursuivent, à travers les prairies au sud de Wœrth, les 9e et 12e compagnies du 37e prussien, les forcent à se jeter à l'eau, faute de moyens de passage assez nombreux, et quelques groupes de zouaves, après avoir traversé la Sauer, pêle-mêle avec les soldats prussiens, courent dans la direction de la grande batterie du Ve corps (3). Cette tentative ne pouvait aboutir.

---

(1) Erreur.

(2) Voir page 277.

(3) Les croquis au 1/25000, qui accompagnent cette étude, sont extraits d'une carte faite par les Allemands après la guerre.

On y remarquera, au nord-est de Wœrth, et à 1000 mètres de cette localité,

Mais le 3e bataillon du 6e prussien a eu le temps de se barricader dans les maisons du bourg; en outre, un bataillon du 46e prussien, placé en réserve sur la rive gauche, s'est déployé en face des débouchés orientaux de Wœrth.

Les zouaves sont criblés de balles.

Resserrés dans des rues étroites, sans appui sur les ailes, ces braves gens se voient bientôt forcés de rétrograder (midi 1/2). Si, à ce moment, tout le 2e zouaves eût été porté en avant pour soutenir ses compagnies de droite, Wœrth leur restait, et de longtemps les Prussiens n'auraient pu effectuer le passage de la Sauer.

Mais que peuvent les efforts, même surhumains, d'une infanterie dépourvue d'artillerie, en face d'un adversaire supérieur en nombre et dont les armes essentielles se prêtent un mutuel appui?

La prise de Wœrth nous aurait-elle donné la victoire? Il fallait pour cela, non seulement s'y maintenir, mais encore en déboucher.

Or, les quatorze batteries prussiennes du Ve corps étaient capables, à elles seules, de paralyser toute tentative de passage sur la rive gauche.

Le retour en arrière des zouaves du demi-régiment de droite fut pénible et sanglant.

Néanmoins, ils occupèrent les constructions, murs, vergers, qui surmontent les pentes orientales du Calvaire et, une fois abrités, ils interdirent pendant longtemps à l'ennemi le débouché de Wœrth par la route de Haguenau.

A la droite des zouaves du 2e régiment, les tirailleurs du 1er bataillon du 21e et ceux de la compagnie détachée du

---

trois croix accompagnées de la mention : *Soldaten Gräben*, qui indiquent des tombes de soldats français.

C'est en cet endroit, à peu de distance de la ligne des batteries prussiennes, qu'un groupe de zouaves s'est fait exterminer.

17e bataillon de chasseurs, entraînés par l'exemple, avaient marché de l'avant, mais sans pousser leur attaque aussi loin que les zouaves.

Dans le même temps, le 2e bataillon du 3e zouaves (4e division), arrivant de l'ouest et sous bois au secours de sa compagnie de grand'garde refoulée dans le Nieder-Wald par une partie de l'avant-garde du XIe corps, parvenait avec le concours du 2e bataillon du 56e (4e division) à rejeter hors du bois les onze compagnies (1) prussiennes qui l'avaient envahi et à les mettre en fuite jusqu'au delà de la Sauer. Nous étudierons plus loin cette action.

§ 5. — L'aile gauche (6 compagnies) de la 20e brigade échappe au désastre.

Les quatre bataillons de la 20e brigade, avant-garde du Ve corps, sont donc mis en déroute et rejetés, partie sur Wœrth, partie dans la Sauer où beaucoup de Prussiens se noient; mais six compagnies prussiennes (2), repoussées par le 1er bataillon du 21e et la compagnie détachée du 17e bataillon de chasseurs, peuvent s'accrocher au talus de la route de Haguenau dans le coude qu'elle forme en pénétrant dans le vallon (Regers-Graben) à l'est d'Elsasshausen.

Ce talus a joué ce jour-là un rôle important, et il en sera souvent question dans notre récit.

§ 6. — Emplacements de la 20e brigade prussienne après son second échec.

Après le retour du demi-régiment de droite du 2e zouaves sur les pentes du Calvaire, les quatre bataillons de la 20e bri-

---

(1) Six compagnies du 87e, la 12e compagnie du 50e (Ve corps) et quatre compagnies du 80e. (Voir page 297.)

(2) Savoir : 10e et 11e compagnies du 37e et 1er bataillon du 50e.

gade (avant-garde du Ve corps), rejetés sur la Sauer, se trouvaient morcelés en quatre groupes, savoir :

a) A Wœrth, le 2e bataillon du 37e, la 4e compagnie (1er bataillon) du 37e, une partie de la 11e compagnie (3e bataillon) du 37e;

b) Au sud de Wœrth, près de la rivière, les 9e et 12e compagnies (3e bataillon) du 37e.

« Ces deux compagnies furent ramenées ultérieurement « vers le petit bois de Dieffenbach pour y couvrir l'artil- « lerie (1). »

Cela veut dire, en bon français, que les 9e et 12e compagnies du 37e, mises en fuite et jetées à l'eau, disparurent du théâtre de l'action;

c) Dans le vallon au sud du Calvaire, bordant la route de Haguenau en tranchée à cet endroit, les 10e et 11e compagnies (3e bataillon) du 37e et le 1er bataillon du 50e;

d) Devant Spachbach et sur la rive droite de la Sauer, le 3e bataillon du 50e.

En outre, quatre bataillons de la 19e brigade (3 bataillons du 6e et 2e bataillon du 46e) étaient à Wœrth, et l'un d'eux avait participé à l'échec du 37e prussien.

§ 7. — Commentaires sur les deux attaques avortées de la 20e brigade prussienne.

Les traditions assez confuses qui inspiraient la tactique des grandes unités de l'armée française, en 1870, peuvent se résumer ainsi :

Dans la défensive, on déployait une mince ligne de tirailleurs, fournie pour une ou deux compagnies (2) par bataillon,

---

(1) *Relation officielle allemande*, p. 230.

(2) Le bataillon français de cette époque comprenait 6 compagnies de 120 hommes sur pied de guerre.

avec mission de harceler ou de contenir l'ennemi. Quand celui-ci attaquait vivement, les tirailleurs se repliaient dans les intervalles ménagés entre les bataillons, lesquels, une fois démasqués, exécutaient le feu à volonté destiné à rompre l'ennemi et à préparer un retour offensif général avec le concours des bataillons de deuxième ligne, formés en colonne d'attaque (colonne serrée par division), et des réserves.

Dans l'offensive, le mécanisme était le même, sauf que les bataillons de première ligne se portaient à la hauteur des tirailleurs, ralliés de pied ferme vis-à-vis des intervalles, avant d'exécuter les feux préparatoires à l'attaque.

Déjà, en 1859, nos soldats avaient quitté leur rang de bataille avant l'exécution des feux de ligne pour s'égrener en essaims, et l'on avait vu des régiments entiers se fendre en de grandes bandes de tirailleurs, contrairement aux intentions du commandement. C'était la conséquence des progrès de l'armement.

En Prusse, au contraire, on admettait depuis dix ans, à la suite de l'examen attentif de la campagne de 1859, qu'il convient de transporter le combat de feux sur la ligne des tirailleurs, dont la densité doit s'accroître par des renforcements successifs jusqu'au moment de l'attaque, afin d'acquérir, puis de conserver, la supériorité du feu.

Les attaques menées par les lignes de colonnes de compagnie ou de demi-bataillons avaient donc à donner une impulsion aux chaînes de tirailleurs et ne devaient pas attendre, pour avancer, que celles-ci se fussent ralliées sur leurs flancs.

Les Prussiens, en régularisant les effets de dispersion constatés dans notre infanterie en 1859, avaient fait preuve d'un grand sens tactique et montraient qu'ils se rendaient parfaitement compte des conditions nouvelles du tir rapide à longue portée.

D'ailleurs, les combats et batailles de 1866 n'avaient fait que corroborer leurs prévisions.

Les considérations qui précèdent éclairent le récit des premiers engagements d'avant-garde du Ve corps contre une partie de la division Raoult et permettent de comprendre pourquoi et comment les bataillons de la 20e brigade prussienne ont pu déboucher de Wœrth et des passages improvisés sur la Sauer en amont et en aval du bourg, se former au pied des pentes de la rive droite, enfin progresser jusqu'à la ligne formée par nos bataillons déployés en bataille.

Pour expliquer la déroute des quatre bataillons de la 20e brigade et du bataillon de la 19e brigade, lancés de Wœrth et de Spachbach sur Elsasshausen, l'*Historique officiel prussien* invoque la grande supériorité numérique des Français sur cette partie du champ de bataille.

Il se trompe ou déguise la vérité.

L'échec des cinq bataillons prussiens a été le résultat de la contre-offensive exécutée par moins de trois bataillons français.

Or, comme les bataillons prussiens étaient de 950 hommes et les nôtres de 700, ceux-ci ont lutté dans la proportion de un contre deux.

La valeur des soldats français, en particulier des zouaves, et la puissance des feux que procure la formation en bataille furent les causes principales de l'événement.

La tactique des feux de masse, qui a procuré au demi-régiment de droite du 2e zouaves des résultats décisifs contre les deux attaques successives menées par les 2e et 3e bataillons du 37e prussien, soutenus par un bataillon du 6e, entre 11 heures et midi, répondait parfaitement à la circonstance de lieu, mais ne constituait pas en elle-même un avantage sur la tactique de l'infanterie prussienne.

Le principe, admis en Prusse, de transporter le combat de feux sur la ligne des tirailleurs et de le nourrir avec des éléments tirés des colonnes de compagnies était assurément

supérieur, en ce qu'il permettait de nuancer l'intensité des efforts d'après les résistances à vaincre, de conserver dans la main des capitaines les fractions réservées, d'offrir aux premiers coups de l'ennemi des lignes minces peu vulnérables et souples, enfin de profiter de tous les abris pour masquer les groupes non encore dispersés en tirailleurs.

Cependant, cette tactique, aujourd'hui adoptée par toutes les armées européennes et qui dérive des procédés usités par nos troupes dans les guerres de la Révolution et du premier Empire, n'est, à bien la considérer, qu'un expédient employé pour faire arriver sans trop de pertes, ou économiquement, la majorité des assaillants à courte portée du défenseur.

Une fois parvenue à la distance des feux décisifs, inséparable d'une crise aiguë de courte durée, l'attaque, menée suivant le mode prussien, présente une première ligne ou avant-ligne (Vortreffen), très renforcée, dans laquelle sont venus se fondre les éléments conservés jusqu'alors en ordre compact. Cette première ligne offre, dès lors, la densité de la formation en bataille, au désordre près.

Il résulte de ce qui précède que, si les préliminaires de l'acte décisif ont été profondément modifiés par les procédés tactiques de la nouvelle école, l'exécution proprement dite de cet acte par le feu porté à son maximum de puissance ne diffère pas sensiblement du mode d'action des lignes de bataille, encore usité dans l'armée française de 1870.

Seulement, de telles lignes, plus vulnérables que les chaînes de tirailleurs, se désagrègent sous l'influence du feu, ou même, des mouvements exécutés en terrains tant soit peu difficiles.

Elles sont donc presque fatalement condamnées, de par l'efficacité des armes modernes et la nécessité de se mouvoir en tous lieux, à se transformer en une chaîne confuse où régnera un désordre d'autant plus fâcheux qu'il se sera produit contre la volonté des chefs.

La situation particulière des défenseurs du Calvaire et environs, disposés à l'abri des vues éloignées de l'ennemi, était,

au contraire, très favorable à l'emploi de la formation en bataille, parce que l'infanterie ennemie allait se trouver contrainte, par la nature des couverts, à pousser sa chaîne de tirailleurs renforcée jusqu'à la distance des feux décisifs, avant d'avoir pu en aucune manière préparer en sa faveur le dénouement d'une crise qu'elle ne prévoyait pas.

Nous avons exposé plus haut que le général de Kirchbach, en prescrivant aux quatre bataillons disponibles de la 20e brigade de franchir la Sauer, puis de marcher à la conquête d'Elsasshausen, avait dû obéir à un point de doctrine visant *l'association* de l'artillerie et de l'infanterie pour user l'ennemi.

La situation, à 10 h. 1/2 du matin, était des plus favorables au Ve corps, puisque l'artillerie française était à ce moment réduite à se dérober aux coups des batteries prussiennes.

L'artillerie du Ve corps allait donc pouvoir agir de concert avec la 20e brigade pour détruire l'infanterie opposée.

Mais, pour cela, il fallait qu'elle pût tirer sans crainte d'atteindre sa propre infanterie.

En choisissant Elsasshausen comme point de direction des attaques de la 20e brigade, le général de Kirchbach aurait dû prévoir que les bataillons de son avant-garde disparaîtraient promptement : ceux de droite dans les vergers qui bordent les pentes nord-est du Calvaire, ceux de gauche dans le Regers-Graben, et qu'alors son artillerie ne leur serait d'aucun secours.

Son dessein de faire coopérer l'artillerie à la reconnaissance et à l'usure de l'infanterie adverse aurait dû lui imposer un autre point de direction qu'Elsasshausen pour la reconnaissance offensive de son avant-garde.

Si Frœschwiller eût été donné comme point de direction en choisissant la grande route de Wœrth comme axe du mouvement, la brigade d'avant-garde aurait été précédée comme d'un remous d'obus déblayant le terrain devant elle, et,

après avoir gagné 500 ou 600 mètres à l'ouest de Wœrth. cette brigade se serait bornée à entretenir un combat de feux tout à son avantage, parce que l'artillerie du Ve corps y aurait eu la plus grande part.

Quel était, en définitive, le but de l'envoi d'une brigade d'avant-garde à l'ouest de Wœrth?

Démasquer l'infanterie ennemie, précipiter son usure en la contraignant à subir des feux combinés d'artillerie et d'infanterie, enfin constituer comme une tête de pont en vue du passage ultérieur du gros du Ve corps, lorsque le moment serait venu pour lui de procéder aux attaques décisives.

Ces diverses conditions ne pouvaient être remplies que si la brigade choisie pour entamer l'action contre l'infanterie ennemie débouchait de Wœrth par des ponts nombreux et restait réunie sous la direction de son chef, ainsi qu'il eût été possible de faire si Wœrth eût été occupé, dès 9 h. 1/2, par deux bataillons du 37e (20e brigade); si de nombreux passages y eussent été préparés de 9 h. 1/2 à 10 h. 1/2; si, enfin, les six bataillons de la 19e brigade se fussent portés, dans une formation de combat appropriée, à 500, 600 ou 700 mètres à l'ouest de Wœrth vers Frœschwiller.

On peut donc dire que si la direction d'Elsasshausen, donnée aux deux groupes d'approche de la 20e brigade, était favorable, d'une façon absolue, en raison des couverts et des cheminements que le terrain présente de ce côté à l'infanterie, le choix de ce point de direction était relativement mauvais, parce que son choix impliquait l'impossibilité pour l'artillerie du Ve corps de combiner ses efforts avec ceux de l'infanterie d'avant-garde.

Il convient d'observer que les troupes d'infanterie française engagées, de 11 heures à midi et demi, contre les cinq bataillons du Ve corps, venus de Wœrth et de Spachbach puis rejetés sur leurs points de départ, perdirent, elles aussi, leur

cohésion, subirent des pertes assez fortes et virent leur capacité combative diminuer sensiblement.

La faiblesse numérique de l'armée d'Alsace s'opposait à la constitution de grosses réserves maintenues à l'abri. Il en résulta que, sur la majeure partie du champ de bataille, la défense fut assurée par une ligne unique de combattants.

Quand ceux-ci seront usés, brûlés en quelque sorte, il ne restera plus que des débris épars pour faire face aux attaques ultérieures d'un ennemi avare de son infanterie jusqu'au moment du grand coup qui doit tout décider.

Alors on verra des soldats qui, le matin, se conduisaient en héros, s'en aller, le soir, devant la simple menace de l'abordage.

§ 8. — La situation devant Wœrth après les échecs de la 20e brigade.

Revenons à Wœrth au moment où les zouaves du demi-régiment de droite se virent forcés de l'évacuer (midi et demi).

La situation sur la lisière occidentale du bourg, entre les routes de Frœschwiller et de Haguenau, va demeurer stationnaire pendant une heure et demie, c'est-à-dire jusqu'à 2 heures du soir.

Dans cet intervalle, Français et Allemands feront plusieurs tentatives partielles, les unes pour pénétrer dans Wœrth, les autres pour en sortir. Chaque pointe offensive sera repoussée par le feu, avec pertes considérables pour l'assaillant.

Au nord-ouest de Wœrth, les 3e et 2e bataillons du 48e (2e brigade de la 3e division), déployés, face à cette localité, de part et d'autre du grand ravin, furent, jusque vers une heure, très peu engagés.

Le 2e bataillon avait ses tirailleurs sur les pentes est du mamelon sud du grand ravin.

Le 3e bataillon occupait, avec ses tirailleurs, le flanc nord du grand ravin et faisait face à Wœrth, ayant ses soutiens à la lisière méridionale du bois de Frœschwiller.

Les pentes du grand ravin, très escarpées, surtout au nord, sont en grande partie couvertes de vignes hautes.

A partir de 10 h. 1/2, le feu ajusté des Prussiens postés aux étages supérieurs et sous les toits des maisons de Wœrth, ainsi que dans le clocher de l'église, fit éprouver aux tirailleurs du 48e des pertes sensibles.

Vers la même heure, tous les soutiens du 2e comme du 3e bataillon de ce régiment avaient reculé jusque sur la lisière méridionale du bois de Frœschwiller, afin d'échapper aux effets écrasants du tir de l'artillerie prussienne débarrassée désormais de l'artillerie française.

A ce moment, le colonel Suzzoni, du 2e turcos, fit demander du renfort aux troupes établies sur le plateau de Frœschwiller.

Fait peu croyable, on lui donna les soutiens et compagnies disponibles du 2e bataillon du 48e, en sorte que les tirailleurs de ce bataillon furent absolument abandonnés à eux-mêmes.

§ 9. — Une marche d'approche fautive.

Vers 11 heures, le 78e (2e division), de la réserve générale, qui n'avait pas combattu à Wissembourg, fut appelé à renforcer la 2e brigade de la 3e division, dont le front d'action était très étendu.

Le 78e était rassemblé, au sud-ouest de Frœschwiller, en ligne de colonnes serrées par division. Il rompt par la droite en colonne de régiment, contourne Frœschwiller par le sud, et s'engage sur le plateau qui mène au grand ravin.

Aussi longtemps que les vergers cachent à l'artillerie prussienne la marche du 78e, ce régiment avance sans difficultés,

mais, au moment où le 1er bataillon débouche en terrain découvert, les batteries du Ve corps font pleuvoir sur lui une grêle d'obus. Ce bataillon rompt les rangs et court se réfugier dans le bois de Frœschwiller qui lui fait face.

Le 2e bataillon fait de même, quelques instants plus tard.

Le 3e bataillon se débande à son tour sous le feu de l'artillerie et va rejoindre les deux autres dans le bois de Frœschwiller. Une fois là, les bataillons du 78e sont péniblement reformés par leurs officiers.

L'incident que nous venons de relater est le premier d'une série malheureusement trop nombreuse.

Nous ne savions pas adapter les formations au terrain et au but poursuivi, encore moins modifier les formations au cours d'un mouvement.

Cette incapacité manœuvrière a causé des pertes inutiles et a fait avorter des attaques menées par des troupes braves et pleines d'ardeur.

Dans le cas du 78e, il fallait faire marcher les trois bataillons en bataille, sur une ou plusieurs lignes, à partir du moment où l'on entrait dans le terrain découvert vu et battu par l'artillerie, afin de présenter à celle-ci des buts mobiles, larges et peu profonds.

La ligne de colonnes de division (chaque division ployée en colonne par compagnie à demi-distance) eût également permis de marcher sous le canon sans se rompre (1).

Si les adjudants-majors eussent pris les devants pour reconnaître le terrain, ses cheminements, ses espaces découverts exposés au canon, les points enfin où devaient aboutir les bataillons, la surprise et la désorganisation du 78e ne se fussent pas produites.

---

(1) La ligne de colonnes de division par sections serrées à six pas n'était pas usitée dans notre armée en 1870. Elle eût procuré à notre infanterie les avantages de la ligne de colonnes de compagnies des Prussiens, très souple et qui offre à l'artillerie adverse, aux grandes distances, des buts difficiles à atteindre.

A la guerre, on peut être battu sans déshonneur; on n'a pas le droit d'être surpris, aussi bien sur le champ de bataille que dans les marches et les cantonnements.

Une troupe d'infanterie qu'un feu violent et inopiné d'artillerie a dispersée, même momentanément et de très loin, est une troupe dont le moral est fortement atteint. Qu'on ne lui demande pas ensuite un grand effort, elle en est incapable.

CHAPITRE VI

ENGAGEMENT D'AVANT-POSTES DEVANT GUNSTETT

(*Croquis n° 16.*)

---

§ 1. — Dispositif des avant-postes du Ve corps près de Gunstett.

Le 2e bataillon du 50e et le 4e escadron du 14e dragons prussiens, détachés, le 5, par l'avant-garde du Ve corps, à Gunstett, pour former l'aile gauche du réseau d'avant-postes, avaient pris les dispositions suivantes :

Une compagnie (5e) au Moulin du Pont (Bruck-Mühle);

Une compagnie (6e) au débouché sud de Gunstett, gardant le pont entre ce village et Durrenbach;

Deux compagnies, en soutien, dans les vignes qui surmontent les pentes ouest et sud du mamelon (cote 223) au nord de Gunstett.

L'escadron de dragons, à l'est de Gunstett, avait un poste à Biblisheim, pour assurer la liaison avec le XIe corps, et patrouillait, sur la rive droite, au delà des ponts de Durrenbach.

§ 2. — Attaque du Moulin de Gunstett par une fraction française.

Dans la matinée du 5 août, avant l'arrivée des Allemands sur la Sauer, la compagnie du génie de la division Lartigue

avait détruit la passerelle du Bruck-Mühle et miné le pont de Gunstett, voisin du Moulin; mais, faute de poudre, la destruction du pont n'eut pas lieu.

Le 6, à la pointe du jour, une vive fusillade eut lieu entre les défenseurs du Moulin et les avant-postes français.

Vers 8 heures, pendant le petit engagement du bataillon de l'avant-garde du Ve corps envoyé à Wœrth en reconnaissance, le général de Lartigue chargea le général de Kerléadec de s'emparer du Bruck-Mühle et mit à sa disposition, pour cet objet, les deux batteries de 4 et la batterie de mitrailleuses de la 4e division.

Ces batteries s'établissent sur la hauteur au sud de la ferme de Lansberg (ou Albrechsœserhof) (8 h. 1/2), tirent sur le Moulin, y allument un incendie et provoquent chez ses défenseurs un commencement de panique.

Alors, le 1er bataillon de chasseurs, déployé en tirailleurs et réserves, soutenu par deux compagnies du 3e zouaves (1er bataillon) en deuxième ligne, marche sur le Moulin pour s'en emparer. Mais, à ce moment (9 heures), le 3e bataillon du 80e prussien, tête d'avant-garde (1) du XIe corps, venait d'atteindre Gunstett.

D'autre part, l'artillerie de l'avant-garde (4 batteries) du XIe corps qui, en débouchant du bois Kreuzhecke avait vu notre artillerie en action sur la rive droite, continuait sa marche, escortée par le 1er bataillon du 80e, et se mettait en batterie (9 h. 1/4) sur la hauteur au nord de Gunstett.

L'attaque du 1er bataillon de chasseurs contre le Moulin fut enrayée, dès les premiers pas, par le feu violent du 2e bataillon du 50e et du 3e bataillon du 80e, postés sur la rive gauche, en amont et en aval du Moulin.

---

(1) Voir à la page 165, la marche prescrite au XIe corps pour la matinée du 6 août.

Au lieu de pousser de l'avant sans interruption, le 1er bataillon de chasseurs s'arrêta le long de la route de Haguenau pour tirailler.

Une fois là, il n'en bougea plus jusqu'au moment où, vers 10 heures, l'avant-garde du XIe corps prit l'offensive.

CHAPITRE VII

COMBATS DE L'AVANT-GARDE DU XIe CORPS, PRÈS DE GUNSTETT ET A L'OUEST DE SPACHBACH

(*Croquis n°* 25.)

---

§ 1. — L'avant-garde (41e brigade) renforce les avant-postes du Ve corps, déploie son artillerie et se rassemble hors des vues de l'ennemi.

Nous avons montré le XIe corps d'armée (1) marchant en une seule colonne pour se porter de ses bivouacs de Soultz sur le terrain à l'est d'Hœlschloch.

L'avant-garde (41e brigade, 2 escadrons de hussards, 2 batteries) devait fournir des avant-postes depuis Gunstett (exclus) jusqu'à Surbourg (inclus), en passant par la lisière ouest et sud du bois Kreuzhecke qui s'étend à l'ouest d'Hœlschloch.

Partie à 6 heures du matin, la tête d'avant-garde atteignit Hœlschloch vers 7 h. 1/2.

Depuis une demi-heure, le commandant de l'avant-garde entendait le canon de Wœrth.

Pour se conformer à sa mission, il ordonne au bataillon (3e du 80e) tête d'avant-garde de continuer sur Gunstett, en vue de prolonger les avant-postes du Ve corps vers l'est, et il envoie le 2e bataillon du 87e à la lisière du bois Kreuzhecke pour continuer la ligne vers Surbourg.

---

(1) Voir à la page 165, la marche prescrite au XIe corps pour la matinée du 6 août.

La canonnade continuant, l'avant-garde est remise en marche, traverse le bois Kreuzhecke en colonne de route et se rassemble au delà de sa lisière ouest, l'infanterie au nord de la route, l'artillerie et la cavalerie au sud (8 heures à 8 h. 1/2).

En même temps, le général commandant la 21e division, qui se tenait en tête du gros, prescrit aux deux batteries marchant entre le 11e bataillon de chasseurs (tête du gros) et la tête de la 42e brigade de prendre les devants, au trot, afin de rejoindre les batteries de l'avant-garde.

Donc, vers 9 heures, lorsque les chasseurs français commencent leur attaque sur le Bruck-Mühle, le 3e bataillon du 80e prussien est déjà installé à Gunstett et sur la rive gauche de la Sauer.

Pendant que la 41e brigade prussienne se rassemble (1), l'artillerie française ouvre le feu sur le Moulin du pont (Bruck-Mühle).

Ordre est alors donné aux deux batteries de l'avant-garde, suivies de près par les deux batteries divisionnaires du gros (venant au trot), de prendre part au combat.

Cette artillerie choisit comme position le mamelon au nord de Gunstett, s'y installe et commence le feu, à 9 h. 1/4, contre les deux batteries de 4 et la batterie de mitrailleuses de la division de Lartigue.

Notre artillerie, impuissante à lutter contre 24 canons allemands, se retire bientôt, réservant ses coups pour l'infanterie allemande quand elle se montrera.

Commentaires.

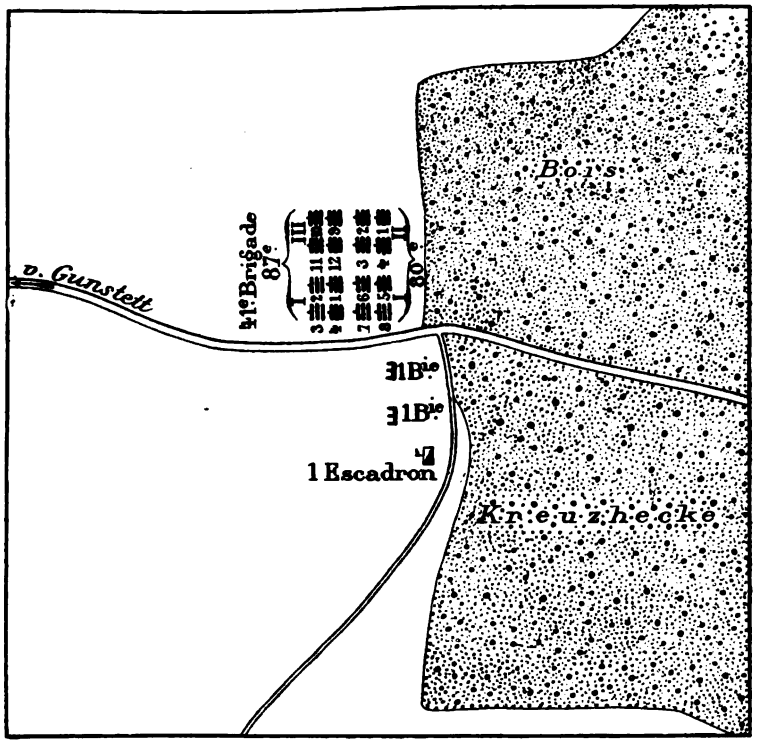
Un peu avant 9 heures, le colonel de Koblinski, comman-

---

(1) Sur six bataillons, la 41e brigade en a un (3e du 80e) à Gunstett et un autre (2e du 87e) occupé à placer des avant-postes sur la lisière méridionale du bois Kreuzhecke.

dant de la 41e brigade, se décide à renforcer l'occupation de Gunstett, ainsi que les abords du pont, et à faire tenir solidement Spachbach.

Il a quatre bataillons rassemblés, savoir : les 1er et 3e du 87e et les 1er et 2e du 80e. Le 3e bataillon du 80e tient déjà Gunstett, et le 2e bataillon du 87e, rappelé de la lisière sud du bois Kreuzhecke, ne va pas tarder à rejoindre la brigade.



Au lieu d'affecter les 1er et 3e bataillons du 87e, bientôt rejoints par le 2e bataillon, à l'occupation de Spachbach, et les 1er et 2e bataillons du 80e au renforcement de Gunstett, le colonel de Koblinski compose sa colonne de droite (sur Spachbach) avec le 3e bataillon du 87e et le 2e bataillon du 80e, et sa colonne de gauche (sur Gunstett) avec le 1er bataillon du 87e et le 1er bataillon du 80e. Bien plus, le

2e bataillon du 87e, qui rejoint sur ces entrefaites, est coupé en deux, et ses 5e et 6e compagnies sont avec la colonne de droite, tandis que ses 7e et 8e compagnies accompagnent la colonne de gauche.

Or, à ce moment, la 41e brigade est encore hors de portée des coups de l'ennemi et à l'abri de ses vues.

On a reproché à certains de nos généraux d'avoir parfois rompu les liens tactiques, en séparant, les uns des autres, les bataillons d'un régiment, les compagnies d'un bataillon.

Le commandant de la 41e brigade prussienne a dépassé, dans le genre, toutes les bornes connues. Il en est résulté que les colonels du 80e et du 87e ont perdu, avant tout engagement, la direction de leurs régiments, que le chef du 1er bataillon du 87e a été mis « haut le pied », enfin que, ni la colonne de droite, ni celle de gauche n'ont été placées sous les ordres d'officiers supérieurs connus de la troupe.

Qu'on se reporte au croquis de la page 293, on comprendra le mécanisme de la répartition. Il est simple.

Les quatre bataillons disponibles étant rassemblés sur deux lignes de régiment, le colonel de Koblinski envoie les deux bataillons de droite vers la droite (à Spachbach) et les deux bataillons de gauche vers la gauche (Gunstett). Mais le 2e bataillon du 87e rallie la brigade. Aussitôt, on le partage en deux moitiés, de façon à donner dix compagnies à chacune des colonnes.

Cette répartition incohérente de la 41e brigade a eu pour effet de priver de toute direction supérieure, aussi bien, la colonne de Spachbach, que celle de Gunstett.

Dans ces conditions, l'une et l'autre étaient vouées à l'impuissance.

Les dispositions vicieuses d'un colonel de Koblinski, totalement dépourvu de sang-froid, eussent été évitées si le général de Bose, ou tout au moins le commandant de la 21e division, se fussent tenus de leur personne à l'avant-garde.

Il est admis, en effet, depuis Napoléon, que la place d'un commandant de colonne est à son avant-garde, car c'est de là qu'il peut le mieux donner des ordres pour les dispositions répondant aux circonstances.

Le défaut d'orientation, déjà constaté dans l'ordre du prince royal pour le changement de front à exécuter le 6 au matin, atténue la faute du général de Bose sans l'excuser complètement.

§ 2. — La fraction de gauche de la 41e brigade se déploie près du pont de Gunstett.

En exécution des mesures adoptées par le colonel de Koblinski, le groupe de gauche (six compagnies du 87e et quatre du 80e) se porte vers Gunstett, contourne ce village par le nord et se déploie, le long de la rivière, en appuyant sa gauche au Bruck-Mühle.

Peu après, le 11e bataillon de chasseurs prussiens, qui marchait en tête du gros de la 21e division, arrive à son tour, traverse Gunstett et va se déployer dans les vignes plantées sur le coteau ouest du mamelon occupé par l'artillerie.

En même temps, le 3e bataillon du 80e (ancienne pointe d'avant-garde de la 41e brigade) garnit fortement la lisière occidentale du village.

Alors (9 h. 1/2) s'engage entre les chasseurs français postés le long de la route de Haguenau et un millier environ de tirailleurs (1) fournis par l'avant-garde du XIe corps une fusillade assez nourrie mais peu efficace.

---

(1) Au Bruck-Mühle et environs, il y avait, à 9 h. 1/2, 22 compagnies ou 5,500 fantassins :

1° Au Bruck-Mühle, 2 compagnies du 50e (V^e corps);

2° En soutien immédiat, 2 compagnies du 50e (V^e corps);

Dans le même moment, la 42e brigade se rassemblait à l'ouest du bois Kreuzhecke, au point où la 41e brigade avait formé son rassemblement.

§ 3. — La fraction de droite de la 41e brigade occupe Spachbach, franchit la Sauer et pénètre dans le Nieder-Wald.

Retournons à la fraction de droite de la 41e brigade dirigée, par Oberdorf, en colonne de bataillon, sur Spachbach.

A partir d'Oberdorf, les six compagnies du 87e, après s'être glissées l'une après l'autre dans le ravin qui descend d'Oberdorf sur Spachbach, bordèrent la rive gauche en aval (9 h. 1/2), pendant que le 2e bataillon du 80e venait chercher un abri derrière Spachbach.

Les obus de quelques canons français habilement dissimulés dans le ravin (Regers-Graben) au sud-est d'Elsasshausen, incommodaient les compagnies du 87e, et les balles, à la vérité peu nombreuses, qui partaient de la lisière du Nieder-Wald la plus rapprochée (à 500 mètres) fouettaient les deux rives, non sans causer quelques pertes.

Bien que l'ordre fût d'occuper Spachbach et de tenir la rivière aux abords de ce point, les compagnies du 87e, disposées sur la rive gauche de la Sauer, montrèrent bientôt un tel énervement (1) que leurs chefs résolurent de les porter en

---

3° Sur la rivière, en amont du Bruck-Mühle, 6 compagnies du 87e;

4° A Gunstett, 2 compagnies du 87e;

5° Entre le Bruck-Mühle et Gunstett, 2 compagnies du 80e;

6° Dans les vignes dominant le pont de Gunstett, le 11e bataillon de chasseurs;

7° En soutien de l'artillerie de la division, 1er bataillon du 80e.

(1) La hausse du fusil Dreyse, en service dans l'armée prussienne de 1870, était graduée jusqu'à 600 mètres; mais il fallait s'approcher jusqu'à 400 mètres pour obtenir des résultats à peu près efficaces, la bonne distance de combat de l'infanterie prussienne à cette époque étant 300 mètres.

avant et prescrivirent, en conséquence, la construction de quelques passerelles au moyen de perches à houblon, très nombreuses dans ces parages.

Le passage commence un peu avant 10 heures.

Les premiers arrivés sur la rive droite sont plus que jamais exposés, en terrain découvert, aux balles du Nieder-Wald.

Alors s'exécute une course folle, autant dire, une « fuite en avant » qui conduit officiers et soldats du 87e, dans le désordre le plus complet, jusqu'à la lisière ennemie.

La compagnie de grand'garde du 3e zouaves (2e du 2), qui occupe cette lisière, est rejetée dans l'étranglement que forme le sommet du secteur boisé. Là elle résiste, en attendant un secours qui ne doit pas se faire attendre.

En effet, le 2e bataillon qui se tenait, sous bois, un peu à l'ouest du sommet du secteur boisé, près de la croisée des routes d'Eberbach, de Frœschwiller et de Morsbronn, vient rapidement soutenir sa 2e compagnie et oppose aux Prussiens une barrière infranchissable. Le combat se continue sous bois, c'est-à-dire à bout portant. Les pertes, de part et d'autre, sont grandes. La direction est presque nulle. Les soldats combattent, chacun pour leur compte, et c'est à peine si les officiers, autour desquels se sont groupés quelques hommes, peuvent faire sentir leur action en provoquant des attaques partielles.

§ 4. — Déroute de la fraction de droite de la 41e brigade.

Cette lutte ardente dure depuis une demi-heure, et des fractions du Ve corps (11e et 12e compagnies du 50e), venues de Spachbach, ont pénétré dans le secteur boisé, lorsque arrive (11 heures) des environs de la ferme de Lansberg le 2e bataillon du 56e, que le général de Kerléadec a mis à la disposition du colonel Bocher (du 3e zouaves) sur ses vives instances.

Le 2e bataillon du 56e entre dans le secteur boisé par la lisière méridionale et tombe dans le flanc des groupes prussiens. Alors le colonel Bocher (du 3e zouaves) fait sonner et battre la charge.

Tout ce qui se trouve d'ennemis dans le Nieder-Wald est aussitôt mis en déroute (11 h. 1/2).

Les 11e et 12e compagnies du 50e (Ve corps) sont rejetées sur la Sauer, en amont de Spachbach, les six compagnies du 87e (XIe corps), en aval du même point, et toutes repassent la rivière dans un désordre inexprimable.

Mais, dès que le flot des fuyards s'est écoulé hors du bois, les batteries de gauche du Ve corps et les batteries de la 21e division dirigent sur la lisière du secteur boisé des feux rapides qui paralysent toute velléité de poursuite à travers les prés.

Durant le combat que nous venons de raconter, le 2e bataillon du 80e, en seconde ligne derrière les six compagnies du 87e, avait traversé la Sauer, en aval de Spachbach, et s'était formé en ligne de colonne de compagnie, le long de la route de Haguenau, face à la lisière du secteur boisé.

Ce bataillon fut entraîné, en entier, par les compagnies du 87e, au delà de la Sauer, sans avoir tiré un seul coup de fusil.

L'événement que nous venons de raconter se passait un peu avant le moment où le demi-régiment de droite du 2e zouaves refoulait dans Wœrth la fraction de droite de l'avant-garde du Ve corps.

La *Relation du grand état-major prussien*, qui s'entend si bien à faire d'habiles retouches, n'a pu déguiser la vérité en présence d'un fait aussi brutal.

Qu'on en juge plutôt!

« Cet engagement acharné, au milieu des fourrés, avait « confondu les compagnies; presque toutes étaient privées « de leurs chefs, de façon que *le combat se trouvait, en « quelque sorte, sans direction.* C'était à ce moment que les

« Français prononçaient leur mouvement offensif contre le « V^e corps; en même temps, de forts partis ennemis (1) « s'avancent également dans la direction sud du bois (2) sur « le flanc et sur les derrières des combattants du 87e. Hors « d'état d'opposer une longue résistance, ceux-ci sont refoulés « sur la pente avec des pertes considérables, jusqu'en arrière « de la route, entraînant dans leur retraite les quatre com- « pagnies du 80e..... Emportés par les tirailleurs qui évacuent « le bois en désordre, *tous refluent pêle-mêle sur la Sauer;* « ce n'est qu'à Spachbach qu'il devient possible de remettre « un peu d'ordre dans ces troupes. »

Commentaires.

Un tel fait d'armes appelle la critique.

La marche des dix compagnies du XIe corps (six du 87e et quatre du 80e), en formation rassemblée, depuis la lisière du bois Kreuzhecke jusqu'au ravin d'Oberdorf, est régulière. Le fractionnement de la masse en colonnes de compagnie, utilisant le couloir menant à Spachbach, comme cheminement d'approches, est encore bien.

Mais le passage de la Sauer par six compagnies du 87e, bientôt suivies du 2e bataillon du 80e, et l'attaque du Nieder-Wald ont été prématurés.

Si les soldats du 87e, postés sur la rive gauche à hauteur de Spachbach et en aval, souffraient du feu des Français sans pouvoir y répondre, il convenait de les abriter derrière Spachbach en laissant seulement au bord de l'eau quelques postes de surveillance.

Cette attaque était tout à fait intempestive, car, au moment

---

(1) Le 2e bataillon du 56e.
(2) Sud du secteur boisé nord-est du Nieder-Wald.

où elle se fit (10 heures), la majeure partie de l'artillerie du XIe corps était encore loin en arrière.

Cependant, les compagnies du 87e parvinrent à franchir les 500 mètres de prairies qui les séparaient du secteur boisé et à l'envahir d'un premier élan.

Un tel résultat était inespéré, car avec un peu plus d'attention, le 2e bataillon du 3e zouaves aurait pu envoyer en temps utile deux ou trois compagnies en renfort de sa compagnie de grand'garde, de façon à rendre le glacis infranchissable.

Une fois les Prussiens dans le secteur boisé, leurs progrès ont été limités au sommet, que les zouaves, malgré leur petit nombre, ont pu défendre efficacement en attendant l'arrivée de renforts, et, pendant près d'une heure et demie (10 heures à 11 h. 1/2), le combat sous bois s'est ainsi localisé avec des alternatives diverses.

Quant au 2e bataillon du 80e prussien, qui attendait les événements, l'arme au pied, en dehors du bois et contre sa lisière, son rôle était tout tracé : garder les flancs du secteur boisé. S'il eût rempli ce rôle, *la manœuvre* du 2e bataillon du 56e français aurait probablement échoué.

En fait, *cette manœuvre*, qu'elle ait été combinée ou qu'elle ait été le résultat d'un concours de circonstances favorables, a pleinement réalisé les conditions exigées en pareil cas, et, à ce titre, elle mérite d'être citée en exemple.

Le combat sous bois du 2e bataillon du 3e zouaves contre des forces très supérieures est caractéristique, en ce qu'il fait ressortir les différences de race et de tempérament qui distinguent le soldat allemand du soldat français.

Déjà, nous avons pu constater, lors des engagements de quelques groupes de la 4e division bavaroise dans la partie du bois de Frœschwiller voisine de la Scierie (Säge-Mühle), l'incertitude et la timidité des soldats allemands lorsqu'ils sont séparés de leurs chefs immédiats.

L'*Historique officiel prussien*, en présence de l'infériorité évidente des soldats de la 41e brigade (XIe corps), invoque,

comme circonstance atténuante, la mise hors de combat d'un grand nombre d'officiers.

Nos soldats n'étaient-ils pas dans la même situation?

La véritable cause de la supériorité individuelle de nos soldats sur ceux de l'Allemagne doit être cherchée dans la qualité exceptionnelle du sang français, non ailleurs.

§ 5. — Débouché intempestif du 11e bataillon de chasseurs prussiens au delà du pont de Gunstett et contre-attaque victorieuse des Français.

Revenons au Bruck-Mühle.

A 9 h. 1/2, la fraction de gauche de l'avant-garde du XIe corps, renforcée du 2e bataillon du 50e (V^e corps) et du 11e bataillon de chasseurs prussiens, avait ouvert le feu contre le 1er bataillon de chasseurs français, et ce combat de pied ferme durait depuis une demi-heure lorsque le 11e bataillon de chasseurs prussiens, soutenu par la 6e compagnie du 50e, traverse le pont de Gunstett et marche à l'attaque des chasseurs français (10 heures).

Nos chasseurs, déjà éprouvés par le feu des quatre batteries de la 21e division, combiné avec le tir d'un millier de tirailleurs de l'avant-garde du XIe corps, cèdent devant les chasseurs prussiens.

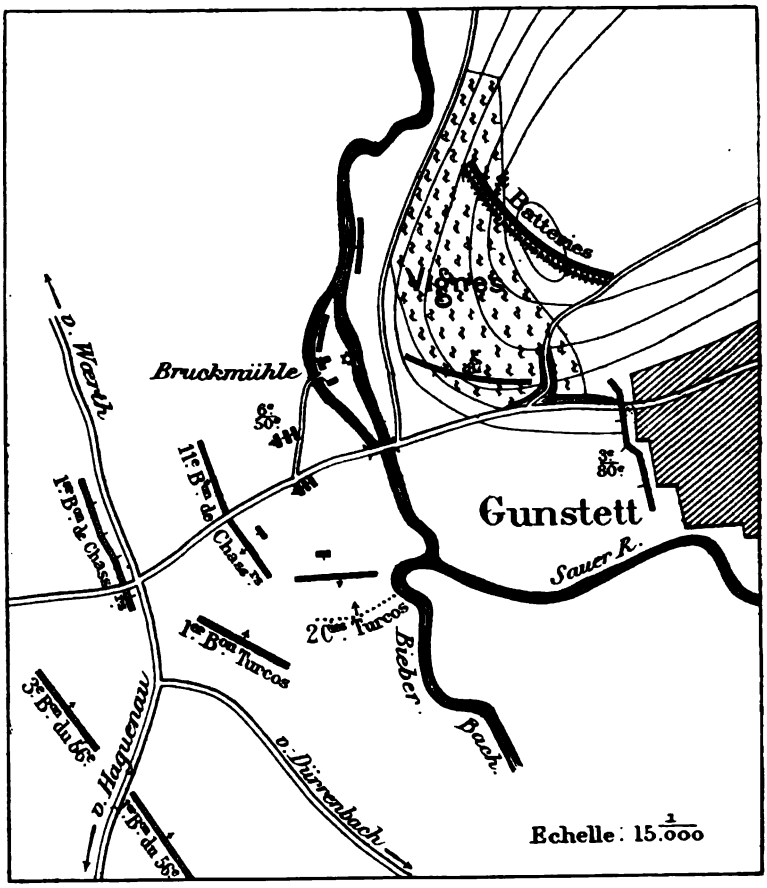
Le général de Lartigue fait alors avancer, à la droite de son 1er bataillon de chasseurs, le 1er bataillon et deux compagnies du 2e bataillon du 3e turcos, qu'il fait suivre par les 1er et 3e bataillons du 56e, ceux-ci en deuxième ligne.

Malgré les ravages causés dans les rangs français par les 24 pièces en position sur le mamelon de Gunstett, nos chasseurs, à l'approche des turcos, font volte-face, courent sur les chasseurs prussiens et les forcent à repasser la Sauer dans le plus grand désordre.

L'attaque française gagne ainsi le pont de Gunstett que

franchissent 200 à 300 turcos de l'extrême droite, pêle-mêle avec les chasseurs prussiens.

Contre-attaque d'une partie de la division de Lartigue, à 10 h. 1/2 du matin.



Mais les compagnies du 87e, tout d'abord établies sur la rive gauche en amont du Bruck-Mühle, ont eu le temps de prendre des dispositions pour recueillir les chasseurs prussiens en se déployant au pied des vignes du mamelon, et de là elles tirent d'écharpe sur les assaillants.

Les turcos, passés sur la rive gauche, reçoivent un feu violent sur leur flanc gauche (11 heures) et, une fois parvenus aux premières maisons de Gunstett, sont accablés par la fusillade du bataillon du 80e établi sur la lisière de ce village, de telle sorte que, à part un très petit nombre, ils sont tués, blessés ou pris.

A la suite de cette contre-attaque, nos tirailleurs occupent les houblonnières voisines du pont de Gunstett et tiennent ce débouché sous leur feu.

Commentaires.

Cette contre-attaque est remarquable. Rien n'y manque : mouvement enveloppant des turcos contre l'aile gauche des cinq compagnies prussiennes; marche en bataille de deux bataillons du 56e en deuxième ligne pour soutenir chasseurs et turcos et leur donner l'impulsion.

Les formations minces de cette contre-attaque sont très bien adaptées à la situation d'une infanterie marchant à découvert sous le feu d'une artillerie maîtresse du terrain.

La bataille de Frœschwiller a offert d'autres exemples de contre-attaques françaises ayant, les unes réussi, les autres échoué.

Elles ont été menées avec un égal courage et la même *furia franzese*, mais toutes n'ont pas été organisées et conduites avec le même discernement que celle dont nous venons de retracer les péripéties.

La pointe singulière du 11e bataillon de chasseurs prussiens contre le 1er bataillon de chasseurs français a-t-elle été entamée en exécution d'un ordre, ou bien, s'est-elle produite spontanément?

En l'absence de documents à cet égard, on peut croire qu'une attaque aussi intempestive et aussi faiblement organisée n'a pas été prescrite par l'autorité supérieure.

Il faut voir là un effet de l'exagération du sentiment très louable qu'avaient de leur supériorité les chasseurs..... prussiens.

L'occasion paraissait bonne. Nos chasseurs étaient cruellement éprouvés par un feu violent de mousqueterie et d'artillerie. Eux seuls étaient pour le moment engagés, et les chasseurs prussiens ne voyaient aucune autre troupe d'infanterie française à portée de les secourir.

Les chasseurs prussiens n'ont probablement pas su résister au désir de se mesurer avec des chasseurs français; mal leur en a pris.

CHAPITRE VIII

LA PRÉPARATION DES ATTAQUES DE FRONT ET DE FLANC AU XIe CORPS

---

§ 1. — Arrivée du commandant du XIe corps sur le champ de bataille.

Après l'insuccès du 11e bataillon de chasseurs prussiens et l'attaque avortée de Gunstett par les turcos, le combat dégénéra en un échange de balles tirées de part et d'autre de la Sauer.

Le général de Bose, chef du XIe corps d'armée, arriva, de sa personne, sur le mamelon occupé par l'artillerie de la 21e division au moment où les turcos du 3e régiment échouaient dans leur tentative sur Gunstett; il pouvait être 11 heures.

Au même instant, l'artillerie de corps commençait à rejoindre les batteries de la 21e division sur la hauteur au nord de Gunstett.

Derrière elle venait l'artillerie de la 22e division, et celle-ci se mettait en batterie à son tour, vers 11 h. 1/2, sur les pentes méridionales du même mamelon.

§ 2. — Morcellement de la 42e brigade.

On se rappelle que, à 9 h. 1/2, la 42e brigade (2e brigade de la 21e division) commençait à se rassembler au débouché

occidental du bois Kreuzhecke, précisément à la place qu'avait occupé, vers 8 h. 1/2, la 41e brigade avant sa séparation en deux groupes.

La 42e brigade, comprenant le 88e en entier et deux bataillons (1) (2e et 3e) du 82e, fut partagée, comme la 41e brigade, en deux fractions, sans avoir égard aux liens tactiques.

Le 88e, qui avait marché en tête, s'étant trouvé rassemblé le premier, deux de ses bataillons (1er et 2e) furent dirigés sur Spachbach par le ravin d'Oberdorf, tandis que le 3e bataillon de ce régiment et les deux bataillons disponibles du 82e étaient envoyés au nord de Gunstett, à l'abri du mamelon, pour y constituer une réserve.

Derrière le 82e, vint se placer le 14e hussards, dont deux escadrons avaient marché, le matin, à l'avant-garde du XIe corps.

Toutes ces dispositions étaient terminées vers 11 heures.

Commentaires.

Si l'on jugeait nécessaire l'envoi de trois bataillons à Spachbach et de deux bataillons seulement à Gunstett, pourquoi ne pas diriger sur le premier point tout le 88e, en réservant les deux bataillons disponibles du 82e pour Gunstett?

On a fait autrement; pourquoi?

C'est que, entre 9 heures et midi, les chefs de l'armée allemande avaient, pour la plupart, perdu la faculté de réfléchir.

Les répartitions bizarres que nous avons signalées à plusieurs reprises sont un indice précieux pour nous qui étudions dans une bataille, non seulement les faits, mais encore les phénomènes psychiques qui les ont provoqués.

Cette étude montre chez un certain nombre de généraux

---

(1) Le 1er bataillon du 82e était de garde au quartier général du prince royal, à Soultz.

allemands une angoisse et un trouble qui se sont manifestés, surtout, lors de nos tentatives d'offensive.

Une telle constatation ne peut que nous encourager à prendre et à conserver l'initiative des opérations tactiques sur les futurs champs de bataille.

§ 3. — Dispositions prises à la 22e division pendant sa marche d'approche.

Dès que la 42e brigade eut dégagé la route au débouché ouest du bois Kreuzhecke, l'artillerie de corps prit le trot et put ainsi se former en batterie sur la hauteur de Gunstett, entre 11 heures et 11 h. 1/2.

Derrière l'artillerie de corps, venait la 22e division ayant son artillerie entre les 43e et 44e brigades.

La 43e brigade quitta la route, avant de pénétrer dans le bois Kreuzhecke, pour permettre à l'artillerie de la 22e division de doubler l'allure.

Cette brigade (43e) prit un chemin de bois au sud de la route de Surbourg à Gunstett et, vers 11 h. 1/2, sa tête atteignait, à l'est et près de Gunstett, le point de rassemblement qui lui avait été assigné.

La 43e brigade (32e et 95e) ne comprenait à ce moment que quatre bataillons, le 3e bataillon du 32e ayant été chargé d'occuper Surbourg, et le 3e bataillon du 95e, envoyé en reconnaissance avec le 13e hussards vers la forêt de Haguenau.

La tête de la 44e brigade venait à un kilomètre environ en arrière de la queue de la 43e brigade.

A peine les deux bataillons disponibles du 32e commençaient-ils à se former au sud-est de Gunstett que « le général « de Gersdorff, chef de la 22e division, donna l'ordre au 32e de « marcher, par Durrenbach, sur Morsbronn et au 95e de se « porter sur la ligne de bataille de la 21e division (1) ».

(1) *Relation officielle allemande*, p. 249.

Le mouvement s'exécute aussitôt.

Les 1er et 2e bataillons du 32e rompent et prennent la route de Gunstett à Durrenbach.

Pendant qu'ils avancent vers le premier pont, la tête de la 44e brigade, elle, commence à déboucher à l'ouest du bois Kreuzhecke, par la route de Surbourg à Gunstett.

Le général de Schkopp, commandant de la 44e brigade, a pris les devants et a pu s'orienter sur la situation.

Il juge non sans raison que, en débordant la droite française, on fera tomber la résistance qui dure depuis le matin en face de Gunstett et de Spachbach.

Sur ses indications, le 1er bataillon du 94e, qui tient la tête de la 44e brigade, déboîte de la route et marche vers le premier pont au sud de Gunstett, en vue de suivre le mouvement des bataillons (1er et 2e) du 32e que l'on voit se porter de Gunstett sur Durrenbach.

Déjà la majeure partie du 94e est engagée dans cette direction lorsque arrive au général de Schkopp *l'ordre formel* d'amener toute la 44e brigade derrière Gunstett, en réserve.

§ 4. — Initiative extraordinaire du général de Schkopp, commandant la 44e brigade.

Que cet ordre soit exécuté à la lettre, l'attaque de Morsbronn, entamée par les deux seuls bataillons disponibles du 32e, échouera. Par suite, la bataille sera indécise.

Mais le trouble du général de Gœrsdorf n'est pas partagé par le commandant de la 44e brigade.

Celui-ci persiste dans l'idée que la décision de la bataille sera obtenue en débouchant de Morsbronn, non de Gunstett, et, pour la faire triompher, il n'hésite pas à adopter un compromis que l'on peut hardiment taxer de faute contre la discipline.

Pour sauver les apparences, il laisse le 83e continuer sur

Gunstett et va de sa personne se mettre à la tête du 94e, dont la marche sur Durrenbach ne subit pas la moindre interruption.

La désobéissance du général de Schkopp est sans excuse, puisque son chef, présent sur les lieux, était à même de recevoir ses observations.

Et pourtant, l'acte du commandant de la 44e brigade devait avoir les plus heureux résultats pour la IIIe armée allemande.

§ 5. — Autres exemples d'initiative.

Nous avons laissé le 3e bataillon (fusiliers) du 32e à la garde de Surbourg et le 3e bataillon (fusiliers) du 95e en service de reconnaissance avec le 13e hussards vers la forêt de Haguenau.

Au moment où le chef du 3e bataillon du 32e vit la 44e brigade presser l'allure pour prendre part au combat, il ne put se résigner à rester inactif.

Laissant une compagnie à Surbourg, il marcha avec les trois autres à la suite du 94e.

Le commandant du 3e bataillon du 95e, de son côté, abandonna sa mission, pensant que le corps Werder était bien suffisant pour garder les derrières de l'armée, et se mit en mouvement dans la direction de Gunstett.

Le 13e hussards, lui aussi, suivit la 44e brigade, en ne laissant en observation, au sud de Surbourg, qu'un escadron.

L'unanimité des résolutions prises par ces deux chefs de bataillon et par le commandant du 13e hussards, en dehors de toute influence autre que le désir de marcher à l'ennemi, est l'indice d'une haute valeur militaire.

Les bonnes troupes ont toujours montré une pareille ardeur, et il n'est pas nécessaire de remonter bien haut dans notre histoire pour trouver, à foison, des faits du même genre.

On ne doit pas moins admirer le caractère et l'intelligence

militaire des trois officiers supérieurs prussiens qui ont su concilier l'exécution d'un ordre primitif avec le désir impérieux d'apporter leur concours à la bataille.

§ 6. — Composition des forces accaparées par le général de Schkopp.

De ces divers incidents, il résulte que le général de Schkopp allait pouvoir agir contre les défenseurs de Morsbronn et la droite française avec les forces suivantes :

2 bataillons (1er et 2e) du 32e,
3 bataillons du 94e,
3 compagnies du 3e bataillon du 32e,
1 compagnie de pionniers de la 22e division,
3 escadrons du 13e hussards.

C'est vers midi que la tête du 32e franchit le premier pont de Durrenbach.

A midi 1/2, le 94e commençait à son tour la traversée du même pont.

CHAPITRE IX

LE XIe CORPS ATTAQUE L'AILE DROITE FRANÇAISE, DE FRONT, AVEC LA MAJORITÉ DE SES FORCES

---

§ 1. — Le général de Bose se décide à prononcer une double attaque de front.

Sur les instances du général de Kirchbach et en raison de la situation critique du Ve corps, le général de Bose se décida, vers midi, à prononcer une double attaque de front : la première, contre les défenseurs du secteur boisé oriental du Nieder-Wald, en partant de Spachbach; la deuxième, contre les troupes qui faisaient face au pont et au village de Gunstett.

Ces deux attaques devaient être bientôt soutenues, indirectement, par la manœuvre enveloppante dirigée de Durrenbach sur Morsbronn.

Au moment où le général de Bose prenait sa détermination, la situation réciproque des troupes de son corps d'armée et des forces françaises opposées était la suivante :

Les six bataillons de la 41e brigade et le 2e bataillon du 50e (V^{e} corps) sont dispersés en tirailleurs le long de la rive gauche de la Sauer, depuis la partie sud de Gunstett jusqu'à Spachbach inclus.

Les 1er et 2e bataillons du 88e (42e brigade) sont rassemblés à l'est de Spachbach.

Les 1er et 2e bataillons du 95e (43e brigade), bientôt rejoints par le 3e bataillon, sont massés à l'est du village de Gunstett, en réserve.

Le 83e (44e brigade) se porte vers le même point.

Le 3e bataillon du 88e (42e brigade), ainsi que les 2e et 3e bataillons du 82e (1), forment une réserve à l'abri du mamelon au nord de Gunstett.

Pour les attaques sur le front, le XIe corps va donc disposer : à Spachbach, de deux bataillons frais soutenant dix compagnies (six du 87e, quatre du 80e) assez éprouvées; à Gunstett, de neuf bataillons frais appuyant dix-huit compagnies (six du 87e, quatre du 80e, quatre du 50e et quatre du 11e bataillon de chasseurs) plus ou moins engagées dans un combat de feux.

Commentaires.

La détermination prise, à midi, par le général de Bose est la cause principale du gain de la bataille.

Si le commandant du XIe corps se fût borné à entretenir le combat de front en conservant son infanterie sur la rive gauche de la Sauer, le général de Kirchbach n'aurait pas osé prendre l'offensive avec le gros de ses forces contre un ennemi qui tenait sous son feu les débouchés de Wœrth.

Le commandant en chef de la IIIe armée n'était pas encore arrivé sur le champ de bataille quand le général de Bose prit la résolution de transporter le combat de son infanterie sur la rive droite.

L'historique allemand attribue au prince royal de Prusse un ordre pour la bataille, daté de 1 heure, qui distribue les rôles aux divers corps de la IIIe armée.

---

(1) Le 1er bataillon du 82e est de garde, à Soultz, au quartier général du prince royal.

Nous démontrerons que cet ordre est apocryphe.

C'est au général de Bose que doit être attribué l'honneur d'avoir discerné le point sensible de l'armée française, celui où la résistance serait moindre que partout ailleurs.

Les réserves de l'armée française étaient au centre, par conséquent à l'ouest de Wœrth. Le Ve corps se fût brisé contre elles sans le succès remporté par les troupes du général de Bose.

§ 2. — Situation de la division de Lartigue vers midi.

Depuis l'entrée en ligne de toute l'artillerie du XIe corps (11 h. 1/2), les tirailleurs de la division Lartigue avaient dû abandonner les abords du pont de Gunstett, évacuer la prairie et se réfugier, en partie, derrière le talus de la route de Haguenau à Wœrth, en partie, sur les pentes couvertes qui montent de la vallée vers la ferme de Lansberg (Albrechtshauserhof) qu'occupait une compagnie du 1er bataillon de chasseurs.

Le 1er bataillon du 3e zouaves avait quatre compagnies sur la lisière est du Nieder-Wald et deux compagnies en réserve au sud de ce bois. Le 2e bataillon de ce régiment garnissait la lisière orientale du secteur boisé, et le 1er bataillon se tenait, en réserve, à l'ouest et près du petit bois d'Elsasshausen.

Le 2e bataillon du 56e, déployé sur la lisière nord du secteur boisé, tiraillait avec les occupants du talus de la route de Haguenau, dont il a été déjà question dans le récit des combats à l'ouest de Spachbach et de Wœrth.

Le 3e turcos avait deux compagnies à Morsbronn. Le reste du régiment formait une ligne mince qui, après avoir abandonné les abords du pont de Gunstett, s'était arrêtée au pied des pentes du plateau de Lansberg, la gauche au saillant sud-est du Nieder-Wald.

Les 1er et 3e bataillons du 56e étaient à la droite des turcos.

La brigade Michel (8e et 9e cuirassiers, plus deux escadrons du 6e lanciers) se tenait sur la rive gauche de l'Eberbach, abritée par le vallon, tout près du saillant sud-ouest du Nieder-Wald.

Commentaires.

L'organisation des deux attaques de front, commencées simultanément un peu après midi, donne lieu aux observations suivantes :

1° Celle du secteur boisé est menée par deux bataillons frais (1er et 2e du 88e) qui débouchent des passerelles construites près de Spachbach ; mais, cette fois, les troupes de deuxième ligne (quatre compagnies du 80e et six compagnies du 87e) pénètrent derrière eux dans le secteur et appuient vers les lisières nord et sud, afin de protéger les flancs de la première ligne contre tout retour offensif.

Les tirailleurs disposés sur la lisière nord du secteur boisé auront même l'occasion d'exécuter des feux de flanc sur les zouaves lancés à la poursuite des Prussiens du Ve corps, lorsque ceux-ci seront rejetés, vers 2 heures, au delà des pentes orientales du Calvaire ;

2° L'attaque directe du plateau de la ferme Lansberg, où se sont réunis les débris de la 4e division française, est caractérisée par *l'union intime* des feux d'artillerie et de mousqueterie.

L'artillerie du XIe corps, tirant à moins de 2,000 mètres avec 72 pièces (1) en batterie sur la hauteur de Gunstett, ouvre un chemin sanglant à son infanterie.

---

(1) Deux batteries lourdes, n'ayant pu trouver place sur le mamelon au nord de Gunstett et ses abords, étaient restées en réserve.

Sans cesse attentive aux péripéties de la lutte, cette artillerie, tantôt allonge son tir, tantôt arrête net un retour offensif des Français.

Sous l'effort de moyens aussi puissants, nos malheureuses troupes, exposées depuis le matin aux ravages de l'artillerie, *mises en ligne dès la première heure*, ne pouvaient résister. Elles luttèrent, néanmoins, non pas seulement à coups de fusil, mais en attaquant jusqu'à dissolution des derniers éléments organisés, jusqu'à épuisement complet.

Les attaques de front du XIe corps, débouchant sur la rive droite de la Sauer en un petit nombre de points, nous suggèrent une autre observation relative à la rapidité d'évolutions d'une infanterie réputée lourde et ne sachant se mouvoir que d'une façon rigide.

Grand fut l'étonnement des officiers français postés au plateau de Lansberg lorsqu'ils virent, vers midi et quart, un noir fourmillement de Prussiens déboucher du pont de Gunstett, à la course, avec toutes les apparences du désordre.

De cette fourmilière se dégageaient, comme par enchantement, des colonnes de compagnie allant former, sans hésitation et à une allure rapide, un dispositif très régulier.

Le spectacle était analogue à celui que présente une de nos brigades actuelles de cavalerie lorsqu'elle se déploie, au trot, sur deux lignes, après avoir traversé un pont « en harde ».

L'infanterie allemande savait déjà évoluer par les moyens les plus simples et les plus rapides, alors que nous étions encore rivés aux mouvements processionnels du XVIIIe siècle.

Notre infanterie a fait des progrès depuis dix ans sous le rapport de la rapidité des évolutions, grâce aux « assouplissements de troupe » devenus réglementaires ; mais il lui manque encore un bon code d'assouplissements et l'occasion d'exécuter, chaque année, à l'instar de la cavalerie, une série d'évolutions de brigade, en terrains variés, embrassant une période de plusieurs jours.

§ 3. — Débouché des deux attaques directes du XIe corps.
(*Croquis* n° 26.)

Vers midi et demi, les deux attaques de front du XIe corps débouchent simultanément :

1° Celle de Spachbach est menée par les 1er et 2e bataillons du 88e, en ligne de colonnes de compagnie, précédées de tirailleurs.

Ces bataillons, après avoir traversé la Sauer très rapidement, grâce au grand nombre des passages improvisés, s'élancent, d'un seul élan, vers la lisière orientale du secteur boisé, y pénètrent malgré les efforts du 2e bataillon du 3e zouaves, et gagnent le sommet dudit secteur.

Ces deux bataillons sont suivis, à courte distance, par les quatre compagnies du 80e et les six compagnies du 87e, reformées depuis leur échec du matin aux environs de Spachbach.

Au total, dix-huit compagnies envahissent le secteur boisé, refoulent le 2e bataillon du 3e zouaves, chassent de la lisière nord de ce secteur le 2e bataillon du 56e et l'y remplacent, dégagent ainsi les défenseurs du talus de la route de Haguenau, enfin, entament sous bois un combat violent contre les zouaves, sans pouvoir pousser au delà du sommet du secteur boisé.

Le 2e bataillon du 3e zouaves et le 2e bataillon du 56e occupent alors, non seulement le petit bois d'Elsasshausen, mais encore la lisière nord du Nieder-Wald, limitrophe du sommet du secteur.

Le combat restera stationnaire, dans cette région, jusqu'après l'envahissement du Nieder-Wald qu'effectuera, plus tard, le gros du XIe corps, par la lisière sud;

2° L'attaque contre le gros de la division Lartigue débouche du pont de Gunstett, sous la protection d'un feu d'artillerie formidable. Les compagnies prussiennes traversent le pont

de Gunstett *à la course*, *se déploient* de part et d'autre du chemin d'Eberbach, et avancent rapidement jusqu'à la route de Haguenau à Wœrth.

L'attaque de Gunstett comprend :

En première ligne et au centre, six compagnies du 95e (régiment frais) ;

A droite, le 11e bataillon de chasseurs;

A gauche, deux compagnies du 87e;

En deuxième ligne, trois compagnies appartenant aux 87e et au 80e.

Au total : vingt compagnies.

Cette attaque ne peut tout d'abord dépasser la route de Haguenau et c'est au prix de longs efforts que, peu à peu, ses nombreux tirailleurs gravissent les pentes et atteignent le plateau de la ferme de Lansberg.

CHAPITRE X

L'ATTAQUE DE FLANC PAR MORSBRONN

§ 1. — Dispositif d'approche des troupes du général de Schkopp.

Nous avons laissé, à midi et demi, le général de Schkopp engageant la tête du 94e (44e brigade) à la suite du 32e régiment, sur le premier pont entre Gunstett et Durrenbach.

Un peu avant 1 heure, l'attaque enveloppante prise en main par le général de Schkopp était ainsi formée :

En première ligne : les deux premiers bataillons du 32e, en ligne de colonnes de compagnie, précédées de tirailleurs.

En deuxième ligne et en échelon débordant à gauche : les 3e et 2e bataillons du 94e ayant, chacun, deux compagnies en ligne de colonnes et deux compagnies en réserve de bataillon.

En troisième ligne : les trois compagnies disponibles du 3e bataillon du 32e.

L'aile droite de la première ligne était appuyée, à distance, par deux compagnies du 80e arrivant du pont de Gunstett et qui s'étaient rabattues vers le sud.

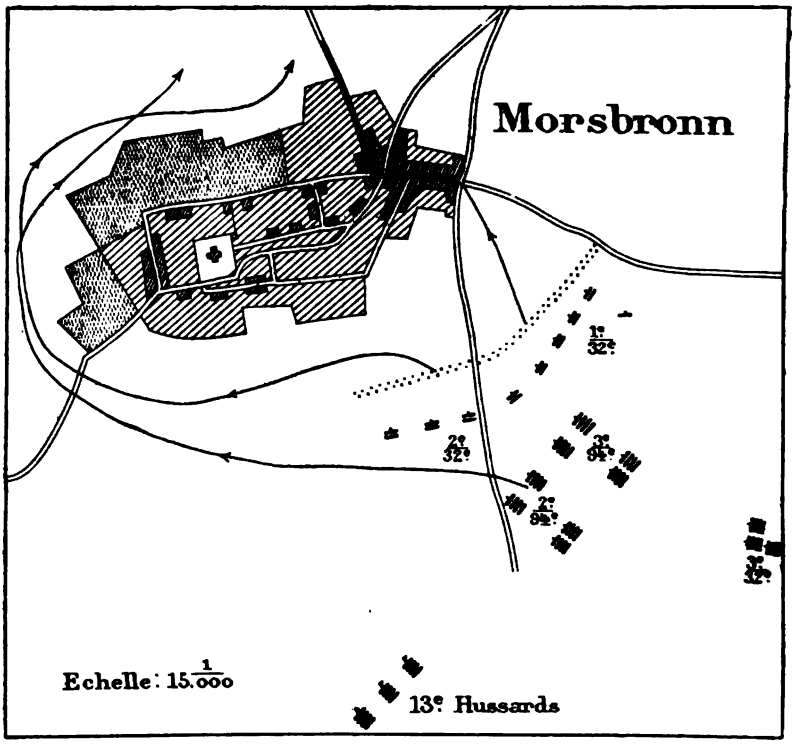
Le 1er bataillon du 94e avait été laissé à la garde des ponts de Durrenbach.

Les trois escadrons disponibles du 13e hussards, qui avaient suivi les trois compagnies de fusiliers du 32e (1), furent

(1) Le 3e bataillon est dit : de fusiliers.

chargés d'escorter et d'éclairer l'attaque en dehors de son aile gauche.

Ce dispositif pris à la course, au fur et à mesure de la sortie de Dieffenbach, faisait face aux lisières est et sud de Morsbronn.



§ 2. — Évacuation de Morsbronn par les Français.

Le général Lacretelle se tenait depuis quelque temps à Morsbronn qu'occupaient deux compagnies du 3e turcos, et, du clocher qu'il avait choisi pour observatoire, il voyait se dérouler toutes les phases de la manœuvre enveloppante.

La défense d'un gros village par 300 hommes contre 5,000 n'entrait pas dans les idées de l'époque, au moins en France.

Ordre fut donné aux deux compagnies de turcos d'évacuer Morsbronn et d'aller occuper le petit bois au sud-est d'Eberbach.

§ 3. — Envahissement de Morsbronn par les Prussiens.

(*Croquis n° 26.*)

La majeure partie des forces du général de Schkopp débordent Morsbronn vers l'ouest, en même temps que le 1er bataillon du 32e pénètre dans le village sans coup férir par l'est.

Avant de dépasser Morsbronn pour marcher contre la ligne française, qui appuie maintenant sa droite au petit bois sud-est d'Eberbach et sa gauche au Nieder-Wald, le général de Schkopp veut remettre de l'ordre dans ses troupes légèrement désorganisées par les préparatifs de l'attaque du village.

Le 2e bataillon du 32e et le 2e bataillon du 94e, après avoir contourné Morsbronn par l'ouest, l'un en ligne de colonnes de compagnie, l'autre en ligne de demi-bataillons, ont atteint la lisière nord des vergers et s'apprêtent à continuer au delà, lorsqu'ils reçoivent une grêle de balles partant du petit bois d'Eberbach.

A ce moment (1 h. 1/4), le 1er bataillon du 32e sort de Morsbronn par l'issue nord, ayant encore ses deux compagnies de queue engagées dans l'intérieur du village.

Le 3e bataillon du 94e et les trois compagnies de fusiliers (3e bataillon) du 32e ont été arrêtés au sud de la localité.

Les deux compagnies du 80e, arrivant du pont de Gunstett, sont sur le point d'atteindre le débouché est de Morsbronn.

La compagnie de pionniers de la 22e division, qui a suivi le mouvement, rejoint au même moment l'aile gauche de la première ligne.

Commentaires.

Les dispositions d'approche des troupes aux ordres du général de Schkopp, depuis leur débouché des ponts de Dürrenbach jusqu'à l'envahissement de Morsbronn par le sud-est, méritent qu'on s'y arrête.

Tout comme les bataillons directement lancés de Gunstett contre les défenseurs du plateau de Lansberg, la brigade de Schkopp, au fur et à mesure que ses compagnies ont franchi les deux ponts de Dürrenbach, se dispose, *à la course*, sur trois lignes, en se faisant précéder de nombreux tirailleurs.

Le fait n'est donc pas isolé; il est le résultat d'un dressage en vertu duquel un dispositif de combat succède rapidement au passage d'un défilé. Voilà le fruit des exercices annuels de brigade, usités dans l'infanterie allemande, exercices que nos brigades de cavalerie pratiquent depuis quinze ans, alors que nos brigades d'infanterie sont encore privées de cet élément essentiel d'une bonne préparation à la guerre.

La rapidité des évolutions de champ de bataille, un des facteurs essentiels de la capacité manœuvrière, voit son importance augmenter avec le perfectionnement des armes et la grandeur croissante des effectifs. L'infanterie, au même titre que les autres armes, doit pouvoir évoluer rapidement, sous peine d'être prévenue par un adversaire plus maniable, plus souple, en un mot, mieux instruit.

Notre soldat est plus vif, plus intelligent et plus agile que l'Allemand.

Oui, mais une troupe composée de soldats très alertes peut être lourde, de même qu'une troupe formée de lourdauds peut être relativement leste.

Une unité tactique ne doit pas être considérée comme la somme algébrique des soldats qui la composent; elle possède une valeur propre qui dépend surtout de la méthode de commandement suivie pour la préparer aux éventualités de la guerre.

§ 4. — Charges de cuirassiers et de lanciers français sur Morsbronn.

(*Croquis n° 26.*)

Devant l'attaque directe par le pont de Gunstett, qui avait refoulé ses troupes au delà (ouest) de la ferme de Lansberg, et sous la menace de l'enveloppement par Morsbronn, le général de Lartigue ne pouvait plus avoir grand espoir de conserver le plateau.

Il voulut néanmoins, avant de s'avouer vaincu, rejeter sur la Sauer l'ennemi le plus pressant, puis, si cette attaque réussissait, se retourner contre les nouveaux occupants de Morsbronn; il fallait, pour cela, paralyser au moins pour quelque temps l'action de ces derniers.

C'est à la cavalerie que fut confiée la mission de contenir les bataillons prussiens signalés à Morsbronn.

Le général de Lartigue fit demander au général de division Duhesme le concours d'un régiment de cuirassiers pour dégager son aile droite.

Au lieu d'un régiment, on fit charger toute la brigade Michel (8e et 9e cuirassiers), ainsi que les deux escadrons disponibles du 6e lanciers.

Cette brigade était disposée sur deux lignes, face à l'est, dans le vallon formé par l'Eberbach; la gauche, tout près du Nieder-Wald.

En première ligne, étaient les quatre escadrons du 8e cuirassiers.

Les trois escadrons disponibles du 9e cuirassiers (1) et deux escadrons du 6e lanciers formaient la deuxième ligne.

En vue de la charge, la brigade fit face à droite (sud), et,

---

(1) Un escadron du 9e cuirassiers escortait le convoi de la 4e division et se trouvait, par suite, éloigné du champ de bataille.

comme le terrain défilé était restreint, chaque ligne rompit en colonne par escadron.

De cette manière, le 8e cuirassiers formait la colonne de gauche; le 9e cuirassiers et le 6e lanciers, la colonne de droite.

Le 8e cuirassiers, en colonne par escadron, gravit obliquement le flanc oriental du vallon de l'Eberbach, laissant à sa droite le petit bois qu'occupaient nos tirailleurs, prit sa direction sur le clocher de Morsbronn à la rencontre d'un ennemi encore invisible, et, du même coup, masqua en partie le feu des deux compagnies de turcos établies au petit bois sud-est d'Eberbach.

Dès qu'il atteignit le plateau, ce régiment fut soumis aux feux des fractions de l'aile gauche prussienne, alors parvenue à l'embranchement des routes de Frœschwiller à Morsbronn et d'Eberbach à Gunstett, et reçut des obus lancés par l'artillerie du XIe corps.

Il prit le galop et tenta de se déployer, mais le mouvement fut à peine amorcé, en raison de la vitesse de l'allure de l'escadron de tête et des procédés de déploiement alors en usage dans la cavalerie française.

Le 8e cuirassiers chargea donc en colonne par escadron.

Les 2e et 4e compagnies du 32e, occupées à se former de part et d'autre du débouché nord de Morsbronn, étaient plus en vue que le 2e bataillon du 32e et le 2e bataillon du 94e, masqués par les vignes et les vergers plus à l'ouest.

C'est sur elles que le 8e cuirassiers se dirigea.

Ces compagnies exécutèrent des feux rapides très intenses pendant que les huit compagnies, placées à leur gauche dans les vergers, agissaient de même, après avoir fait un quart d'à droite.

Néanmoins, le 8e cuirassiers continue la charge, renverse une fraction de la 2e compagnie du 32e, et un certain nombre de cavaliers pénètrent dans le village par l'entrée nord, tandis que la majorité, ne pouvant s'engager dans un passage aussi étroit, s'écoule vers l'est et tombe sur les deux compagnies

du 80e, qui arrivaient à ce moment près de l'entrée orientale de Morsbronn (1).

Ceux des cuirassiers du 8e, entrés dans Morsbronn par le nord, essuient le feu des 1re et 3e compagnies du 32e, dont les soldats se sont jetés dans les vergers formant bordure.

Ces malheureux cavaliers s'échappent par l'est, non sans passer sous les fourches caudines représentées par des fractions du 80e et du 3e bataillon du 94e. Finalement, les débris du 8e cuirassiers s'écoulent, les uns vers la forêt de Haguenau, d'autres, après un long détour, vers Mertzwiller, du côté des lignes françaises.

Quelques instants après le départ au galop du 8e cuirassiers, les trois escadrons du 9e cuirassiers, suivis à courte distance par deux escadrons du 6e lanciers, chargent à leur tour.

Cette fois, grâce au répit qu'a procuré l'attaque du 8e cuirassiers, les trois escadrons du 9e cuirassiers ont pu se former en bataille, ayant en arrière de leur aile gauche, comme deuxième ligne, les deux escadrons de lanciers.

Le 9e cuirassiers, en raison de son point de départ, se dirige sur l'extrême gauche prussienne constituée par la compagnie de pionniers de la 22e division formée en colonne.

Cette compagnie est en partie foulée aux pieds des chevaux; mais les compagnies voisines, après avoir fait un demi-à-gauche, contraignent par leurs feux les cuirassiers à s'écouler vers l'ouest.

La charge continue néanmoins, et la majorité des cavaliers vient s'engouffrer dans la grande rue qui traverse Morsbronn de l'ouest à l'est. Au même moment, des fractions du 3e bataillon du 94e accourent occuper les jardins et les maisons du village situés au sud de la rue précitée.

Les vergers, les haies, les fenêtres se garnissent de fusils sur le parcours de nos cavaliers.

---

(1) Ces deux compagnies venaient du pont de Gunstett.

De plus, quelques soldats prussiens barricadent les issues au moyen de voitures, et, quand les cuirassiers du 9e, revenant sur leurs pas, cherchent à s'échapper par l'ouest, ils trouvent la rue obstruée.

Les deux escadrons de lanciers, qui suivent de près les trois escadons du 9e cuirassiers, vont donner sur la gauche du 2e bataillon du 32e et sont forcés de s'écouler par l'est et par l'ouest, en majorité sur les traces du 9e cuirassiers.

Les quelques cavaliers du 9e cuirassiers et du 6e lanciers, qui purent s'enfuir, se dirigèrent vers la forêt de Haguenau.

Le 8e cuirassiers fut moins éprouvé que le 9e, car il ne trouva pas les issues de Morsbronn barricadées.

Un de ses débris, 50 ou 60 cavaliers, atteignait, en suivant la route de Mertzwiller, les bords de l'Eberbach au moment où les trois escadrons du 13e hussards prussiens, en colonne par peloton, étaient en marche dans le vallon de l'Eberbach, se dirigeant vers le nord.

Le dernier de ces escadrons fait demi-tour par peloton et fond sur les cuirassiers, qui s'arrêtent à sa vue.

Fait incroyable, les 100 ou 150 hussards, ainsi lancés au galop, ne joignent pas les cuirassiers, mais font halte à dix pas d'eux.

« Aucune des deux troupes ne songe à charger; tous ont le « sabre à la main et personne ne s'en sert. Si, à cet instant, « un seul des cavaliers se fût précipité hardiment en avant, « nul doute qu'une mêlée de cavalerie, dont l'issue ne peut « être douteuse, n'en fût résulté. Ce choc ne se produisit pas; « il n'y eut là aucune mêlée, aucun coup de sabre..... Hus- « sards et cuirassiers arrêtés face à face, à dix pas les uns des « autres, se fusillent à bout portant; les cuirassiers, laissant « pendre au poing leur latte, sortent des fontes leur mauvais « pistolet et une fusillade de quelques secondes éclate entre « les deux cavaleries.

« La première décharge abat de part et d'autre quelques « chevaux, quelques cavaliers; puis, tout à coup, diminués

« encore, n'ayant plus, comme les hussards, d'autres coups « de feu à tirer, les cuirassiers qui restent s'éparpillent en un « clin d'œil et essayent de rejoindre les lignes françaises (1). »

§ 5. — Retour offensif désespéré des débris de la division de Lartigue.

(*Croquis n° 27.*)

On a vu que la charge de la brigade Michel avait eu pour premier effet de masquer le feu des deux compagnies de turcos postées dans le bois au sud-est d'Eberbach.

Quelques minutes après la charge de cette brigade eut lieu le retour offensif projeté. Deux compagnies du 3e zouaves, les seules à peu près intactes de toute la 4e division, ramènent en avant turcos, soldats de la ligne, chasseurs; et tous fondent sur les troupes prussiennes qui occupent la ferme de Lansberg et le bord du plateau adjacent.

L'ennemi fuit en désordre et descend les pentes à toutes jambes..... succès éphémère!

L'artillerie allemande, du mamelon de Gunstett, écrase nos soldats sous une pluie de fer et contraint les survivants à chercher un abri derrière les couverts de la ferme et du plateau de Lansberg. Rien n'arrêtera plus désormais le XIe corps jusqu'au Nieder-Wald.

L'historique allemand raconte de la façon suivante la tentative désespérée du général de Lartigue pour retenir la fortune :

« Quelques instants après les charges de cavalerie que nous « venons de décrire, *de fortes colonnes françaises* (?), précé- « dées d'un épais rideau de tirailleurs, se portent vigoureuse- « ment contre les hauteurs d'Albrechtshaüserhof (Lansberg).

---

(1) *Revue de Cavalerie*, août 1887, p. 478.

« Elles se heurtent d'abord au 11e bataillon de chasseurs, « qui, encore entièrement désuni et hors d'état de résister, « cède sous le choc; les troupes établies au sud plient égale- « ment, et force est d'évacuer la position d'Albrechtshaü- « serhof (Lansberg).

« Mais ce mouvement rétrograde *dégage les vues de l'artil- « lerie* postée à Gunstett qui, ne se trouvant plus masquée par « nos propres troupes, ne tarde pas à arrêter les progrès de « l'infanterie française; les tirailleurs prussiens parviennent « de nouveau à reprendre pied et à soutenir le combat jus- « qu'au moment où les troupes fraîches, qui débouchent de « Gunstett, entrent en ligne de la façon la plus opportune. »

Commentaires.

Nous avons signalé, en racontant la charge du 8e cuirassiers, la présence de deux compagnies (9e et 12e) du 80e prussien à l'est de Gunstett, compagnies qui arrivaient du pont de Gunstett par la route de Haguenau. Or, les 10e et 11e compagnies de ce régiment (l'autre demi-bataillon) combattaient au même moment à l'est du plateau de Lansberg, parmi les troupes de l'attaque de front.

Comment le 3e bataillon du 80e a-t-il pu être ainsi scindé en deux moitiés dont l'une (9e et 12e compagnies) s'est dirigée du nord au sud, tournant ainsi le dos au combat engagé? A-t-on voulu relier, au moyen de deux compagnies, l'attaque de front à l'attaque de flanc, ou bien, cette marche insolite a-t-elle été le résultat d'une défaillance?

Toujours est-il que les 9e et 12e compagnies du 80e arrivèrent fort à propos à l'est de Morsbronn pour cueillir de faciles lauriers.

La résolution prise par le général de Lartigue, après la perte de la ferme de Lansberg, de reprendre cette ferme, de

jeter les assaillants les plus proches dans la Sauer, puis de se retourner contre l'attaque de flanc, fait le plus grand honneur à cet officier général.

Il fallait tout d'abord conserver le flanc droit libre.

Or, la cavalerie était seule capable de procurer ce résultat en contenant l'attaque par Morsbronn pendant le temps qu'exigeait le retour offensif destiné à rejeter au delà de la Sauer les troupes d'infanterie prussienne venues par le pont de Gunstett.

Le général de Lartigue demande un régiment, et toute la brigade Michel, ainsi que les deux escadrons de lanciers formant la cavalerie divisionnaire, se mettent en mouvement : voilà qui est chevaleresque et bien français.

La relation allemande, toujours sardonique à notre endroit, parle en ces termes du terrain des charges de cavalerie :

« Le terrain, qu'on avait *probablement négligé de recon-* « *naître à l'avance*, était particulièrement défavorable à la « cavalerie (1). »

Hélas ! oui, pendant de longues heures, personne dans la brigade Michel n'avait eu la pensée de faire reconnaître par des officiers les terrains favorables aux charges et les cheminements pour y arriver.

En outre, l'ordre de dégager l'aile droite de la 4e division n'impliquait pas nécessairement une action instantanée.

La cavalerie est impuissante à lutter contre une infanterie appuyée à un village et dissimulée dans les jardins ou vergers qui l'entourent.

Pour qu'une attaque de cavalerie ait quelques chances de renverser l'infanterie, il faut qu'elle attende le débouché de celle-ci en terrain découvert, ou mieux, qu'elle profite des ondulations du sol pour surgir à l'improviste et à courte distance, comme la brigade Bredow, le 16 août, à la bataille de Mars-la-Tour.

---

(1) Page 253.

Supposons maintenant qu'au lieu de charger sur un village qui, de loin, ne laisse voir que son clocher émergeant d'une sorte d'oasis, la brigade Michel eût marché en double colonne, par le vallon de l'Eberbach, jusqu'au sud du petit bois occupé par les deux compagnies de turcos précédemment postées à Morsbronn, et que cette brigade eût attendu pour gravir le plateau, sur deux lignes, que les bataillons du général Schkopp se fussent mis en mouvement vers la ferme de Lansberg.

L'attaque de neuf escadrons, dont sept de cuirassiers, surgissant à 500 mètres du flanc gauche de six bataillons disposés en formation d'approche aurait eu les plus grandes chances de réussir.

Nous avons la conviction que le vallon d'Eberbach, bien utilisé comme cheminement, pouvait procurer à la brigade Michel un de ces succès qui marquent dans l'histoire des actions de cavalerie.

N'oublions pas que les charges en question eurent lieu à 1 h. 1/4, dans un moment où le Ve corps prussien n'avait fait aucun progrès sur la rive droite de la Sauer et où les attaques de front lancées par le XIe corps au delà de la même rivière se trouvaient dans une situation très critique.

Au sujet du retour offensif dirigé contre les vingt compagnies du XIe corps parvenues sur le plateau de la ferme de Lansberg, constatons, une fois de plus, la supériorité de nos fantassins sur les fantassins allemands dans les combats rapprochés qui excluent l'intervention de l'artillerie.

CHAPITRE XI

ARRIVÉE DU PRINCE ROYAL SUR LE CHAMP DE BATAILLE

(*Croquis n°* 26.)

Au bruit du canon, le 6, vers 7 heures du matin, le commandant de la IIIe armée, établi à Soultz, envoya un officier supérieur de son état-major du côté de Wœrth pour examiner la situation et lui en rendre compte.

L'officier chargé de cette mission revint à Soultz, entre 9 et 10 heures, et fit son rapport au prince royal.

Celui-ci fit alors porter au général de Kirchbach l'ordre « de ne pas accepter le combat et d'éviter tout ce qui pourrait « en amener la reprise (1) ».

Quand cet ordre arriva, vers 11 heures, son exécution n'était plus possible.

L'avant-garde du Ve corps était engagée dans des conditions très difficiles, et la rupture du combat à ce moment aurait eu les apparences d'une défaite.

La 20e brigade (V^e^ corps) se trouvait dans une situation si critique, que le général de Kirchbach, très anxieux, fit appel aux commandants des corps voisins (IIe bavarois et XIe corps) pour qu'ils lui vinssent en aide.

Ces demandes d'intervention parvinrent, vers 11 h. 1/2, au général de Hartmann et au général de Bose.

---

(1) *Relation officielle allemande*, p. 235.

Le premier répondit qu'il était fort empêché d'agir, sa 4e division ayant été refoulée sur Langensoultzbach.

Le général de Bose fit dire que son avant-garde venait d'être rejetée sur la rive gauche de la Sauer et que, d'ailleurs, l'ordre de l'armée ne prescrivait pas d'attaquer.

Au reçu de ces réponses, vers midi, le général de Kirchbach renouvela ses instances pour que ses collègues lui prêtassent leur concours.

Cette fois, le général de Bose, dont toute l'artillerie était arrivée en position, fit savoir à son camarade du Ve corps qu'il ne l'abandonnerait pas.

Mais, que penser d'un général d'armée, cantonné à quelques kilomètres du champ de bataille et qui, entendant le bruit d'une canonnade intense depuis 9 h. 1/2 du matin, reste tranquillement à son quartier général jusqu'à midi?

Enfin, le prince royal, suivi de son état-major, arriva, vers 1 heure, sur les hauteurs de Dieffenbach, après avoir rencontré en route le major Manché que lui envoyait le général de Kirchbach pour lui démontrer l'impérieuse obligation de continuer la lutte et le supplier d'intervenir personnellement.

Le chef de la IIIe armée fut très impressionné par le compte rendu des événements qui venaient de s'accomplir, et, d'après la relation allemande, il prit aussitôt la direction de la bataille.

Il est plus vrai de dire que cette direction échut au général de Blumenthal, chef d'état-major de la IIIe armée.

En voici la preuve :

L'*Historique officiel prussien*, après avoir résumé la situation des corps de la IIIe armée, fait donner par le prince royal l'ordre suivant daté de 1 heure :

Le IIe corps bavarois agira contre le flanc gauche de l'ennemi, de manière à venir s'établir au delà, dans la direction de Reichshoffen.

Le Ier corps bavarois, laissant une division en arrière comme réserve et accélérant la marche autant que possible, appuiera entre le IIe corps bavarois et le Ve corps prussien. Le XIe corps se portera vigoureusement contre Frœschwiller, par Elsasshausen et le Nieder-Wald. Dans le corps Werder, la division

wurtembergeoise suivra, par Gunstett, le mouvement du XIe corps au delà de la Sauer; la division badoise gagnera provisoirement Surbourg.

Or, voici l'ordre pour le Ve corps, transcrit par le capitaine Stieler von Heydekampf, officier d'état-major dans ce corps d'armée (1) :

6 août, 1 heure.

Le Ve corps différera son attaque jusqu'à l'approche du général von der Tann, dirigé au nord de Preuschdorf. Il en est de même de la 21e *division (XIe corps) qui a l'ordre de marcher sur Wœrth.* Ils ne pourront guère arriver avant une heure ou deux.

***Le corps Werder est également appelé,* mais il se passera bien trois heures avant son arrivée.**

Signé : VON BLUMENTHAL.

Le capitaine de Heydekampf ajoute :

« Cette communication, parvenant au moment précis où « l'ennemi entrait en ligne avec de nouvelles troupes, n'était « pas faite pour éveiller grand espoir. »

La vérité est que, à 1 heure, l'état-major de la IIIe armée était très perplexe et ne songeait nullement à prescrire au IIe corps bavarois de marcher sur Reichshoffen.

La relation du grand état-major prussien ne dit-elle pas, de la division Bothmer :

« Une partie de l'infanterie, *ramenée en désordre* du combat « de Langensoultzbach, s'était ralliée derrière ce village, au « sud duquel le reste combattait encore, afin de *couvrir la* « *retraite* (2). »

Et plus loin, quand elle apprécie la situation, vers 3 heures (3) :

« Ces corps (V^e et XIe) s'épuisaient peu à peu dans la lutte « qu'ils soutenaient seuls contre un *ennemi aussi brave qu'opi-*

---

(1) Extrait de l'ouvrage : *Opérations du Ve corps prussien dans la Guerre contre la France*, 1873.

(2) Page 237.

(3) Page 267.

« *nidtre*, qui pouvait jeter sur eux toutes ses forces depuis « que *la 4e division bavaroise était rejetée sur la défensive* par « l'insuccès de sa tentative sur Neehwiller, et alors que, « d'autre part, les troupes du Ier corps bavarois se trouvaient « arrêtées par la crue de la Sauer (1). »

Le IIe corps bavarois, lorsque le prince royal arriva sur le champ de bataille, était hors de cause, et, s'il a poussé dans la soirée des détachements sur Reichshoffen, c'est en vertu d'un ordre particulier émanant du général de Blumenthal, après 3 heures, c'est-à-dire au moment où l'issue de la bataille n'était plus douteuse.

L'ordre au Ier corps bavarois de laisser une division en arrière est purement imaginaire.

Nous avons démontré au sujet des opérations de la IIIe armée, le 5 août, que la 2e division bavaroise se trouvait, par suite de son ordre de marche et de la nature du chemin à parcourir, hors d'état d'arriver, le 6, sur le champ de bataille.

Donc, l'ordre transcrit par le capitaine de Heydekampf est le seul vrai.

Examinons-le avec un peu d'attention.

Le général Blumenthal recommande au Ve corps de différer toute nouvelle attaque.

C'est que, jusqu'alors (1 heure), celles dirigées sur Elsasshausen avaient donné des résultats négatifs.

Le chef de la IIIe armée, ou plutôt son chef d'état-major, est tellement impressionné par la gravité du danger au centre, *qu'il appelle à Wœrth toute la* 21e *division* (*XIe corps*).

Le prince royal ignorait donc, à 1 heure, que la majorité de la 21e division était engagée, et qu'en particulier la 41e brigade avait subi un échec grave pour avoir débouché

(1) Cette crue n'avait pas arrêté les Prussiens du Ve corps. Le véritable motif de l'arrêt du Ier corps bavarois est imputable à d'autres causes d'ordre moral.

prématurément, de Spachbach et du pont de Gunstett, à l'ouest de la Sauer.

Que cet ordre soit exécuté, la bataille restera indécise!

Heureusement pour l'armée allemande, le général de Bose, en véritable homme de guerre, s'était rendu compte, mais un peu tard, de la situation, et avait pris de lui-même la décision que comportaient les circonstances.

Les attaques dirigées par lui contre la droite française, ont seules permis au Ve corps de se dégager de l'étreinte qui l'étouffait et de changer en succès une série d'engagements qui s'annonçaient, tout d'abord, comme le prélude d'une défaite.

La cause réelle du succès de la IIIe armée a été indiquée par le major de Hahnke :

« Le général de Bose, informé de la situation du Ve corps, « s'était décidé, *sous sa propre responsabilité*, à agir sur le « flanc droit de l'ennemi (1). »

---

(1) *Opérations de la IIIe armée*, par le major de HAHNKE, de l'état-major, p. 68.

CHAPITRE XII

LE XIe CORPS DANS LE NIEDER-WALD

---

§ 1. — Enlèvement de la lisière sud du Nieder-Wald.

(*Croquis n° 27.*)

On se rappelle que le général de Bose fit lancer vingt compagnies, représentant la valeur de cinq bataillons, contre les troupes françaises établies aux abords du plateau de Lansberg, et qu'il conserva en réserve, près de Gunstett, sept bataillons frais (3e du 95e; 1er, 2e et 3e du 83e; 2e et 3e du 82e, et 3e du 88e).

Pendant l'action très vive des vingt compagnies en question sur le plateau de Lansberg, quatre nouveaux bataillons furent envoyés, par le pont de Gunstett, à leur secours.

Ces bataillons avaient en partie débouché sur la rive droite lorsqu'eut lieu (1 h. 1/2) la contre-attaque des Français, qui rejeta les premiers assaillants au bas des pentes.

Les bataillons prussiens de renfort arrivèrent dans l'ordre suivant : 3e bataillon du 95e; 1er, 2e et 3e bataillons du 83e.

Le 3e bataillon du 95e, formé en ligne de colonnes de compagnie, traverse le flot des fuyards, gravit les pentes, laisse à sa gauche la ferme de Lansberg, puis lance ses tirailleurs contre la portion de lisière du Nieder-Wald comprise entre la ferme de Lansberg et la grande route de Haguenau.

Les deux premiers bataillons du 83e, sur deux lignes de colonnes de compagnie, la première précédée de tirailleurs, marchent à l'attaque des défenseurs du mamelon situé au

nord-ouest de la ferme de Lansberg, et laissent, par conséquent, cette ferme sur leur droite.

Pendant ce temps, le 3e bataillon de ce régiment s'avance sur la route de Wœrth afin de déborder le Nieder-Wald par l'est.

Le gros du 83e refoule, partie sur l'Eberbach, partie sur le Nieder-Wald, les groupes épars de la 4e division française déjà si éprouvée, et, sans s'inquiéter du feu assez inoffensif des batteries françaises postées au sud-ouest d'Eberbach, ce régiment converse légèrement à droite, puis aborde tambours battant le Nieder-Wald par la lisière comprise entre la route de Morsbronn et le saillant sud-ouest déjà envahi par le 3e bataillon du 95e.

« Les défenseurs ne se replièrent dans l'intérieur du bois « qu'au moment où l'assaillant n'était plus qu'à 50 pas (1). »

L'examen de la carte seule permet de constater que les deux premiers bataillons du 83e purent arriver à 100 mètres de la lisière sans être vus des défenseurs.

Le combat sur le plateau de Lansberg, que nous venons de décrire, fut mené rapidement.

Entre 1 h. 1/2 et 2 heures, la décision, sur ce point du champ de bataille, était obtenue, en sorte qu'il devenait possible au XIe corps de continuer son offensive à travers le Nieder-Wald pour prendre à revers le centre français lui-même engagé à fond contre les forces principales du Ve corps.

La participation des bataillons du général de Schkopp n'avait pas été étrangère à la défaite de la 4e division française, bien qu'elle ne se fût exercée qu'à distance.

Commentaires.

Le fait de trois bataillons intacts se frayant un passage au

(1) *Guerre franco-allemande*, p. 257.

travers d'une colonne de fuyards, pour attaquer énergiquement, offre matière à réflexion.

Nos soldats, épuisés par une lutte de sept heures, écrasés par une artillerie toute-puissante, ont la suprême énergie de courir sus aux nombreux ennemis qui viennent d'occuper la ferme de Lansberg et le plateau avoisinant. Les Prussiens descendent à toutes jambes les pentes du côté de la Sauer.

Le moral de ceux-ci est épuisé, mais celui des poursuivants n'est pas indemne, car les obus prussiens font rage.

Arrivent des troupes prussiennes fraîches, environ 3,000 hommes; tout cède devant elles.

Quelle puissance n'exerce pas le spectacle de la force organisée sur des soldats épars, sans direction, qui comprennent tous, instinctivement, l'inanité de leurs efforts décousus contre des troupes nouvelles vigoureusement conduites.

Et puis la fatigue, la vue des morts et des blessés, l'explosion des projectiles d'artillerie, exercent une action déprimante. La volonté lutte contre les instincts de la chair, jusqu'au moment où l'espoir du succès fait place à la conviction que de nouveaux efforts ne changeront rien au destin.

Alors chacun s'efforce de sauver une existence désormais précieuse. L'égoïsme succède tout à coup au dévouement sans bornes, à l'ardeur guerrière; et, tels soldats qui, à midi, se seraient fait tuer plutôt que de rompre d'une semelle, s'en vont maintenant, courbés, les yeux hagards, fuyant le danger jusqu'à ses apparences, inconscients de leur pusillanimité.

Ces phénomènes sont inhérents à la nature humaine. On les a vus se produire, le 14 octobre 1806, dans l'armée prussienne, et, le soir de Waterloo, dans l'armée de Napoléon. On peut même admettre que leur intensité est en raison directe de l'héroïsme déployé antérieurement à leur apparition.

Que, dans une nouvelle guerre, les armées allemandes subissent des désastres, on verra la jactance des premiers jours faire place à une indiscipline d'autant plus grande

qu'elle aura été plus longtemps et plus sévèrement comprimée.

§ 2. — Retraite de la division de Lartigue.

A partir du moment où les trois bataillons frais venus de Gunstett marchèrent à l'attaque des hauteurs de Lansberg, conjointement avec la brigade du général de Schkopp débouchant de Morsbronn, la défaite de la division de Lartigue fut consommée.

C'est en vain que des fractions encore organisées du 56e français essayèrent d'enrayer par leurs feux la marche des Prussiens marchant de Morsbronn vers le nord.

La masse des combattants français vint se reformer, tant bien que mal, sur les hauteurs de la rive droite de l'Eberbach, au sud et près de ce village.

C'est là que, dans un verger, le général de Lartigue, comme le maréchal Ney en 1812, prit un fusil et fit le coup de feu à la tête d'une poignée de braves.

L'arrivée, par la vallée d'Eberbach, de bataillons appartenant à la brigade de Schkopp ne permit même pas aux débris de la 4e division française de se maintenir sur les hauteurs de la rive droite. Il leur fallut rétrograder jusqu'à Schirlenhof.

Les 1er et 2e bataillons du 56e qui présentaient plus de cohésion que les autres troupes de la 4e division française, ayant été moins engagés, formèrent l'arrière-garde. Sous leur protection, quelques centaines d'isolés — zouaves pour la plupart — purent échapper à la captivité. Des clairons furent envoyés sur la lisière ouest du Nieder-Wald, et, longtemps, ils sonnèrent la retraite.

Malgré ces dispositions, un grand nombre d'officiers et de soldats du 3e zouaves ne purent échapper à l'enveloppement final. Beaucoup continuèrent à se battre, pour l'honneur, sachant bien qu'ils étaient entourés de toutes parts.

§ 3. — Pertes du 3e zouaves dans le Nieder-Wald.

Le 3e zouaves présentait, le matin du 6 août, un effectif de 2,200 hommes et de 66 officiers.

Le lendemain, à Saverne, il ne lui restait plus que 425 sous-officiers ou soldats et 21 officiers. Ainsi, 19 officiers avaient été tués, 22 blessés, et, pour la troupe, les pertes avaient été de 578 tués, de 900 blessés et de 300 disparus.

Ces pertes sont à peu près doubles de celles qu'a subies le régiment le plus éprouvé de la garde royale prussienne à la bataille de Saint-Privat. Le 3e zouaves, à Frœschwiller, a eu les 67/100 de son effectif hors de combat, tandis que le 2e régiment à pied de la garde prussienne a eu, le 18 août, 20 officiers tués, 19 blessés, 333 soldats tués, 715 blessés; au total 1087 sur 3,000 environ ou les 36/100 de son effectif.

Cette constatation montre qu'au début de la guerre de 1870, nos troupes étaient aussi capables, sinon plus, que les meilleures de l'ennemi, de supporter sans fléchir des pertes excessives et telles que l'histoire des guerres en offre peu d'exemples.

Le fait n'est pas isolé. A la fin de cette étude, nous montrerons la ténacité de nos régiments en cette journée de Frœschwiller, qui a coûté à l'armée française les 38/100 de son effectif, un peu plus du 1/3, sans compter les disparus.

Laissons les Allemands s'exalter sur « le tombeau de la garde » et sur « la chevauchée de la Mort ». Nous n'avons rien à leur envier sous le rapport de la bravoure.

§ 4. — Les troupes du général de Schkopp continuent leur mouvement. Nouvelle marche d'approche du détachement de Schkopp débordant par la vallée de l'Eberbach.

Pendant que le 3e bataillon du 95e et les deux premiers bataillons du 83e pénétraient dans le Nieder-Wald par sa

lisière méridionale, les bataillons du général de Schkopp s'étaient rapprochés d'Eberbach.

Le 3e bataillon du 94e formant l'aile gauche de la 44e brigade, masque le village, au sud, avec une compagnie et commence à le déborder vers l'ouest, lorsque les défenseurs se retirent sur la hauteur nord-ouest.

Le 32e est désigné pour forcer la nouvelle position prise par les débris de la division de Lartigue. Après un court engagement, ce régiment refoule les Français dans la direction de Reichshoffen, et se met à leur poursuite, à travers un pays ondulé et boisé.

Le 94e, lui, continue sa marche vers le nord et, au lieu de pénétrer dans le couvert du Nieder-Wald, il contourne la lisière occidentale de cette forêt, en suivant le vallon de l'Eberbach.

§ 5. — Envahissement du Nieder-Wald du sud au nord par les renforts venus du pont de Gunstett.

Une fois dans le Nieder-Wald, le 3e bataillon du 95e et les 1er et 2e bataillons du 83e, qui en ont forcé la lisière méridionale, avancent vers le nord, suivis d'une foule d'isolés appartenant aux 1er et 2e bataillons du 95e, au 80e, au 87e et au 11e bataillon de chasseurs.

Les effets de la contre-attaque suprême de la 4e division française ont été tels sur les forces prussiennes refoulées au pied des pentes du Lansberg, qu'à part les bataillons frais venus de Gunstett, il n'existe plus trace, de ce côté, d'une troupe organisée.

La résistance, dans l'intérieur du fourré, est vive. Les zouaves forment une ligne qui ne cède le terrain que pied à pied.

Les Allemands en arrivent donc à déployer sur un rang leurs douze compagnies encore organisées, et celles-ci progressent peu à peu vers le nord.

§ 6. — Envahissement du Nieder-Wald de l'est à l'ouest par les renforts venus de Spachbach.

(*Croquis n° 27.*)

Dans le même temps, les deux bataillons frais du 88e qui, on doit se le rappeler, avaient poussé jusqu'au sommet du secteur boisé oriental du Nieder-Wald, ayant derrière eux, sous bois, douze compagnies très fatiguées, combattaient vigoureusement les 2e et 1er bataillons du 3e zouaves.

Ceux-ci défendaient la lisière orientale du Nieder-Wald, depuis le saillant au sud du petit bois d'Elsasshausen jusqu'au saillant sud-est de la forêt, en passant par les taillis qui font communiquer le secteur oriental boisé avec la forêt proprement dite.

Le 2e bataillon du 56e, après l'envahissement du secteur boisé par l'ennemi, s'était retiré sur le petit bois et en occupait la lisière orientale.

A plusieurs reprises, les occupants du secteur boisé essayèrent de pénétrer dans la forêt, surtout lorsqu'ils virent les progrès du Ve corps à l'ouest de Wœrth. Mais, faute de pouvoir faire agir offensivement un grand nombre d'hommes au sommet du secteur naturellement étroit, les Prussiens exécutèrent *à découvert* par le nord plusieurs attaques ayant pour objet d'atteindre la portion de la lisière comprise entre le secteur boisé et le saillant nord-est voisin du petit bois. Chaque fois, leurs tentatives avortèrent devant la ténacité des zouaves.

Dès que l'infanterie de son corps d'armée eut pénétré dans le Nieder-Wald par le sud et enveloppé sa lisière occidentale, le général de Bose fit passer sur la rive droite les trois derniers bataillons encore disponibles du XIe corps, savoir : le 3e bataillon du 88e et les 2e et 3e bataillons du 82e, maintenus jusqu'alors en réserve à l'est du mamelon occupé par l'artillerie.

Ces troupes traversent la Sauer, au sud de Spachbach, sur des passerelles, se forment sur deux lignes de colonnes et

s'engagent dans le ravin (Regers-Graben) qui monte vers Elsasshausen.

En même temps, toute l'artillerie du XIe corps quittait sa position, traversait la Sauer sur le pont de Gunstett et s'avançait sur la route de Wœrth, à la suite du 3e bataillon du 83e, sous l'escorte du 14e hussards et de deux compagnies (7e et 8e) du 95e.

Lorsque les trois bataillons prussiens (1er et 2e du 83e et 3e du 95e), marchant du sud au nord dans le Nieder-Wald, arrivèrent à hauteur du sommet du secteur boisé, ils firent leur jonction avec les bataillons (1er et 2e) du 88e jusqu'alors contenus par les zouaves, puis toute la ligne, suivie de groupes sans cohésion, atteignit la lisière septentrionale de la forêt; il était environ 2 h. 1/2.

CHAPITRE XIII

TOUT LE Ve CORPS AU FEU

§ 1. — La 10e division prussienne appelée sur la Sauer.

(*Croquis n° 27.*)

Lorsque le général de Kirchbach reçut communication, vers 1 h. 1/2, de l'ordre, signé Blumenthal, reproduit précédemment, sa 10e division, moins les détachements (1) de Gœrsdorf et de Gunstett, était à Wœrth et luttait sur ses lisières ouest et sud pour en défendre l'accès aux tirailleurs du 2e zouaves, du 1er bataillon du 21e de ligne, des 17e et 8e bataillons de chasseurs (2).

A ce moment (1 h. 1/2), le XIe corps venait d'obtenir un éclatant succès sur la division de Lartigue et le général de Kirchbach pouvait, des hauteurs à l'est de Wœrth, voir les progrès des attaques par Gunstett et Morsbronn.

C'est alors seulement qu'il prit la décision de porter toute son infanterie sur la rive droite de la Sauer.

La relation prussienne insinue que le commandant du

---

(1) Ces détachements étaient : 1° à Gunstett et au Bruck-Mühle, le 2e bataillon du 50e ; 2° à Gœrsdorf et à l'ouest, les 1re et 2e compagnies du 37e, les 1er et 3e bataillons du 59e, le 5e bataillon de chasseurs moins la 4e compagnie.

(2) Deux compagnies du 8e bataillon de chasseurs, placées le matin en soutien de la réserve d'artillerie, vinrent, à 11 heures, se joindre au 1er bataillon de zouaves.

Ve corps a pris l'initiative de l'attaque de front avec toutes ses forces.

Cet officier général n'a dirigé sa 9e division sur la Sauer, pour la lancer au delà vers les hauteurs d'Elsasshausen, qu'après avoir vu l'attaque du XIe corps en bonne voie et appris de la bouche même du général von der Tann que la 1re division bavaroise, arrivant de Preuschdorf, allait entrer en ligne à l'ouest de Gœrsdorf.

« Du point où il se trouvait sur la colline de Dieffenbach, le « prince royal pouvait suivre distinctement l'ensemble de la « bataille et, en particulier, les progrès du XIe corps. En « conséquence, à 1 h. 1/2, il avait déjà invité le général « von der Tann à passer la Sauer pour venir appuyer le « Ve corps (1). »

Donc, à partir de 1 h. 1/2, le général de Kirchbach fait affluer l'infanterie de la 9e division vers la Sauer, la 17e brigade sur Wœrth, la 18e brigade sur Spachbach, chacune en ordre de combat sur deux lignes.

La 17e brigade, formée des 58e, 59e et 5e bataillon de chasseurs, ne présentait plus que quatre bataillons depuis le départ, le matin, pour Gœrsdorf, des 1er et 3e bataillons du 59e, suivis un peu plus tard du 5e bataillon de chasseurs.

A 2 heures, les 1er et 3e bataillons du 58e parvenaient à grand'peine à se frayer un passage dans les rues de Wœrth encombrées.

« Les rues étaient remplies de troupes, de blessés, d'habi- « tants affolés; les obus (?), éclatant au milieu de cet encom- « brement, venaient encore accroître le désordre, de sorte « que l'on ne parvenait à réunir tout d'abord, au débouché « nord-ouest du bourg, que le 1er bataillon et le bataillon de « fusiliers (3e) du 58e (2). »

---

(1) *Historique officiel prussien*, p. 268.
(2) *Historique officiel prussien*, p. 243.

Ce que la relation ne dit pas, c'est la grande difficulté qu'éprouvaient les officiers à faire sortir leurs hommes de l'abri des maisons pour les former hors du débouché nord-ouest, qui, pourtant, n'était que faiblement battu par les balles.

Quatorze ans après, un habitant de Wœrth nous montrait l'endroit précis où des officiers excitaient les soldats à déboucher, et cet homme nous expliquait avec force gestes leurs moyens de persuasion « touchants ».

Le 2e bataillon du 58e et le 2e bataillon du 59e furent maintenus à ce moment sur la rive gauche, près de l'entrée est de Wœrth.

§ 2. — Attaque infructueuse de la 18e brigade, dirigée des abords de Spachbach contre les défenseurs du Calvaire.

La 18e brigade (47e et 7e), de son côté, s'était portée vers Spachbach.

Les 1er et 2e bataillons (1) du 47e traversent la Sauer (1 h. 3/4) en partie à gué, au nord de Spachbach, et se portent rapidement, à travers les prairies, au secours des six compagnies du 37e et du 50e, cramponnées, depuis 11 h. 1/2 du matin, au talus de la route de Haguenau, contigu au Regers-Graben.

Le mouvement des deux bataillons du 47e à travers les prés ne put être empêché par le feu des tirailleurs assez clairsemés qui occupaient les pentes du Calvaire.

En outre, la traversée des prairies leur avait été facilitée par la présence, sur la lisière nord du secteur boisé du Nieder-Wald, d'une ligne de tirailleurs du XIe corps (2).

---

(1) Le 3e bataillon du 47e avait été laissé en soutien de l'artillerie.
(2) Voir pages 316 et 343.

Dès qu'ils ont rejoint les six compagnies du 37e et du 50e blotties derrière le talus de la route de Haguenau, les deux bataillons du 47e, suivis du 1er bataillon du 50e, escaladent les pentes méridionales du Calvaire, refoulent devant eux les tirailleurs français et s'avancent sur le plateau dans la direction d'Elsasshausen.

Au même moment, le 7e prussien (1) traverse, lui aussi, la Sauer en amont de Spachbach, se déploie dans les prés de la rive gauche en ligne de colonnes de compagnie et marche sur les traces du 47e.

En voyant surgir sur le plateau du Calvaire les tirailleurs du 47e, le 1er bataillon du 2e zouaves, qui se tenait abrité à quelque distance en arrière de la crête du plateau, s'élance à la baïonnette.

Aux zouaves se joignent les 1re et 2e compagnies du 8e bataillon de chasseurs ainsi que le 1er bataillon du 21e de ligne.

Les Prussiens lâchent pied et vont chercher un refuge derrière le talus de la route de Haguenau. Quand les Français lancés à leur poursuite atteignent les pentes orientales du Calvaire, ils voient devant eux, dans la prairie, une ligne de dix compagnies du 7e prussien, en mouvement vers le vallon d'Elsasshausen (Regers-Graben).

Cette ligne, aussitôt chargée (2 h. 1/4), est mise en déroute. Le 7e prussien est poursuivi jusqu'au delà du pied des pentes.

Pendant que le 7e prussien fuit en désordre, nos soldats lancés à leur poursuite sont fusillés, de flanc et de dos, par les Prussiens (1er et 2e bataillons du 47e et 1er bataillon du 50e) qui ont couru se réfugier derrière le talus de route et par ceux du XIe corps, arrivant de la lisière nord du secteur boisé au secours de la 18e brigade.

Quelques compagnies du 2e zouaves pénètrent dans Wœrth

---

(1) Ce régiment, avant de franchir la rivière, avait disposé deux compagnies, en position de recueil, dans une tranchée construite à l'est de Spachbach.

alors bondé de troupes ennemies, sans pouvoir dépasser les premières maisons, pendant que des groupes contournent le bourg par le sud, poussent jusqu'à la rivière, la franchissent, et courent sur l'artillerie du Ve corps, renouvelant ainsi la tentative héroïque de la matinée, mais sans plus de succès.

L'artillerie du XIe corps couvre de ses projectiles les groupes français lancés à la poursuite du 7e prussien et les contraint à rétrograder.

Le retour de nos troupes sur le mamelon du Calvaire fut long, pénible et meurtrier.

Comme il arrive souvent en pareil cas, le recul après une attaque avortée fait perdre une partie du terrain occupé précédemment.

Le 1er bataillon du 2e zouaves et, en général, les défenseurs primitifs du Calvaire firent leur retraite, pas à pas, en combattant.

Les Prussiens surent exploiter l'échec de nos soldats en les faisant suivre immédiatement par celles de leurs troupes qui se trouvaient sur la rive droite aux environs de Spachbach.

Les compagnies du 47e prussien, qui s'étaient réfugiées, lors de la contre-attaque que nous venons de raconter, derrière le talus de la route de Haguenau, pêle-mêle avec ses anciens occupants, quittèrent leur abri et gravirent le Calvaire, par ses pentes méridionales, sur les talons des groupes français en retraite.

Le 1er bataillon du 50e, lui aussi, gagna du terrain dans le vallon d'Elsasshausen, malgré les efforts du 2e bataillon du 56e français posté, on s'en souvient, au saillant extrême nord du Nieder-Wald.

Les progrès du 1er bataillon du 50e furent bientôt enrayés par le feu du 3e bataillon du 3e zouaves, qui vint se déployer entre le saillant extrême nord du Nieder-Wald et le petit bois d'Elsasshausen.

Le colonel du 7e prussien, après avoir remis son régiment à peu près en ordre, dirige deux compagnies (7e et 8e) vers les

pentes méridionales du Calvaire, en soutien des compagnies du 47e qui ont grimpé sur le plateau, en envoie deux (11e et 12e) dans le Nieder-Wald, et soutient le 1er bataillon du 50e dans le Regers-Graben avec son 1er bataillon.

Le plateau du Calvaire n'est cependant pas encore au pouvoir des Prussiens (2 h. 1/2) qui en occupent les pentes méridionales, le saillant sud-est, et la crête correspondante.

§ 3. — La 17e brigade, après avoir débouché de Wœrth, est ramenée par le 2e zouaves, puis renouvelle son attaque, cette fois avec succès.

Revenons à la 17e brigade.

Nous avons vu que, vers 2 heures, les 1er et 3e bataillons du 58e étaient parvenus à se frayer un passage à travers les rues encombrées de Wœrth et à se déployer au delà du débouché nord-ouest.

Leurs tirailleurs s'avancent vers Frœschwiller, leur droite côtoyant la grande route, et refoulent assez facilement les tirailleurs du 2e zouaves appartenant au 3e bataillon et aux compagnies de gauche du 2e bataillon.

Lorsqu'ils arrivent, grâce aux nombreux couverts du terrain, à courte distance du gros des zouaves, ceux-ci exécutent un feu rapide, puis s'élancent sur eux, à la baïonnette, en poussant de grands cris (1).

Tout cède devant l'attaque des zouaves qui pénètrent dans Wœrth, mais en sont promptement chassés sous un feu violent.

« La soudaineté et l'impétuosité de cette attaque sont telles, « que tirailleurs et officiers prussiens se débarrassent de leurs

(1) Les cris des zouaves du 3e bataillon du 2e régiment, au moment de la charge, ont dominé le bruit de la bataille au point d'être entendus distinctement à 1500 mètres.

« manteaux en sautoir (1) pour fuir plus vite. Les soutiens « ennemis, massés dans les vignes, à peu de distance de « Wœrth, ne font aucune résistance, et les zouaves pénètrent « pêle-mêle avec eux dans le village. Ils y sont accueillis « par une fusillade meurtrière partant des soupiraux, des « fenêtres, et surtout, des toitures où les défenseurs ont pra- « tiqué des ouvertures (2). »

Nous empruntons à un de nos camarades du 2e zouaves, le récit suivant de la charge exécutée par le 3e bataillon (commandant Coiffé) et les trois compagnies de gauche du 2e bataillon de son régiment :

« Mon bataillon (3e) était formé en ligne le long d'un fossé « pourvu d'un bourrelet de terre. Le feu était des plus vifs. « Les Prussiens étaient arrivés à 150 ou 200 mètres de nous, « mais n'osaient plus avancer.

« Alors passe un général (3). Le capitaine Prévault lui « crie : « C'est le moment de charger ». — « Pas encore », « répond le général.

« Le feu redouble d'intensité; nos pertes sont grandes..... « Tous à coup, le cri répété par tous : *à la baïonnette!* « retentit.

« Les officiers sautent de l'autre côté du fossé, les hommes « ajustent leur baïonnette au bout du fusil; un formidable « cri de : *En avant!* part de toute la ligne, et nous nous pré- « cipitons comme une avalanche sur l'ennemi qui fuit à « toutes jambes. . . . . Nous courrions très vite, le terrain s'y « prêtait, étant incliné vers Wœrth; aussi, dès la première « centaine de pas, nous étions sur sept ou huit rangs, et le « dernier tirait par-dessus les autres (4); les balles sifflaient

---

(1) Le 6 août, l'infanterie du Ve corps prussien a combattu sans sacs, le bonnet sur la tête, le casque accroché au fourreau de baïonnette, le manteau, en sautoir, portant la marmite individuelle, les cartouches dans l'étui-musette.

(2) *Historique du 2e zouaves.*

(3) Général Lhériller.

(4) Le fait n'est pas spécial à nos troupes. Un colonel allemand a écrit

« aussi bien par derrière que par devant. . . . . Je passe à côté « de deux officiers prussiens blessés qui sont adossés à un « arbre; je crie aux hommes de les respecter. Nous joignons « l'ennemi près de Wœrth; j'ajuste un Prussien avec mon « revolver, mais, la baguette se trouvant engagée dans le « barillet, le coup ne part pas; ledit Prussien est tué par « un de mes voisins. Enfin, toujours courant, nous arrivons « à Wœrth et nous nous y engouffrons. Là, nous sommes « assaillis par un feu extrêmement violent; nous tourbillon- « nons dans la rue. Je m'abrite un instant dans l'encadre- « ment d'une maison pourvue d'une boîte aux lettres, puis « je suis emporté par un flot d'hommes qui se retirent; je « passe près d'un petit calvaire et je me retrouve sur la route « de Wœrth à Frœschwiller. . . . .

« La montée ne s'effectue pas aussi facilement que la des- « cente quand nous chargions. . . . .; nous sommes éreintés. « Nous souhaitons presque de recevoir une balle pour ne pas « avoir à aller plus loin. »

La contre-attaque si vigoureuse du demi-régiment de gauche du 2e zouaves avait suivi, à un quart d'heure d'intervalle, celle non moins brillante des troupes du Calvaire, que nous avons exposée précédemment.

L'*Historique officiel prussien*, faisant allusion à l'attaque que nous venons d'exposer, s'exprime ainsi :

« Vers 2 heures (plus exactement 2 h. 1/2), les Français « venaient d'être repoussés encore une fois dans une san- « glante tentative contre Wœrth (1). »

A peine remis de leur panique, les 1er et 3e bataillons du 58e prussien (17e brigade) sont remis face en tête, quittent

---

(*Songe d'une nuit d'été*, 1888) : « Beaucoup de gens se sont déjà cassé la tête à chercher comment on pourrait arriver à diminuer les pertes causées par l'ennemi, mais je n'ai encore lu ni entendu comment on évitera les pertes bien plus grandes causées par les coups de fusil, venant de derrière, tirés par les camarades. »

(1) Page 245.

Wœrth à la suite des zouaves et se déploient, tant bien que mal, de part et d'autre de la route de Frœschwiller, dégageant ainsi le débouché ouest.

Le moment paraissant favorable, les cinq bataillons disponibles de la 19e brigade (1er et 2e bataillons du 46e et trois bataillons du 6e) suivent le mouvement par la même issue et vont prolonger à gauche (sud) la ligne formée par le 58e prussien.

Le Calvaire est alors débordé (2 h. 1/2) sur ses deux flancs.

Ceux de ses défenseurs (appartenant, en majorité, aux compagnies de droite du 2e bataillon du 2e zouaves), qui occupent les pentes raides au sud-ouest de Wœrth, près du débouché de la route de Haguenau, tiennent bon et font échouer toutes les tentatives des Prussiens pour déboucher de ce côté. La défense leur est d'ailleurs facilitée par de nombreux obstacles (murs, cabanes, boquetaux, talus), qui parsèment les pentes en question.

§ 4. — Pointe d'un bataillon prussien dans le grand ravin de Frœschwiller.

Pendant que les événements que nous venons d'exposer se produisaient, un incident assez étrange avait lieu dans le grand ravin qui descend de Frœschwiller sur Wœrth.

Le colonel d'Esch, chef d'état-major du Ve corps, lorsqu'il vit les difficultés qu'éprouvaient les 1er et 3e bataillons du 58e à se déployer, puis à s'avancer à l'ouest de Wœrth le long de la route de Frœschwiller, alla chercher le 3e bataillon du 46e (de la 19e brigade) en réserve dans Wœrth et le fit déboucher au nord par la route de Langensoultzbach. Il le dirigea ensuite, une compagnie en tirailleurs précédant la marche, vers le grand ravin qui monte à Frœschwiller.

Les pentes latérales de ce ravin aboutissent à deux croupes, celle du nord plantée de vignes hautes, l'autre, assez découverte.

Vers 2 heures, le 3e bataillon du 46e s'engage dans le grand ravin et refoule les tirailleurs peu nombreux du 3e bataillon du 48e qui se tenaient depuis le matin dans les vignes, sans soutiens, tous les espaces découverts étant depuis de longues heures absolument déserts en raison des effets de l'artillerie prussienne contre toute troupe qui se montrait à elle.

En outre, les soutiens et réserves du 2e bataillon du 48e, affecté à la défense de la croupe sud du grand ravin, avaient été portés, vers 10 h. 1/2, sur la lisière nord du bois de Frœschwiller.

Cette circonstance diminuait ainsi le nombre des troupes susceptibles de repousser la tentative du colonel d'Esch.

Quoi qu'il en soit, les tirailleurs du 3e bataillon du 46e prussien suivent, pas à pas, les tirailleurs du 3e bataillon du 48e français qui remontent les pentes.

Au moment où les tirailleurs du 3e bataillon du 48e atteignent la crête et crient à leurs camarades, postés à la lisière sud du bois, que les Prussiens les suivent de près, le lieutenant-colonel Thomassin (1) quitte le saillant sud-est du bois où il se tenait, et entraîne sur l'ennemi quelques soutiens du 3e bataillon du 48e ainsi qu'une partie du 2e bataillon du 78e établi non loin de là, en réserve.

Un feu rapide, exécuté à 50 mètres, rejette les Français dans le bois, en leur faisant essuyer de fortes pertes.

C'est en vain que le lieutenant-colonel Thomassin, accompagné d'un clairon sonnant la charge, s'efforce de renouveler l'attaque. Son képi au bout du sabre, il s'élance seul contre l'ennemi, essuie son feu sans être atteint, continue sa course, trébuche en arrivant à la crête, tombe et va rouler dans les jambes des Prussiens (2).

---

(1) Devenu inspecteur d'armée.

(2) Le lieutenant-colonel Thomassin, relevé à coups de crosse, fut aussitôt conduit à Wœrth, sous l'escorte de deux soldats qui lui laissèrent *le côté des balles*, en marchant tous les deux à sa gauche.

A leur tour, quand ceux-ci voulurent dépasser la crête pour déboucher sur la croupe au nord du grand ravin, ils furent arrêtés net et rejetés en arrière par les feux partant de la lisière sud du bois de Frœschwiller.

Résultats moraux de cette pointe audacieuse.

L'expédition du colonel d'Esch, hautement louée par la *Relation allemande*, n'eut pas un effet immédiat, car, à 4 h. 1/2 du soir, au moment où les Bavarois envahissaient les vergers de Frœschwiller par le nord, le 3ᵉ bataillon du 46ᵉ n'avait pas encore pu faire déboucher un homme sur l'étroite bande de terrain découvert comprise entre le grand ravin et le bois de Frœschwiller.

Cependant, la pénétration, par le grand ravin, d'un bataillon ennemi au cœur de la position française, si elle ne procurait pas un résultat matériel, devait être un gain moral dont l'influence se fit sentir ailleurs.

En effet, lorsque les bataillons de la 17ᵉ et de la 19ᵉ brigades, déployés au pied des pentes, de part et d'autre de la route de Frœschwiller, aperçurent leurs camarades du 46ᵉ dans les vignes au nord du grand ravin, bien en avant (ouest) d'eux, ils virent leur courage s'accroître et, redoublant d'efforts, parvinrent à gagner du terrain.

Les bataillons de la 18ᵉ brigade, engagés dans le vallon d'Elsasshausen (Regers-Graben) et à la crête sud-est du Calvaire, avancèrent de leur côté, de telle sorte qu'entre 2 h. 1/2 et 2 h. 3/4 le plateau du Calvaire tomba en leur pouvoir.

A ce moment (2 h. 3/4), commencèrent, du côté français, une série de contre-attaques qui se succédèrent à court intervalle jusqu'à ce que la diversion puissante du XIᵉ corps, par la lisière nord du Nieder-Wald, vint démontrer au maréchal de Mac-Mahon l'impossibilité de vaincre un ennemi aussi supérieur en nombre.

CHAPITRE XIV

CONTRE-ATTAQUES SUR LE Ve CORPS

---

§ 1. — Point d'observation choisi par le maréchal de Mac-Mahon.

Le maréchal se tenait, depuis le commencement de la bataille, sous un gros arbre, aujourd'hui entouré d'une grille et désigné dans le pays sous le nom d'arbre du maréchal. Cet arbre est situé un peu au sud du chemin d'Elsasshausen à Wœrth, à mi-distance environ de ces deux localités, vers l'extrémité d'une terrasse naturelle d'où l'on découvre bien la vallée de la Sauer et les hauteurs adjacentes depuis Wœrth jusque vers le Vieux-Moulin, tandis que le champ de bataille, au sud de Wœrth, est masqué à la vue par le sommet du Calvaire et le secteur oriental du Nieder-Wald.

Le duc de Magenta, ayant sous les yeux le terrain au nord et à l'ouest de Wœrth, a été entraîné par son ardeur guerrière à diriger la lutte qui se déroulait à ses pieds, oubliant un peu qu'un général en chef doit être moins un conducteur qu'un directeur de troupes.

La présence du maréchal, près de Wœrth, dans la zone de la fusillade, a été la cause déterminante des efforts dépensés depuis 11 heures du matin jusqu'à 2 heures du soir pour s'emparer de haute lutte, sans préparation possible par l'artillerie, d'un bourg, organisé défensivement et bondé de

troupes, qu'il eut été possible d'occuper, la veille, ou même le matin, sans coup férir.

Après la bataille, l'erreur commise en disposant la division Conseil-Dumesnil (7e corps) à l'ouest d'Elsasshausen, au lieu de la placer en réserve derrière la division de Lartigue, parut si évidente que le rédacteur du *Rapport officiel* adressé, le 7, de Saverne à l'empereur, crut pouvoir écrire :

« La division Dumesnil, du 7e corps, qui m'avait rallié, le « 6 de grand matin, était placée en arrière de la 4e division « (de Lartigue). »

§ 2. — Contre-attaque du 3e d'infanterie sur la 18e brigade.

(*Croquis* n° 28.)

En voyant le Calvaire au pouvoir des Prussiens, le maréchal envoya l'ordre à la brigade Nicolaï (1) de les en chasser.

Le colonel Champion, chef intérimaire de cette brigade, ne disposait que de son régiment (3e d'infanterie) en réserve au sud-ouest et près d'Elsasshausen.

Au moment où le colonel Champion reçut l'ordre d'attaquer les Prussiens du Calvaire, les débris du 1er bataillon du 21e d'infanterie, des 1re et 2e compagnies du 8e bataillon de chasseurs, des neuf compagnies de droite du 2e zouaves, et d'une compagnie du 17e chasseurs, rétrogradaient, pas à pas, en échangeant des balles avec les nombreux tirailleurs prussiens ardents à les poursuivre.

Le colonel Champion fait avancer son régiment, en bataille.

---

(1) Cette brigade, commandée par le colonel Champion, du 3e d'infanterie, en l'absence du général Nicolaï, resté à Reichshoffen pour cause de maladie, ne présentait plus, à 2 heures, que les trois bataillons du 3e d'infanterie, attendu que deux bataillons du 21e étaient restés à Haguenau et que le 1er bataillon du même régiment était engagé, depuis le matin, à la droite du 2e zouaves.

Lorsque, après avoir dépassé Elsasshausen en le laissant à sa gauche (nord), le 3e d'infanterie arrive sur la crête dominant le Calvaire, il est assailli par une grêle de balles et d'obus. Les hommes se couchent instinctivement et ripostent.

Après quelques instants d'un feu très violent, le colonel Champion, suivi du drapeau, se place devant le centre de son régiment et fait battre la charge.

Le 3e d'infanterie se lève comme un seul homme et court sur les Prussiens, de concert avec les anciens défenseurs du Calvaire, qui, après s'être arrêtés à sa hauteur, foncent, eux aussi, sur l'ennemi.

Les nouveaux occupants du Calvaire n'attendent pas le choc et se retirent vivement; mais, une fois au delà de la crête orientale du Calvaire, ils font tête et dirigent sur nos soldats des feux rapides.

L'élan de l'attaque française est rompu.

Nos soldats, hors d'haleine, s'arrêtent pour riposter. Le combat devient stationnaire, puis, notre ligne n'étant pas soutenue, nulle autre troupe ne venant de l'arrière pour lui communiquer une nouvelle impulsion, les Prussiens reprennent peu à peu l'avantage et, de nouveau, réoccupent le plateau du Calvaire. Le colonel Champion tombe, frappé de trois balles.

Alors, le gros du 17e bataillon de chasseurs garnit la lisière est du petit bois (Neugeisweiler), et le 1er bataillon du 47e se déploie, sur l'ordre du général Maire (division Dumesnil, 2e brigade), à leur gauche (nord). Cette disposition a pour but de recueillir les débris du 3e d'infanterie et les autres fractions refoulées du Calvaire.

§ 3. — Contre-attaque de la brigade Maire sur les 17e et 19e brigades.

Pendant que les Prussiens du Calvaire sont contenus au sud-est d'Elsasshausen, le maréchal voit d'autres troupes du

Ve corps (1) gagner du terrain dans la direction de Frœschwiller par les pentes voisines de la grande route. Ordre est donné par lui au général Maire (division Dumesnil, 2e brigade), de prononcer une nouvelle contre-attaque, en prenant Wœrth comme objectif.

La brigade Maire, disposée à l'ouest d'Elsasshausen en ligne de bataillons en colonne serrée par division (2), est aussitôt portée en avant.

Le 1er bataillon du 47e était déjà déployé avec le 17e bataillon de chasseurs pour recueillir les troupes repoussées du Calvaire. Le 1er bataillon du 99e est placé en réserve au petit bois (Neugeisweiler).

Le général Maire porte, sans perdre de temps, ses quatre bataillons restants (2e et 3e du 47e et du 99e), sans modifier leur formation initiale, à la rencontre de l'ennemi.

Cette fois, au lieu de laisser Elsasshausen à sa gauche (nord) comme l'avait fait le colonel Champion, il agit du côté opposé, ayant le hameau à sa droite (sud). De cette façon, la 2e brigade, laissant au 17e bataillon de chasseurs et aux 1ers bataillons des 47e et 99e le soin de résister aux Prussiens du Calvaire, marche directement sur Wœrth et secourt ainsi les débris du 3e bataillon du 2e zouaves et du 3e bataillon du 36e, qui reculent pied à pied devant les attaques (1) sorties de Wœrth.

Dès que la ligne formée par les quatre bataillons massés de la brigade Maire apparaît à découvert, elle est criblée de projectiles et arrêtée court.

Les soldats de cette brigade se déploient d'instinct, puis commencent à tirer aussi vite qu'ils peuvent.

Ce déploiement imprévu, sous un feu violent, est accom-

---

(1) 17e et 19e brigades.

(2) Cette formation était analogue à notre colonne double actuelle serrée en masse.

pagné de pertes énormes; néanmoins, la brigade est encore capable d'un grand effort.

Le général Maire, sachant que toute tirerie est la mort d'une attaque, fait battre la charge.

Les quatre bataillons français s'élancent à la baïonnette et mettent l'ennemi en fuite; mais la fatigue, l'émotion et les difficultés du sol ralentissent bientôt leur marche.

Les Prussiens se sont repliés jusqu'aux vergers de Wœrth et aux pentes couvertes de vignes qui descendent sur le bourg; mais, une fois là, ils reprennent courage et dirigent sur nos soldats un feu des plus violents auquel participent les batteries en position sur la rive droite. Un grand nombre d'officiers français sont mis hors de combat, entre autres le général Maire et le colonel de Grammont (47e).

Bientôt, la brigade Maire, désemparée, accablée par les feux d'artillerie et d'infanterie combinés, se voit contrainte de battre en retraite. En même temps qu'elle, reculent les débris de la brigade Lhériller (2e et 3e bataillons du 2e zouaves, 3e bataillon du 36e). Cette ligne confuse se replie lentement dans la direction de Frœschwiller.

§ 4. — Contre-attaque du 36e d'infanterie sur les 17e et 19e brigades.

Le général Raoult, en voyant l'aile gauche du 2e zouaves et le 3e bataillon du 36e reculer devant un ennemi qui l'accable de ses feux, court chercher les deux bataillons du 36e envoyés par lui, le matin, sur la lisière nord du bois de Frœschwiller.

Ces deux bataillons (1er et 2e) avaient peu souffert, n'ayant eu à combattre que des Bavarois.

Ordre est donné au colonel de ce régiment (colonel Krien) de rassembler ses 1er et 2e bataillons, de les faire remonter sur le plateau, à proximité de Frœschwiller, et de les lancer à l'attaque des Prussiens qui marchent sur le village.

Ces dispositions sont exécutées assez rapidement, mais lorsque les deux bataillons du 36e, formés en bataille, arrivent à proximité de l'ennemi, ils sont accueillis par une fusillade intense qui les renverse et les force à retourner sur leurs pas.

Les débris du 36e vont chercher un refuge dans le bois de Frœschwiller et, peu à peu, vont reformer des groupes, sous le commandement de leurs officiers, à la lisière nord.

§ 5. — Contre-attaques de la brigade Wolf.

Après l'échec des premiers défenseurs du Calvaire (2 h. 1/2), le maréchal de Mac-Mahon avait dû quitter son observatoire à l'est d'Elsasshausen et reculer jusqu'au village de ce nom.

Le colonel Faure, sous-chef d'état-major, fut envoyé aussitôt à la 1re division pour demander au général Ducrot l'envoi, à Elsasshausen, de toutes les troupes dont il pouvait disposer.

Le colonel de Franchessin arriva bientôt de Frœschwiller à la tête du 96e. Le général Wolf, suivi du 18e, ne tarda pas non plus à s'approcher d'Elsasshausen.

Ces deux régiments étaient restés jusque-là en réserve, l'un (le 96e) à l'ouest de Frœschwiller, l'autre (18e) sur la lisière orientale du Gross-Wald, près de la route de Reichshoffen à Frœschwiller.

De Frœschwiller à Elsasshausen, le vallon qui descend sur Eberbach permit au 96e, en colonne par peloton (2e bataillon en tête, 3e en queue), d'arriver à 400 ou 500 mètres à l'ouest d'Elsasshausen sans être vu par l'ennemi.

Quand le centre du régiment fut parvenu en ce point, chaque bataillon se forma en colonne serrée par division (1), puis changea de direction à gauche (est).

---

(1) Formation analogue à notre colonne double actuelle serrée en masse.

Le 96e marcha ensuite, de l'ouest à l'est, sur Elsasshausen, en ligne de colonnes de bataillon, le 2e bataillon à droite, le 3e à gauche.

Quand le terrain n'offrit plus de masque protecteur, le 96e fut couvert de projectiles.

Il se produisit alors un peu d'hésitation. Pour la faire cesser, le colonel de Franchessin lança en tirailleurs les deux compagnies formant tête de colonne dans chaque bataillon, celles du 3e bataillon se dirigeant sur Elsasshausen alors occupé par le 1er bataillon du 99e, celles des 1er et 2e bataillons courant au petit bois encore en notre pouvoir.

Le reste du régiment alla s'établir un peu à l'ouest d'Elsasshausen.

Les compagnies lancées sur le petit bois garnissent ses lisières est et sud, exécutent un feu violent sur les nombreux tirailleurs postés sur la lisière nord du Nieder-Wald, puis s'élancent en avant.

Elles entrent dans la forêt, mais des troupes prussiennes fraîches interviennent sur leurs flancs et les forcent à rétrograder.

Les Prussiens suivent de près nos hommes battant en retraite, pénètrent sur leurs talons dans le petit bois et y restent.

Pendant cette attaque, les quatre compagnies restantes du 2e bataillon du 96e avaient suivi, en dehors de l'aile droite, comme soutien. Ce bataillon en formation dense fut dispersé par le feu rapide dirigé sur lui par quelques compagnies du 94e prussien, établies sur la lisière nord du Nieder-Wald, à l'ouest du petit bois.

Le 96e est donc chassé du petit bois, entraînant avec lui ses anciens défenseurs.

Elsasshausen devient alors le pivot de la résistance de ce côté avec l'appui des deux batteries à cheval de la division de Bonnemains (cuirassiers) qui tirent à mitraille sur le petit bois.

Sur ces entrefaites, le 18e français s'est formé en ligne de colonnes de bataillon, au sud de l'église de Frœschwiller, face à l'est.

Le général Wolff fait battre la charge, et ce régiment s'avance dans la direction de Wœrth, sa gauche suivant la grande route, pendant que le 3e bataillon du 96e marche dans la même direction en longeant le chemin d'Elsasshausen à Wœrth.

L'impression que subit l'ennemi en voyant surgir cette nouvelle attaque est assez forte pour provoquer chez lui un mouvement de recul; mais, la surprise une fois passée, les Prussiens accablent la brigade Wolff d'un feu tel, qu'elle s'arrête bientôt, puis recule.

C'est à ce moment (3 h. 1/2) que commencèrent les charges successives des escadrons de la division Bonnemains dont le résultat fut de procurer un peu de répit à l'infanterie française.

Ces charges furent presque aussitôt suivies de la prise d'Elsasshausen (3 h. 3/4) par les troupes du XIe corps.

§ 6. — L'artillerie du Ve corps se rapproche de son infanterie.

Les péripéties que nous venons de raconter, depuis la contre-attaque du 3e de ligne jusqu'à celle de la brigade Wolff, se sont déroulées en moins d'une heure.

Dans l'intervalle, aussitôt le débouché à l'ouest de Wœrth assuré (3 heures), le général de Kirchbach donna l'ordre aux quatre batteries de la 10e division et aux trois batteries lourdes de l'artillerie de corps de venir à Wœrth, prêtes à se porter sur les hauteurs de la rive droite. En même temps, les autres batteries du Ve corps changeaient de position et venaient s'établir le long du chemin de Wœrth à Gœrsdorf.

§ 7. — Caractéristique des combats livrés de midi à 3 heures à l'ouest de Wœrth et de Spachbach.

La *Relation officielle allemande* dépeint de la façon suivante les combats acharnés qui se livrèrent à l'ouest de Wœrth et de Spachbach, de midi à 3 heures :

« Ainsi, toutes les forces du Ve corps se trouvaient actuel-
« lement en jeu pour prendre pied solidement sur la rive
« droite de la Sauer et pour occuper l'adversaire sur son front
« jusqu'à ce que les corps latéraux pussent agir vigoureuse-
« ment contre les flancs de la position (1).

« Jusqu'alors, toute l'action avait consisté de part et d'autre
« en une *succession d'attaques incessamment renouvelées.* A
« chaque tentative, la configuration du terrain et la puissance
« des feux causaient à l'assaillant des pertes énormes et per-
« mettaient le plus souvent au défenseur de conserver ses
« positions. Les troupes prussiennes n'avançaient que péni-
« blement et pas à pas. Tous leurs bataillons se trouvaient
« confondus; les officiers étaient en majeure partie tués ou
« blessés, tandis que l'ennemi ne cessait de pousser en avant
« des réserves intactes (?). Dans de semblables conditions, il
« fallait, pour persévérer jusqu'au bout, toute la confiance du
« général de Kirchbach, toute l'énergie des chefs et le plus
« absolu dévouement des troupes. Le concours attendu se
« produisait en premier lieu à l'aile gauche où le XIe corps
« dirigeait contre la droite française une attaque couronnée
« de succès. »

---

(1) Nous rappelons que le commandant du Ve corps prussien n'a fait entrer en action ses forces principales que lorsqu'il a eu la certitude des succès du XIe corps contre l'aile droite française. Mais le général de Kirchbach a fait preuve d'un grand sens militaire en engageant alors jusqu'à sa dernière compagnie. Il a facilité ainsi la tâche du XIe corps, en ne permettant pas au maréchal de Mac-Mahon d'envoyer un seul bataillon au secours de la division de Lartigue.

La caractéristique des combats livrés à l'ouest de Wœrth et de Spachbach est très nettement exprimée par cette phrase de la relation allemande :

« L'action avait consisté, de part et d'autre, en une succes-
« sion d'attaques incessamment renouvelées. »

C'est bien ainsi que doit être mené un combat de front, aussi bien par l'assaillant que par le défenseur.

Atteindre son ennemi dans ses forces vives, en se servant du terrain au même titre que des autres moyens de lutte : tel doit être le but de tout combat, qu'il soit offensif ou défensif.

Les troupes des divisions Raoult et Dumesnil ont satisfait pleinement aux exigences de la situation.

Il convient d'examiner de près une particularité remarquable du violent combat de front qui commence, à 10 h. 1/2, par la première tentative de l'avant-garde du Ve corps et se confond, vers 3 heures, avec l'attaque de flanc du XIe corps.

Les six compagnies prussiennes blotties derrière le talus de la route de Haguenau, à la suite de l'échec subi par elles entre 11 heures et 11 h. 1/2, ont constitué l'amorce de l'invasion par la rive droite, la base des attaques dirigées ultérieurement contre les défenseurs du Calvaire.

Le 1er bataillon du 21e et le 2e bataillon du 56e ont tiraillé contre ces compagnies depuis 11 h. 1/2 du matin jusqu'à 2 heures du soir, par conséquent pendant plus de trois heures, et il ne s'est trouvé personne, dans cette région du champ de bataille, pour comprendre le danger d'une telle promiscuité et la nécessité absolue de rejeter au delà de la Sauer une poignée de Prussiens enclavés en quelque sorte dans nos lignes.

Qu'on relise avec attention l'entrée en scène de la 18e brigade, à 1 h. 3/4, surtout l'irruption soudaine, dans les prés de la rive droite, au nord de Spachbach, des deux bataillons du 47e prussien, et l'on se rendra compte de la faute que nous venons de signaler.

Pour être équitable, il faut admirer la ténacité de ces six compagnies battues par la fusillade et cependant accrochées à leur talus de route. Peut-être chacun des soldats qui combattaient là comprenait-il qu'en se défendant bravement il avait quelque chance de conserver la vie, tandis qu'en se dérobant il était perdu.

Certains actes héroïques ont été ainsi dictés par la raison. Entre deux maux, on choisit le moindre.

CHAPITRE XV

LE XIe CORPS S'EMPARE DU PETIT BOIS (NEUGEISWEILER) ET D'ELSASSHAUSEN

(*Croquis n° 29.*)

---

§ 1. — Une fraction du 96e français pénètre dans le Nieder-Wald par le nord.

On se souvient que, à 3 heures, le 96e français (1re division, brigade Wolff), s'étant porté de Frœschwiller sur Elsasshausen (1) au secours des troupes de la brigade Lhériller et de la division Conseil-Dumesnil, jeta dans le petit bois son 2e bataillon précédé de quatre compagnies, en tirailleurs, lesquelles, après une courte fusillade, se précipitèrent vers la lisière nord du Nieder-Wald.

Les 1er et 2e bataillons du 83e prussien, qui venaient d'atteindre cette lisière et qui, jusqu'alors, avaient fait bonne contenance dans leur marche difficile à travers bois pour refouler les zouaves, ceux-ci leur disputant le terrain arbre par arbre, furent mis en fuite par les deux compagnies fraîches du 2e bataillon du 96e et, jusqu'à la fin de la bataille, il ne sera plus question des 1er et 2e bataillons du 83e prussien.

Les groupes mal ralliés qui suivent le 83e prussien se

---

(1) Voir page 363.

sauvent encore plus vite, en sorte que le XIe corps va perdre le bénéfice de ses longs efforts, lorsque intervient un chef dont le rôle dans cette bataille est considérable; nous voulons parler du général de Schkopp.

§ 2. — Le général de Schkopp détermine l'enlèvement du petit bois.

Pendant que les 1er et 2e bataillons du 32e prussien continuaient à poursuivre les débris de la division de Lartigue dans la direction de Reichshoffen, le général de Schkopp avait fait contourner le Nieder-Wald, à l'ouest, par les trois bataillons du 94e, puis, à partir du point où la forêt couvre le fond de la vallée de l'Eberbach, il avait fait marcher ce régiment sous bois en ligne de bataillons en colonne double de rassemblement.

Le 94e prussien n'avait pas encore atteint la lisière nord lorsque se produisit l'attaque victorieuse du 2e bataillon du 96e français contre le 83e prussien.

Dès qu'il se rend compte de l'événement, le général de Schkopp fait déployer les deux premiers bataillons du 94e et les lance, tambours battant, contre le flanc droit des Français entraînés par leur succès.

Cette intervention inopinée met fin à la poursuite, rend un peu d'énergie aux fuyards et détermine la retraite de nos soldats.

Le 94e prussien, régiment intact, puisqu'il n'a eu que des escarmouches à Morsbronn, redouble d'ardeur et se jette à la course sur les talons des Français.

Poursuivants et poursuivis pénètrent, pêle-mêle, dans le petit bois qui tombe ainsi au pouvoir de l'ennemi.

Sur ces entrefaites, les trois bataillons frais (3e bataillon du 83e et 1er et 2e bataillons du 82e), envoyés en dernier lieu de Gunstett, par Spachbach, avaient gagné du terrain dans le

vallon d'Elsasshausen et atteignaient, de leur côté, les abords du petit bois (Neugeisweiler) par le sud.

Enfin, les contingents du Ve corps, débouchant du Calvaire, pouvaient progresser avec d'autant plus de facilité que les contre-attaques françaises, menées successivement par le colonel Champion et le général Maire, avaient vu leurs premiers succès se changer en défaite.

Les défenseurs d'Elsasshausen et de ses abords sont ainsi attaqués, de front, par les bataillons sans cesse renforcés du Ve corps et, de flanc, par les tirailleurs en grande bande du XIe corps qui garnissent les lisières du Nieder-Wald et du petit bois. Ces deux attaques sont, en outre, reliées par les trois bataillons frais du XIe corps (1er et 2e du 82e et 3e du 83e), venus les derniers de Gunstett.

Sans perdre une minute, le général de Bose pressait l'arrivée, sur le plateau du Calvaire, de ses batteries en marche sur la route de Haguenau à Wœrth.

Successivement, huit batteries, après avoir gravi les pentes du ravin d'Elsasshausen, vinrent ouvrir leur feu, du plateau du Calvaire, sur les deux batteries à cheval (commandant Astier) de la division Bonnemains et sur le village d'Elsasshausen.

De notre côté, à Elsasshausen, le 1er bataillon du 99e, auquel s'étaient joints un grand nombre d'isolés, faisait un feu roulant sur le petit bois occupé maintenant par les Prussiens en très grand nombre.

Les deux batteries du commandant Astier, de leur emplacement à l'ouest d'Elsasshausen, causaient également aux Prussiens du petit bois des pertes sensibles.

§ 3. — Prise d'Elsasshausen.

(*Croquis n°* 30.)

La situation était trop tendue pour se prolonger longtemps. Le général de Bose le comprit et donna l'ordre de l'at-

taque générale au moyen de la sonnerie « tout le monde en avant ».

A ce signal, le terrain au sud, à l'est et à l'ouest d'Elsasshausen se couvrit de soldats prussiens débouchant de tous les couverts et courant sur ce hameau en poussant des « hurrah » (3 h. 3/4) :

« L'enlèvement du village, succédant aux combats dans les « bois, avait achevé de confondre les brigades; les bataillons « eux-mêmes étaient en partie désorganisés..... La 44e bri- « gade (général de Schkopp) avait, seule, conservé une formation à peu près régulière (1). »

L'aile gauche du Ve corps avait participé à l'assaut dirigé contre Elsasshausen, mais les troupes de cette aile ne formaient plus qu'une cohue indirigeable.

§ 4. — Charges des cuirassiers de la division de Bonnemains.

(*Croquis n° 29.*)

Lorsque le maréchal de Mac-Mahon, qui se trouvait, à 3 heures encore, à Elsasshausen, vit les Prussiens maîtres du Nieder-Wald, du petit bois et du Calvaire, il envoya l'ordre à la réserve générale d'artillerie (8 batteries) commandée par le colonel de Vassart, de venir s'établir au nord-ouest d'Elsasshausen pour battre le Nieder-Wald ainsi que le petit bois, et, en même temps, il prescrivit au général de Bonnemains de faire charger sa division contre les troupes du Ve corps s'avançant de Wœrth sur Frœschwiller.

La division de Bonnemains était disposée en ligne de colonnes d'escadrons, à l'ouest d'Elsasshausen, dans le vallon de l'Eberbach.

Les cuirassiers commencèrent leurs attaques avant l'arrivée de la réserve d'artillerie.

---

(1) *Guerre franco-allemande*, p. 263.

Les escadrons de chaque régiment allèrent, l'un après l'autre, donner sur les tirailleurs prussiens du Ve corps, embusqués dans les houblonnières ou derrière les haies, arbres, fossés, qui couvrent le terrain à l'est d'Elsasshausen, entre les routes de Wœrth à Frœschwiller et de Wœrth à Elsasshausen (3 h. 1/2).

Ces charges, faites dans de très mauvaises conditions, en terrain coupé et couvert, furent repoussées par le feu et ne produisirent d'autre résultat que de retarder pendant quelques minutes les progrès du Ve corps (1).

§ 5. — Mise en batterie, au galop, de la réserve générale d'artillerie.

(Croquis n° 29.)

Les attaques successives de nos escadrons n'étaient pas terminées que les huit batteries de la réserve, dont quatre à cheval, arrivaient au galop sur le mamelon situé entre Elsasshausen et la route de Wœrth à Frœschwiller.

Deux batteries du 9e se placent à côté de celles du 19e, déjà en position face au Nieder-Wald et au petit bois, pendant que deux batteries du 6e et quatre batteries du 20e s'établissaient face à Wœrth.

Mais les batteries du 9e n'ont que le temps de tirer deux ou trois coups par pièce. A peine sont-elles en position qu'Elsasshausen tombe au pouvoir de l'ennemi. C'est à ce moment que les derniers escadrons de cuirassiers quittèrent le champ de bataille (3 h. 3/4).

Alors, les tirailleurs prussiens dépassent Elsasshausen, malgré la mitraille, courent droit aux pièces et s'emparent de onze d'entre elles. Les débris des batteries du 19e (division

(1) Les premiers escadrons ne sachant où charger furent guidés par le général Wolff qui se mit à leur tête.

Bonnemains) et du 9e s'échappent à grand'peine. Là tomba, mortellement frappé, le colonel de Vassart.

Les batteries du 6e et du 20e, dès qu'elles furent en position (3 h. 3/4), furent soumises à des feux rapides de mousqueterie et d'artillerie tels, qu'elles furent contraintes de se retirer au plus vite, abandonnant sept canons sur le terrain.

Dans leur ardeur, elles s'étaient beaucoup trop rapprochées de l'infanterie prussienne, oubliant que les mises en batterie sous un feu efficace de mousqueterie sont désastreuses.

§ 6. — Charge à la baïonnette du 1er turcos.

(*Croquis n° 30.*)

Avant de passer à l'action d'ensemble des Allemands, qui devait achever la défaite de nos troupes et la rendre visible par la prise de Frœschwiller, il nous faut raconter un des derniers épisodes de la bataille, le plus extraordinaire et le plus glorieux de tous : nous voulons parler de la contre-attaque exécutée, à 4 heures du soir, par le 1er régiment de tirailleurs algériens dans un moment où, depuis les sources de l'Eberbach jusque près du sommet du grand ravin de Frœschwiller, les soldats des XIe et Ve corps, sans compter ceux de la division wurtembergeoise, s'avançaient concentriquement sur Frœschwiller.

La *Relation officielle allemande* n'a pas voulu admettre qu'un régiment de turcos, qui, l'avant-veille à Wissembourg, avait déjà perdu 16 officiers et 600 hommes, ait pu, le soir de la bataille de Frœschwiller, après l'échec de toutes nos contre-attaques d'infanterie, après la retraite de notre artillerie, après la dispersion de nos cuirassiers, mener à lui seul une contre-attaque comme jamais troupe à pied n'en a fourni.

Aussi, la relation allemande a-t-elle eu soin d'intervertir dans ce but la succession des efforts déployés par les régiments français.

Suivant elle, les charges des cuirassiers de la division Bonnemains ont suivi la prise d'Elsasshausen et ont fait suite elles-mêmes à une contre-attaque d'infanterie tentée contre les nouveaux occupants d'Elsasshausen. L'erreur est manifeste.

Nos escadrons pouvaient-ils charger dans la direction de Wœrth, en supposant Elsasshausen occupé par l'infanterie ennemie?

Si les cuirassiers français ont exécuté leurs attaques principalement contre le gros des forces du Ve corps marchant directement de Wœrth sur Frœschwiller, c'est qu'Elsasshausen était encore en notre pouvoir à ce moment.

Les rédacteurs de l'historique allemand ont eu honte d'avouer que 1500 turcos, entraînés par des cadres français, ont infligé à 10,000 ou 15,000 soldats prussiens une véritable panique, et, plutôt que de raconter une telle défaillance, ils ont altéré la vérité.

Passons au fait.

Le 1er régiment de tirailleurs, en raison des pertes subies à Wissembourg, avait été maintenu en réserve pendant la bataille du 6 août.

Lorsque les Prussiens du XIe corps et de l'aile gauche du Ve envahirent Elsasshausen, le 1er turcos, déployé en bataille, était dissimulé derrière une faible crête au nord-ouest de ce hameau.

On se rappelle que les six batteries appartenant au 9e et au 19e ne purent se dégager assez tôt et que onze de leurs pièces tombèrent aux mains des Allemands, après la prise d'Elsasshausen.

Alors le bataillon du centre (3e) du 1er turcos (commandant de Laumerez) se porte en avant; il est rejoint presque aussitôt par les 2e (commandant Sermenson) et 4e (commandant de Coulanges) qui reforment avec lui une ligne de trois bataillons en bataille (ligne déployée).

Le livre d'or du 1er régiment de tirailleurs raconte l'épisode en ces termes :

« Le régiment marchant en bataille, le cri de « En avant » « se fait entendre d'un bout à l'autre de la ligne. Les turcos, « poussant leur cri de guerre, se précipitent sur l'ennemi, « baïonnette baissée, et déterminent sa retraite, sans tirer un « coup de fusil. Les Prussiens fuient en désordre et vont se « réfugier dans le petit bois, puis dans le Nieder-Wald.

« Les turcos reprennent les six pièces des batteries du 9e « dont les Allemands s'étaient emparés, et qu'ils n'avaient pu « encore emmener; ils franchissent le petit bois à la suite des « fuyards et arrivent en face du Nieder-Wald dont la lisière « est fortement garnie par les Prussiens refoulés. Alors éclate « contre les turcos une fusillade terrible partant de tous les « points; en un instant, une foule d'officiers et de soldats sont « frappés. Les turcos recevaient aussi des balles sur leur flanc « droit. Elles leur étaient envoyées par les troupes qui pour- « suivaient l'accomplissement du mouvement tournant contre « la droite et les derrières de l'armée française, en remontant « l'Eberbach.

« Après avoir perdu la moitié de son effectif, ce brave régi- « ment dut se jeter dans le Grosser-Wald et en border la « lisière pour arrêter la poursuite des Prussiens. Ce n'est « qu'à bout de forces et après avoir épuisé toutes ses muni- « tions qu'il battit en retraite à travers la forêt et gagna la « route de Frœschwiller à Reichshoffen.

« Dans cette attaque qui causa une vive inquiétude aux « Prussiens et qui fit l'admiration de tous les témoins ocu- « laires, ennemis comme amis, le 1er turcos perdit en un clin « d'œil 800 hommes, presque tous tués ou blessés. »

Voici comment le capitaine Stieler von Heydekampf, de l'état-major du Ve corps prussien, raconte la charge du 1er turcos :

« Contre notre aile gauche, l'ennemi rassembla encore une « fois toutes ses forces; du ravin au sud de Frœschwiller sor-

« tirent plusieurs bataillons de zouaves (?) en masses serrées, « qui s'avancèrent sur notre infanterie épuisée. La violence « du feu dirigé sur eux ne put les arrêter; notre ligne dut « plier, de même que les batteries du XIe corps qui se dispo- « saient à prendre position. »

Enfin, l'*Historique officiel prussien* (1) s'exprime ainsi :

« Après la perte d'Elsasshausen et des hauteurs situées au « nord-ouest, on avait fort bien senti, du côté des Français, « la nécessité de dégager, par un puissant effort, l'aile droite « sérieusement compromise. Des masses considérables d'in- « fanterie (?) se mettent donc en mouvement, tant de Frœsch- « willer sur Elsasshausen que dans la partie du champ de « bataille située plus à l'est, entre ce dernier village et « Wœrth. Le premier choc se produisit, à Elsasshausen, « contre l'aile droite prussienne du XIe corps et les fractions « du Ve corps qui combattaient de ce côté. Sans soutiens « compacts, presque sans chefs, les corps déjà désunis et « épuisés par des engagements opiniâtres et prolongés ne « peuvent tenir contre la charge des Français; ils vont cher- « cher un abri dans le Nieder-Wald, entraînant dans leur « retraite les troupes qui les suivaient immédiatement et « même la 3e batterie à cheval, alors en marche pour con- « tourner le village et venir prendre un nouvel emplacement « à l'ouest. Mais le mouvement d'une partie du 94e contre « la droite de l'assaillant vint arrêter le succès de cette « attaque. »

Commentaires.

La charge du 1er tirailleurs donne lieu à quelques observations.

Elle ne fut pas ordonnée; la passion guerrière l'inspira; elle se fit sans but défini. L'ennemi arrive, il a pris des canons, c'en est trop, marchons!

(1) Page 264.

L'action de ces braves fut héroïque dans toute l'acception du terme; mais elle ne produisit aucun résultat utile, parce qu'elle ne répondait pas à un but défini.

Les turcos pouvaient chasser l'ennemi d'Elsasshausen, occuper ce village et permettre ainsi à d'autres troupes de venir participer à une attaque en règle contre la gauche allemande.

A la vérité, la bataille était perdue à ce moment.

Eh bien, en dépit des assurances contraires, la charge du 1er tirailleurs a été vraiment utile et doit servir d'exemple dans un cas analogue. Ici-bas rien ne se perd, et un beau fait de guerre, s'il ne procure pas un succès immédiat, a pour résultat d'inspirer à l'ennemi le respect des troupes qui l'ont combattu et la crainte de voir se renouveler la lutte. C'est bien certainement à la valeur de nos vieilles troupes du mois d'août 1870 et à la constance des nouvelles levées de la Défense nationale que nous devons la longue paix, grâce à laquelle notre armée est devenue plus forte qu'elle ne l'a jamais été.

Une autre observation à tirer de la charge du 1er turcos vise l'emploi que l'on pourra faire très avantageusement des troupes arabes encadrées par des éléments français, quand il s'agira de produire un gros événement sur les champs de bataille de l'avenir. Dix mille turcos, lancés au moment opportun sur le point d'attaque, produiront l'effet d'un ouragan irrésistible.

La formation en bataille du 1er régiment de turcos était la meilleure pour marcher contre une infanterie qu'appuyait une forte artillerie.

Cette formation nous semble pouvoir être employée avantageusement dans l'avenir par des troupes de choc surgissant à courte distance de l'ennemi, à la condition de faire soutenir la première ligne par d'autres lignes échelonnées.

CHAPITRE XVI

ENSEIGNEMENTS A TIRER DES COMBATS A L'OUEST DE GUNSTETT, DE SPACHBACH ET DE WŒRTH

---

§ 1. — Tout grand effort réclame une période consécutive de détente et de reconstitution.

Le décousu des contre-attaques françaises contraste avec la méthode qui a présidé aux attaques prussiennes.

Si nous nous reportons aux opérations du XIe corps, à partir de midi et demi, nous voyons l'attaque de front, à l'ouest de Gunstett, s'arrêter et se reformer aussitôt après la première occupation de la ferme de Lansberg et du terrain environnant.

Pendant que nos troupes reculent vers le nord-ouest, les chefs prussiens, une fois maîtres du plateau de Lansberg, remettent de l'ordre dans leurs unités.

Il faut ajouter que, durant cette réorganisation, un violent retour offensif des Français fait perdre tous les bénéfices du succès précédent.

La 44e brigade, après la prise de possession de Morsbronn, reforme ses bataillons en ordre tactique, et c'est pendant cette opération que se produisent les charges de la brigade Michel.

Cette même brigade, ou plutôt le 94e qui, seul, a continué, par l'Eberbach et le Nieder-Wald, dans la direction du nord, se reforme, après l'échec qu'il fait subir au 2e bataillon

du 96e, et, grâce à son bon ordre, contribue un peu plus tard à faire avorter la charge du 1er tirailleurs algériens.

Certes, il n'est pas toujours possible de remettre en ordre une troupe d'infanterie qui vient de livrer un violent combat, mais c'est pour les officiers un devoir impérieux que d'employer toute leur énergie à reformer leurs troupes momentanément en désordre.

Quoi qu'il en soit, chez les Prussiens apparaît la volonté, plus ou moins suivie d'effet, de marcher de résultat en résultat, de s'accrocher à chaque position conquise et d'en faire la base d'un nouveau mouvement en avant.

§ 2. — Influence du combat de mousqueterie rapproché sur le moral de la troupe.

Le combat rapproché détruit les troupes d'infanterie avec une rapidité que l'on ne soupçonnait pas avant l'adoption des armes de précision à tir rapide.

Quelques exemples empruntés aux engagements soutenus par l'infanterie du XIe corps feront ressortir l'exactitude de notre assertion.

Les dix compagnies de la brigade d'avant-garde qui, de Spachbach, se sont précipitées, le matin, dans le secteur boisé du Nieder-Wald, ne présentent plus, après leur retour sur la rive gauche de la Sauer, qu'une cohue de soldats démoralisés. Ces compagnies serviront plus tard de soutien aux deux bataillons du 88e marchant, frais et dispos, à la nouvelle attaque du secteur boisé.

Les débris de cette avant-garde ne sont pas moins impuissants à combattre en première ligne. Ils feront nombre derrière les troupes fraîches et seront plus aptes à donner le signal de la retraite qu'à procurer l'impulsion.

Ces deux bataillons du 88e, une fois la lisière nord du Nieder-Wald atteinte, ont perdu leur capacité offensive. Ils

passent la main au 3e bataillon du 83e et aux deux bataillons disponibles du 82e, venus les derniers de Gunstett par Spachbach, que l'on voit agir avec énergie contre le petit bois et, plus tard, sur Elsasshausen.

L'attaque de front dirigée par le pont de Gunstett, à midi et demi, droit à l'ouest, réussit, après un combat violent, à gravir le plateau de Lansberg et à refouler les troupes de la division Lartigue.

Sous l'effort désespéré de nos troupes, les vingt compagnies prussiennes qui combattent de ce côté sont rejetées, vers 1 h. 1/4, au bas des pentes, et ne doivent leur salut qu'à l'artillerie de Gunstett ainsi qu'au renfort opportun de quatre bataillons frais (3e bataillon du 95e et tout le 83e).

De ces vingt compagnies, c'est à peine s'il sera question plus tard d'une ou de deux compagnies du 11e bataillon de chasseurs. Les autres ont semé leurs hommes dans le Nieder-Wald, durant leur marche derrière le 83e, et ne se rallieront qu'après la bataille.

Le 83e, lui-même, est complètement épuisé quand il parvient à la lisière nord du Nieder-Wald.

Ce régiment, mis en déroute par le 2e bataillon du 96e français, ne doit son salut qu'à l'intervention du 94e (44e brigade) encore intact.

Donc, le feu de mousqueterie à courte distance consume rapidement l'infanterie soumise à son action, surtout quand elle agit offensivement.

Cette constatation suffit à justifier le principe en vertu duquel nos ennemis n'engageaient que les troupes indispensables, exigeaient d'elles le maximum d'efforts, et les renforçaient progressivement par des troupes fraîches en nombre strictement nécessaire.

Ce principe ne s'applique évidemment qu'au combat de front, car, lorsqu'il est question d'un combat décisif, il faut faire agir brusquement une masse, aussi forte que possible, là où l'on a l'intention de provoquer un événement.

Les dispositions essentielles de la tactique prussienne, que la campagne de Bohême avaient révélées à quelques officiers français clairvoyants, avaient été exposées, comme il suit, par le commandant Heintz (1), du 3e voltigeurs de la garde, dans sa conférence de 1869 sur la tactique de l'infanterie pendant la campagne de Bohême :

« Un fait reste constant : c'est, en principe du moins, le « dessein de faire jouer à l'avant-garde un rôle distinct, tout « différent de celui que nous donnons à nos avant-gardes. Sa « mission consiste, en effet, non seulement à engager le « combat, mais encore à le soutenir aussi longtemps que ses « efforts, même tendus à leur dernière limite, le permettent : « les Prussiens ayant pour règle générale de *n'engager que « le moins de forces possible à la fois, en exigeant de chacune « d'elles son maximum d'énergie.*

« Chaque fois qu'on aura à lutter contre un corps d'infan- « terie prussien, on le trouvera partagé en trois fractions « distinctes, pouvant, chacune, combattre isolément (avant- « garde, gros, réserve), formées, chacune, en profondeur « plutôt qu'en largeur, et devant opérer par la *succession* « plutôt que par la *simultanéité* des efforts. Ce fractionne- « ment est la conséquence d'un système adopté en principe, « et qui constitue *l'ordre perpendiculaire*, pour lequel les « Prussiens, s'ils veulent bien en faire remonter l'idée à « Napoléon Ier, prendraient volontiers un brevet de perfec- « tionnement, et qu'ils ont, disent-ils, substitué avec un « incontestable avantage à *l'ordre linéaire* régnant encore « dans la plupart des autres armées, *même dans l'armée « française !* »

Les effets déprimants et destructeurs du feu, que nous venons de constater chez les Allemands, ont exercé des ravages analogues dans nos troupes, mais d'une façon moins

(1) Devenu général de division.

durable. Ainsi, on a pu noter plusieurs fois que des bataillons français, en particulier ceux des régiments d'Afrique, après avoir livré un combat violent, ont puisé en eux-mêmes, sans s'être reconstitués et sans avoir reçu de renforts, assez de force et de vigueur pour entamer une nouvelle action.

Les zouaves et les turcos, le 21e de ligne, le 56e, le 45e, le 96e, le 1er bataillon de chasseurs, et bien d'autres troupes françaises, ont fait preuve, en ces circonstances, d'une élasticité physique et morale qu'on cherche en vain dans les rangs allemands.

§ 3. — La brigade, unité de manœuvre et de combat dans le corps d'armée à deux divisions.

Les réflexions qu'ont fait naître dans notre esprit les combats à l'ouest de Gunstett, de Spachbach et de Wœrth, nous ramènent à l'observation déjà présentée (1) au sujet de l'emploi des brigades d'infanterie.

Le XIe et le Ve corps lancent, l'un après l'autre, leur brigade d'avant-garde sur la rive droite de la Sauer et engagent la lutte d'artillerie avec tous leurs canons.

Après plusieurs heures d'un combat que nous appellerons de reconnaissance, le XIe corps, puis le Ve font donner le gros de leurs forces d'infanterie : sur le front, au Ve corps ; sur le front et sur le flanc extérieur, au XIe corps.

Comment ces forces sont-elles organisées?

Par brigade.

Dans chacun de ces deux corps d'armée, on ne voit pas agir la division d'infanterie sous l'impulsion de son chef.

L'artillerie divisionnaire forme avec l'artillerie de corps une batterie unique dirigée par le commandant de l'artillerie du corps d'armée.

---

(1) Page 260.

La brigade d'avant-garde subit un premier échec, passe au second plan, et sert de soutien à une nouvelle brigade bientôt prolongée par une autre brigade.

Enfin la dernière brigade forme la réserve que l'on jettera, en entier ou par fractions, sur la ligne de combat pour lui donner une impulsion décisive.

Le terrain de la bataille de Frœschwiller, très difficile, est traversé par un cours d'eau (la Sauer) que les Prussiens avaient à franchir avant de pouvoir se déployer.

Sur un champ de bataille moins tourmenté et en admettant trois corps d'armée complets en première ligne dès le matin, les commandants de ces corps eussent peut-être prescrit des mouvements par divisions entières. Encore cela est-il douteux, car, même à la bataille de Saint-Privat, pas une division n'a combattu réunie.

En se basant sur les faits, on peut dire que les batailles du commencement de la guerre de 1870 ont été livrées, du côté allemand, par les généraux de corps d'armée s'inspirant de la situation générale.

Ils ont été les maîtres absolus de l'exécution.

Or, comment est-il possible à un général n'ayant sous ses ordres que deux divisions d'engager une avant-garde, de la soutenir et de la prolonger, de lancer une attaque et de jouer sa dernière carte sur une réserve, en maintenant intacte l'unité divisionnaire?

Le nombre de 3, et mieux encore, de 4 unités, est indispensable au chef qui veut mener un combat dans toutes ses phases.

Certes, nous admettons que, sur les champs de bataille de l'avenir, des corps entiers pourront marcher à l'attaque du point décisif; mais les actions de ce genre seront l'exception et, sur toute l'étendue du front qui mesurera un grand nombre de kilomètres, les généraux de corps d'armée engageront leur infanterie par brigade et se réserveront l'emploi de toute leur artillerie.

Notre conclusion viserait à supprimer la division d'infanterie actuelle, si des considérations d'un ordre quelque peu étranger à la tactique ne devaient doter chaque corps d'armée de trois divisions. Dans ces conditions nouvelles, la division reprendra son importance d'autrefois, surtout si on l'allège au profit des troupes et services de corps d'armée.

§ 4. — Influence variable du terrain suivant les péripéties de l'action.

Sans compter les contre-attaques de la matinée et celle du 1er turcos exécutée vers 4 heures du soir, nous avons examiné successivement cinq contre-attaques françaises qui se sont déroulées depuis le moment où les Prussiens de la 18e brigade ont commencé à gravir les pentes du Calvaire jusqu'à celui où le petit bois (Neugeisweiler) est tombé au pouvoir du XIe corps.

Tout d'abord, on remarque que, de part et d'autre, attaques et contre-attaques sont menées contre l'ennemi le plus gênant ou le plus menaçant, et cela, indépendamment du terrain qu'il occupe :

1° Les Prussiens de la 18e brigade, débouchant des abords du remblai de la route de Haguenau, attaquent en flanc les Français postés au Calvaire, non pas tant pour s'emparer de cette hauteur que pour détruire l'ennemi qui a empêché jusqu'alors la majorité du Ve corps de déboucher de Wœrth;

2° Presque au même instant, le 3e bataillon du 2e zouaves est attaqué par deux bataillons du 58e prussien dans le but d'assurer le débouché de la 19e brigade au delà de Wœrth;

3° La contre-attaque du 3e de ligne est dirigée sur les Prussiens, venus de Spachbach, qui se sont rendus maîtres du Calvaire et menacent de progresser encore vers Elsasshausen;

4° Le général Maire conduit la contre-attaque suivante à la

rencontre de la masse ennemie la plus dangereuse, parce qu'elle est la plus forte, qui vient de déboucher de Wœrth par la grande route de Frœschwiller;

5° Enfin, la contre-attaque du général Wolff est entamée dans la direction de Wœrth pour la même raison.

Le terrain joue néanmoins dans l'action un rôle très important, mais combien divers!

Tel terrain favorise la résistance, tel autre se prête au mouvement. Par suite, le même terrain est un aide, à un moment donné, pour la troupe qui l'occupe, et un obstacle, pour cette même troupe, à un autre moment.

Ainsi, les pentes méridionales du Calvaire, d'un accès difficile, semblent présenter aux Prussiens un obstacle infranchissable, battues comme elles sont par les Français postés en haut.

Un incident fortuit (retour offensif contre le 7e prussien, repoussé) dégage la crête. Vite, les Prussiens du talus de la route y grimpent et, une fois là, balayent le plateau de leurs feux.

Ce plateau devient alors intenable pour les Français qui l'évacuent, laissant ainsi la crête et les pentes au-dessous au pouvoir de l'ennemi.

Mais celui-ci ne pourra déboucher sur le plateau du Calvaire qu'après l'échec, par le feu, d'une nouvelle contre-attaque française. Alors, il franchira ledit plateau et ira s'accrocher aux pentes du bois opposé.

Le terrain n'a de valeur qu'au moment où les troupes doivent s'en servir pour un objet déterminé.

La reconnaissance du terrain en prévision d'une bataille problématique est décevante en même temps qu'elle fausse le jugement.

Tout autre est l'étude du terrain, dans une situation donnée, avec un but précis.

Napoléon écrivait, le 10 octobre 1806, au prince Murat, chef de son avant-garde :

« Il faut, à tout événement, reconnaître une belle position, « en avant de Schleiz, qui puisse servir de champ de bataille « à plus de 80,000 hommes. »

La zone indiquée, le but défini, la direction de l'ennemi connue, Murat avait simplement à chercher au nord de Schleiz un terrain de trois lieues de large sur deux de profondeur présentant des villages, des bois, des hauteurs, sans obstacles de longue étendue, où les trois armes pussent aisément manœuvrer et combattre.

§ 5. — Considérations générales sur les trois contre-attaques françaises lancées des abords d'Elsasshausen.

Examinons maintenant les conditions de lieu, de temps et de forme des trois contre-attaques françaises lancées, coup sur coup, à la rencontre des Prussiens du Ve corps gravissant les pentes de la rive droite de la Sauer.

La première, conduite par le colonel Champion, du 3e d'infanterie, part, entre 2 h. 1/4 et 2 h. 1/2, d'une position abritée au sud-ouest d'Elsasshausen.

Elle a lieu dans la formation déployée, les trois bataillons en bataille, le drapeau au centre, et elle réussit dans une certaine mesure.

Après une courte fusillade, le colonel Champion enlève son régiment et met l'ennemi en fuite jusqu'à ce que les efforts physiques et moraux dépensés par sa troupe la forcent à ralentir sa marche, puis à s'arrêter. A l'action offensive succède un combat de pied ferme, tout au désavantage de nos hommes qui luttent à découvert contre un ennemi plus nombreux et bien posté derrière la crête du Calvaire.

Le 3e de ligne avait fourni à ce moment sa complète contingence de force morale; il était comme anémié, exsangue, et devait succomber à bref délai si une seconde ligne disposée en arrière, à peu de distance, ne venait le ranimer, lui

infuser, en quelque sorte, un sang nouveau, et lui permettre d'exécuter un nouveau bond qui le porterait au cœur de la résistance ennemie.

Cette impulsion que, seule, pouvait procurer une seconde ligne, ne vint pas.

Peines perdues, le 3e de ligne dut rétrograder et ne s'arrêta que lorsqu'il se vit protégé par les deux bataillons (17e bataillon de chasseurs et 1er bataillon du 47e) déployés, pour le recueillir, entre le petit bois et le Nieder-Wald.

L'effet moral procuré par une seconde ligne marchant à 300 ou 400 mètres de la première est considérable, surtout durant la période d'épuisement qui suit le premier bond en avant. Les combattants de première ligne ont dû s'arrêter, faute de souffle, mais les tambours et les clairons qui se font entendre derrière eux leur produisent l'effet d'une musique céleste. Peu à peu, le cœur bat moins vite, les forces renaissent, le courage aussi, et lorsque la deuxième ligne n'est plus qu'à 100 mètres de la première, celle-ci redonne un effort égal au précédent.

Privée d'une seconde ligne, l'attaque du 3e d'infanterie ne pouvait réussir en face d'un ennemi énergique et opiniâtre, et cependant, elle peut servir de modèle, indépendamment de l'isolement où on l'a laissée, pour le cas où une infanterie en butte à une artillerie très supérieure aura la mission d'attaquer, quand même, de l'infanterie.

Bugeaud a dit excellemment :

« La formation en bataille est la seule qui permette à l'in-
« fanterie de manœuvrer sous le canon. »

Mais si nous cherchons dans l'histoire des temps modernes matière à analogies pour l'avenir, il faut que nous tenions compte du présent.

Aujourd'hui, le 3e d'infanterie marcherait sur deux lignes, une de tirailleurs, une de soutiens déployés, ou mieux, une première ligne de deux bataillons, subdivisée en deux échelons, tirailleurs et soutiens, et une seconde ligne formée, soit

de quatre colonnes de compagnie à intervalles variables, soit d'un bataillon déployé en bataille.

Il faut également adapter les moyens au but et aux résistances à vaincre.

Les efforts successifs courent le risque de se briser, les uns à la suite des autres, contre un ennemi énergique, alors que, réunis, ils auraient les plus grandes chances de vaincre.

Cette observation vient à l'esprit en considérant la somme d'efforts extraordinaires dépensés par les deux attaques successives menées, l'une par le 3e de ligne, l'autre par les quatre bataillons disponibles de la brigade Maire.

On ne sait ce qu'il fût advenu de l'attaque simultanée, sur deux lignes, de huit bataillons (trois du 3e de ligne et cinq de la brigade Maire) lancés, à 2 h. 3/4, contre les Prussiens du Calvaire.

L'attaque qui suivit le retour en arrière du 3e de ligne fut toute différente de la première.

Elle fut dirigée contre le nouvel assaillant qui surgissait de Wœrth par la route de Frœschwiller.

Laissant alors Elsasshausen à sa droite (sud), le général Maire fit marcher les quatre bataillons disponibles de sa brigade en une seule ligne de colonnes de bataillon.

Cette formation était-elle inspirée par le récent échec du 3e d'infanterie et par l'espoir que des colonnes serrées réussiraient mieux qu'une ligne mince? Nul ne le sait, le général Maire ayant été tué au cours de l'attaque.

Toujours est-il que la brigade fut forcée de se déployer d'elle-même quand elle arriva dans la zone des feux efficaces.

Quels trésors d'énergie renfermaient ces troupes!

Nos soldats ne se débandent pas sous le feu terrible qui les disperse; ils se mettent confusément en bataille, puis, sans prendre le temps d'ébranler l'ennemi par un feu rapide, ils s'élancent, au signal de la charge, à sa rencontre, et le mettent en fuite jusqu'à ce que l'épuisement arrête leur course.

Ici, comme là, point de seconde ligne, point d'impulsion nouvelle d'arrière en avant.....

La présence d'une deuxième ligne, chargée de pousser la première et de lui communiquer la vigueur dont elle a tant besoin, a été reconnue, depuis longtemps, indispensable.

Aux batailles de l'ère napoléonienne, toujours les attaques ont été formées sur plusieurs lignes.

Le major saxon d'Odeleben, que son souverain avait placé, en 1813, auprès de Napoléon comme aide de camp, a raconté, dans un livre publié en 1818, que, le jour de Lutzen, au moment où la possession du village de Kaia parut de première importance aux Prussiens comme aux Français, Napoléon n'hésita pas à se placer devant la deuxième ligne d'attaque de la jeune garde pour lui donner l'impulsion décisive.

La troisième contre-attaque d'infanterie est celle que le général Wolff dirigea contre les troupes prussiennes de plus en plus nombreuses qui menaçaient directement Frœschwiller.

Elle n'eut qu'un commencement d'exécution, car, le petit bois venant de tomber au pouvoir des tirailleurs du XIe corps, il s'agissait bien plus à ce moment de défendre Elsasshausen contre le XIe corps que d'attaquer le Ve corps venant de Wœrth.

Dans cette circonstance, les bataillons du 18e français ont débouché du sud de Frœschwiller en ligne de colonnes de bataillon.

Est-ce à la vulnérabilité qu'offre cette formation, ou bien, à l'imminence du désastre qu'il faut attribuer la mollesse de cette contre-attaque?

A l'une et à l'autre, sans doute.

Plus tard, vers 4 heures du soir, après que les Ve et XIe corps soudés ensemble eurent repoussé les charges des cuirassiers de la division de Bonnemains et quand Elsasshausen fut tombé aux mains des Prussiens, le 1er régiment de turcos exécuta, en bataille, la contre-attaque que nous avons racontée et commentée.

Non soutenue, elle eut le sort de toutes les attaques isolées, et d'ailleurs, à cette heure-là la ruine de l'armée d'Alsace était consommée.

Mais elle était bien perdue, la bataille de Marengo, au moment où, vers le soir, Desaix à la tête de sa division arriva au secours de Bonaparte et changea en victoire éclatante une défaite désastreuse.

La division Guyot de Lespars, n'eût-elle débouché de Reichshoffen qu'à 2 heures, pouvait jouer le même rôle, car, lorsqu'on a vu à quel degré d'épuisement étaient tombées les troupes allemandes vers 3 heures, on est en droit d'admettre que l'entrée en action, à cette heure-là, d'une division française intacte, aurait modifié du tout au tout la situation.

Quoi qu'il en soit, l'analyse critique des combats livrés à l'ouest de Wœrth et de Spachbach console notre patriotisme et autorise nos espérances.

Ces combats font bien ressortir, d'autre part, l'inanité des dispositifs normaux, des schémas, et en général, de toute règle absolue, quand il s'agit de lutter contre un adversaire redoutable.

CHAPITRE XVII

COMBATS A L'OUEST DE GŒRSDORF

(*Croquis n° 29.*)

---

§ 1. — Période d'accalmie sur les lisières du bois de Frœschwiller.

Depuis 11 heures du matin jusqu'à 1 h. 1/2, les troupes françaises qui occupaient Frœschwiller, le bois du même nom et le terrain à l'ouest de Langensoultzbach, jouirent d'une tranquillité relative.

Aux abords de la Scierie (Säge-Mühle) sur le Soultzbach, les turcos du 2e entretinrent une fusillade continuelle avec les défenseurs de cette usine, du promontoire boisé et du Vieux-Moulin (Alt-Mühle).

L'ennemi avait pu se maintenir dans cette région avec les deux premiers bataillons du 5e et le 3e bataillon du 11e, appartenant, tous les trois, au IIe corps bavarois (division Bothmer), qu'appuyaient deux compagnies de grand'garde du 37e prussien et trois compagnies du 5e bataillon de chasseurs prussiens.

Au moment où l'artillerie du Ve corps était entrée en action à l'est de Wœrth, les deux premiers bataillons du 59e (9e division, 17e brigade) avaient été envoyés à Gœrsdorf pour renforcer l'occupation de ce point d'appui de droite.

Ces deux bataillons demeurèrent là jusqu'après 3 heures du soir.

§ 2. — Mise en batterie de l'artillerie de la 1re division bavaroise.

Vers 1 h. 1/2, les batteries de la 1re division bavaroise (Stephan) vinrent prolonger l'aile droite de l'artillerie du Ve corps et commencèrent à tirer sur la lisière orientale du bois de Frœschwiller.

§ 3. — Déploiement de la 2e brigade bavaroise.

A peu près au même moment, on vit descendre vers la Sauer la 2e brigade, avant-garde du Ier corps bavarois, en formation déployée sur plusieurs lignes.

Voici ce qui s'était passé au Ier corps bavarois.

Le général von der Tann, chef du corps d'armée, avait pris les devants, au bruit du canon, et s'était porté auprès du général de Kirchbach, sur les hauteurs de Dieffenbach, afin de s'entendre avec lui au sujet de la participation prochaine de ses troupes à la bataille.

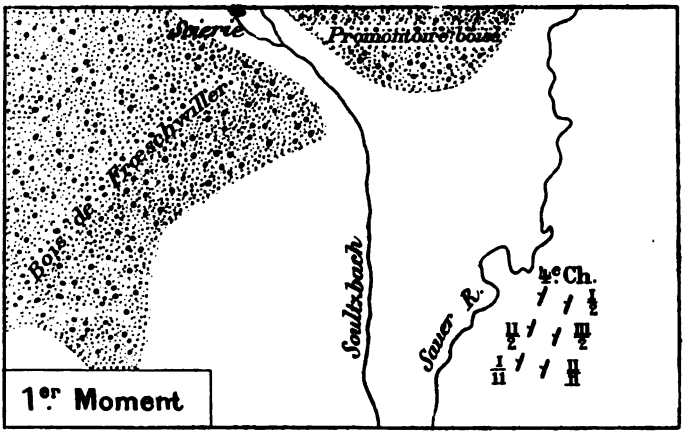
Durant son entretien avec le chef du Ve corps, le général von der Tann reçut communication de l'ordre du général en chef lui prescrivant d'attaquer et de déborder l'aile gauche des Français.

La brigade d'avant-garde (2e) était seule prête à agir, mais les quatre batteries divisionnaires qui avaient devancé, au trot, le gros de la 1re division (1re brigade), allaient pouvoir prolonger, à droite, l'artillerie du Ve corps.

Le général von der Tann donna, en conséquence, l'ordre au général de Stephan, chef de la 1re division bavaroise, d'attaquer de front le bois de Frœschwiller avec la 2e brigade, en laissant Gœrsdorf à sa droite, et de faire envelopper le flanc gauche de l'ennemi par la 1re brigade dès que celle-ci, encore en marche, serait en mesure d'agir.

La 2e brigade d'infanterie bavaroise comprenait le 4e bataillon de chasseurs, les 1er, 2e et 3e bataillons du 2e, les 1er et 2e bataillons du 11e.

Sous la protection de l'artillerie, la 2e brigade s'avance jusqu'à la Sauer — sur deux lignes formées, chacune, de trois bataillons déployés en bataille (1er *moment*).



En arrivant à la rivière, les bataillons se rompent pour la traverser sur des passerelles improvisées que l'on multiplie afin d'accélérer le mouvement.

Vers 2 heures, la majorité de la 2e brigade est sur la rive droite, mais non plus disposée comme avant son passage.

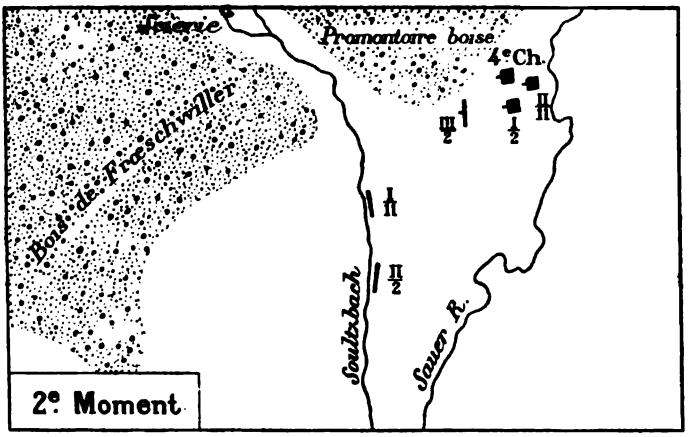
Bien que la distance qui les sépare des défenseurs de la lisière orientale du bois de Frœschwiller soit supérieure à 1000 mètres, les Bavarois de la 2e brigade reçoivent des balles qui les troublent fort.

Les bataillons bavarois s'échappent, en majorité, vers le nord pour trouver un abri au Vieux-Moulin, évacuant ainsi les prairies de la rive droite.

A 2 h. 1/2, il ne reste plus en face de la lisière orientale du bois de Frœschwiller que deux bataillons : le 2e bataillon du 2e régiment et, à sa droite, le 1er bataillon du 11e, et encore

non tout entier, tous les deux abrités dans le lit du Soultzbach.

Loin au nord, et masqués aux yeux des défenseurs du bois de Frœschwiller par le promontoire boisé, se tiennent les 3e et 1er bataillons du 2e d'infanterie, le 2e bataillon du 11e d'infanterie et le 4e bataillon de chasseurs (2e *moment*).



Ainsi, quatre bataillons sur six ont appuyé vers le Vieux-Moulin pour s'abriter. On voit ainsi que les régiments de la 2e brigade bavaroise ont exécuté un véritable chassé-croisé après le passage de la Sauer.

Le 2e régiment, qui était au centre de la première ligne, est passé à gauche et le 11e régiment est allé de la gauche à la droite.

Cela provient de ce que le 2e bataillon du 2e régiment, le premier prêt, courut, aussitôt après avoir effectué son passage, chercher un abri dans la partie du Soultzbach, la plus rapprochée de la Sauer.

Une fois au Vieux-Moulin, le général d'Orff, chef de la 2e brigade, qui, lui aussi, avait jugé convenable d'opter pour la région couverte, essaya de pousser ses bataillons, au delà du promontoire boisé, dans la direction de Frœschwiller.

Ses tentatives échouèrent devant la résistance des défenseurs, particulièrement les turcos, lesquels avaient barricadé le chemin du Vieux-Moulin à Frœschviller au moyen de havresacs.

§ 4. — Les 13e et 8e bataillons de chasseurs français renforcent la défense du bois de Frœschwiller.

Sur la demande du général Raoult, le général Ducrot envoya au secours des défenseurs de la partie basse du bois de Frœschwiller le 13e bataillon de chasseurs. Plus tard, vers 3 heures, les quatre compagnies disponibles du 8e bataillon de chasseurs vinrent également prêter leur concours à la résistance de ce côté.

§ 5. — La 1re brigade bavaroise débouche à son tour de Gœrsdorf.

Les Bavarois qui faisaient face à la lisière orientale du bois de Frœschwiller se dissimulaient complètement dans le lit à berges verticales du Soultzbach et tiraient peu.

Vers 2 h. 1/2, placés, comme nous l'étions, sur la lisière basse du bois et face à Gœrsdorf, nous vîmes descendre par la route de ce village au Vieux-Moulin une colonne profonde qui avançait très vite; courait-elle? marchait-elle? La distance ne permettait pas de le juger, mais, dans tous les cas, l'allure de cette masse noire qui tenait plus de deux kilomètres de longueur nous parut très rapide.

« Les voilà qui battent en retraite », dîmes-nous à un camarade (1) qu'une balle devait frapper en plein cœur un heure plus tard.

Heureux temps que celui de la jeunesse!

---

(1) Capitaine André, commandant la 3e compagnie du 1er bataillon du 48e.

Nous allions nous apercevoir bientôt de l'énormité de notre erreur.

La troupe qui s'allongeait sur le chemin, à flanc de coteau, de Gœrsdorf au Vieux-Moulin, ainsi qu'un long serpent, était la 1re brigade bavaroise (général Dietl) se rendant au Vieux-Moulin, sans même quitter sa formation de route.

Cette brigade, forte de six bataillons, était précédée, en outre, d'un bataillon de chasseurs, divisionnaire (le 9e).

Elle comptait le régiment du corps, à trois bataillons; les 1er et 2e bataillons du 1er régiment; le 2e bataillon de chasseurs.

Les abords du Vieux-Moulin ne pouvaient donner place aux quatre bataillons de la 2e brigade, au 5e bataillon de chasseurs prussiens, aux deux compagnies du 37e prussien et aux sept bataillons de la 1re brigade.

Le général d'Orff, n'ayant pu avancer sur la route du Vieux-Moulin à Frœschwiller au delà du promontoire boisé, fit passer deux de ses bataillons (1er bataillon du 2e régiment et 4e bataillon de chasseurs), suivis bientôt du 5e bataillon de chasseurs prussiens, à travers le promontoire pour atteindre le terrain au sud de Langensoultzbach.

Le général Dietl fit suivre le mouvement à la majorité de ses bataillons, de telle sorte que, vers 3 h. 1/2, la 1re brigade avait deux bataillons déployés, face au sud, sur le plateau découvert à l'ouest de la Scierie, et les autres, en réserve au même point.

En même temps, le général d'Orff, avec les trois bataillons qu'il dirigeait immédiatement, s'élevait de plus en plus vers l'ouest, le long de la lisière méridionale du bois de Langensoultzbach.

§ 6. — Contre-attaque victorieuse de deux bataillons du 1er zouaves sur l'aile droite des Bavarois.

Pendant que ce mouvement débordant s'exécutait, le général Ducrot, voyant de nombreuses troupes ennemies

envahir à nouveau le bois de Langensoultzbach, ordonna au 1er zouaves de pénétrer avec deux bataillons (1er et 2e) dans ce bois, de le nettoyer et d'en occuper la lisière sud-est, afin d'enrayer toute tentative de manœuvre enveloppante de ce côté.

Le 1er bataillon du 1er zouaves entre sous bois par le sud; il est suivi du 2e bataillon. Un combat s'engage qui tourne à notre avantage, et la panique se met chez les Bavarois.

Les deux premiers bataillons du régiment du corps (1re brigade) placés entre le bois de Langensoultzbach et la Scierie, face au sud, reçoivent sur leur flanc droit des balles destinées aux bataillons du général d'Orff, lâchent pied tout à coup, entraînant avec eux le 3e bataillon du 11e (IIe corps bavarois) et courent se réfugier à la Scierie.

Les 1er et 2e bataillons du 36e français, des fractions du 48e et du 78e, enfin, un assez grand nombre de turcos de 2e, s'élancent de la lisière nord du bois de Frœschwiller à la poursuite des fuyards.

Malheureusement, le général Ducrot venait d'apprendre le désastre de l'aile droite française et envoyait à ce moment (3 h. 1/2) l'ordre aux deux bataillons du 1er zouaves de revenir à Frœschwiller.

Alors les bataillons du général d'Orff, leur droite une fois dégagée par le départ du 1er zouaves, bordent de nouveau la lisière sud du bois de Langensoultzbach et tirent sur nos troupes qui combattent à découvert.

D'autre part, le général Dietl débouche de la Scierie avec deux bataillons frais, marche à la rencontre des Français, et recueille les trois bataillons bavarois précédemment mis en déroute.

Le combat s'égalise de ce côté, ou plutôt se rétablit en faveur des Allemands, car nos soldats se voient contraints de rentrer sous bois (3 h. 3/4).

Mais la fuite des deux premiers bataillons du régiment du corps bavarois (1re brigade) et du 3e bataillon du 11e

(IIe corps, 4e division) avait eu son contre-coup dans les troupes bavaroises postées entre le Soultzbach et la Sauer, à l'ouest de Gœrsdorf.

Les turcos pénètrent encore une fois dans le promontoire boisé, refoulent devant eux les tirailleurs bavarois et déterminent la retraite de grosses fractions ennemies jusqu'au nord du Vieux-Moulin qui reste néanmoins fortement occupé. Des retours offensifs que le colonel Suzzoni, du 2e tirailleurs, dirige de la lisière orientale du bois de Frœschwiller sur les occupants du Soultzbach, amènent également un mouvement de recul de ceux-ci vers la Sauer (3 h. 1/2).

§ 7. — Intervention du 59e prussien.

(*Croquis n° 30.*)

En présence de la pusillanimité des Bavarois qui, luttant à raison de quatre contre un et avec l'appui d'une artillerie toute-puissante, se sauvent dès qu'un groupe français fait mine de les attaquer, le colonel prussien Eyl, établi à Gœrsdorf avec les 1er et 3e bataillons de son régiment, le 59e, entre en action de sa propre initiative (3 h. 1/2).

Le combat va prendre, dès lors, sur le front oriental du bois de Frœschwiller, un caractère tout différent.

Le colonel Eyl forme ses bataillons, l'un derrière l'autre en ligne de colonnes de compagnie, leur fait traverser la Sauer, puis lance son 1er bataillon sur le Soultzbach dont le lit fait l'office de tranchée. Le mouvement ne s'arrête pas là; les Prussiens du 59e quittent le ruisseau et poussent jusqu'à la route de Wœrth, leur gauche au bas du grand ravin de Frœschwiller.

Le 3e bataillon suit le 1er, à 500 ou 600 mètres, et vient progressivement le renforcer.

Alors commence, à partir de 3 h. 3/4, une série d'attaques directes exécutées par les Prussiens du 59e contre les défen-

seurs de la partie de la lisière du bois de Frœschwiller comprise entre la pointe sud-est, proche de l'éperon qui domine Wœrth, et le point où le chemin de Frœschwiller au Vieux-Moulin touche à la lisière des prairies arrosées par le Soultzbach.

§ 8. — Le colonel Suzzoni dirige le combat à la lisière orientale du bois de Frœschwiller.

Le colonel Suzzoni a réuni tous ses clairons derrière lui. Les défenseurs de la lisière orientale, à la sonnerie de la charge, s'élancent à la baïonnette contre les Prussiens qui courent se réfugier dans le Soultzbach et, de là, dirigent sur nos soldats essoufflés un feu rapide à courte distance.

Le retour s'effectue péniblement, puis, lorsque l'ennemi a repris courage, il quitte à son tour son abri et court en poussant des hourrah vers la lisière. Un feu rapide le force à rétrograder vivement..... Ces attaques et contre-attaques furent renouvelées cinq ou six fois, jusqu'au moment où, vers 4 h. 3/4, l'invasion du bois par le nord mit fin à la résistance et provoqua la retraite des défenseurs dans la direction de Frœschwiller.

Entre les attaques, nos soldats avaient l'ordre de ne pas tirer.

Sur cette zone du champ de bataille, les officiers français étaient devenus maîtres du feu.

Notre ligne de combat était formée d'hommes couchés, presque coude à coude, sans un soutien.

Les tués et les grands blessés transportés à quelques pas en arrière étaient si nombreux qu'ils semblaient constituer une seconde ligne, et, déjà vers 4 heures, l'odeur fade d'abattoir s'en dégageait.

C'est à 4 h. 1/4, environ, que le colonel Suzzoni, l'âme de la défense du bois de Frœschwiller sur ses lisières nord et est, tomba mortellement frappé d'une balle.

§ 9. — La défense des abords de Frœschwiller, à l'est.

A partir de l'invasion du grand ravin de Frœschwiller par le 3e bataillon du 46e prussien, un peu après 2 heures, jusqu'au moment où Elsasshausen tomba aux mains des Ve et XIe corps (5 h. 3/4), la lisière sud du bois de Frœschwiller, depuis le saillant sud-est jusqu'au rentrant à l'ouest du point où la route de Frœschwiller au Vieux-Moulin pénètre dans le bois, fut occupée par le 3e bataillon du 48e et le 2e bataillon du 78e.

Les tirailleurs prussiens installés dans les vignes de la berge nord du grand ravin ne purent dépasser la crête du plateau au sud du bois. Dès qu'ils essayaient de déboucher, un feu rapide les rejetait dans les vignes.

Mais, après l'insuccès de toutes nos contre-attaques, après les charges des cuirassiers, et quand Elsasshausen fut pris, les 17e et 19e brigades prussiennes, ne rencontrant plus de résistance, s'avancèrent sur le village en conversant légèrement au nord.

Leur aile droite vint se lier au 3e bataillon du 46e, qu'elle entraîna de l'est à l'ouest par le fond du grand ravin.

Le général Lefèvre (3e division, 2e brigade), s'étant aperçu du mouvement, donna l'ordre au colonel du 48e (3 h. 3/4) de rallier ce qu'il pourrait de son régiment et de former, à la tête du grand ravin, une ligne chargée de défendre l'accès de Frœschwiller par l'est.

Cette ligne fut organisée en temps utile au moyen d'éléments du 3e bataillon du 48e et du 2e bataillon du 78e.

§ 10. — Le général Raoult est frappé à mort.

Durant cette action à la tête du grand ravin, le général Raoult, à cheval et en grande tenue, arriva du sud de Frœschwiller près des tirailleurs de la défense.

Comme il s'avançait vers les pentes du ravin, nos hommes lui crièrent que les Prussiens étaient en contre-bas à moins de 100 mètres. Le général ne voulut rien entendre et, quelques mètres plus loin, tomba de cheval, frappé d'un coup de feu qui devait amener sa mort quelques jours plus tard.

§ 11. — Destruction des défenseurs du bois de Frœschwiller.

Pour en finir avec le récit des combats à l'ouest de Gœrsdorf, disons que les défenseurs (1) de la partie basse du bois de Frœschwiller luttèrent en désespérés, bien après la prise de Frœschwiller.

Un peu avant 5 heures, ils furent assaillis, de dos, par quelques-uns des bataillons du général d'Orff, dont l'aile droite était déjà à Frœschwiller.

La retraite s'effectua sur ce village, mais, en y arrivant, nos soldats furent accueillis par une vive fusillade et refluèrent dans le bois.

Au même moment, les Prussiens du 59e et les Bavarois de la 1re brigade bavaroise pénétraient dans le bois par le sud, l'est, et le nord.

Alors (5 heures, 5 h. 1/2) commença une véritable chasse à l'homme. Officiers et soldats français furent traqués et mis à mort par des gens devenus d'autant plus féroces qu'ils avaient tremblé davantage.

§ 12. — Commentaires sur les combats à l'ouest de Gœrsdorf.

Les combats à l'ouest de Gœrsdorf montrent une fois de

(1) 2e turcos, 1er bataillon et partie du 2e bataillon du 48e, 1er et 3e bataillons du 36e, 1er et 3e bataillons du 78e, 13e bataillon de chasseurs et 4 compagnies du 8e bataillon de chasseurs.

plus l'infériorité flagrante des Bavarois comparés aux Prussiens.

Les soldats de Bavière n'ont été ni plus ni moins bons sous l'égide prussienne qu'au temps où ils étaient nos alliés.

En 1806, les généraux français qui les commandaient ne cessaient de se plaindre d'eux. Ils les dépeignaient dans leurs rapports à Napoléon comme des pillards, les officiers surtout, incapables de vigueur dans les marches et au feu.

Combien incohérent et misérable a été l'engagement de la 1re division bavaroise!

L'ordre du général von der Tann portait que la 2e brigade (avant-garde) devait attaquer de front (par l'est) le bois de Frœschwiller, tandis que la 1re brigade, venant un peu plus tard, agirait contre l'aile gauche française, du nord au sud.

La 2e brigade, à peine arrivée sur la rive droite de la Sauer, se dérobe, en majorité vers la région boisée du Vieux-Moulin, puis va se mélanger avec les fractions du Ve corps et de la 4e division bavaroise qui combattent depuis le matin sous bois, entre Soultzbach et Sauer.

La 1re brigade entière se porte à son tour au Vieux-Moulin et, ne trouvant plus assez de place de ce côté, pousse devant elle la moitié de la 2e brigade, à travers le promontoire boisé, vers la forêt de Langensoultzbach.

Il résulte de ces mouvements désordonnés que la 1re brigade se trouve, vers 3 h. 1/2, encadrée entre les deux moitiés de la 2e brigade.

La 1re division bavaroise, le 5e bataillon de chasseurs prussiens, deux compagnies du 37e prussien et quelques bataillons du IIe corps bavarois, formant ensemble une quinzaine de mille hommes, sont tenus en échec par dix ou douze bataillons français que les luttes de la matinée ont réduits de moitié et qui ne comptent plus guère que 3,000 soldats.

Le général Ducrot lance dans le bois de Langensoultzbach deux bataillons du 1er zouaves, et tout cède devant l'énergie de cette attaque.

Bien plus, la crainte d'être assaillis à revers met en fuite trois bataillons frais (deux de la 1re brigade et un de la 2e brigade), et cela, parce que quelques balles venant du bois de Langensoultzbach sont tombées dans les rangs de ces bataillons.

Bien différente a été la conduite des 1er et 3e bataillons du 59e prussien. Le colonel Eyl qui les dirigeait a donné à la lutte, sur le front est du bois de Frœschwiller, une virulence extraordinaire. L'ordre et la vitesse de ces deux bataillons, lorsqu'ils vinrent nous combattre, excitèrent l'admiration de tous.

Les luttes pour la conservation du bois de Frœschwiller méritent qu'on les loue.

Elles n'ont jamais cessé d'être actives.

Toute indécision, toute faute de l'ennemi, donnaient lieu à un retour offensif destiné à élargir la zone d'investissement, et ces actions extérieures remplissaient leur objet.

§ 13. — Pertes du 2e turcos.

Les pertes qu'ont entraînées, du côté français, les combats au sud de Langensoultzbach et à l'ouest de Gœrsdorf ont été excessives. Ainsi le 2e turcos, qui comptait, le matin de la bataille, 76 officiers et 2,200 hommes, a perdu, en comptant les prisonniers non blessés peu nombreux, 70 officiers et 1860 hommes.

La proportion des pertes de ce régiment a donc été de 92 p. 100 pour les officiers et de 85 p. 100 pour les hommes de troupe.

Jamais, dans aucune circonstance de la guerre de 1870, les troupes allemandes n'ont supporté des pertes aussi grandes.

CHAPITRE XVIII

ACTION GÉNÉRALE DES ALLEMANDS CONTRE FRŒSCHWILLER

---

§ 1. — Opérations de la division wurtembergeoise.

Avant de raconter la dernière phase de la bataille qui s'est terminée par la chute de Frœschwiller et la retraite de l'armée française, il nous faut revenir en arrière pour examiner les opérations de la division wurtembergeoise.

Aux termes de l'*Historique officiel prussien*, la 1re brigade wurtembergeoise, avant-garde du corps combiné bado-wurtembergeois, partit des bivouacs au nord de Hoffen, à 6 heures du matin, et dépassa Reismerswiller, un peu avant 9 heures.

Pendant que cette brigade plaçait des avant-postes sur la ligne Schwabwiller—Ober et Niederbetschdorf, la 2e brigade, formant tête du gros, parvint, vers 10 heures, à Reimerswiller. Ensuite, la colonne commença son rassemblement préparatoire à l'établissement des bivouacs.

On entendait le canon de Wœrth depuis 9 heures du matin, et le général Werder était dans un état de perplexité facile à comprendre lorsque lui arriva, vers 11 heures, un avis du général de Bose le prévenant que le XIe corps marchait sur Gunstett où un engagement avait lieu.

Le général Werder donna alors les ordres suivants au général d'Obernitz, chef de la division wurtembergeoise :

La 1re brigade (cinq bataillons, deux escadrons, deux batteries) restera en position d'avant-garde, face à la forêt de Haguenau.

La réserve de cavalerie (4e régiment et 1er escadron du 3e régiment) se mettra, par Surbourg et la route de Gunstett, à la disposition du général de Bose.

La 2e brigade (3e bataillon de chasseurs, 2e et 5e régiments et deux batteries) marchera, par Surbourg, sur Gunstett et sera suivie de la 3e brigade (1er bataillon de chasseurs, 3e et 8e régiments) avec la réserve d'artillerie (cinq batteries).

Le mouvement commença, vers 11 heures, par le 3e bataillon de chasseurs ayant derrière lui les 5e et 6e batteries; puis venaient le gros de la 2e brigade, la réserve de cavalerie (cinq escadrons), enfin la 3e brigade et la réserve d'artillerie.

A Surbourg, la colonne wurtembergeoise rencontra la queue de la 22e division venant de Soultz et dut marquer le pas jusqu'après le défilé des colonnes de munitions et des ambulances du XIe corps.

C'est seulement vers 1 heure que la 2e brigade put reprendre sa marche sur Gunstett. A cette heure-là, le général de Blumenthal appelait tout le corps Werder à Dieffenbach.

La dépêche dut parvenir au général Werder, à Reimerswiller, entre 1 h. 1/2 et 2 heures.

Celui-ci transmit l'ordre du général en chef au général d'Obernitz, mais, dans l'intervalle, la 2e brigade avait atteint le débouché ouest du bois de Kreuzhecke où, vers 2 heures, elle commençait à se rassembler.

L'ordre envoyé par le général de Blumenthal au nom du prince royal de Prusse ne put recevoir un commencement d'exécution que de la part de la 3e brigade, laquelle, à 2 heures, avait sa tête à la sortie ouest de Surbourg. Cette brigade prit, en conséquence, le chemin conduisant à Dieffenbach, par Hœlschloch.

Quant à la division badoise, elle atteignit Surbourg avec son élément de tête vers 4 heures.

A 2 heures, le prince royal de Prusse, ou plutôt son mentor, le général de Blumenthal, envoya l'ordre au général d'Obernitz de diriger la division wurtembergeoise de Gunstett sur Reichshoffen, pour compléter l'enveloppement de l'aile droite française alors rompue par le XIe corps.

Le général de Starkloff, chef de la 2e brigade wurtembergeoise, reçut communication de cet ordre, entre 2 et 3 heures, au moment où il faisait passer sa brigade sur la rive droite de la Sauer.

A cette heure-là, le Nieder-Wald était au pouvoir du XIe corps et le combat s'était transporté aux abords d'Elsasshausen.

La réserve de cavalerie (cinq escadrons), emmenant avec elle une batterie de la 2e brigade (5e batterie), passe la Sauer sur le pont de Gunstett et se dirige de là sur Eberbach et Reichshoffen.

Un bataillon avec une batterie utilise le pont du Bruck-Mühle, rétabli, pendant que les autres bataillons de la 2e brigade franchissent la rivière entre Gunstett et Spachbach sur les passerelles façonnées par les pionniers du XIe corps.

« Cependant, l'action devenant plus vive à Elsasshausen « (vers 3 heures) *et des officiers prussiens* déclarant qu'il serait « utile d'y amener des renforts, le général de Starkloff *croit* « *devoir prendre sur lui* de modifier la direction qui lui avait « été assignée; reformant à la hâte les bataillons, à mesure « qu'ils débouchent sur la rive droite, il les porte donc, par « la ligne la plus courte, sur le front de bataille, à droite et à « gauche du village en flammes d'Elsasshausen (1). »

Les bataillons de la 2e brigade wurtembergeoise, et la batterie qui les accompagnait, arrivèrent sur la ligne de bataille du XIe corps, de part et d'autre d'Elsasshausen au pouvoir des Prussiens, un peu après 4 heures.

---

(1) *Historique officiel prussien*, p. 268.

« Bien que fractionnés sur divers points du front de ba-
« taille, les Wurtembergeois apportaient, partout, l'appui
« d'un noyau compact aux bataillons du XIe corps, désa-
« grégés par le combat (1). »

Commentaires.

Si l'on se donne la peine d'analyser la relation allemande décrivant la marche des Wurtembergeois et des Badois depuis le départ de leur bivouac, le 6 août, jusqu'à leur arrivée sur le champ de bataille; et si l'on compare le récit officiel à la succession évidente des faits, il y a matière à conclusions au point de vue de la sincérité des rédacteurs de l'ouvrage du grand état-major prussien.

Les auteurs de la relation officielle, voulant masquer la faute commise par le général Werder qui a fait marcher tout son corps d'armée sur une seule route, le 6 août, des environs d'Hoffen à Reimerswiller, pour lui faire exécuter un parcours de 6 kilomètres, ont fait preuve d'une ingéniosité remarquable.

Après avoir raconté l'arrivée de la 1re brigade wurtembergeoise, à 9 heures, au sud de Reimerswiller, et celle de la tête du gros (2e brigade) à 10 heures au même village, l'historique fait partir, à cette heure-là, pour Gunstett le 3e bataillon de chasseurs et deux batteries, puis il fixe à 11 heures la réception de l'avis du général de Bose informant le général Werder de la marche du XIe corps sur Gunstett.

Le récit prussien, après avoir mis sur le compte des trains du XIe corps défilant à Surbourg l'arrivée de la 2e brigade wurtembergeoise, à 2 heures seulement, au débouché ouest du bois Kreuzhecke, ajoute :

« Pendant ce temps (arrêt de la 2e brigade à Surbourg), la

(1) *Historique officiel prussien*, p. 269.

« 3e brigade, encore à Reimerswiller (évidemment, puisque « cette brigade suivait, sur la route, la 2e), avait pris les « devants vers Dieffenbach, avec la réserve d'artillerie (six « batteries) sur un ordre direct du commandant en chef. « La tête de cette colonne, forte ainsi de cinq bataillons, « deux escadrons et six batteries, atteignait Hœlschloch à « 1 h. 1/2 (1). »

Il est possible que la 3e brigade ait suivi, à partir de Reimerswiller, les chemins de terre qui conduisent au sud de Feldbach, tout près de la voie ferrée, puis, de là (cote 153), à Hœlschloch; mais elle ne gagnait rien à suivre cet itinéraire aussi long que compliqué, puisqu'elle avait à attendre, comme la 2e brigade, le passage des colonnes de munitions du XIe corps sur la route de Soultz à Surbourg.

Enfin, cette brigade n'est pas arrivée, à 1 h. 1/2, à Hœlschloch, car si elle fût parvenue en ce point avant 2 heures, elle eût pu atteindre Dieffenbach et Wœrth avant la fin de la bataille.

Nous avons montré précédemment (2) que la division badoise n'a pu rompre, le matin du 6, qu'à 10 heures au plus tôt.

L'historique dit que cette division, une fois arrivée à Hohwiller, reçut l'ordre de s'y tenir prête à continuer son mouvement en avant.

Cet ordre n'a pas été donné par l'autorité supérieure; la division badoise s'est arrêtée quand sa tête eut atteint Hohwiller, parce que la division wurtembergeoise qui la précédait sur la même route s'est trouvée arrêtée elle-même par le XIe corps à Surbourg et n'a repris sa marche qu'à 1 heure.

L'ordre du prince royal de Prusse, daté de 1 heure, était que tout le corps Werder vînt à Dieffenbach. Or, une seule

---

(1) *Historique officiel prussien*, p. 240.
(2) Page 168.

brigade wurtembergeoise, la 2e, a pu entrer en action après la prise d'Elsasshausen, et la division badoise n'a pu dépasser Surbourg.

Encore une fois, l'*Historique officiel prussien* n'est pas sincère.

Dans son récit du combat malheureux de la division Bothmer, le matin au sud de Langensoultzbach, l'historique allemand fait intervenir un *officier prussien* portant l'ordre de rompre le combat.

Lorsqu'il s'agit d'expliquer pourquoi le général Starkloff n'a pas obéi à l'ordre de marcher sur Reichshoffen, l'historique officiel attribue encore à des *officiers prussiens* le fâcheux conseil de se diriger sur Elsasshausen.

Le général wurtembergeois n'est pas moins blâmé sous une forme discrète, car l'expression : « il crut devoir prendre sur lui de modifier la direction qui lui avait été assignée » ne laisse aucune place à l'équivoque.

Ces interventions maladroites d'officiers prussiens auprès de généraux des contingents du sud ont dû être imaginées dans un but politique afin d'atténuer la faiblesse et la sottise du commandement chez les Bavarois et les Wurtembergeois.

On ne prête qu'aux riches.

§ 2. — Efforts combinés des Ve et XIe corps, soutenus par la division wurtembergeoise, pour s'emparer de Frœschwiller.

(*Croquis* n° 31.)

Arrivons maintenant aux derniers épisodes de la bataille sur le plateau de Frœschwiller.

Lorsque le Ve corps, gagnant du terrain à l'ouest de Wœrth, se fut établi solidement au Calvaire et eut poussé ses 18e, 17e et 19e brigades à mi-chemin de Frœschwiller, la droite de la 19e brigade au grand ravin de Frœschwiller, la gauche de la 18e au chemin de Wœrth à Elsasshausen, une

moitié de l'artillerie de ce corps d'armée prit une deuxième position le long de la route de Wœrth à Gœrsdorf, tandis que les quatre batteries de la 10e division et trois batteries de corps traversaient le bourg pour aller s'établir sur les hauteurs de la rive droite. Auparavant déjà, huit batteries du XIe corps, venues de Gunstett par la route de Haguenau, avaient pris position sur le Calvaire et les pentes avoisinantes. Ces batteries avaient efficacement contribué à rompre les attaques françaises d'infanterie et de cavalerie.

Après la prise d'Elsasshausen, les sept batteries du Ve corps passées sur la rive droite vinrent se placer, par moitié, à l'est et à l'ouest du hameau, face à Frœschwiller. Elles s'intercalèrent parmi les huit batteries du XIe corps arrivées en position de part et d'autre d'Elsasshausen, aussitôt après son enlèvement.

Un peu après 4 heures, il y avait donc 90 canons prussiens tirant, des abords d'Elsasshausen et du sud au nord, sur Frœschwiller, pendant que 66 canons, dont 24 bavarois, dirigeaient leur feu de l'est à l'ouest, par-dessus la Sauer, sur le même point.

En même temps, l'infanterie du Ve, du XIe, du Ier corps bavarois et de la 2e brigade wurtembergeoise resserrait de plus en plus l'investissement de Frœschwiller.

Au nord, les bataillons bavarois du général d'Orff atteignirent les vergers de Frœschwiller vers 4 h. 1/2, mais n'osèrent pénétrer de quelque temps dans le village pourtant peu défendu de ce côté, faute de défenseurs.

La lutte fut plus vive au sud.

Il ne restait en dernier lieu, à Frœschwiller, pour en défendre les avenues, que la compagnie du génie de la 3e division (commandant Lanty (1), capitaine Gallois) avec quelques centaines d'isolés.

Le 3e bataillon de chasseurs wurtembergeois fut le premier

(1) Devenu général de division.

à pénétrer dans Frœschwiller par le parc du château. L'envahissement de toutes parts suivit de près.

Alors on se battit dans les rues, à bout portant; mais la résistance ne pouvait durer dans les conditions où se trouvaient nos soldats livrés à eux-mêmes, sans direction et sans but. Ceux qui ne profitèrent pas, pour fuir, des quelques minutes de répit que procure toujours le désordre des assaillants après un assaut furent poursuivis de rue en rue, traqués à coups de fusil et périrent ou tombèrent aux mains de l'ennemi.

« Pendant quelque temps encore, les Français continuent « une résistance acharnée, mais sans espoir, dans les rues « du village, dont le 94e occupait déjà la portion occiden- « tale (1). »

Tandis que les sapeurs du commandant Lanty défendaient à coups de fusil l'accès de Frœschwiller par la route de Wœrth et que le parc du château Turkeim était le théâtre d'un violent combat, des groupes du 3e bataillon du 48e et du 2e bataillon du 78e tenaient encore les vignes situées à la naissance du grand ravin et empêchaient par leur feu les Prussiens d'en déboucher en vue de pénétrer dans Frœschwiller par les deux issues voisines.

Mais, vers 4 h. 1/2, les Bavarois du général d'Orff s'étant avancés de la partie occidentale du bois de Frœschwiller jusque sur la route du Vieux-Moulin, à l'est et près du village, toute résistance dut cesser sur le plateau.

Dès ce moment, les défenseurs du bois de Frœschwiller étaient perdus.

Commentaires.

Lorsqu'on examine la carte des environs de Frœschwiller,

---

(1) *Historique officiel prussien*, p. 276.

on est surpris de voir que les cinquante et quelques bataillons allemands du Ve, du XIe corps et de la 2e brigade wurtembergeoise aient pu trouver place, un peu après 4 heures, sur l'arc d'un secteur de 1500 mètres de corde et de 1000 mètres de rayon.

En supposant, dans les Ve et XIe corps, une perte de 1/5, ce qui est exagéré, l'infanterie qui investissait Frœschwiller, à l'est et au sud, aurait dû comprendre au moins 40,000 soldats, tandis que c'est à peine si le terrain qu'elle a occupé au dernier moment permettait d'en loger la moitié, même en supposant une seconde ligne.

De l'aveu de la *Relation officielle allemande*, les brigades, régiments et bataillons allemands étaient confondus sur une ligne plus ou moins épaisse de tirailleurs qu'appuyaient, de loin en loin, quelques bataillons encore organisés.

D'où vient l'énorme différence, à la fin de la bataille, entre le nombre des soldats allemands en état de combattre et celui des fantassins réellement engagés?

Un colonel (1) d'infanterie prussienne va nous l'apprendre.

L'auteur soutient la thèse suivante : l'ordre dispersé convient aux soldats de race latine et ne donne pas de bons résultats avec les soldats allemands « que le désordre désoriente « complètement et que le manque de chefs bouleverse ».

C'est aussi notre opinion, corroborée, du reste, par les combats dans le Nieder-Wald et dans le bois de Frœschwiller.

Le colonel prussien raconte son arrivée sur le terrain de la première bataille à laquelle il a assisté en France, étant capitaine et chef de compagnie. A certains détails du récit, on devine qu'il s'agit de Frœschwiller.

« Nous n'apparûmes que très tard (l'auteur devait appar- « tenir au 3e bataillon du 88e ou au 82e, du XIe corps) et nous « traversâmes le champ de bataille à l'endroit où le combat

(1) *Songe d'une nuit d'été*, raconté par un VIEUX FANTASSIN.

« avait été jusque-là le plus violent (vallon d'Elsasshausen, « environs du Calvaire). Quel coup d'œil! J'étais depuis long- « temps habitué à la vue des morts, aux gémissements des « estropiés et des blessés, mais je n'avais jamais vu un spec- « tacle pareil à celui qui s'offrit à moi. La campagne était « comme semée de soldats qui s'étaient défilés et qui ne pre- « naient pas part au combat. On aurait pu en former des « bataillons; d'un regard, on en embrassait des centaines. « Les uns étaient étendus par terre, le fusil dirigé en avant, « comme une ligne de tirailleurs attendant d'un moment à « l'autre le retour de l'ennemi. Il était évident qu'ils étaient « restés couchés pendant que leurs camarades plus braves se « portaient en avant. D'autres étaient tapis dans les sillons « comme des lièvres. Plusieurs s'étaient réunis dans les en- « droits abrités par un buisson et un trou et s'y étaient com- « modément installés. Tous avaient l'air indifférent; il leur « semblait suffisant que nous fussions d'un autre corps « d'armée pour nous regarder avec la plus grande indiffé- « rence. J'entends crier : *En voilà encore qui veulent se faire « tuer.*

« ..... Pendant que nous avancions, quelques balles sifflant « à nos oreilles, nous vîmes six hommes accroupis l'un der- « rière l'autre derrière un arbre; l'arbre n'était pas assez gros « pour cacher un homme; le sixième était un sous-officier; « tout près de l'arbre, il y avait un pli de terrain dans lequel « ces six hommes auraient trouvé un abri. »

Dans notre armée comme dans l'armée prussienne, *le défilement en grande bande* a été pratiqué en quelques endroits et à certains moments de la bataille.

Les officiers français qui ont eu à traverser plusieurs fois le bois de Frœschwiller, dans l'après-midi, y ont rencontré nombre de soldats qui songeaient à toute autre chose qu'à se battre; mais, toute proportion gardée, il y a eu chez nous moins d'embusqués que dans l'armée allemande.

En résumé, le soldat occidental, si perfectionné qu'on l'ad-

mette, est toujours un homme, quel que soit l'uniforme qu'il porte, et, chez les troupes allemandes réputées braves et très disciplinées, les défaillances ont été plus nombreuses, au début de la guerre de 1870, que dans les vieux régiments français.

La constatation porte en elle une idée consolante et un élément d'espoir.

D'ailleurs, nos ennemis n'ont pas cru devoir refuser à la bravoure de l'armée française d'Alsace l'hommage de leur admiration.

Le livre du grand état-major prussien contient, en effet, les lignes suivantes :

« Le commandant en chef des troupes françaises avait lutté « jusqu'à la dernière extrémité contre les forces supérieures « allemandes; partout son armée avait combattu avec grand « courage; sa cavalerie tout entière s'était volontairement sa- « crifiée pour dégager les autres armes.

« Quand on fut entouré de toutes parts, quand l'unique « ligne de retraite se trouva sérieusement menacée, la résis- « tance dut enfin cesser (1). »

---

(1) *Historique officiel prussien*, p. 278.

CHAPITRE XIX

DERNIÈRES LUTTES

---

§ 1. — Combat d'arrière-garde organisé et dirigé par le général Ducrot.

(*Croquis n° 31.*)

Lorsque le général Ducrot sut que les contre-attaques de la brigade Maire et de la brigade Wolff avaient échoué, il prit des dispositions pour protéger une retraite désormais inévitable.

Par son ordre, le 3e bataillon du 50e (2e division), le seul intact de ce régiment, alla se déployer sur la lisière orientale du Gross-Wald, au sud de la route de Reichshoffen, face à la partie méridionale de Frœschwiller. En même temps (3 h. 1/2) le 1er zouaves et les deux bataillons disponibles (1) du 45e (brigade du Houlbec) furent retirés du combat contre les Bavarois et amenés au sud-ouest de Frœschwiller (4 h. 1/2).

Le 3e bataillon du 1er zouaves, en bataille, ayant derrière chacune de ses ailes un bataillon du 45e, en colonne serrée, laisse Frœschwiller à sa gauche et avance dans la direction d'Elsasshausen, pendant que les 1er et 2e bataillons du 1er zouaves forment, avec le 3e bataillon du 50e, *un échelon de repli* sur la lisière est du Gross-Wald.

---

(1) Le 1er bataillon du 45e était détaché à Jägerthal.

Les trois bataillons envoyés sur Elsasshausen atteignent la crête au sud de Frœschwiller, mais, une fois là, ils sont assaillis par un tel ouragan de fer et de plomb, que les deux bataillons du 45e cherchent vainement à se déployer, se rompent et s'enfuient, laissant au 3e bataillon du 1er zouaves la lourde tâche de contenir l'ennemi.

Les trois batteries (dont une de mitrailleuses) de la division Ducrot s'étaient établies, sur ces entrefaites, entre le Gross-Wald et Frœschwiller. Elles soutinrent efficacement la retraite de notre infanterie, et l'une d'elles (7e du 6e) continua son tir jusqu'à ce que les tirailleurs ennemis fussent dans la batterie; alors seulement, servants et conducteurs se réfugièrent dans la forêt, laissant en position les six pièces et leurs avant-trains.

Atteint de deux blessures et à la recherche d'un poste de secours, nous nous sommes joint au 3e bataillon du 1er zouaves pendant sa marche rétrograde sur le Gross-Wald.

Ce bataillon formait une chaîne épaisse tirant sans relâche à moins de 200 mètres, sur une chaîne prussienne également très dense qui avançait en exécutant un feu des plus violents.

Les zouaves chargeaient leurs armes en courant, s'arrêtaient pour faire feu, chargeaient de nouveau, à la course, tiraient encore, après avoir fait demi-tour, et, superbes de vaillance, continuaient ainsi, enveloppés d'un épais nuage de poussière et de fumée!

Pendant la retraite du 3e bataillon du 1er zouaves sur le Gross-Wald, le général Ducrot envoya le 2e bataillon du même régiment au nord-est de Reichshoffen, entre ce bourg et le Gross-Wald, en *deuxième échelon de repli.*

La lisière est du Gross-Wald fut défendue pendant quelque temps, puis les débris de la brigade du Houlbec s'écoulèrent vers Niederbronn, à travers bois.

En majeure partie, la retraite de l'armée française s'était

effectuée par la route de Frœschwiller à Reichshoffen; de là, les groupes et les isolés gagnèrent Niederbronn et allèrent, les uns, à Saverne, par Bouxwiller, les autres, à Bitche. Le plus grand nombre prirent la route de Saverne, marchèrent toute la nuit et atteignirent cette ville, le 7 août avant midi. Quelques centaines d'hommes appartenant en majorité à la division de Lartigue firent leur retraite par Gundershoffen, gagnèrent Haguenau, puis Strasbourg, et contribuèrent à la défense de la capitale de l'Alsace.

Les derniers efforts de la résistance se produisirent sur la hauteur au nord-est de Reichshoffen, où le 2e bataillon du 1er zouaves, rejoint par quelques débris de la brigade Wolff, protégea par son feu l'écoulement de l'infanterie et de l'artillerie à travers la grande rue du bourg.

La division Guyot de Lespart (Ve corps), déployée au nord et au sud de Niederbronn, offrit à l'armée battue une protection passagère. Cette division se mit elle-même en retraite, vers 7 heures du soir, moitié sur Saverne, moitié sur Bitche.

Commentaires.

Les derniers moments de la lutte à l'ouest de Frœschwiller, en vue de couvrir la retraite et d'arrêter la poursuite des Allemands, ne furent pas sans mérite.

Le fait de placer un bataillon du 45e, en colonne serrée par division, derrière chaque aile du 3e bataillon du 1er zouaves déployé en bataille pour exécuter une contre-attaque destinée à protéger la retraite du 1er corps d'armée, constituait un véritable anachronisme tactique.

Ce dispositif, excellent à l'époque des guerres de la République et de l'Empire, présentait, sous le feu de l'artillerie et de l'infanterie modernes, le plus grave danger.

La punition de la faute ne se fit pas attendre.

Les deux bataillons du 45e furent dispersés par les balles et

les obus, tourbillonnèrent et disparurent, tandis que le 3e bataillon du 1er zouaves put faire bonne contenance, grâce à sa formation mince.

Les actions offensives, si nombreuses de part et d'autre en cette journée, montrent, toutes, que devant des feux violents d'artillerie et de mousqueterie, il ne faut, en première ligne, que des troupes sur un ou deux rangs. Les soutiens doivent suivre en petites colonnes ou en ligne déployée à une distance telle que le feu dirigé sur la première ligne ne leur cause pas de grosses pertes. En fait, le feu du chassepot avait des effets si destructeurs que les colonnes de compagnie prussiennes coururent se fondre sur la chaîne toutes les fois que, placées en soutien et à faible distance, elles ne trouvèrent pas à s'abriter.

Les constatations de ce genre doivent nous servir de leçon pour le choix des formations à prendre.

Si le dispositif des bataillons du 45e en colonne serrée, immédiatement derrière une ligne de bataille, était vicieux, par contre, on ne peut qu'approuver la formation, à la brigade du Houlbec, d'un premier repli sur la lisière orientale du Grosser-Wald au moyen de deux bataillons (1er du 1er zouaves et 3e bataillon du 50e), puis celle d'un second repli, avec l'aide du 2e bataillon du 1er zouaves, au nord-est de Reichshoffen. C'est bien ainsi qu'une retraite peut être soutenue, et non par des échelons rapprochés qui se tirent les uns sur les autres ou sont entraînés, dans un moment difficile, à fuir tous ensemble.

La façon dont les zouaves du 3e bataillon du 1er régiment exécutèrent leur retraite, en terrain plat et nu, mérite de fixer l'attention. Une troupe excellente reculera ainsi, en couvrant l'ennemi de balles, et celui-ci se verra alors obligé de modérer sa marche pour riposter.

Nous admirons sans réserve la batterie française qui a tiré jusque dans la figure des tirailleurs prussiens, préférant

abandonner ses canons que de perdre l'occasion d'utiliser une boîte à mitraille.

L'amour-propre attaché à la conservation des pièces doit faire place à un sentiment mieux raisonné, plus conforme aux exigences de la guerre; car, si, à certains moments, une pièce équivaut à un bataillon, il en est d'autres où elle ne vaut pas la peau d'un cheval.

D'une façon générale, on a pu constater qu'à Frœschwiller, pendant que l'infanterie française combattait en ordre linéaire, l'artillerie française, elle, employait l'ordre dispersé.

Chaque batterie, sauf à la réserve générale, agit, en effet, pour son propre compte, prenant position ici ou là, rompant le combat à tel moment pour le reprendre à tel autre, se dérobant à tout instant, opérant enfin comme le ferait aujourd'hui une infanterie d'avant-garde très manœuvrière.

Nous ne faisons pas un reproche à notre artillerie d'avoir agi par batteries ou même par sections. Les idées françaises de l'époque le voulaient ainsi, et puis, devant l'écrasante supériorité de l'artillerie prussienne, on a fait comme on a pu.

§ 2. — Détachement de poursuite fourni par la 3e brigade wurtembergeoise.

(*Croquis n° 32.*)

On se rappelle que la 3e brigade wurtembergeoise, accompagnée de deux escadrons et de cinq batteries, avait été la seule à pouvoir exécuter l'ordre du général en chef, daté de 1 heure, enjoignant à tout le corps Werder de venir à Wœrth par Dieffenbach.

Lorsque cette brigade déboucha du bois Kreuzhecke, vers 3 h. 1/2, le général de Blumenthal, revenu de ses angoisses, donna contre-ordre et fit partir en toute diligence les deux escadrons et les cinq batteries wurtembergeoises pour Gunstett et Reichshoffen. L'infanterie suivit le mouvement. En

examinant la carte, on voit qu'il y a au moins quatorze kilomètres du débouché nord-ouest du bois Kreuzhecke à Reichshoffen par Gunstett; de plus, le chemin est montueux, étroit et sinueux. Il ne fallait pas espérer que l'infanterie de la 3e brigade wurtembergeoise pût arriver en temps utile sur la ligne de retraite de l'armée française; en fait, cette brigade n'a pas dépassé le hameau de Engelshof, situé un peu à l'ouest d'Eberbach.

Les deux escadrons et les cinq batteries, attachés précédemment à la 3e brigade wurtembergeoise, prirent le trot et parvinrent, entre 4 et 5 heures, aux environs d'Eberbach; mais les batteries, n'osant pénétrer dans le Gross-Wald à la suite des deux escadrons, s'arrêtèrent et *prirent position* sur le plateau de Lansberg.

Les deux escadrons continueront donc, seuls, dans la direction de Reichshoffen.

En même temps qu'il dirigeait sur Gunstett et Reichshoffen la cavalerie et l'artillerie de la 3e brigade wurtembergeoise, le général de Blumenthal faisait inviter les troupes de cavalerie, qui seraient rencontrées à proximité de Gunstett, à marcher vivement sur les derrières de l'armée ennemie, en contournant son aile droite.

§ 3. — Détachement de poursuite formé du 14e hussards et d'un escadron du 14e dragons.

(*Croquis n°* 32.)

Le 14e hussards (1), suivi du 4e escadron du 14e dragons (2), se mit donc en devoir de suivre les escadrons et les batteries

(1) Le 14e hussards (21e division) était depuis le matin en position d'attente à l'est du mamelon de Gunstett.

(2) Le 4e escadron du 14e dragons (10e division) était depuis la veille aux avant-postes du Ve corps près de Gunstett.

wurtembergeois arrivant au trot d'Oberdorf; mais au lieu de prendre par Schirlenhof, les escadrons prussiens allèrent directement à l'ouest, sur Gundershoffen par Engelshof. Le colonel de Bernuth qui les commandait requit, en passant, une des cinq batteries wurtembergeoises arrêtées au plateau de Lansberg.

§ 4. — Poursuite effectuée par le 32e d'infanterie avec le 13e hussards.

Le 13e hussards prussien (1) s'était joint, par ordre du général de Schkopp, aux deux bataillons disponibles du 32e d'infanterie, lequel, après avoir repoussé les dernières fractions de la division de Lartigue au delà (ouest) de Schirlenhof, pénétra dans le Gross-Wald et se dirigea, en côtoyant lentement la lisière occidentale du bois, jusqu'à la route de Frœschwiller à Reichshoffen, qu'il barra complètement vers 5 h. 1/2.

§ 5. — Détachement de poursuite constitué par cinq escadrons de la réserve de cavalerie wurtembergeoise.

(*Croquis n°* 32.)

On n'a pas oublié les cinq escadrons de la réserve de cavalerie wurtembergeoise avec une batterie, mis à la disposition du général de Bose par le général Werder dès 11 heures du matin. Cette réserve, après avoir traversé la Sauer sur le pont de Gunstett, entre 2 et 3 heures, se dirigea, par Eberbach, sur Reichshoffen. En passant à Lansberg, elle ramassa un groupe de 300 à 400 zouaves et en confia la garde à un escadron.

---

(1) Le 13e hussards moins un escadron (22e division) avait accompagné le général de Schkopp à Morsbronn.

§ 6. — Résultats obtenus par les éléments de poursuite détachés de l'aile gauche allemande.

(*Croquis n° 32.*)

En résumé, douze escadrons, dont cinq prussiens, et deux batteries wurtembergeoises allaient agir sur les derrières de l'armée française. C'était peu en comparaison du nombre considérable d'escadrons figurant à l'effectif de la IIIe armée.

Ces douze escadrons formèrent trois groupes, savoir :

1° Le groupe de la réserve de cavalerie wurtembergeoise (5 escadrons), lancée la première sur Reichshoffen avec une batterie ;

2° Le groupe des deux escadrons de la 3e brigade wurtembergeoise, engagés dans la même direction ;

3° Le groupe des cinq escadrons prussiens escortés d'une batterie wurtembergeoise, en marche sur Gundershoffen.

Commençons par le premier groupe.

Les cinq escadrons wurtembergeois de réserve traversent le Gross-Wald, puis se déploient à la lisière nord pendant que la batterie tire sur la route de Frœschwiller à Reichshoffen, couverte de fuyards.

Les deux escadrons provenant de la 3e brigade wurtembergeoise (2e groupe) ont continué vers l'ouest jusqu'aux Forges, puis se sont rabattus, au nord, sur Reichshoffen.

Les 1er et 2e groupes s'entendent pour pénétrer dans Reichshoffen, au moment où le bourg ne contient plus que des blessés et des soldats isolés, et y font prisonniers deux officiers et 107 hommes.

Ils continuent avec précaution sur Niederbronn, puis, se voyant en butte aux feux des tirailleurs et de l'artillerie de la division Lespart, ils rétrogradent, un peu avant 7 heures, et vont installer leurs bivouacs auprès de Reichshoffen.

Le groupe des escadrons prussiens ne put forcer Gunders-

hoffen, qu'occupaient des soldats de la division de Lartigue, mais il s'empara d'une partie du convoi de cette division, sur la route de Strasbourg, entre Reichshoffen et Gundershoffen, à hauteur des Forges. Ensuite, après avoir fait canonner, par la batterie qui l'accompagnait, les groupes ennemis en vue, le chef des escadrons prussiens ramena ceux-ci en arrière, à Eberbach, pour y passer la nuit.

Voilà des opérations de cavalerie qui ne semblent avoir de la poursuite que le nom. Il y a loin de la conduite de ces cavaliers à celle des cavaliers français, le soir du 14 octobre 1806, et des cavaliers prussiens après Waterloo.

Nous verrons un peu plus loin que la poursuite des Bavarois, à l'aile droite allemande, a été plus timide encore; mais avant de la décrire, nous ne pouvons laisser passer inaperçus deux passages du *Récit officiel allemand*, relatifs aux exploits de la cavalerie wurtembergeoise :

1° « Bien que cette localité (Reichshoffen) fût barricadée et « occupée par l'ennemi, la cavalerie wurtembergeoise n'hésite « pas à l'aborder le *sabre au poing*. Traversant les barri- « cades (?) qui ferment l'entrée sud, elle pénètre dans l'inté- « rieur de la ville, où *tout se rend sans résistance*. »

Nous avons dit plus haut que, suivant l'*Historique officiel prussien*, le nombre de prisonniers faits à Reichshoffen par la cavalerie wurtembergeoise fut de 2 officiers et de 107 hommes;

2° « Au sud-est, le 4e escadron du 4e régiment de cavalerie « venait de se jeter dans le parc du château de Reichshoffen « (appartenant au comte de Leusse) quand il fut arrêté par la « rupture d'un pont. Le lieutenant Kurr, devançant sa troupe, « pousse droit sur le château, où *il fait prisonnier le général « de brigade Nicolaï*, de la division Conseil-Dumesnil, *avec « son état-major*. »

Il faut savoir que le général Nicolaï, sérieusement malade, était alité depuis la veille et que son état-major se composait d'un officier d'ordonnance.

§ 7. — Détachements de poursuite fournis par l'aile droite allemande.

Passons maintenant à l'aile droite allemande chargée, elle aussi, de la poursuite.

Après l'échec subi, dans la matinée, par la division bavaroise de Bothmer, le commandant du IIe corps bavarois, général de Hartmann, avait envoyé l'ordre, vers 11 heures, à la 3e division bavaroise, alors en observation à Lembach, d'envoyer à Langensoultzbach une brigade d'infanterie et le gros de la brigade de cavalerie.

Ces troupes arrivèrent, près et au nord de Langensoultzbach, entre 2 h. 1/2 et 3 heures.

Le général de Blumenthal, quand il vit la tournure favorable que prenaient les événements au XIe corps, envoya au général de Hartmann un officier pour lui prescrire de déborder l'aile gauche française et d'appuyer vers Reichshoffen.

Cet avis parvint au commandant du IIe bavarois un peu avant 3 heures, au moment où la 5e brigade, suivie de la cavalerie de corps avec sa batterie à cheval, atteignait Langensoultzbach.

Ordre fut donné à ces troupes de marcher sur Reichshoffen par Neehwiller.

Elles s'avancèrent lentement sans rencontrer la moindre résistance jusqu'à ce village abandonné par nous, et s'y rassemblèrent, n'osant pousser plus loin parce qu'on se battait encore au sud.

Un bataillon fut envoyé de là sur Frœschwiller.

Lorsque le combat eut pris fin à Frœschwiller, le général de Schleick, chef de la 5e brigade, laissa à Neehwiller la cavalerie, la batterie à cheval et un bataillon, puis continua avec le gros de la brigade dans la direction de Reichshoffen par le chemin qui passe sur la rive droite du Schwarzbach un peu au sud des forges de Rauschenwald.

A partir de ce moment (5 h. 1/2), la brigade de Schleick agit avec l'incohérence et la pusillanimité qui caractérisent les opérations bavaroises ce jour-là.

Dès que quelques coups de fusil éclatent dans le bois, on détache une compagnie, voire même un bataillon, pour fouiller le couvert en tous sens.

Le général de Schleick dissémine sa brigade de telle sorte qu'il atteint Niederbronn, à 7 h. 1/2 seulement, avec deux bataillons et deux batteries.

Dans l'intervalle (6 heures) un bataillon et deux escadrons avaient occupé la gare et le bourg de Reichshoffen.

Les Bavarois ne pénétrèrent dans Niederbronn qu'après le départ de la division de Lespart; ils y furent rejoints par deux bataillons de la 4e division bavaroise (1er et 2e bataillons du 5e régiment), un régiment de cavalerie et une batterie.

Leurs avant-postes furent placés sur les trois routes de Saverne, de Bitche et de Jægerthal.

On lit dans la *Relation officielle allemande*, à propos de l'occupation de Reichshoffen par l'infanterie bavaroise :

« Dans l'intérieur de la ville (Reichshoffen), *on capturait* « 1300 *Français blessés et non blessés.* »

Comment concilier cette phrase avec celle, reproduite plus haut, où il est dit que la cavalerie wurtembergeoise avait fait prisonnier, à Reichshoffen, tout ce qui s'y trouvait?

§ 8. — Passivité de la 4e division de cavalerie prussienne.

Et la 4e division de cavalerie, pourquoi n'était-elle pas, la première, à poursuivre l'ennemi battu?

Un auteur allemand (1) donne l'explication suivante :

« Le prince Albert (commandant la 4e division de cavalerie)

(1) Voir, dans la *Revue de Cavalerie*, les articles ayant pour titre : *La Cavalerie allemande*.

« voulait réunir sa division à Surbourg (le 5 au soir) pour se « porter, dès le matin du 6, vers Biblisheim, sur un terrain « déjà reconnu, afin de se tenir prêt à intervenir efficacement « en cas de rencontre. Mais il reçut du grand quartier général « l'ordre d'aller bivouaquer en arrière des lignes d'infanterie, « à Schœnenbourg et Hunspach ou la 4e division resta immo- « bilisée pendant toute la journée du 6, *n'osant marcher au « canon de sa propre initiative*, parce que ses instructions « semblaient lui attribuer le rôle néfaste de réserve de cava- « lerie. Mackensen donne de ce fait l'explication suivante : les « officiers d'ordonnance envoyés par le prince Albert pen- « dant la bataille pour faire lever la consigne qui retenait la « division dans ses bivouacs, en seconde ligne, *ne trouvèrent « pas à qui parler*, et c'est le soir seulement qu'arriva l'ordre « de se porter en avant. »

Pour nous, la véritable cause du maintien de la 4e division de cavalerie à 14 kilomètres en arrière du champ de bataille réside dans l'incertitude prolongée du commandant en chef de l'armée allemande au sujet de la tournure que prendraient les événements.

A 6 heures du soir seulement, la 4e division de cavalerie eut l'ordre de venir à Gunstett, et elle n'y arriva qu'à 10 heures du soir.

L'histoire des officiers d'ordonnance du prince Albert ne trouvant pas à qui parler ne supporte pas l'examen.

Le haut commandement prussien se rendait compte des difficultés que présentait le terrain pour l'emploi d'une grande masse de cavalerie pendant la bataille et il savait que devant une infanterie vigoureuse et armée comme était la nôtre la cavalerie n'aurait pas beau jeu.

Mais la 4e division de cavalerie aurait dû être, tout au moins, rapprochée du champ de bataille, en arrière de l'aile gauche de l'armée allemande, afin de pouvoir, en cas de succès, franchir rapidement la Sauer et compléter la victoire.

§ 9. — Pseudo-poursuite exécutée, le 7 août, par la 4e division de cavalerie.

Le prince Albert trouva, en arrivant à Gunstett, des instructions du commandant en chef lui enjoignant de poursuivre l'ennemi, le 7, dès la pointe du jour, sur les routes de Saverne et de Bitche.

Après un repos de trois heures, la 4e division se remet en marche, arrive dans la matinée du 7 à Niederbronn, où elle s'adjoint la brigade de cuirassiers bavarois arrivant de Lampertsloch, et continue sur Bouxwiller, guidée, en quelque sorte, par les débris d'armes et d'équipements semés sur la route.

La division s'arrête à Bouxwiller de 11 heures du matin à 5 heures du soir.

Elle va ensuite jusqu'à Steinbourg, qu'elle atteint entre 8 et 9 heures du soir.

Des traînards français réunis à Steinbourg tirèrent sur la tête de colonne de la cavalerie allemande et firent croire, par leur attitude, à des forces importantes. Le prince Albert prit peur et ramena pendant la nuit ses trente escadrons et ses trois batteries à Bouxwiller.

Le contact perdu, le 6 au soir, par la cavalerie de sûreté et repris non sans peine, le 7, à Steinbourg, était de nouveau perdu, et cette fois, pour longtemps.

L'état-major allemand ne connaîtra les mouvements de l'armée d'Alsace, devenue armée de Châlons, que par des articles de journaux, et c'est le 26 août seulement, vingt jours après la bataille de Frœschwiller, que la cavalerie allemande retrouvera, pour ne plus le quitter, le contact de l'ennemi.

CHAPITRE XX

DU ROLE DE LA CAVALERIE A LA BATAILLE DE FRŒSCHWILLER

Le 6 août 1870, la IIIe armée allemande comprenait, outre les vingt-quatre escadrons et les deux batteries à cheval de la 4e division de cavalerie, soixante-dix-huit escadrons et trois batteries à cheval.

Chacun des deux corps bavarois était pourvu de cinq régiments à quatre escadrons, dont deux divisionnaires et trois réunis en brigade avec une batterie à cheval.

Chacun des deux corps prussiens (V^e et XIe) avait deux régiments de cavalerie divisionnaire à quatre escadrons.

La division wurtembergeoise présentait dix escadrons; la division badoise, douze et une batterie à cheval.

On conçoit que les régiments de cavalerie divisionnaires soient restés auprès de leurs divisions respectives pendant la matinée du 6 août. On ne s'attendait pas à combattre ce jour-là, et il ne s'agissait pour le moment, dans la majorité des corps de la IIIe armée, que d'un changement de bivouacs.

Mais, après que la bataille eut été engagée, quand, depuis Langensoultzbach jusqu'à Gunstett, le combat de front présenta une longue ligne de feux d'infanterie et d'artillerie, la cavalerie divisionnaire dut se retirer derrière l'infanterie, à l'abri des vues de l'ennemi.

C'est ainsi que nous voyons, à partir de 9 heures du matin,

les 4e et 14e dragons, du Ve corps, masqués derrière le bois de Dieffenbach, et le 14e hussards (21e division, XIe corps), rassemblé à l'abri du mamelon de Gunstett.

La cavalerie du IIe corps bavarois pouvait trouver à s'employer utilement en éclairant et prolongeant vers l'ouest l'aile droite de la IIIe armée; de même, la cavalerie badoise avait un rôle analogue à remplir en dehors de l'aile gauche allemande; mais les cavaleries divisionnaires et la brigade de réserve du Ier corps bavarois n'auraient pas dû rester inactives, autrement dit, sans emploi pendant la bataille.

Les régiments de la cavalerie allemande sont restés, en grande majorité, la bride au bras, depuis le début de l'action jusqu'à la fin, à l'exception de quelques escadrons dirigés, le

---

Note sur le plan officiel prussien de la bataille de Frœschwiller.

L'*Historique officiel prussien* est accompagné de plans et de cartes édités luxueusement.

Le plan n° 2 montre les troupes allemandes à trois moments de la bataille de Wœrth (Frœschwiller) :

1° Entre 10 et 11 heures du matin;

2° A trois heures du soir;

3° A 4 h. 1/2 du soir.

Ce plan fourmille d'erreurs sous le rapport de l'emplacement des troupes, et paraît avoir été établi sans le moindre souci de la vérité historique.

En se reportant du texte de l'historique à la représentation figurative des troupes, aux trois moments désignés plus haut, on constate des divergences nombreuses.

Le plan n° 2 montre à 3 heures :

1° Les dragons du Ve corps, en liaison avec le Ier corps bavarois;

2° Le 14e hussards précédant l'artillerie du XIe corps dans sa marche de Gunstett vers le ravin d'Elsasshausen;

3° Les Bavarois de la 1re division, maîtres du bois de Frœschwiller.

Or, à trois heures, l'*Historique* place les dragons du Ve corps à l'abri de Wœrth (à l'est), fait marcher le 14e hussards par Eberbach, sur Reichshoffen, et constate que les essais d'enlèvement du bois de Frœschwiller n'avaient pas encore abouti.

Nous n'en finirions pas si nous voulions relever toutes les erreurs de représentation graphique, mises en évidence par la comparaison du texte et du plan allemand.

soir, vers 4 heures, en dehors des flancs de l'armée française, sur Gundershoffen, Reichshoffen et Niederbronn.

Dans le même temps, la cavalerie française tout entière était réunie en deux masses, l'une de vingt-huit, l'autre de neuf escadrons qui, toutes les deux, ont combattu, sinon avec efficacité, au moins avec la plus extrême bravoure.

Doit-on attribuer à un sentiment de pusillanimité l'absence de toute action cavalière de la part des Allemands durant la bataille? Nous ne le pensons pas.

L'inaction de la cavalerie allemande, le 6 août, doit être imputée à un défaut d'organisation et de préparation.

Les régiments de cavalerie de corps, après avoir laissé un escadron à chaque division d'infanterie, auraient dû former, au *cours de la bataille*, quand tout le front fut allumé de feux d'infanterie et d'artillerie, *une division provisoire* susceptible de manœuvrer et de combattre à l'aile gauche de l'armée allemande.

Le chef de la IIIe armée, s'il se fût trouvé avant midi sur le champ de bataille, pouvait ordonner la réunion, en arrière de l'aile gauche, des régiments divisionnaires (à trois escadrons) ci-après :

1re brigade à 9 escadrons.	3e chevau-légers. . .	3 escadrons	(1re division bavaroise).
	4e dragons.	3 —	(9e division).
	14e dragons.	3 —	(10e division).
2e brigade à 6 escadrons.	14e hussards.	3 —	(21e division).
	13e hussards.	3 —	(22e division).
3e brigade à 7 escadrons.	1er régim. de cavalerie wurtembergeoise. .	3 —	(1re brigade).
	2e régim. de cavalerie wurtembergeoise. .	1 —	(2e brigade).
	3e régim. de cavalerie wurtembergeoise. .	3 —	(3e brigade).
	TOTAL.	22 escadrons	

auxquels on pouvait joindre une batterie à cheval du XIe corps et la batterie à cheval de la division wurtembergeoise.

Ces vingt-deux escadrons avec deux batteries à cheval eussent formé trois brigades, la 1re de neuf, la 2e de six et la 3e de sept escadrons.

A la tête de la division provisoire, il fallait un général de cavalerie pourvu d'un état-major. Général et état-major auraient dû se trouver à la suite du quartier général de la IIIe armée, de façon à être toujours sous la main du commandant en chef.

Admettons, pour un instant, la formation de cette division provisoire, et imaginons la série des opérations que la cavalerie aurait pu exécuter ce jour-là.

A midi, le commandant en chef que nous admettons, par hypothèse, posté sur la hauteur de Dieffenbach depuis plusieurs heures, envoie l'ordre à la 1re division bavaroise, alors à proximité de Preuchsdorf, au Ve corps, au XIe et à la division wurtembergeoise d'envoyer leurs régiments de cavalerie, à trois escadrons, se rassembler dans les prairies, à l'est de Gunstett.

A 3 heures, la division provisoire de cavalerie (22 escadrons, 2 batteries) est réunie.

Il faut supposer, d'autre part, que la 4e division de cavalerie a été appelée, dès 11 heures du matin, à l'aile gauche de l'armée, au sud-est de Gunstett, en passant par Soultz, Preuchsdorf et le vallon de Kindersloch-Graben.

Continuons la fiction.

La 4e division de cavalerie traverse, la première, vers 3 heures, la Sauer sur les ponts de Dürrenbach et s'avance rapidement, par Morsbronn, Lembach, Porstheim, Gundershoffen, Gumbrechtshoffen sur Zuiswiller. Elle atteint cette dernière localité avant 6 heures du soir, y intercepte la route de Saverne, et fait refluer les troupes françaises en retraite sur l'unique route de Niederbronn à Bitche. Cette division de cavalerie peut même, avec un peu d'audace et d'habileté, tenir sous son canon, avant 7 heures du soir, la route de Bitche, un peu à l'ouest de Niederbronn, et con-

traindre les Français à se jeter dans les montagnes boisées du nord en abandonnant leur matériel.

La division provisoire de cavalerie débouche du pont de Gunstett, un peu après 3 heures, et se dirige sur Reichshoffen par Eberbach. Avant 5 heures du soir, elle a ses deux batteries en action sur la croupe (côte 252, carte française) qui domine Reichshoffen au sud-est.

Pendant que les deux masses de cavalerie allemande agissent sur le flanc droit de l'armée française, les ailes de la IIIe armée ne discontinuent pas d'être éclairées, à droite, par les vingt escadrons du IIe corps bavarois, à gauche, par les douze escadrons de la division badoise.

Dans l'armée française d'Alsace, la réminiscence vague et inconsciente des guerres du premier Empire fit réunir la cavalerie, sur le champ de bataille de Frœschwiller, en deux masses très inégales; l'une, formée de la division de Bonnemains (cuirassiers) et de la brigade de Septeuil (hussards), se tint au sud-ouest de Frœschwiller, à la naissance du vallon de l'Eberbach; l'autre, composée de la brigade Michel (cuirassiers), fut placée à l'est du village d'Eberbach, dans le vallon du même nom.

Mais ces emplacements ne furent pas choisis, en toute connaissance de cause, d'après les propriétés de l'arme et le rôle de la cavalerie dans la bataille.

C'est ainsi que la division de Bonnemains et la brigade de Septeuil demeurèrent, depuis le matin jusqu'après 3 heures, derrière le centre de l'armée, sur un terrain entouré de bois à courte distance et parsemé lui-même de vignes, de houblonnières et de vergers, qui s'opposent aux mouvements tactiques de la cavalerie.

Néanmoins, la cavalerie française a été, ce jour-là, plus près de la vérité que les Allemands. Ceux-ci ont agi en vertu de principes raisonnés, mais faux.

La connaissance d'une bataille relativement récente, permet

seule de tabler avec quelque certitude sur les possibilités et les impossibilités tactiques de la guerre de demain.

Une longue paix favorise la substitution des élucubrations de cabinet et des résultats de polygone aux doctrines issues de la guerre réelle.

Il y a pour cela deux raisons : la première est que les anciens combattants de la dernière grande guerre disparaissent assez vite, emportant avec eux le sentiment de la bataille; la seconde réside dans la difficulté d'apprécier sainement les modifications qu'apportera un armement nouveau et perfectionné aux procédés tactiques suivis dans les guerres antérieures.

On doit reconnaître que le roi de Prusse, secondé par les hommes de son choix, avait bien discerné la tactique de l'infanterie et l'emploi de l'artillerie appropriés aux conditions nouvelles créées par les armes à tir rapide et à longue portée. La colonne de compagnie, par exemple, était la clef du combat de front sous toutes ses formes. Mais les instructions tactiques de Frédéric-Guillaume ne tinrent pas assez compte des enseignements acquis au cours des guerres de la Prusse contre Napoléon.

Notre ancien adversaire de 1814 aurait dû accorder à la cavalerie un rôle bien différent de celui qui lui fut attribué au début de la campagne de 1870.

En Prusse, plus encore qu'en France, les meilleurs esprits pensaient, avant la dernière guerre, que le morcellement du combat d'infanterie devait amener un fractionnement parallèle de la cavalerie et que, dans tous les cas, le fusil à aiguille interdisait désormais aux troupes à cheval toute action en grandes masses sur le champ de bataille.

Exception doit être faite en faveur du prince Frédéric-Charles et de quelques officiers de cavalerie formés à son école.

Ce prince, qui avait vu se développer en lui l'espoir de faire revivre les grands exploits de Seydlitz et de Zitten, possédait

la notion vraie de l'importance de la cavalerie et avait le génie de son emploi. Il l'a bien montré, le 16 août 1870.

Mais l'état-major général prussien eût-il apprécié comme il convenait l'action de la cavalerie dans la bataille, le prince royal de Prusse n'était pas de force à ordonner, dès midi, la réunion de grandes masses de cavalerie à l'aile gauche de la IIIe armée, en vue de les faire contribuer au gain de la bataille puis à l'exploitation de la victoire.

En résumé, la poursuite des Allemands fut à peine esquissée.

Leur cavalerie s'en prit aux fourgons à bagages, et leur infanterie ne sut que suivre à la piste, pendant quelques kilomètres, les groupes français s'écoulant par les routes qui conduisent vers l'Ouest et le Sud.

CHAPITRE XXI

LA VICTOIRE DES ALLEMANDS

§ 1. — Le soir de la bataille.

La victoire obtenue, les Ve et XIe corps qui avaient, presque à eux seuls, supporté le poids de la lutte, arrêtèrent leurs troupes avancées à la lisière orientale du Gross-Wald et n'eurent d'autre préoccupation que de se rallier.

Les soldats prussiens, à peine rassemblés par bataillon, régiment et brigade, se laissèrent tomber sur le sol, n'ayant même plus la force de préparer leur repas.

Cependant, les musiques, restées en arrière pendant la bataille, arrivèrent et se mirent à jouer des morceaux de circonstance, tels que « la garde au Rhin », pendant que les blessés français gisant de toutes parts appelaient faiblement des secours qui n'arrivaient pas.

Quant aux blessés prussiens, ils avaient été enlevés au fur et à mesure de l'avancement de l'action, et l'on n'en voyait plus un seul sur le terrain.

Le Ve corps forma ses bivouacs entre Wœrth et Frœschwiller, et le XIe corps près d'Elsasshausen.

Le Ier corps bavarois fut réparti entre Niederbronn, Frœschwiller et Preuchsdorf.

Le IIe corps bavarois prit ses bivouacs près de Lembach, de Frœschwiller, de Reichshoffen et de Niederbronn.

La division wurtembergeoise s'établit autour d'Engelshoff et la division badoise près de Gunstett.

§ 2. — Pertes des armées adverses.

Les Allemands ont accusé, à cette bataille, une perte de 489 officiers et de 10,153 soldats.

L'armée française a vu, le même jour, son effectif diminuer de moitié, soit d'environ 20,000 hommes, dont 200 officiers et 9,000 soldats prisonniers non blessés.

La proportion des pertes par le feu a donc été, du côté français, le 1/4, et, du côté allemand, le 1/10 des combattants réellement engagés (1).

§ 3. — Fatigues supportées par l'armée d'Alsace.

Les combattants de l'armée d'Alsace, qui sont revenus de la bataille sains et saufs, ont passé la nuit du 5 au 6 au bivouac sous une pluie torrentielle (on avait défendu de monter les tentes-abris), ont combattu toute la journée du 6 sans boire ni manger, ont exécuté, du 6 au soir au 7 avant midi, une marche de 45 kilomètres, et, enfin, ont été, dans la soirée du 7, bivouaquer à 10 kilomètres plus loin, autour de Phalsbourg.

Les troupes capables de développer de tels efforts ne sont pas ordinaires.

§ 4. — La victoire sanctionne la supériorité acquise dès le temps de paix.

Deux armées sont en présence.

L'une porte en elle le germe de la défaite, l'autre, de la victoire.

---

(1) Environ 100,000 Allemands ont pris part à la bataille.

La première se compose de soldats incomparables, la seconde est pourvue d'une organisation et d'un commandement supérieurs, et, dans l'organisation, nous comptons le nombre, la discipline et l'instruction.

Pense-t-on que les soldats des nations occidentales diffèrent beaucoup entre eux?

Le général Rogniat écrivait, en 1816 :

« Les habitants du Nord, habitués à une vie dure au milieu « de leurs affreux climats, soutiennent les travaux et les « fatigues de la guerre sans proférer de plaintes, sont impas- « sibles aux coups de la fortune et obéissent machinalement, « sans aucune réflexion; mais, froids, apathiques et lents, ils « soutiennent difficilement les marches rapides, et sont peu « propres aux attaques brusques et aux saillies d'audace.

« Les habitants du Midi, vifs et agiles, susceptibles d'en- « thousiasme et d'élan, marchent rapidement en avant, cou- « rent sur l'ennemi et se précipitent au milieu des périls. Rien « n'est plus redoutable que leur première impulsion, mais ce « premier feu se calme bientôt; un long danger les dégoûte, « de longs travaux les impatientent. La vie rude des camps « leur paraît insupportable, les marches rétrogrades les « découragent; si le succès les enflamme, le moindre revers « les abat. Indociles et inconscients, ils n'obéissent que diffici- « lement au frein de la discipline. »

Napoléon répondit, de Sainte-Hélène :

« Les Romains, les Grecs, les Espagnols, sont des nations « méridionales; dans leurs siècles de gloire, leurs armées « furent patientes, disciplinées, infatigables, jamais décou- « ragées.

« Les Suédois, sous Gustave-Adolphe et sous Charles XII, « les Russes, sous Souwarow, étaient agiles, intelligents, « impétueux.

« Les circonstances territoriales du pays, le séjour des « plaines ou des montagnes, l'éducation ou la discipline,

« ont plus d'influence que le climat sur le caractère des « troupes. »

Notre infériorité, en 1870, ne provenait ni de la discipline ni du moral; elle était due à une organisation insuffisante et au défaut de préparation du commandement.

Telle nation, telle armée.

La France tout entière est responsable des désastres de la dernière guerre, parce qu'elle n'a pas voulu s'imposer après Sadowa les sacrifices nécessaires à la formation d'une armée capable de lutter victorieusement contre la Prusse désormais maîtresse de l'Allemagne.

Les combattants des premières batailles ont payé de leur sang l'égoïsme et l'imprévoyance de tous, et, plus tard, lorsque le pays se fut imposé les plus lourds sacrifices, il ne put, faute de cadres nombreux et instruits, rejeter l'étranger au delà des frontières.

La IIIe armée allemande a présenté, dans le détail de ses opérations, des erreurs nombreuses et pas une faute de principe.

Au premier coup de canon tiré le matin du 6 août, les généraux prussiens surent s'orienter promptement sur la situation.

Si la rencontre fut pour eux inopinée, elle ne les surprit pas.

Ce don de démêler rapidement une situation exerça sur la marche des événements une influence telle, qu'en l'absence de tout ordre général, les chefs prussiens purent engager la bataille, la diriger, enfin la conduire à maturité sans l'aide du commandant en chef.

Le prince royal, à son arrivée tardive sur le champ de bataille, ne put qu'approuver les dispositions prises, maintenir l'accord et fortifier la convergence des efforts vers un même but.

Nous nous faisons, à vrai dire, une idée différente de l'action que doit exercer un commandant en chef sur les luttes de son armée, et jamais nous n'admettrons qu'une bataille doive être seulement la résultante des combats livrés par les divers corps qui la composent.

Le vrai chef d'armée ne saurait abdiquer, ni partager avec ses lieutenants le pouvoir et la responsabilité qui lui sont propres.

Dans le camp français, on constate l'absence de toute idée militaire, et, par suite, de toute combinaison.

La victoire ne pourra résulter que de l'épuisement prématuré de l'ennemi sur tout le front. C'est la bataille, dite parallèle, dans toute sa simplicité.

Voulant combattre malgré l'immense supériorité numérique des Allemands, il y avait lieu de préparer une bataille défensive, avec le secours de la fortification, et on en avait le temps; or, rien ne fut fait dans ce sens.

Napoléon a écrit :

« Chez les modernes, l'art d'occuper une position pour y « camper ou pour s'y battre, est soumis à tant de considé- « rations, qu'il exige de l'expérience, du coup d'œil, *du* « *génie.* »

Mais, depuis de longues années, l'armée française avait désappris la guerre.

Une école toute puissante, composée de soldats aussi heureux que braves, affichait hautement son mépris pour l'étude de l'art militaire.

Les guerres de Crimée et d'Italie avaient paru confirmer l'opinion de ceux qui faisaient reposer le succès uniquement dans la valeur des troupes.

Aussi, quelle stupeur produisit la défaite!

Aujourd'hui, chacun dans l'armée française est convaincu de la nécessité de l'étude, mais tous ne sont pas encore bien fixés sur le genre de travaux qui conviennent aux officiers

appelés à exercer une influence directe ou indirecte sur les événements de la guerre.

Les méthodes en usage à l'École supérieure de guerre et leur généralisation récente dans les états-majors sont appelées à exercer une influence des plus heureuses sur l'éducation des futurs généraux, et c'est par elles que sera fondée sur des assises immuables l'unité de doctrines, ce bien suprême du commandement.

A Frœschwiller, notre soldat s'est surpassé.

Ardent, dévoué, brave, il a montré là, comme partout, les qualités de race du Français.

Les Prussiens, eux aussi, ont été courageux, et, de plus, vainqueurs.

Mais les grenadiers de Grawert qui, le jour d'Iéna, perdirent, avant de lâcher pied, les deux tiers de leur effectif, étaient-ils moins braves?

Les soldats d'Austerlitz et d'Auerstædt avaient pour pères les vaincus de la guerre de Sept ans.

Les Français, commandés par les faibles généraux de Louis XV, ont été honteusement battus à Rossbach, parce que l'armée prussienne était supérieurement préparée, instruite et commandée.

A Iéna et Auerstædt, l'armée française, mieux organisée et mieux commandée que l'armée prussienne, a infligé à celle-ci un désastre sans précédent.

En 1870, le contraire s'est produit.

Les troupes opposées ont fait preuve de qualités et de défauts depuis longtemps connus.

Quant aux soldats des deux nations, ils ont été semblables à leurs ancêtres; les nôtres, plus personnels, mieux trempés, plus vifs et moins disciplinés que les soldats allemands, et ceux-ci, plus calmes et plus maniables que les Français.

Les deux armées se sont différenciées surtout par l'organisation et le commandement.

Mais alors, l'instrument de guerre par excellence — le soldat — n'aurait de valeur effective que par l'emploi qu'on en fait?

Oui, et c'est là une vérité de tous les temps qui autorise à dire :

L'organisation et le commandement priment tout.

TROISIÈME PARTIE

APRÈS LA BATAILLE DE FRŒSCHWILLER

CHAPITRE PREMIER

LA RETRAITE DE L'ARMÉE D'ALSACE

---

§ 1. — Le corps de Failly avant, pendant, et après la bataille de Frœschwiller.

Il convient de jeter un regard en arrière pour comprendre dans quelles conditions a pu s'effectuer la retraite du 5e corps français dont le quartier général se trouvait à Bitche, le jour de la bataille de Frœschwiller.

Nous avons reproduit au cours de cette étude (1) les passages essentiels des dépêches échangées entre le maréchal de Mac-Mahon et le général de Failly, à partir du jour où le 5e corps fut mis, pour les opérations seulement, sous les ordres du duc de Magenta.

Le 4 août dans la soirée, le major général avait télégraphié au général de Failly :

« Soutenez avec vos deux divisions celle que vous avez à « Bitche. »

---

(1) Pages 174, 175, et de 180 à 188 inclus.

A ce moment, la répartition du 5e corps était la suivante :

La 3e division (général Guyot de Lespart) se trouvait à Bitche, ainsi que le 12e chasseurs à cheval, tandis que les 2e (général de l'Abadie d'Aydrein) et 1re (général Goze) divisions étaient à Sarreguemines et environs, ayant auprès d'elles trois régiments de cavalerie, six batteries de la réserve d'artillerie et le convoi du corps d'armée.

Il s'agissait pour le commandant du 5e corps de faire venir ses 1re et 2e divisions, aussi vite que possible, à Bitche en leur évitant de s'engager sérieusement contre l'ennemi.

Pour aller de Sarreguemines à Bitche, on a le choix entre les trois itinéraires suivants :

1° Par la grande route passant à Rohrbach, qui longe l'ancienne frontière à 2 ou 3 kilomètres jusqu'à Wœlfing, puis s'en écarte progressivement jusqu'à 18 kilomètres (à Bitche). (Parcours de 30 kilomètres.)

2° Par Zetting, Diding, Kalhausen, Ralsling, Montbronn, Lemberg. (Parcours de 40 kilomètres.)

3° Par Hambach, Sarralbe, Saarunion, Lorentzen, Lemberg. (Parcours de 50 kilomètres.)

Aujourd'hui, on organiserait la marche de ces deux divisions d'une façon peu différente de celle-ci :

Trois brigades d'infanterie, deux régiments de cavalerie et la réserve d'artillerie quittent Sarreguemines dans la soirée du 4 août, prennent l'itinéraire n° 2 et vont bivouaquer entre Wittring et Achen, couverts par une brigade d'infanterie, deux batteries et un régiment de cavalerie, lesquels, après avoir suivi l'itinéraire n° 1, ont pris poste vers Wiswiller—Wœlfing.

Le lendemain, 5 août, ou bien, la colonne principale marche sur Bitche en passant par Rohrbach, pendant que sa flanc-garde se porte de Wœlfing sur Wolminster et de là sur Bitche, ou bien, une division prend l'itinéraire n° 3 et s'arrête à Lemberg, tandis que l'autre division, toujours couverte par

une brigade en flanc-garde, continue jusqu'à Bitche par l'itinéraire n° 2.

En même temps, le convoi, escorté par un bataillon et un escadron, atteint Sarralbe, le 4, et, le lendemain, Drulingen, ou Lorentzen, ou encore, Lemberg, suivant les ordres reçus.

Mais de telles dispositions ne pouvaient être prises dans une armée qui avait désappris la guerre.

Le général de Failly prescrivit à sa 1re division de marcher, le 4 au soir, par la grande route, aussi loin que possible. Celle-ci forma son camp, pour la nuit du 4 au 5, près de la ferme de Wissing, à 7 kilomètres de Sarreguemines et à 2 kilomètres de la frontière. Le lendemain 5 août, cette division (général Goze) se porta de la ferme de Wissing à la ferme Freudenberg située à 3 kilomètres ouest de Bitche.

N'ayant ni flanc-garde ni avant-garde, la division Goze employa toute la journée à parcourir les 22 kilomètres séparant son point de départ de son point d'arrivée. Le même jour, 5 août, la 2e division, laissant sa 1re brigade (général Lapasset) ainsi qu'un régiment de lanciers, à Sarreguemines, pour y attendre l'arrivée de la division Montaudon, du 3e corps, poussa jusqu'à Rohrbach avec la brigade de Maussion, la réserve d'artillerie et un régiment de lanciers. Ainsi, le 5 août au soir, le 5e corps avait une division (3e), à Bitche, une autre division (2e), près de ce point, une brigade avec le convoi du corps d'armée, à Sarreguemines, et une brigade, à Rohrbach.

Le commandement français était si incapable, en ce temps-là, que, pour réaliser un faible travail, il imposait aux troupes des fatigues extraordinaires.

Ainsi, faute de savoir se garder, la brigade de Maussion en entier passa l'après-midi du 5 août et toute la nuit suivante sous les armes, à Rohrbach.

Pour la même cause, la division Goze (2e) ne sut marcher sur la route de Bitche que par bonds successifs entrecoupés

de haltes pendant lesquelles on attendait le retour des petites reconnaissances envoyées successivement vers la frontière.

En raison de leur ignorance des procédés tactiques permettant à une colonne des trois armes de marcher et de stationner sans crainte d'une surprise près d'une frontière dangereuse, les commandants des colonnes du 5e corps firent preuve, en cette occasion, de pusillanimité. C'est que la hardiesse — à ne pas confondre avec la témérité — s'appuie sur la confiance en soi, fruit du savoir.

Même aujourd'hui, en pleine paix, lorsque des officiers sont réunis pour une manœuvre de cadres, on peut les diviser en deux catégories : ceux qui, ayant confiance en eux-mêmes, se croient capables d'oser et ceux qui ne voient partout que difficultés.

Quand un de ces derniers a mission d'attaquer, il estime invariablement la position trop forte ou l'ennemi trop nombreux. Lui donne-t-on à défendre une ligne de terrain, aussitôt il prévoit que l'adversaire va le déborder et déclare qu'il ne pourra tenir.

Les chefs pusillanimes sont la plaie des armées.

Quoi qu'il en soit, le 5e corps se trouvait, le 6 août, à la pointe du jour, dans la situation suivante :

1° La division de Lespars, ayant l'ordre de partir pour Reichshoffen. (Étape de 26 kilomètres.)

2° La division Goze (à 3 kilomètres de Bitche), maintenue pour le 6 août à son emplacement de la veille au soir, malgré l'ordre télégraphique du maréchal de Mac-Mahon, en date du 5 août, 8 h. 10 du soir, débutant par ces mots :

« Venez à Reichshoffen avec tout votre corps d'armée le « plus tôt possible..... »

3° La brigade de Maussion, renforcée de la réserve d'artillerie et du 5e lanciers, à Rohrbach, avec ordre de venir dans la journée à la ferme de Freudenberg, en passant par Lemberg.

4° La brigade Lapasset avec le 3e lanciers, à Sarreguemines, où elle a l'ordre de rester, malgré l'arrivée en cette ville, le 5 au soir, de la division Montaudon (du 3e corps), sous le prétexte que des partis de cavalerie allemande ont coupé le télégraphe, à Bliesbrucken, dans la journée du 5 août.

L'intention du général de Failly, exprimée dans une dépêche télégraphique au maréchal de Mac-Mahon expédiée de Bitche, le 6 août, à 3 heures du matin, était d'envoyer, le 7 août, la division Goze à Philippsbourg et de diriger, le même jour, la réserve d'artillerie avec la brigade de Maussion sur Reichshoffen par la route de Lemberg à Zinzwiller, celle par Niederbronn lui paraissant trop dangereuse (!). Dans cette même dépêche télégraphique, le commandant du 5e corps, n'osant pas sans doute dégarnir de troupes les abords de Bitche, le 6 août, rendit compte au maréchal de Mac-Mahon qu'il ne pouvait disposer, ce jour-là, que de la division Guyot de Lespars.

Cette division reçut de lui l'ordre de partir de grand matin pour Reichshoffen, par la route de Niederbronn; mais, sur des bruits colportés par des paysans apeurés, la division retarda son départ et ne se mit en marche qu'à 7 h. 1/2.

L'étape qui, normalement, aurait dû s'exécuter en six heures, fut interrompue à maintes reprises par l'envoi de reconnaissances sur les divers chemins au nord de la route de marche, en sorte que la tête de la division ne put atteindre les abords de Niederbronn que vers 5 heures du soir (1) au moment où les troupes du 1er corps, en retraite, traversaient dans le plus grand désordre les rues de cette petite ville.

La 1re brigade (général Abbatucci) se déploya à l'ouest de Niederbronn sur les hauteurs au nord de la route, la 2e bri-

(1) La division Guyot de Lespars mit ainsi neuf heures et demie à parcourir 22 kilomètres (de Bitche à Niederbronn), soit avec une vitesse moyenne de 2,300 mètres à l'heure.

gade (général de Fontange) au sud, et le flot des fuyards s'écoula entre les deux, en majorité par la route de Bouxwiller, quelques groupes par celle de Bitche.

Le commandant du 5e corps apprit les résultats de la bataille, dont il entendait le canon, par le télégramme suivant :

CHEF GARE BANSTEIN, A BITCHE.

6 août, 6 h. 30 soir.

L'ennemi est à Niederbronn; tout est en déroute.

Un peu après arriva un billet du général Abbatucci ainsi conçu :

La division (Guyot de Lespars) est coupée. La brigade de Fontanges se retire sur Saverne et moi sur Bitche.

Le général de Failly avait appris, vers 3 heures, que les 2e et 3e corps étaient attaqués; sa perplexité dut être extrême.

Sur ces entrefaites, la brigade de Maussion et la réserve d'artillerie du 5e corps avaient atteint la ferme de Freudensberg après avoir laissé, à Rohrbach, le 3e lanciers avec un bataillon de soutien.

Le général de Failly réunit, vers 7 heures du soir, les généraux et les chefs de service en conseil de guerre et leur posa ces deux questions :

— Doit-on accepter le combat sous les murs de Bitche?

— Doit-on suivre le mouvement de retraite du maréchal de Mac-Mahon?

La majorité fut d'avis qu'il fallait, au plus tôt, marcher, par la Petite-Pierre, sur Phalsbourg. On espérait, en cheminant dans le massif des Vosges, échapper aux atteintes de l'ennemi.

Précédemment, dans l'après-midi, le 5e lanciers ainsi que son bataillon de soutien avaient reçu l'ordre de rétrograder de Rohrbach sur Lemberg.

La marche des trois brigades et de la réserve d'artillerie campées non loin de Bitche commença, le soir même, vers 9 heures.

Les bagages et les chevaux de main furent laissés, par excès de prudence, à Bitche, où l'on mit comme garnison un bataillon et quelques canonniers. La colonne marcha par Lemberg, Wimmenau, Erckartswiller et atteignit la Petite-Pierre, le 7 dans la matinée, au prix de fatigues extraordinaires, le chemin à partir de Wimmenau étant sablonneux et peu praticable.

La même nuit, la brigade Abbatucci, informée, en arrivant à Philippsbourg, du départ du 5e corps dans la direction de Phalsbourg, quitta la grande route de Bitche et se porta, par des sentiers de crête, sur Phalsbourg, où elle arriva, le 7 au soir, après avoir parcouru en trente-six heures plus de 100 kilomètres.

Les troupes du 5e corps étaient, on le voit, capables d'exécuter de grandes marches, et si les efforts dépensés par elles pour se soustraire aux coups de l'ennemi après les échecs simultanés du 1er et du 2e corps, le 6 août, eussent été employés, dès le 4 août au soir, à rejoindre le maréchal de Mac-Mahon, il n'est pas douteux que la bataille de Frœschwiller aurait présenté un tout autre caractère.

Dans la soirée du 7 août, le commandant du 5e corps reçut un télégramme du major général lui enjoignant de continuer sa retraite sur le camp de Châlons.

§ 2. — La journée du 7 août.

(*Croquis n° 32.*)

Le soir de la bataille de Frœschwiller et pendant la nuit du 6 au 7 août, les débris de l'armée d'Alsace ne cessèrent de marcher afin d'échapper aux conséquences de la défaite.

La majorité des fuyards suivirent, après avoir traversé Niederbronn, la route de Saverne, quelques groupes seulement, la route de Bitche.

La division Guyot de Lespars quitta les abords de Niederbronn vers 7 heures du soir et se partagea en deux colonnes qui allèrent, la brigade de Fontanges, sur Saverne, la brigade Abbatucci, sur Bitche.

La cavalerie française atteignit Saverne, le 7 août, entre 2 et 4 heures du matin, mais l'infanterie et l'artillerie n'arrivèrent au même point que beaucoup plus tard, entre 7 et 11 heures du matin.

On reforma tant bien que mal les régiments dans les prairies au nord de la ville, et les habitants apportèrent généreusement à nos soldats tout ce qu'ils possédaient de vivres.

Le dernier train de chemin de fer venant de Strasbourg atteignit Saverne à 5 heures du soir. Des voyageurs qu'il amenait annoncèrent que de fortes colonnes allemandes étaient en marche de Steinbourg sur Saverne.

Le maréchal de Mac-Mahon, à cette nouvelle d'ailleurs fausse, ordonna le départ immédiat du 1er corps et de la brigade de Fontanges en deux colonnes, l'une (infanterie des 1re et 3e divisions) par la voie ferrée, l'autre (le reste de l'infanterie, l'artillerie et la cavalerie) par la route de Sarrebourg. Cette marche, après les cruelles épreuves de la bataille et les fatigues consécutives, acheva de ruiner nos troupes.

La cavalerie put atteindre Sarrebourg d'une seule traite dans la nuit du 7 au 8, mais l'infanterie et l'artillerie durent faire, auprès de Phalsbourg, une grand'halte de plusieurs heures, et n'arrivèrent à Sarrebourg que le lendemain, 8 août, dans la matinée.

Tout avait été disposé pour faire sauter les trois tunnels de Saverne; mais le maréchal de Mac-Mahon, au moment de son départ pour Sarrebourg, ne crut pas devoir autoriser leur destruction.

§ 3. — La journée du 8 août.

Dans la soirée du 7 août, le général de Failly donna des ordres pour que la colonne principale du 5e corps (à la Petite-Pierre) et la brigade Abbatucci (à Phalsbourg), se portassent, le lendemain de bonne heure, sur Sarrebourg.

Quand le 5e corps parvint en cette ville, les débris du 1er corps et la brigade de Fontanges, du 5e corps, y étaient déjà parvenus.

Dans l'entrevue que le général de Failly eut alors avec le maréchal, les décisions suivantes furent prises pour la continuation de la retraite vers le camp de Châlons :

Les troupes des deux corps d'armée, précédées par les divisions de cavalerie Duhesme et de Bonnemains, marcheraient sur Lunéville en trois colonnes.

La colonne de droite, formée de la division Goze, de la brigade de Maussion et de la réserve d'artillerie du 5e corps, prendrait la route de Rechicourt.

La colonne du centre, comprenant les débris du 1er corps et de la division Conseil-Dumesnil (7e corps), prendrait la route par Blamont.

La colonne de gauche, composée de la division de cavalerie Brahaut et de la division Guyot de Lespars, toutes les deux du 5e corps, passerait par Cirey et Baccarat.

Le choix de la zone de reconstitution de l'armée du maréchal au camp de Châlons était pour le moins étrange.

Pouvait-on conserver l'espoir de battre l'armée victorieuse du prince royal dans les plaines de Champagne, dépourvues de toute ligne de défense, après ce que l'on savait des forces supérieures de la IIIe armée?

Il semble qu'en cette circonstance, comme en beaucoup d'autres, l'empereur et son entourage, affolés par la grandeur des premiers désastres, aient donné aux mots la valeur d'idées qu'ils ne représentaient plus.

Quant au dispositif de retraite, il renverse tous les principes admis en pareil cas.

La cavalerie est mise en avant, alors que sa place était à l'arrière-garde. Le 5e corps marche en deux colonnes ayant entre elles la colonne du 1er corps. Enfin, l'itinéraire de la colonne de gauche est si excentrique, que les troupes qui la composent auront forcément un jour de retard sur les autres colonnes.

Pourquoi donner Lunéville comme objectif aux trois colonnes? ce point est beaucoup trop rapproché de Sarrebourg.

Dès l'après-midi du 8 août, les divisions de cavalerie Duhesme et de Bonnemains se mirent en marche sur Blamont qu'elles atteignirent dans la soirée.

§ 4. — La journée du 9 août.

Ce jour-là, les deux divisions précitées se rendirent à Lunéville. La colonne de droite vint à Rechicourt, celle du centre à Blamont, celle de gauche à Cirey (division de Lespars) et Badonviller (division de cavalerie Brahaut). Il ne fut constitué aucune arrière-garde digne de ce nom.

Dans la soirée, le major général, en dépit de l'ordre du 5 août plaçant le 5e corps sous la haute direction du maréchal de Mac-Mahon, adressa au général de Failly un télégramme lui prescrivant de se porter directement sur Nancy.

§ 5. — La journée du 10 août.

La colonne de droite du 5e corps, auprès de laquelle se tenait le général de Failly, parvint à Lunéville, où arriva également le maréchal de Mac-Mahon avec le 1er corps d'armée. La colonne de gauche du 5e corps atteignit Baccarat.

Les divisions de cavalerie Duhesme et de Bonnemains étaient à Lunéville depuis la veille, attendant des ordres.

On apprit, vers midi, que des troupes ennemies se montraient à Château-Salins et environs. Le maréchal, ne voulant à aucun prix exposer ses troupes désorganisées à des engagements immédiats, prit la résolution d'appuyer vers le sud, et, dans cette intention, il fit partir, le soir même, ses deux divisions de cavalerie pour Bayon.

Le général de Failly n'osa pas prescrire pour le lendemain, à sa colonne de droite, la marche sur Nancy ordonnée par l'empereur.

§ 6. — La journée du 11 août.

De grand matin, le 1er corps marcha de Lunéville sur Bayon, et, peu après, la colonne de droite du 5e corps fut dirigée sur Charmes, tandis que la colonne de gauche s'avançait de Baccarat jusqu'à Saint-Genest. Le même jour, les divisions de cavalerie Duhesme et de Bonnemains allèrent à Colombey-les-Belles. Une fois à Charmes, le général de Failly adressa au major général le télégramme suivant :

Je demande à marcher sur Toul, où le 5e corps se réunirait, occuperait la vallée de la Moselle, protégerait Frouard, marcherait sur Nancy par plusieurs routes, en suivant les hauteurs et la forêt de Hayes, où l'on pourrait repousser l'ennemi en l'abordant de front. En cas de retraite forcée, on pourrait tenir dans la forêt de Hayes ou gagner Metz, ou, au besoin, se retirer dans l'Argonne.

Le télégramme ci-dessus est un tissu de bonnes intentions dont aucune ne supporte l'examen.

Le général de Failly attribuait à la vallée de la Moselle et à la forêt de Hayes des vertus bien grandes pour qu'il ait cru pouvoir affronter le choc d'une armée de plus de 100,000 hommes, enivrés par le succès, avec les seules troupes de son corps d'armée, déjà fort amoindries, physiquement et moralement, par six jours de retraite précipitée!

Le projet du général de Failly, pour si dangereux qu'il fût, obtint aussitôt l'approbation de l'empereur, car, le même jour, le major général y répondit, par le télégraphe, en ces termes :

Par ordre de l'Empereur, ne continuez pas votre marche pour vous jeter dans l'Argonne. Marchez droit sur Toul aussi vite que possible; vous n'êtes pas menacé; le chemin de fer de Toul à Nancy n'est pas interrompu.

Suivant les circonstances, vous serez appelé à Metz ou dirigé sur Châlons.

Au point de vue psychologique, l'acceptation du plan de Failly par l'empereur est significative; elle montre que les ignorants, comme les gens qui se noient, s'accrochent à toutes les branches.

Mais, au grand quartier général français, un projet, à peine né, faisait bientôt place à un autre tout différent.

Quelques heures après l'envoi du télégramme ci-dessus au général de Failly, le major général en expédiait un autre pour prescrire au 5e corps de marcher sur Paris par la route la plus convenable.

Le général de Failly se décida alors à conduire son corps d'armée à Chaumont.

§ 7. — La journée du 12 août.

Les divisions de cavalerie Duhesme et de Bonnemains séjournèrent, ce jour-là, à Colombey-les-Belles, et le 1er corps vint à Haroué-sur-Madon pendant que le 5e corps atteignait Mirecourt.

La retraite fut continuée, le 1er corps sur Neufchâteau, le 5e corps sur Chaumont, où commencèrent, respectivement, le 14 et le 16, les embarquements et les départs en chemin de fer de ces deux corps d'armée.

La cavalerie et l'artillerie continuèrent, par étapes, jusqu'au camp de Châlons.

§ 8. — Réunion de l'armée de Châlons.

Du 17 au 19, le 1er corps d'armée fut réuni au camp de Châlons. C'est seulement le 22 août, près de Reims, que le 5e corps put être rassemblé au complet. Il en fut de même du 7e corps dont deux divisions, arrivant par le chemin de fer, l'une de Belfort, l'autre de Lyon, durent passer par Paris.

§ 9. — Souffrances des troupes françaises pendant leur retraite.

L'exposé succinct que nous venons de faire de la retraite des 1er et 5e corps, depuis le 6 jusqu'au 12 août, serait incomplet si nous ne disions quelques mots des souffrances supportées par les troupes de l'armée d'Alsace au cours des marches qui les conduisirent, les unes, à Neufchâteau, les autres, à Chaumont.

L'infanterie du 1er corps, ayant combattu à Frœschwiller sans sacs (1), n'avait plus ni vivres de réserve, ni rechanges; les convois avaient disparu dans la tourmente, et l'état-major français ignorait l'art des réquisitions comme celui des cantonnements.

Les habitants des régions parcourues par les colonnes en retraite, s'attendant à recevoir d'un jour à l'autre les troupes allemandes, certains d'entre eux dissimulèrent momentanément leurs ressources, en vue d'apaiser les exigences du vainqueur.

La première quinzaine d'août fut très pluvieuse.

Nos soldats, mouillés jusqu'aux os pendant la marche, formaient le bivouac au point de stationnement désigné, avec

(1) Les Allemands, eux aussi, ont combattu, ce jour-là, sans sacs, mais ils ont été victorieux.

défense de s'abriter dans les villages, et, faute de distributions régulières, ne trouvaient à vivre qu'en maraudant.

Leur misère fut si grande que, à leur arrivée au camp de Châlons, ils avaient l'apparence de spectres. Hâves, noirs de crasse, courbés par l'extrême faiblesse, l'œil terne, et comme abrutis, ces fantassins, naguère lestes, vigoureux et pleins d'entrain, offrirent le spectacle le plus poignant qu'il soit possible d'imaginer. « Mais c'est la retraite de Russie, moins « la neige », nous écriâmes-nous, en voyant déboucher (1), le 18 août, sur le terrain au sud de la ferme de Bouy, une troupe de 400 ou 500 loqueteux faméliques, débri pitoyable du magnifique régiment qui, quinze jours plus tôt, s'en allant combattre, traversait la capitale de l'Alsace d'un pas calme et fier, musique en tête et drapeau déployé, entre une double haie de Strasbourgeois accourus pour acclamer les défenseurs de la patrie.

---

(1) Pour cause de blessures, nous n'avions pas participé à la retraite du 1er corps d'armée depuis Saverne.

CHAPITRE II

LA TRAVERSÉE DES VOSGES PAR LA IIIe ARMÉE ALLEMANDE ET SON DÉPLOIEMENT STRATÉGIQUE SUR LA HAUTE SARRE.

---

§ 1. — La journée du 7 août.

(*Croquis n° 32.*)

La bataille de Frœschwiller ayant fortement déprimé les troupes de la IIIe armée allemande, une journée de repos leur parut d'autant plus nécessaire qu'il fallait les réapprovisionner en munitions, en vivres, et reconstituer les unités combattantes.

Le prince royal décida donc, le soir de la bataille, que l'armée passerait la journée du 7 août à ses bivouacs actuels, à l'exception de la division badoise qui marcherait sur Haguenau.

Quelques mouvements eurent pourtant lieu le 7 août; ainsi, le IIe corps bavarois acheva de se concentrer autour de Niederbronn, le Ier corps bavarois, à Oberbronn, tandis que le Ve corps allait former de nouveaux bivouacs près de Langensoultzbach.

L'envoi de la division badoise vers Strasbourg, afin d'en commencer le siège, amenait la dislocation du corps bado-wurtembergeois nouvellement créé. Le général Werder redevint disponible, et la division wurtembergeoise fut placée sous les ordres du commandant du Ve corps.

On sait que les Ier, IIe et VIe corps prussiens avaient été laissés provisoirement à l'intérieur de leur pays en prévision d'éventualités qui ne se produisirent pas.

Ces corps d'armée furent affectés, le Ier à la Ire armée, le IIe à la IIe armée, le VIe à la IIIe, et transportés dans le Palatinat vers le commencement d'août. Le 6, la 12e division, seule du VIe corps complètement prête, alla, par ordre du prince royal, de Landau à Dahn, avec mission de faire une démonstration sur Bitche, tout en assurant la liaison de la IIe armée avec la IIIe.

Le 7 août, cette division vint à Sturzelbronn et fit reconnaître les abords de Bitche.

Le même jour, la division badoise, précédée de sa brigade de cavalerie, occupa Haguenau.

§ 2. — Considérations stratégiques.

Dans la nuit du 6 au 7, l'état-major de la IIIe armée avait rendu compte télégraphiquement au grand quartier général que le maréchal de Mac-Mahon, battu à Wœrth, se retirait avec la majorité de ses forces sur Bitche. Moltke en inféra que les débris de l'armée du duc de Magenta cherchaient à faire leur jonction, par Rohrbach et Sarreguemines, avec l'armée de Lorraine.

En conséquence le 7 août, dès 6 heures du matin, le prince Frédéric-Charles reçut l'ordre télégraphique de faire arriver, le 8 août, aux environs de Rohrbach, l'aile gauche de son armée (IVe corps, Xe corps et la garde), ainsi que sa cavalerie indépendante. D'autre part, la nouvelle de la victoire de Forbach parvint au prince royal dans la matinée du 7 août, en même temps que la copie des ordres donnés au prince Frédéric-Charles pour envelopper les débris de l'armée d'Alsace près de Rohrbach.

La marche de la IIIe armée sur Sarreguemines, prévue

par le *plan fondamental* ne devait s'effectuer dans cette direction que si les forces françaises de Lorraine étaient signalées en position derrière la Sarre, entre Sarrebrück et Sarrelouis, pour y attendre l'attaque des Ire et IIe armées.

Or, cette éventualité ne pouvait plus se produire après les batailles simultanées de Spicheren et de Frœschwiller, en sorte que c'est au sud de Bitche qu'il fallait désormais faire franchir les Vosges à la IIIe armée afin de la réunir aux deux autres.

On le comprit dans l'entourage du prince royal, et il fut décidé que la IIIe armée se porterait, tout d'abord, vers la haute Sarre qui coule de Sarrebourg à Sarre-Union.

Ce projet en lui-même était bon, mais combien peu il fut conforme, dans l'exécution, aux données expérimentales fournies par Napoléon et aux mesures qu'aurait dû provoquer un examen approfondi de la situation.

L'armée du maréchal, battue complètement, se retire, tout au moins on le croit, sur le gros des forces françaises, par Bitche.

Les Ire et IIe armées ont franchi la Sarre et sont maîtresses de Forbach.

Ce n'est donc plus sur la Sarre moyenne que les Français vont pouvoir offrir une bataille générale à forme défensive; c'est à l'ouest, soit sur la Nied, soit sur la Seille, soit sur la Moselle.

Dans ces diverses éventualités, la IIIe armée, en vertu de l'esprit du plan fondamental, doit déborder, le plus rapidement possible, le flanc droit des Français, pendant que les Ire et IIe armées les retarderont, ou les contiendront, front contre front.

Il ne peut être question en ce moment d'opérer le déploiement stratégique de la IIIe armée sur la haute Sarre, autrement dit, d'amener tous les corps, à intervalle de déploiement, sur le front : Sarre-Union—Sarrebourg. Ce qu'il faut, c'est faire marcher la IIIe armée, en bataillon carré, sur trois

colonnes, par les trois bonnes routes peu éloignées les unes des autres qui débouchent sur Sarrebourg, Bettborn et Fénétrange, dans une région où l'ennemi ne saurait être en forces.

Ainsi disposée, la IIIe armée n'a pas à changer sa formation en arrivant sur la Sarre, car cette rivière ne doit plus être pour elle qu'une expression géographique.

Bien au contraire, sa marche ne subira pas d'arrêt appréciable, et elle avancera dans la direction qui lui sera désignée en vue de la manœuvre préparatoire à la bataille générale et décisive.

Mais, ainsi que nous l'exposerons dans notre étude encore inédite de la manœuvre stratégique de Saint-Privat, le grand état-major prussien ne possédait pas, en 1870, un concept stratégique en harmonie avec les procédés tactiques qu'il avait su extraire de l'étude des campagnes napoléoniennes.

La stratégie allemande de 1870 a été linéaire.

Il en résulte que l'état-major du prince royal se mit en devoir de faire marcher la IIIe armée en autant de colonnes qu'il y avait de routes traversant les Vosges, depuis Bitche jusqu'à Phalsbourg.

Or, plusieurs de ces routes divergent vers le nord-ouest, à l'intérieur du massif, donnant ainsi à quelques-uns des itinéraires choisis un allongement excessif.

Les quelques vieux forts et forteresses des Vosges étaient peut-être difficiles à enlever de haute lutte, mais ne barraient complètement aucune route.

La présence de ces obstacles n'a d'ailleurs eu aucune influence sur le choix des cinq routes de marche adoptées, sans compter celle attribuée à la 12e division, donnant au dispositif de franchissement des Vosges un front de 40 kilomètres.

La détermination du prince royal a été dictée par deux préoccupations : 1° le désir d'opérer le déploiement stratégique de la IIIe armée sur la haute Sarre, conformément à la lettre de ses premières instructions antérieures aux batailles

du 6 août; 2° l'observation du principe théorique qui veut qu'une armée se fractionne en un grand nombre de colonnes pour traverser un massif au delà duquel on peut rencontrer l'ennemi.

En la circonstance, les deux considérations qui précèdent avaient aussi peu de valeur l'une que l'autre.

§ 3. — Discussion du franchissement des Vosges par la IIIe armée.

(*Croquis n°* 33.)

Les dispositions adoptées à la IIIe armée pour la traversée des Vosges et le déploiement consécutif sur la Sarre exigeaient cinq journées.

C'est donc le 12 août seulement que les divers corps de la IIIe armée se trouveraient déployés sur la Sarre entre Sarre-Union et Sarrebourg.

Or, si l'on suppose la IIIe armée disposée en bataillon carré, le 8 août, sur les trois routes qui pénètrent dans le massif vosgien, à Weiterswiller, Dossenheim et Saverne (front de 15 kilomètres), cette armée pouvait avoir ses avant-gardes, le 9 août, sur la Sarre, à Fénétrange, Oberstinzel et Sarrebourg, après avoir parcouru, en deux jours, avec ses têtes de colonne, partant des abords du champ de bataille de Wœrth, une distance d'environ 70 kilomètres.

Ensuite, la IIIe armée était à même, sans changer son dispositif, de marcher sur Nancy qu'elle pouvait atteindre en trois petites marches, c'est-à-dire le 13 août au plus tard, en admettant même un jour de repos, le 10 ou le 11 août.

Elle aurait été ainsi prête à déboucher dans la Wœvre, le 14 août, pour attaquer en flanc l'armée française qui aurait pris position derrière la Moselle en amont de Metz.

On aurait formé les trois colonnes de la façon suivante,

imposée d'ailleurs par le placement des troupes, au bivouac, à l'issue de la bataille du 6 août :

Colonne de droite : Ier et IIe bavarois.
— du centre : Wurtembergeois et Ve corps.
— de gauche : XIe corps.

Dans ces conditions, les marches de franchissement se seraient effectuées d'après les indications portées au tableau ci-contre. (Page 469.)

En raison des pertes subies et du maintien en arrière des trains régimentaires (colonnes de bagages), parcs et convois, les longueurs d'écoulement des grandes unités de combat étaient :

Au Ier corps bavarois, de 20 kilomètres.
Au IIe corps bavarois, de 18 kilomètres.
A la division wurtembergeoise, de 14 kilomètres.
Au Ve corps, de 16 kilomètres.
Au XIe corps, de 20 kilomètres.

La marche commençant, le 8 et le 9, pour les têtes de colonne (tête du gros), à 5 heures du matin, les départs et les arrivées auraient eu lieu aux heures suivantes :

LE 8 AOUT :

Au Ier bavarois.....	Tête : 5 heures matin — 3 heures soir, y compris une grand'halte de 1 heure. Queue : 11 heures matin — 4 heures soir.
Au IIe bavarois.....	Tête : 11 h. 1/2 matin — 4 h. 1/2 soir. Queue : 4 h. 1/2 soir — 6 heures soir.
A la division wurtembergeoise.....	Tête : 5 heures matin — 4 h. 1/2 soir, y compris une grand-halte de 1 h. 1/2. Queue : 10 h. 1/2 matin — 6 heures soir.
Au Ve corps.....	Tête : 11 heures matin — 6 heures soir. Queue : 4 heures soir — 8 heures soir.
Au XIe corps.....	Tête : 5 heures matin — 4 heures soir, y compris une grand'halte de 1 h. 1/2. Queue : midi — 5 h. 1/2 soir.

Marches hypothétiques de la IIIe armée le 8 et le 9 août 1870.
(*Croquis n°* 33.)

UNITÉS.	MARCHE DU 8 AOUT.			MARCHE DU 9 AOUT.		
	AVANT-GARDE.	TÊTE.	QUEUE.	AVANT-GARDE.	TÊTE.	QUEUE.
Ier bavarois.....	38 kil.	35 kil.	20 kil.	33 kil.	30 kil.	36 kil.
IIe bavarois.....	»	20 kil.	6 kil.	»	36 kil.	40 kil.
Wurtembergeois.....	40 kil.	38 kil.	28 kil.	34 kil.	32 kil.	32 kil.
Ve corps.....	»	28 kil.	16 kil.	»	36 kil.	38 kil.
XIe corps.....	40 kil.	38 kil.	22 kil.	40 kil.	38 kil.	42 kil.
4e division de cavalerie.....	»	18 kil.	18 kil.	»	60 kil.	60 kil.
Flanc-garde fournie par le Ier bavarois.....	»	26 kil.	26 kil.	»	30 kil.	30 kil.

Observations. — La largeur du massif des Vosges :

Sur la route des Ier et IIe corps bavarois, est de..... 16 kilomètres.
Sur la route des Wurtembergeois et du Ve corps, est de 14 —
Sur la route du XIe corps, est de..... 12 —

LE 9 AOUT :

Au Ier bavarois..... Tête : 5 heures matin — midi et demi.
Queue : 11 heures matin — 9 heures soir, y compris une grand'halte de 1 heure.

Au IIe bavarois.... Tête : 11 h. 1/2 matin — 9 h. 1/2 soir, y compris une grand'halte de 1 heure.
Queue : 4 heures soir — 3 heures matin (le 10 avril), y compris une grand'halte de 1 heure.

A la division wurtembergeoise.....	Tête : 5 heures matin — 2 heures soir, y compris une grand'halte de 1 heure. Queue : 8 h. 1/2 matin — 5 h. 1/2 soir, y compris une grand'halte de 1 heure.
Au Ve corps.....	Tête : 9 heures matin — 6 heures soir, y compris une grand'halte de 1 heure. Queue : 2 heures soir — minuit, y compris une grand'halte de 1 heure.
Au XIe corps.....	Tête : 5 heures matin — 4 heures soir, y compris une grand'halte de 1 heure. Queue : 11 heures matin — 10 heures soir, y compris une grand'halte de 1 heure et demie.

De telles marches paraissent excessives à ceux dont le cerveau est hanté par le nombre fatidique de 22 kilomètres, représentant la longueur de l'étape normale d'un corps d'armée sur une seule route; mais on ne doit pas oublier que les débris de l'infanterie du 1er corps français atteignirent Sarrebourg dans la matinée du 8 août, après avoir parcouru 90 kilomètres en trente-six heures.

Si une retraite rapide s'impose au vaincu pour échapper à l'étreinte de l'ennemi, une poursuite énergique n'est pas moins nécessaire de la part du vainqueur; or, pour lui, les fatigues sont moindres, parce que l'ordre comme la discipline règnent dans ses rangs et qu'il exploite les ressources abandonnées par le vaincu dans sa fuite précipitée.

Une fois hors des montagnes, le 9 août, la IIIe armée pouvait se reposer, le 10 août, et reprendre activement les opérations, le 11 août, dans le but de coopérer à la grande bataille générale que le grand état-major prussien avait l'espoir de livrer, le 14, le 15 ou le 16 août, soit sur la Nied, soit sur la Seille, soit sur la Moselle.

L'état-major de la IIIe armée aurait même pu économiser le séjour du 10 août, autrement dit, le supprimer, en échelonnant, sur 12 ou 15 kilomètres de profondeur, dans l'après-midi du 7 août, les corps et divisions appelés à former

têtes de colonne dans le mouvement projeté vers la haute Sarre.

§ 4. — Ordre de la IIIe armée pour le franchissement des Vosges.

Quoi qu'il en fut, le prince royal signa, le 7 août, dans l'après-midi, l'ordre général ci-après qui organisait les diverses colonnes et réglait leur marche jusqu'au 12 août inclus :

Soultz, le 7 août 1870.

Demain, la IIIe armée continuera sa marche sur cinq colonnes, conformément au tableau ci-joint, et se dirigera vers la Sarre.

Il est de toute nécessité que, le 12 août, elle ait atteint cette rivière et qu'elle occupe les points indiqués sur le tableau de marche.

Partout où l'on rencontrera l'ennemi, il faudra donc l'attaquer aussitôt et le rejeter en arrière sans lui laisser le temps de recevoir des renforts.

Les colonnes seront souvent séparées les unes des autres par des montagnes élevées et difficiles, et ne pourront pas toujours se soutenir; elles devront cependant se prêter un mutuel appui lorsque les circonstances le permettront et, par conséquent, rester autant que possible en communication.

Je n'ai pas besoin de rappeler que les corps d'armée doivent être, au moins en partie, établis en cantonnements serrés, et que l'ennemi, servi probablement par de nombreux espions, étant constamment devant nous, il faut moins que jamais se départir des mesures de précaution ordinaires.

En principe, les troupes seront nourries au moyen de réquisitions régulières; mais chaque homme emportera trois jours de vivres de réserve, afin de n'être pas exposé à manquer de ressources dans les montagnes.

Les trains, colonnes de voitures et parcs, suivront leur corps d'armée à la distance de une ou deux journées de marche; toutefois, ils ne s'engageront jamais dans un défilé avant que les troupes en soient sorties.

Les corps d'armée seront trop éloignés pour que l'ordre (d'armée) puisse être journellement donné au grand quartier général. Je compte cependant recevoir, aussi souvent que cela sera nécessaire, les rapports des troupes isolées sur les combats qu'elles auront eu à livrer ou les obstacles qui les auraient arrêtées. Si quelque colonne se trouvait dans l'impossibilité d'atteindre la Sarre au jour fixé, je devrais en être informé immédiatement.

Signé : FRÉDÉRIC-GUILLAUME, prince royal.

Tableau de marche annexé à l'ordre général

DATES.	IIe CORPS BAVAROIS.	Ier CORPS BAVAROIS.	DIVISION WURTEMBERGEOISE.
8 août.	Eguelberg.	Baerenthal.	Ingwiller.
9	Bitche et environs.	Lemberg.	Maisenthal et Fuberg.
10	Rohrbach.	Rahling.	Hambach et Adamswiller.
11	Lorentzen.	Diemeringen et Machwiller.	Pywiller.
12	Sarre-Union.	Pistorf.	Fénétrange.

Commentaires.

L'ordre qui précède étonne par sa prolixité.

On pourrait rédiger les dispositions qu'il contient en dix lignes.

Indépendamment de sa forme des plus médiocres, l'ordre en question est muet sur la direction où l'on suppose que l'ennemi s'est retiré et sur la mission ultérieure de la IIIe armée; mais ce sont là pures vétilles à côté de la faute capitale qu'il contient.

Comment! voilà une armée marchant à la poursuite d'un

de la IIIe armée en date du 7 août 1870.

Ve CORPS.	XIe CORPS.	4e DIVISION de CAVALERIE.	GRAND QUARTIER GÉNÉRAL.
Uhrwiller.	Walk.	Danendorf.	Merzwiller.
Weisterwiller.	Hattmatt et Dossenheim.	Kirshwiller.	Ober-Mottern.
Petersbach.	Saverne.	Steinbourg et Hattmatt.	Petersbach.
Ramviller et Hirschland.	Mittelbronn et Vilsberg.	Phalsbourg.	Schalbach.
Fénétrange.	Reding ou Sarrebourg.	Lixheim.	Ramviller.

ennemi dont la direction de retraite est encore indécise, quoiqu'elle se soit effectuée sûrement vers l'ouest à travers les Vosges, et le général victorieux abandonne pendant cinq jours ses corps à eux-mêmes, se contentant de les inviter à attaquer l'adversaire là où il sera.

Ce n'est pas ainsi que Napoléon entendait franchir le Franken-Wald, le 8 octobre et les jours suivants, quoiqu'il ne fût pas encore maître de la situation.

Ne voulant à aucun prix abandonner complètement les rênes du commandement et se réservant, au contraire, de manœuvrer, même dans l'intérieur du massif, si les circon-

stances l'y invitaient, Napoléon, dans ses lettres écrites avant le départ aux maréchaux commandant les colonnes collatérales, prévoyait les principales éventualités, indiquait en conséquence la ligne de conduite à suivre pendant toute la durée du passage, et prescrivait les communications à échanger, journellement, en des points déterminés.

Le prince royal eût-il voulu conserver le commandement de son armée durant la traversée des Vosges, à la façon du Napoléon de 1806, cela lui était impossible avec le dispositif adopté. Et comme tout est harmonique dans les opérations militaires ainsi que dans les manifestations les plus diverses de l'activité humaine, au dispositif linéaire de la traversée des Vosges succédera un déploiement non moins linéaire sur un objectif géographique : la Sarre.

L'hérésie stratégique et tactique, que l'état-major de la IIIe armée a commise involontairement et dont il a parfaitement calculé la mise en œuvre, devait produire et a donné ce résultat extraordinaire de faire parcourir à une armée victorieuse lancée à la poursuite de l'ennemi une distance de 70 kilomètres en cinq jours, soit, en moyenne, 14 kilomètres par journée de marche.

Les corps de la grande Armée se comportèrent d'une toute autre façon, avant et après Iéna!

L'ordre que nous étudions fait marcher la 4e division de cavalerie derrière le XIe corps.

Le choix de l'aile gauche pour la cavalerie d'armée était judicieux en ce que le col de Saverne est plus facile, moins long que les autres passages, et que l'ennemi étant signalé en retraite, par Bitche, la région comprise entre Phalsbourg et Sarrebourg serait probablement libre.

Mais, la précaution consistant à placer la 4e division de cavalerie en arrière de tout le XIe corps nous paraît excessive.

On pouvait donner un ou deux bataillons de soutien à cette cavalerie et lui faire précéder le XIe corps, à 10 ou 15 kilomètres.

Elle se serait trouvée, plus vite et plus tôt, en situation d'inonder la plaine de la haute Sarre et, par suite, de fournir des renseignements précieux au commandant de l'armée avant que les colonnes eussent achevé leur débouché au delà des montagnes.

Les croquis nos 34, 35, 36, 37 et 38 montrent, d'après les indications portées au tableau de marche qui accompagne l'ordre général du 7 août, les diverses colonnes de la IIIe armée, respectivement, le 8, le 9, le 10, le 11 et le 12 août 1870 (stationnements du jour, teintés; ceux de la veille, en blanc).

Le tableau de marche annexé à l'ordre général du 7 août ne tient pas compte du fort de la Petite-Pierre, du fort de Bitche et de la place de Phalsbourg.

Il y avait pourtant lieu de prévoir, au moins devant Bitche et Phalsbourg, des difficultés de passage nécessitant la recherche de chemins dérivés.

Les points d'arrivée prescrits pour le 11 août aux deux corps bavarois, Lorentzen (IIe corps) et Diemeringen-Mackwiller (Ier corps) ont été mal choisis, car ils devaient amener des tamponnements qui, en réalité, n'ont pu être évités. Il fallait donner au IIe corps bavarois la route de Rohrbach à Sarre-Union, par Achen et Ormingen, et réserver la route de Rohrbach à Pisdorf, par Kahling, Lorentzen et Mackwiller, au Ier corps bavarois.

Sur le croquis no 33 a été figurée la marche hypothétique de la IIIe armée, en bataillon carré, par les trois routes :

1o Niederbronn — Ingwiller — Weiterswiller — la Petite-Pierre—Drulingen—Hirchsland—Fénétrange;

2o Wœrth—Uhrwiller—Bouxwiller (Nord)—Dossenheim—Hangwiller—Ranviller—Oberstinzel;

3o Eberbach—Walck—Karrwiller—Bouxwiller—(Sud)—Steinbourg—Saverne—nord de Phalsbourg—Sarrebourg.

Les trois colonnes correspondantes formées, celle de droite

(itinéraire n° 1) par les Ier et IIe corps bavarois; celle du centre (itinéraire n° 2) par la division wurtembergeoise et le Ve corps; celle de gauche (itinéraire n° 3) par la 4e division de cavalerie et le XIe corps, sont représentées pendant leur stationnement du 8 août (surfaces blanches) et du 9 août (surfaces couvertes de hachures), après la marche.

La comparaison du croquis n° 33 avec ceux (34e, 35e, 36e, 37e, 38e) qui le suivent, indique d'un seul coup d'œil, sans qu'il soit besoin de creuser la question, combien la formation en bataillon carré l'emporte sur les dispositifs linéaires, lorsqu'il s'agit de transporter une armée d'un théâtre d'opérations sur un autre séparé de lui par un massif montagneux ou boisé, soit que l'on recherche l'ennemi pour le combattre, soit que l'on poursuive un adversaire déjà battu.

L'exécution, par les troupes de la IIIe armée, de l'ordre général en date du 7 août, ne présente qu'un médiocre intérêt. Sauf à Bitche et à Phalsbourg, les colonnes allemandes ne devaient pas rencontrer de résistance. D'ailleurs, ces places ne commandant pas des défilés absolus, on put les tourner aisément.

§ 5. — La journée du 8 août.

(*Croquis n° 34.*)

Le 8 août, la 12e division avait l'ordre de se porter de Stürzelbronn sur Prétit-Rederching, en passant par Bitche, mais elle dut changer la direction de sa marche, pour éviter les feux de la place, et remonter au nord jusqu'à Haspelscheidt.

La brigade d'avant-garde du IIe corps bavarois eut un petit engagement le même jour avec les défenseurs de Bitche.

Le 8 août, une reconnaissance d'officier envoyée par la bri-

gade de cavalerie wurtembergeoise se présenta devant le petit fort de Lichtemberg et fut accueillie par des coups de fusil.

Ordre fut donné alors à la division wurtembergeoise de procéder, le lendemain, à l'attaque de cet ouvrage.

§ 6. — La journée du 9 août.

(*Croquis n° 35.*)

L'opération fut conduite, le 9 août, par un général de brigade ayant sous ses ordres deux bataillons de chasseurs, un demi-escadron, deux batteries et un détachement de pionniers; elle échoua, et, vers 4 heures du soir, sur l'ordre du commandant de la division, le détachement se mit en devoir de rejoindre le gros de la colonne, après avoir laissé un bataillon pour assurer le blocus. Cependant, l'artillerie allemande avait mis le feu aux casernes du fort, qui furent ainsi détruites. A 8 heures du soir, le commandant de place, sous-lieutenant Archer, fit arborer le drapeau blanc et capitula. Sa défense a été jugée honorable, en raison des faibles ressources dont il disposait.

Dans la même journée du 9 août, le fort de la Petite-Pierre, abandonné par sa garnison, fut occupé par un bataillon du Ve corps.

Le 9 août également, le IIe corps bavarois éprouva de grandes difficultés dans sa marche, quand, par suite de l'obligation d'éviter le feu de la place de Bitche, il dut s'engager, au sud, sur des chemins forestiers peu praticables.

Ce corps d'armée arriva ainsi à Lemberg, qui avait été fixé au Ier corps bavarois pour son stationnement du 9 août.

Le Ier corps bavarois dut pousser ce jour-là jusqu'à Euchenberg, non sans un certain désordre et des fatigues considérables causées par l'arrivée du IIe corps bavarois à Lemberg.

§ 7. — La journée du 10 août.

(*Croquis n° 36.*)

Le 10 août, le IIe corps bavarois ne put aller à Rohrbach, suivant les ordres reçus, parce que ce bourg et les environs étaient occupés par des troupes du IVe corps (IIe armée). Il ne dépassa pas Montbronn, tandis que le Ier corps bavarois, qui le précédait sur la même route, poussait jusqu'à Diemeringen.

La veille, la 12e division, qui s'était retirée, le 8, sur Haspelschreidt, fit un détour à travers un terrain fort difficile, sur des chemins à peine frayés, pour atteindre Schorbach, par Hanviller, et, le 10, elle vint à Rohrbach.

Au XIe corps, la 22e division, suivie de la 4e division de cavalerie, marcha, le 10 août, de Dossenheim sur Metting, par le Zinzen-Thal, tandis que la 21e division avec l'artillerie de corps franchissait le col de Saverne.

Toute l'artillerie de la colonne de gauche (60 pièces) ouvrit le feu, à la tombée de la nuit, sur Phalsbourg, détruisit la ville, mais ne parvint pas à intimider ses défenseurs commandés par le lieutenant-colonel Taillaud.

Les deux divisions du XIe corps allèrent ensuite passer la nuit à Metting (22e division) et à Mittebronn (21e division).

Dans la journée du 10 août, l'état-major de la IIIe armée acquit la certitude que le maréchal de Mac-Mahon avait fait sa retraite par Saverne et Sarrebourg.

Ordre fut donné, en conséquence, à la 4e division de cavalerie de se porter, le lendemain, à Héming et de continuer, les jours suivants, sur Lunéville et Nancy.

Comme, d'autre part, le IVe corps (IIe armée) occupait avec ses détachements, principalement ceux de la 5e division de cavalerie, tout le pays au sud de Rohrbach jusqu'à la ligne Sarre-Union—Lorentzen, les Ier et IIe corps bavarois eurent à marcher sur Pistorf (Ier corps) et Fénétrange (IIe corps).

§ 8. — La journée du 11 août.

(*Croquis n°* 37.)

Le 11 août, le Ier corps bavarois atteignit Pistorf; les Wurtembergeois, Rauwiller; le Ve corps, Altroff, et le XIe corps, Sarrebourg.

En arrière de l'aile droite de l'armée, le IIe corps bavarois parvenait à Diemeringen et la 12e division à Lorentzen.

§ 9. — La journée du 12 août.

(*Croquis n°* 38.)

« Le 12 août, l'armée *terminait son déploiement* (*stratégique*) en amenant en première ligne le IIe corps bavarois « et la 12e division et en établissant toutes ses troupes sur les « routes dont elles devaient faire usage pour se porter sur la « Moselle. A cet effet, le Ier corps bavarois venait, en remon- « tant la Sarre, de Pistorf aux environs de Bettborn (1). »

Le même jour, la 4e division de cavalerie alla d'Herming à Moyenvie, et l'un de ses escadrons de découverte prit possession de Lunéville.

---

(1) *Historique officiel prussien*, p. 386.

CONCLUSION

Les critiques que nous venons d'émettre sur l'organisation des marches de la IIIe armée allemande à travers les Vosges et sur le déploiement stratégique de cette armée derrière la haute Sarre nous dispensent de discuter les événements qui en furent le résultat.

L'état-major prussien s'est montré là, comme aux jours qui ont précédé la bataille de Frœschwiller, circonspect, studieux, appliqué aux détails, et très actif, mais il lui a manqué le don suprême, apanage des races privilégiées, nous voulons dire, l'audace, ce sentiment inné qui se développe sous l'empire des circonstances et produit les grandes actions.

A force d'être méthodique, on pourrait dire pédantesque, l'état-major de la IIIe armée a laissé passer, sans en tirer parti, la plus belle occasion de jouer un rôle décisif au cours des batailles du 16 et du 18 août qui ont vu s'écrouler la puissance militaire du second empire français.

Cette constatation autorise à penser qu'au cas où une nouvelle guerre franco-allemande aurait lieu avant longtemps, nos futurs adversaires, en vertu de leur race propre et de la permanence de leurs méthodes, différeraient peu de leurs aînés.

S'il doit en être ainsi, nous pourrons reprendre l'avantage, grâce à nos qualités ataviques de conception vive et de hardiesse, auxquelles sera venu s'ajouter le produit de l'incessant labeur issu de nos derniers désastres.

Et alors, peut-être verra-t-on notre pays reprendre d'un

bond le rang qu'il occupait au commencement du siècle, et offrir au monde étonné un nouvel exemple des brusques revirements de puissance si nombreux dans son histoire.

C'est vers cet idéal réparateur que s'élevaient nos pensées lors de notre dernière visite du champ de bataille de Frœschwiller.

Le site est enchanteur; ce ne sont que prés verts, frais ombrages, coteaux parsemés de vignes, bois touffus.

Si le regard pouvait se détacher des nombreuses croix blanches et des monuments commémoratifs qui parsèment le terrain, on hésiterait à croire qu'ici même ont régné naguère, la dévastation et la mort.

C'est que la généreuse nature n'a pas été longue à effacer les traces de combats acharnés...., tandis que d'autres traces — immatérielles celles-là — sont restées profondes..... et le resteront jusqu'au jour de la délivrance.

Août 1895.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

AVANT-PROPOS..... V

PREMIÈRE PARTIE.

AVANT LA BATAILLE DE FRŒSCHWILLER.

GÉNÉRALITÉS..... 1

CHAPITRE PREMIER.

Le rassemblement de la IIIe armée allemande.

§ 1. Composition de la IIIe armée allemande..... 5
2. Choix de la zone de rassemblement..... 13
3. Couverture du rassemblement de la IIIe armée..... 17
4. La couverture, le 16 juillet..... 18
5. Commentaires sur la couverture du 16 au 19 juillet..... 20
6. La couverture, le 26 juillet..... 22
7. Destruction d'une travée du pont de Kehl..... 23
8. Travaux de défense..... 23
9. La couverture, le 28 juillet..... 24
10. La couverture, du 1er au 3 août..... 26
11. Service extérieur des troupes de couverture ; la reconnaissance du capitaine d'état-major Zeppelin..... 27
12. Du rôle de la 4e division de cavalerie pendant la période de rassemblement de la IIIe armée..... 30
13. De l'organisation et du service des troupes de couverture d'une armée indépendante..... 33
a) 1re phase..... 35
b) 2e phase..... 37
14. Discussion sur le choix de la zone affectée au rassemblement de la IIIe armée..... 39
15. Répartition des corps et divisions de la IIIe armée sur la zone de rassemblement..... 42
a) Cantonnements du Ve corps..... 43
b) Cantonnements du XIe corps..... 44

Pages.
c) Cantonnements du Ier corps bavarois 45
d) Cantonnements du IIe corps bavarois 45
e) Emplacement de la division badoise 45
f) Emplacement de la division wurtembergeoise 46
g) La 4e division de cavalerie 46
h) Surfaces occupés par les cantonnements de la IIIe armée. 46
i) Surface moyenne des cantonnements de rassemblement d'un corps d'armée 46
16. Rassemblement théorique d'une armée de cinq corps pourvue d'une division de cavalerie 47
17. Dispositions préparatoires de la mise en mouvement d'une armée indépendante 51

CHAPITRE II.

Le rassemblement de l'armée d'Alsace.

§ 1. Mesures générales de rassemblement 53
2. Composition de l'armée d'Alsace 54
3. La couverture, le 22 juillet 58
4. La couverture, le 26 juillet 59
5. La couverture, le 28 juillet 59
6. Le 1er corps est rapproché de la Lauter 61
7. La couverture, le 3 août 62
8. Commentaires sur la couverture de l'armée d'Alsace 64

CHAPITRE III.

Concentration et mise en mouvement de la IIIe armée.

§ 1. Ordre de concentration de la IIIe armée 74
Commentaires 75
2. Ordre de mouvement de la IIIe armée 79
Commentaires 81
3. Ordre de mouvement du Ve corps 85
Commentaires 87

CHAPITRE IV.

Le combat de Wissembourg.

A. — *Du côté allemand.*

§ 1. Engagement de l'avant-garde de la 4e division bavaroise 92
Commentaires 95
2. Débouché des avant-gardes du Ve et du XIe corps et engagements consécutifs 97
3. Préparation de l'attaque du Geisberg par la 9e division prussienne. 101
4. Prise de la gare et de la ville de Wissembourg 103

Pages.

§ 5. Attaque et prise du Geisberg par la 9e division prussienne et l'avant-garde (41e brigade) du XIe corps 104
6. Enlèvement de Schaffbuch par l'aile gauche de la 41e brigade et tentative de poursuite par le 4e dragons prussiens..... 105
7. Emplacements des Allemands après le combat..... 107
8. Perte du contact..... 107
9. Forces engagées de part et d'autre et pertes 107
10. Commentaires sur les opérations allemandes au combat de Wissembourg..... 108

B. — *Du côté français.*

11. La soirée du 3 août..... 113
12. La matinée du 4 août..... 114
13. Premiers engagements du 1er turcos..... 115
14. Dispositions d'ensemble prises par le général Douay 118
15. Préparatifs de retraite et mort du général Douay..... ... 121
16. Le général Pellé prépare, puis ordonne la retraite des turcos..... 122
17. Retraite de la brigade de Montmarie..... 123
18. Défense du château de Geisberg 124
19. Défense de la ferme de Schaffbuch..... 126
20. Marche en retraite des turcos..... 127
21. Défense de la ville de Wissembourg 127
22. Commentaires sur les opérations françaises au combat de Vissembourg..... 130
23. Qualités et défauts des deux adversaires, que le combat de Wissembourg met en évidence 137
24. Ordres pour la concentration de l'armée d'Alsace, lancés le 4 août. 142

CHAPITRE V.

La journée du 5 août.

A. — *Du côté allemand.*

§ 1. Ordre de mouvement de la IIIe armée..... 148
2. Dispositif de la IIIe armée après la marche du 5 août..... 149
3. La 4e division de cavalerie allemande le 5 août..... 151
4. Commentaires sur la marche ordonnée au IIe corps bavarois..... 153
5. Commentaires sur la marche ordonnée au XIe corps et au Ier corps bavarois 155
6. Commentaires sur la marche ordonnée au Ve corps..... 156
7. Le corps Werder pendant sa marche du 5 août..... 157
8. Observations relatives aux trains de la IIIe armée..... 159
9. Avant-gardes ou avant-postes ?..... 161
10. Psychologie de l'officier d'état-major chargé de la préparation des ordres d'armée..... 162
11. Changement de dispositif ordonné à la IIIe armée pour la matinée du 6 août..... 164
12. Ordre de changement de dispositif..... 165

Pages.
§ 13. Commentaires sur l'ordre concernant le XIe corps..... 165
14. Commentaires sur l'ordre concernant le corps Werder..... 167
15. Commentaires sur l'ordre concernant le Ier corps bavarois..... 170
16. Erreurs d'exécution imputables à une idée préconçue..... 172

B. — *Du côté français.*

17. Arrivée de la division de Lartigue, de la brigade de cuirassiers Michel et de la réserve d'artillerie, venant de Haguenau..... 173
18. Concentration, près de Frœschwiller, des 1re et 2e divisions d'infanterie et de la division de cuirassiers de Bonnemains..... 174
19. Les 5e et 7e corps sont placés sous le commandement du maréchal de Mac-Mahon..... 174
20. Effectifs comparés des forces allemandes et françaises en présence, le 5 au soir..... 176
21. Quelques détails de commandement à l'armée d'Alsace..... 177
22. La dépêche du 5 août à l'empereur..... 180
23. La lettre au général de Failly, le 6 août, avant la bataille..... 184

C. — *Organisation d'une bataille défensive.*

24. Position défensive attribuée à l'armée d'Alsace..... 189
25. Discussion théorique de la préparation d'une bataille défensive sur la Sauer..... 190
26. Répartition de l'armée d'Alsace sur la position défensive qui lui est dévolue..... 193
27. Groupement *théorique* des forces françaises à proximité de la Sauer, le 5 août..... 195
28. Déploiement *théorique* de l'armée d'Alsace sur la Sauer, pour une bataille défensive..... 197
29. L'armée d'Alsace avait-elle des chances de succès?..... 204
30. La veillée des armes..... 205

DEUXIÈME PARTIE.

LA BATAILLE DE FRŒSCHWILLER

GÉNÉRALITÉS..... 211

CHAPITRE PREMIER.

Vue d'ensemble de la bataille..... 215

CHAPITRE II.

L'avant-garde du Ve corps tire le canon.

§ 1. Reconnaissance prussienne sur Wœrth..... 225
Commentaires..... 226
2. La division Raoult (3e) prend les armes..... 228

CHAPITRE III.

Les combats au sud de Langensoultzbach.

Pages.
§ 1. Marche d'approche de la 4e division bavaroise..... 231
Commentaires..... 232
2. Dispositif d'approche de la 4e division bavaroise et déploiement de sa 7e brigade..... 234
Commentaires..... 236
3. Déploiement de la 8e brigade bavaroise..... 240
4. Contre-dispositions françaises..... 241
5. Attaques partielles et directes des Bavarois; contre-attaque du 3e bataillon du 1er zouaves et retraite de la 4e division bavaroise..... 242
Commentaires..... 245
6. Expédition d'un détachement bavarois sur Neehwiller..... 249
7. Renforts prussiens..... 250
8. Passivité de la défense..... 251
9. Considérations générales sur ce combat..... 251

CHAPITRE IV.

Déploiement de l'artillerie et dispositif préparatoire de combat au Ve corps.

§ 1. Grave décision prise par le chef d'état-major du Ve corps..... 255
Commentaires..... 256
2. Ordres donnés au Ve corps par son chef d'état-major..... 257
3. Dispositif d'attente pris par le Ve corps..... 259
Commentaires..... 260
4. Lutte d'artillerie..... 260
Commentaires..... 261
5. La brèche appelle l'assaut..... 262

CHAPITRE V.

L'avant-garde du Ve corps est lancée sur Elsasshausen.

§ 1. La 20e brigade désignée comme avant-garde..... 267
Commentaires..... 267
2. Dispositions d'approche de la 20e brigade..... 269
3. Premier échec de la 20e brigade..... 272
4. Deuxième échec de la 20e brigade..... 274
5. L'aile gauche (6 compagnies) de la 20e brigade échappe au désastre. 276
6. Emplacements de la 20e brigade après son second échec..... 276
7. Commentaires sur les attaques avortées de la 20e brigade..... 277
8. La situation devant Wœrth après les échecs de la 20e brigade.... 283
9. Une marche d'approche fautive..... 284

CHAPITRE VI.

Engagement d'avant-postes devant Gunstett.

Pages.
§ 1. Dispositif des avant-postes du Vᵉ corps près de Gunstett 287
2. Attaque du moulin de Gunstett par une fraction française..... 287

CHAPITRE VII.

Combats de l'avant-garde du XIᵉ corps près de Gunstett et à l'ouest de Spachbach.

§ 1. L'avant-garde (41ᵉ brigade) renforce les avant-postes du Vᵉ corps, déploie son artillerie et se rassemble hors des vues de l'ennemi. 291
Commentaires..... 292
2. La fraction de gauche de la 41ᵉ brigade se déploie près du pont de Gunstett..... 295
3. La fraction de droite de la 41ᵉ brigade occupe Spachbach, franchit la Sauer et pénètre dans le Nieder-Wald..... 296
4. Déroute de la fraction de droite de la 41ᵉ brigade..... 297
Commentaires..... 299
5. Débouché intempestif du 11ᵉ bataillon de chasseurs prussiens au delà du pont de Gunstett et contre-attaque victorieuse des Français..... 301
Commentaires..... 303

CHAPITRE VIII.

La préparation des attaques de front et de flanc, au XIᵉ corps.

§ 1. Arrivée du commandant du XIᵉ corps sur le champ de bataille... 305
2. Morcellement de la 42ᵉ brigade..... 305
Commentaires..... 306
3. Dispositions prises à la 22ᵉ division pendant sa marche d'approche. 307
4. Initiative extraordinaire du général de Schkopp, commandant la 44ᵉ brigade 308
5. Autres exemples d'initiative..... 309
6. Composition des forces accaparées par le général de Schkopp..... 310

CHAPITRE IX.

Le XIᵉ corps attaque l'aile droite française de front, avec la majorité de ses forces.

§ 1. Le général de Bose se décide à prononcer une double attaque de front..... 311
Commentaires..... 312
2. Situation de la division de Lartigue vers midi..... 313
Commentaires..... 314
3. Débouché des deux attaques directes du XIᵉ corps 316

CHAPITRE X.

L'attaque de flanc par Morsbronn.

Pages.
§ 1. Dispositif d'approche des troupes du général de Schkopp..... 319
2. Evacuation de Morsbronn par les Français..... 320
3. Envahissement de Morsbronn par les Prussiens..... 321
Commentaires..... 322
4. Charges de cuirassiers et de lanciers français sur Morsbronn..... 323
5. Retour offensif désespéré des débris de la division de Lartigue.... 327
Commentaires..... 328

CHAPITRE XI.

Arrivée du prince royal sur le champ de bataille..... 331

CHAPITRE XII.

Le XIe corps dans le Nieder-Wald.

§ 1. Enlèvement de la lisière sud du Nieder-Wald..... 337
Commentaires..... 338
2. Retraite de la division de Lartigue..... 340
3. Pertes du 3e zouaves dans le Nieder-Wald..... 341
4. Les troupes du général de Schkopp continuent leur mouvement débordant par la vallée de l'Eberbach..... 341
5. Envahissement du Nieder-Wald, du sud au nord, par les renforts venus du pont de Gunstett..... 342
6. Envahissement du Nieder-Wald, de l'est à l'ouest, par les renforts venus de Spachbach..... 343

CHAPITRE XIII.

Tout le Ve corps au feu.

§ 1. La 10e division prussienne appelée sur la Sauer..... 345
2. Attaque infructueuse de la 18e brigade dirigée des abords de Spachbach contre les défenseurs du Calvaire..... 347
3. La 17e brigade, après avoir débouché de Wœrth, est ramenée par le 2e zouaves, puis renouvelle son attaque, cette fois avec succès. 350
4. Pointe d'un bataillon prussien dans le grand ravin de Frœschwiller..... 353
5. Résultats moraux de cette pointe audacieuse..... 355

CHAPITRE XIV.

Contre-attaques sur le Ve corps.

§ 1. Point d'observation choisi par le maréchal de Mac-Mahon..... 357
2. Contre-attaque du 3e d'infanterie sur la 18e brigade..... 358

Pages.
§ 3. Contre-attaque de la brigade Maire sur les 17e et 19e brigades.... 359
4. Contre-attaque du 36e d'infanterie sur les 17e et 19e brigades..... 361
5. Contre-attaques de la brigade Wolff..... 362
6. L'artillerie du Ve corps se rapproche de son infanterie 364
7. Caractéristique des combats livrés, de midi à 3 heures, à l'ouest de Wœrth et de Spachbach 365

CHAPITRE XV.

Le XIe corps s'empare du petit bois (Neugeisweiller) et d'Elsasshausen.

§ 1. Une fraction du 96e français pénètre dans le Nieder-Wald par le nord 369
2. Le général de Schkopp détermine l'enlèvement du petit bois..... 370
3. Prise d'Elsasshausen..... 371
4. Charges des cuirassiers de la division de Bonnemains..... 372
5. Mise en batterie, au galop, de la réserve générale d'artillerie..... 373
6. Charge à la baïonnette du 1er turcos..... 374
Commentaires..... 377

CHAPITRE XVI.

Enseignements à tirer des combats à l'ouest de Gunstett, de Spachbach et de Wœrth.

§ 1. Tout grand effort réclame une période consécutive de détente et de reconstitution 379
2. Influence du combat de mousqueterie rapproché sur le moral de la troupe 380
3. La brigade, unité de manœuvre et de combat, dans le corps d'armée à deux divisions..... 383
4. Infiuence variable du terrain, suivant les péripéties de l'action.... 385
5. Considérations générales sur les trois contre-attaques françaises lancées des abords d'Elsasshausen..... 387

CHAPITRE XVII.

Combats à l'ouest de Gœrsdorf.

§ 1. Période d'accalmie sur les lisières du bois de Frœschwiller..... 393
2. Mise en batterie de l'artillerie de la 1re division bavaroise..... 394
3. Déploiement de la 2e brigade bavaroise..... 394
4. Les 13e et 8e bataillons de chasseurs français renforcent la défense du bois de Frœschwiller..... 397
5. La 1re brigade bavaroise débouche à son tour de Gœrsdorf..... 397
6. Contre-attaque victorieuse de deux bataillons du 1er zouaves sur l'aile droite des Bavarois..... 398
7. Intervention du 59e prussien..... 400
8. Le colonel Suzzoni dirige le combat à la lisière orientale du bois de Frœschwiller..... 401

Pages.
§ 9. La défense des abords de Frœschwiller à l'est..... 402
10. Le général Raoult est frappé à mort..... 402
11. Destruction des défenseurs du bois de Frœschwiller..... 403
12. Commentaires sur les combats à l'ouest de Gœrsdorf..... 403
13. Pertes du 2e turcos..... 405

CHAPITRE XVIII.

Action générale des Allemands contre Frœschwiller.

§ 1. Opérations de la division wurtembergeoise..... 407
Commentaires..... 410
2. Efforts combinés des Ve et XIe corps, soutenus par la division wurtembergeoise, pour s'emparer de Frœschwiller..... 412
Commentaires..... 414

CHAPITRE XIX.

Dernières luttes.

§ 1. Combat d'arrière-garde organisé et dirigé par le général Ducrot.. 419
Commentaires..... 421
2. Détachement de poursuite fourni par la 3e brigade wurtembergeoise..... 423
3. Détachement de poursuite formé du 14e hussards et d'un escadron du 14e dragons..... 424
4. Poursuite effectuée par le 32e d'infanterie avec le 13e hussards.... 425
5. Détachement de poursuite constitué par cinq escadrons de la réserve de cavalerie wurtembergeoise..... 425
6. Résultats obtenus par les éléments de poursuite détachés de l'aile gauche allemande..... 426
7. Détachements de poursuite fournis par l'aile droite allemande.... 428
8. Passivité de la 4e division de cavalerie prussienne..... 429
9. Pseudo-poursuite exécutée, le 7 août, par la 4e division de cavalerie 431

CHAPITRE XX.

Du rôle de la cavalerie à la bataille de Frœschwiller ... 433

CHAPITRE XXI.

La victoire des Allemands.

§ 1. Le soir de la bataille..... 441
2. Pertes des armées adverses..... 442
3. Fatigues supportées par l'armée d'Alsace..... 442
4. La victoire sanctionne la supériorité acquise dès le temps de paix. 442

TROISIÈME PARTIE.

APRÈS LA BATAILLE DE FRŒSCHWILLER.

CHAPITRE PREMIER.

La retraite de l'armée d'Alsace.

Pages.

§ 1. Le corps de Failly avant, pendant, et après la bataille de Frœschwiller 449
2. La journée du 7 août 455
3. La journée du 8 août 457
4. La journée du 9 août 458
5. La journée du 10 août 458
6. La journée du 11 août 459
7. La journée du 12 août 460
8. Réunion de l'armée de Châlons 461
9. Souffrances des troupes françaises pendant leur retraite 461

CHAPITRE II.

La traversée des Vosges par la IIIe armée allemande et son déploiement stratégique sur la haute Sarre.

§ 1. La journée du 7 août 463
2. Considérations stratégiques 464
3. Discussion du franchissement des Vosges par la IIIe armée 467
4. Ordre de la IIIe armée pour le franchissement des Vosges 471
Commentaires 472
5. La journée du 8 août 476
6. La journée du 9 août 477
7. La journée du 10 août 478
8. La journée du 11 août 479
9. La journée du 12 août 479

CONCLUSION 481

TABLE DES CROQUIS

1. Le rassemblement de la IIIe armée allemande, à la date du 1er août.
2. La couverture, le 16 juillet.
3. La couverture, le 26 juillet.
4. La couverture, le 28 juillet.
5. La couverture, le 3 août.
6. Cantonnements de rassemblement du Ve corps prussien, à la date du 1er août.
7. Colonnes de la IIIe armée, le 4 août, à 8 h. 1/2 du matin.

LE COMBAT DE WISSEMBOURG.

8. Situation à 9 h. 1/2.
9. Situation à 10 heures.
10. Situation à 11 heures.
11. Situation à midi.
12. Situation à 1 heure.
13. Situation à 2 heures.
14. Situation à 3 heures.
15. Emplacements de la IIIe armée, le soir du 4 août.
16. Emplacements de l'armée française et de la IIIe armée allemande dans la nuit du 5 au 6 août.
17. Emplacements prescrits à la IIIe armée pour le 6 août.
18. Le champ de bataille de Frœschwiller.
19. Répartition réelle de l'armée d'Alsace, la veille de la bataille.
20. Répartition théorique de l'armée d'Alsace, en vue de la bataille.
21. Déploiement théorique de l'armée d'Alsace, au début de la bataille.

LA BATAILLE DE FRŒSCHWILLER.

22. Le Ve corps prend les armes et déploie son artillerie. Situation à 9 h. 1/2.
23. Combats au sud de Langensoultzbach. Situation à 10 h. 1/4.
24. Combats de l'avant-garde du Ve corps à l'ouest de Wœrth et de Spachbach. Situation à 11 heures.
25. Combats de l'avant-garde du XIe corps près de Gunstett et à l'ouest de Spachbach. Situation à 11 h. 1/2.

26. Offensive du XIe corps et charges de Morsbronn. Situation à 1 h. 1/4.
27. Retour offensif de la division de Lartigue. Situation à 1 h. 1/2.
28. Offensive du Ve corps. Situation à 3 heures.
29. Combats à l'ouest de Gœrsdorf. Situation à 3 h. 1/2.
30. Prise d'Elsasshausen. Situation à 3 h. 3/4.
31. Attaque de Frœschwiller. Situation à 4 h. 1/4.

APRÈS LA BATAILLE DE FRŒSCHWILLER

32. Emplacements de l'armée d'Alsace et de la IIIe armée, le 7 août.
33. Marches hypothétiques de la IIIe armée, le 8 et le 9 août.
34. La IIIe armée après la marche du 8 août.
35. La IIIe armée après la marche du 9 août.
36. La IIIe armée après la marche du 10 août.
37. La IIIe armée après la marche du 11 août.
38. La IIIe armée après la marche du 12 août.

Paris. — Imprimerie R. Chapelot et Ce, 2, rue Christine.